SUPLEMENT AU RECUEIL DES LETTERES DE M. DE VOLTAIRE. 1720-1764

Digitized by Google

BIBLIOTECA NACIONAL DE MADRID
201
45 G
18

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

AU

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1720—1764.

BIBLIOTECA N.-Z. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

AU

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { Xhrouet, imprimeur, rue des Moineaux, n°. 16;
Déterville, libraire, rue Hautefeuille, n°. 8;
Petit, libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, côté du jardin, n°. 257.

1808.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

La *Correspondance de Voltaire*, imprimée dans la collection complète de ses œuvres, forme déjà dix-huit volumes de l'édition *in*-8°. C'est beaucoup de lettres, sans doute; mais ces lettres ont tant d'intérêt et de charme, que personne, à ce que nous croyons, ne s'est encore avisé de trouver qu'il y en avait trop. On pourrait se lasser d'une correspondance volumineuse qui n'aurait que le mérite de raconter d'un style naturel et piquant des détails domestiques, des bruits de ville et des nouvelles de la cour : encore est-il vrai de dire que les lettres de Mme. de *Sévigné*, qui s'élèvent rarement au-dessus de ces objets, n'ont encore paru trop nombreuses qu'à des personnes tout-à-fait sans instruction ou sans goût. Mais, outre l'agrément particulier que *Voltaire* savait donner aux productions familières de sa plume, ses lettres ont un fond d'utilité réelle qui les rendra toujours très-précieuses pour la partie éclairée du public. Elles renferment l'histoire de la littérature et de la philosophie de tout un

Digitized by Google

siècle, non-seulement en France, mais dans l'Europe entière. Les seuls ouvrages de *Voltaire* ont rempli ce siècle, et ce serait déjà beaucoup, sans doute, que de l'entendre s'expliquer lui-même sur le motif, la composition et le résultat de tant d'écrits immortels; mais rien de ce qui influait, soit en bien, soit en mal, sur les lumières et les jouissances de l'esprit humain, ne pouvait lui être étranger ni indifférent: il prenait à tout le plus vif intérêt, et, dans l'intimité de son commerce avec des amis, dont quelques-uns étaient des écrivains distingués, il portait sur les productions de tout genre des jugemens qu'on peut accuser quelquefois de prévention ou d'erreur, mais où l'on reconnaît toujours le goût le plus délicat dont jamais homme ait été doué.

Un sujet continuel d'étonnement, c'est que le même homme qui, sans cesse, occupait la scène et fatiguait la presse, qui, seul, aurait pu satisfaire au besoin de lecture et de spectacle, qu'un goût plus général pour les plaisirs de l'esprit avait fait naître dans la société, ait trouvé le temps, au milieu de mille travaux divers et malgré les voyages souvent très-agités dont la première moitié de sa vie fut remplie, d'écrire un nombre

Digitized by Google

de lettres tel, que beaucoup d'écrivains laborieux, par la réunion entière de leurs œuvres, n'ont pu fournir un recueil aussi étendu ; et comme si ce n'était point assez pour nous faire admirer sa prodigieuse facilité que l'immense quantité de ses lettres qu'on a déjà rassemblée, on nous assure que quelques-unes de ses correspondances les plus suivies et les plus intéressantes ont été anéanties ou sont restées ensevelies dans des portefeuilles. Dans ce nombre on cite celles qu'il eut avec Mlle. *Quinault*, le duc de *Choiseul*, le duc de la *Vallière* et la duchesse de *Saxe-Gotha :* cette dernière correspondance a été, dit-on, jetée au feu, après la mort de la princesse, par une comtesse de *Benting*, dont elle contrariait un peu les idées religieuses. La correspondance avec le duc de *la Vallière* se compose, à ce que l'on prétend, d'environ cent lettres, moitié prose, moitié vers. On a lieu de croire qu'elle existe encore, et par conséquent d'espérer que quelque jour on en fera présent au public.

Il est temps de parler des lettres que nous publions aujourd'hui. Elles sont adressées aux correspondans ordinaires de *Voltaire*, et forment une suite non interrompue qui

Digitized by Google

s'étend sur toute sa vie, c'est-à-dire, depuis 1720 jusqu'en 1778, année de sa mort. Il ne nous appartient pas de prévenir le jugement que le public en doit porter. Nous croyons cependant pouvoir dire qu'elles ne sont pas inférieures en intérêt à celles que l'on connaît déjà, et même que quelques-unes contiennent sur les personnes et sur les choses, des révélations qui auraient pu être trouvées indiscrètes à l'époque où parut l'édition de Kelh, mais que sans doute on ne trouvera plus aujourd'hui que curieuses et même utiles. Nous n'avons pas besoin d'avertir qu'où l'intérêt du fond est moins vif, moins attachant, la grâce du style et les saillies de l'esprit y suppléent toujours agréablement. *Voltaire* avait tant d'esprit et si naturellement, que, pour n'en mettre pas dans un simple billet, il ne lui eût peut-être pas fallu moins d'effort qu'à tant d'autres pour en mettre. C'est une vérité qu'attestent aux yeux mêmes les originaux de ses lettres. Les plus ingénieuses sont écrites d'un trait et sans rature, mais avec des négligences de style, d'orthographe, ou plutôt de simple écriture, qui prouvent que sa réflexion et sa main, quelle qu'en fût la rapidité,

Digitized by Google

ne pouvaient encore suivre celle de son esprit.

Certainement personne, après avoir lu les nouvelles lettres dont nous donnons le recueil, ne demandera si elles sont authentiques. Mais si quelqu'un en doutait auparavant, ou même en pouvait douter après, nous avons entre les mains de quoi le convaincre. Les originaux laissés pour quelque temps à notre disposition, seront montrés à tous ceux qui désireront les voir. Depuis 1720 jusqu'en 1750 environ, ils sont presque tous de la main même de *Voltaire*, qui, à partir de cette époque, se servait habituellement d'un secrétaire, et se bornait à signer de la première lettre de son nom. Tout ce que nous savons de l'histoire de ces originaux, c'est qu'un homme à qui la mémoire de *Voltaire* était fort chère, les a rassemblés avec beaucoup de temps, de peine et peut-être de dépense, et qu'ensuite il les a réunis en plusieurs volumes avec tout le soin et le luxe que méritait un dépôt si précieux.

Il est inutile de dire que ces lettres sont inédites, et qu'aucune d'elles ne se trouve dans la *Correspondance* de l'édition de Kelh. Comme nous avions le dessein de compléter cette correspondance autant qu'il

Digitized by Google

se pouvait, nous nous sommes cru permis d'extraire quelques lettres de *Voltaire* de certaines compilations obscures où elles étaient cachées. Ces lettres ne vont pas au-delà d'une vingtaine, et notre recueil en comprend près de cinq cents.

Voltaire ne datait pas ses lettres du millésime de l'année; il ne mettait que le quantième du mois, et quelquefois même que le jour de la semaine. On sent, d'après cela, que nous avons dû avoir beaucoup de peine à ranger celles-ci dans leur ordre véritable. Nous croyons y être parvenus, et nous oserions presque assurer que nous n'avons pas commis une seule erreur en ce genre. *Voltaire* parlant presque toujours, dans ses lettres, ou de l'ouvrage dont il était actuellement occupé, ou de quelque événement, soit politique, soit littéraire qui venait de se passer, nous avons recherché l'époque de ces différentes choses, et elle nous a servi à suppléer la date des lettres où il en est fait mention. Il y en a quelques-unes dont nous n'avons pu marquer que l'année, parce qu'elles ne portaient absolument aucune indication de temps.

Nous avons cru devoir mettre quelques notes au bas des lettres. Ce soin, négligé

Digitized by Google

par les éditeurs de Kelh, nous a paru nécessaire à plusieurs égards. D'abord *Voltaire*, sachant par cœur *Virgile* et sur-tout *Horace*, les citait ou les parodiait souvent, et presque toujours avec un rare bonheur. L'agrément de ces applications aurait été entièrement perdu pour les personnes à qui la langue latine est étrangère, si nous n'avions pris le parti de traduire les passages cités ou parodiés. Nous en avons fait de même pour quelques phrases anglaises et italiennes. Ensuite la *Correspondance de Voltaire*, en cela semblable à toutes les autres correspondances, est remplie d'allusions aux affaires du temps, aux circonstances du moment, et même au caractère, aux habitudes, à la conduite des personnes de sa société. La trace de presque toutes ces choses est perdue pour le plus grand nombre. De nombreuses recherches dans les écrits relatifs à *Voltaire* et à son siècle nous ont mis à portée d'interpréter tous les passages énigmatiques et jusqu'à ces expressions convenues, qui sont une espèce de chiffre entre personnes qui se voient et s'écrivent souvent. Enfin, par-tout où il est question d'un écrivain ou d'un livre, nous avons indiqué l'auteur de celui-ci, et donné

Digitized by Google

en peu de mots sur l'autre les renseignemens indispensables, tels que le lieu et l'époque de sa naissance et de sa mort, et la liste de ses principaux ouvrages. Nous avons peut-être poussé ces différens soins jusqu'au scrupule et au superflu; mais nous nous consolerons d'en avoir trop dit, si nous avons dit quelque chose d'utile; et, d'ailleurs, nous ne demandons aucune reconnaissance pour ce travail, qui nous a sûrement coûté plus qu'il ne vaut.

Il est encore une chose sur laquelle nous avons à prévenir les lecteurs. Ils savent tous que *Voltaire*, soit tournure particulière d'esprit, soit habitude contractée presque dès l'enfance dans les brillantes, mais licencieuses sociétés du Temple et du Palais-Royal, a mis dans beaucoup de ses écrits publics une liberté d'expressions qui dégénère quelquefois en cynisme. On pense bien qu'il se contraignait encore moins dans le secret d'une correspondance intime et familière. Les éditeurs de Kelh paraissent n'avoir fait sur ce point que fort peu de sacrifices à la décence publique. Nous avons porté la réserve plus loin qu'eux. Nous n'avons cependant fait que les suppressions absolument nécessaires. Ce que nous avons ôté,

Digitized by Google

sera facilement suppléé par les personnes pour qui l'on eût pu ne rien ôter; les autres n'apprendront rien dans ce que nous avons conservé. Nous ne craignons que le rigorisme hypocrite, parce que, très-savant dans les choses de ce genre, il jouit d'abord du mal qu'ont fait les autres, et ensuite de l'éclat qu'il y donne lui-même.

Nous avons souvent entendu discuter sur l'orthographe de *Voltaire*, orthographe que quelques personnes croient plus vicieuse qu'elle ne l'était en effet. Ayant eu long-temps de ses manuscrits sous les yeux, nous pouvons fixer sur ce point les idées de ceux qui y attachent quelque importance. *Voltaire*, né sous le siècle de *Louis XIV*, a toujours conservé en grande partie l'orthographe de ce siècle. Ainsi, il termine par un *y* la plupart des mots que nous terminons par un *i*, comme *moi*, *lui*, *aujourd'hui*, etc.; et par un *z* le pluriel masculin des participes du passé en *é*, et celui des substantifs de la même terminaison, comme *aimés*, *intéressés*, *bontés*, *côtés*, etc. Il conserve l'*s* dans les mots où on la retenait par égard pour l'étymologie, comme *goût*, *aussitôt*, etc., et il la supprime à la fin de la première personne du singulier de l'indicatif de certains

Digitized by Google

verbes, comme *je vais*, *je vois*, *je dois*. Il se sert souvent de l'*u* voyelle à la place de l'*u* consonne. Plus souvent encore il emploie simples les consonnes qui doivent être doubles, et doubles celles qui doivent être simples, mais sans s'être fait à cet égard une règle constante. Ce qui lui est vraiment particulier, c'est d'écrire sans *e* la diphtongue *eau* dans les mots *château*, *beauté*, *beaucoup*, etc. Il n'a guère commencé que vers 1755 à se servir de l'orthographe à laquelle on a donné son nom, et qui consiste à remplacer l'*o* par l'*a* dans la diphtongue *oi*, prononcée comme *ai*. Il était sans pitié pour les noms propres ; il estropiait sans cesse ceux qui devaient lui être le plus connus, jusque-là qu'il a écrit toute sa vie *Tiriot* le nom de *Thiriot*, son ami de l'enfance.

SUPPLÉMENT

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

AU

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

LETTRE PREMIÈRE.

A M. THIRIOT.

J'IRAI à Châtenai (1), mon cher *Thiriot* (2), —— de dimanche en huit. Si vous êtes de ces héros 1720.
qui préfèrent les devoirs de l'amitié aux caprices de l'amour, vous viendriez m'y voir. J'ai retrouvé votre livre vert. *Genonville* (3) vous l'avait escamoté. Renvoyez-moi ma lettre à M. de *Fontenelle*, et ses réponses (4). Tout cela ne vaut pas

(1) Suivant *Condorcet*, c'est à Châtenai et non à Paris que *Voltaire* est né.

(2) *Voltaire* avait connu *Thiriot* chez le procureur. Il eut toujours de l'amitié pour lui, et lui rendit des services de tout genre, dont il ne fut souvent payé que par beaucoup de légéreté, de froideur et même d'ingratitude. *Thiriot* mourut en 1772 à Paris, où il était correspondant littéraire du roi de Prusse.

(3) M. de *la Faluère* de *Genonville*, conseiller au parlement de Paris, mort jeune en 1720. *Voltaire*, qui avait pour lui l'amitié la plus tendre, déposa ses regrets dans sa touchante épître *aux mânes de M. de Genonville.*

(4) *Voltaire* étant à Villars, le soleil parut un matin couleur de sang : il consulta *Fontenelle* sur ce phénomène, dans une lettre en

Digitized by Google

grand'chose; mais il y a dans le monde des sots
1722. qui les trouvent bonnes. Ce n'est ni vous ni moi, adieu. J'ai été saigné de mon ordonnance ; je m'en suis assez mal trouvé. Un médecin n'aurait pas fait pis. Renvoyez-moi vîte les papiers que je vous demande. Adieu, mon cher ami.

LETTRE II.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, 11 septembre.

Je suis fort étonné de la colère de M. de *Richelieu*. Je l'estime trop pour croire qu'il puisse vous avoir parlé avec un air de mécontentement, comme si j'avais manqué à ce que je lui dois. Je ne lui dois que de l'amitié et non pas de l'asservissement, et s'il en exigeait, je ne lui devrais plus rien. Je viens de lui écrire ; je ne vous conseille pas de le revoir, si vous vous attendez à recevoir de lui, en mon nom, des reproches qui auraient l'air d'une réprimande qu'il lui sierait très-mal de faire et à moi de souffrir, d'autant plus que la veille de mon départ je lui écrivais à Versailles où il était. En voilà assez sur cet article. Je vous prie toujours très-instamment de m'envoyer le poëme de la *Grâce* (1) et

prose mêlée de vers, qui se trouve tome XV, page 28 de l'édition de Kelh, *in*-8°. *Fontenelle* fit une réponse fort mauvaise dans laquelle on lit pourtant ce vers heureux :

Il faut des hochets pour tout âge.

(1) De *Louis Racine*.

de n'en rien dire à personne. Vous n'avez qu'à adresser le paquet à la Haye, chez Mme. de *Rupelmonde* (1); j'y serai dans trois ou quatre jours. 1722.

A l'égard de l'homme aux menottes (2), je compte revenir à Paris dans quinze jours, et aller ensuite à Sully; comme Sully est à cinq lieues de Gien, je serai là très à portée de faire happer le coquin et d'en poursuivre la punition moi-même, aidé du secours de mes amis. Je vous avais d'abord prié d'agir pour moi dans cette affaire, parce que je n'espérais pas pouvoir revenir à Paris de quatre mois; mais mon voyage étant abrégé, il est juste de vous épargner la peine que vous vouliez bien prendre. Vous ne serez pourtant pas quitte de toutes les négociations dont vous étiez chargé pour moi.

Je vous envoie les idées des dessins d'estampes, que j'ai rédigées :

Coypel (3).

A la tête du poëme, *Henri IV*, au naturel, sur un trône de nuages, tenant *Louis XV* entre ses bras, et lui montrant une Renommée qui

(1) Fille du maréchal d'*Allègre*, que *Voltaire* accompagna dans un voyage en Hollande. Ce fut pendant ce voyage qu'il vit *Rousseau* à Bruxelles, et que les deux poëtes devinrent ennemis irréconciliables.

(2) Cet *homme aux menottes* était un nommé *Beauregard*, que *Voltaire* poursuivait criminellement. Nous n'avons pu découvrir pourquoi.

(3) *Charles-Antoine Coypel*, premier peintre du roi.

Digitized by Google

——tient une trompette où sont attachées les armes
1722. de France :

Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem (1).

GALLOCHE (2).

Ier. chant. Une armée en bataille ; *Henri III* et *Henri IV* s'entretenant à cheval à la tête des troupes ; Paris dans l'éloignement ; des soldats sur les remparts ; un moine sur une tour avec une trompette dans une main et un poignard dans l'autre.

GALLOCHE.

IIe. chant. Une foule d'assassins et de mourans ; un moine en capuchon, un prêtre en surplis, portant des croix et des épées ; l'amiral de *Coligny* qu'on jette par la fenêtre ; le Louvre, le roi, la reine-mère et toute la famille royale sur un balcon, une foule de morts à leurs pieds.

DE TROY (3).

IIIe. chant. Le duc de *Guise* au milieu de plusieurs assassins qui le poignardent.

GALLOCHE.

IVe. chant. Le château de la Bastille dont la porte est ouverte ; on y fait entrer les membres

(1) *Virgile*, Enéid., l. XII, vers 435. « Mon fils, apprends de moi » la science des vertus et du vrai courage ».

(2) *Louis Galloche*, autre peintre assez estimé.

(3) *Jean-François* de *Troy*, autre peintre, mort à Rome en 1752.

Digitized by Google

du parlement deux à deux. Trois furies, avec des habits semés de croix de Lorraine, sont portées dans les airs sur un char traîné par des dragons. 1722.

DE TROY.

V^e. chant. Jacques Clément à genoux devant *Henri III*, lui perce le ventre d'un poignard; dans le lointain, *Henri IV*, sur un trône, reçoit le serment de l'armée.

COYPEL.

VIe. chant. Henri IV armé, endormi au milieu du camp; *S. Louis*, sur un nuage, mettant la couronne sur la tête de *Henri IV*, et lui montrant un palais ouvert; le Temps, la faux à la main, est à la porte du palais, et une foule de héros dans le vestibule ouvert.

DE TROY.

VIIe. chant. Une mêlée au milieu de laquelle un guerrier embrasse en pleurant le corps d'un ennemi qu'il vient de tuer; plus loin *Henri IV* entouré de guerriers désarmés, qui lui demandent grâce à genoux.

COYPEL.

VIIIe. chant. L'Amour sur un trône couché entre des fleurs, des Nymphes et des Furies autour de lui; la Discorde tenant deux flambeaux, la tête couverte de serpens, parlant à l'Amour qui l'écoute en souriant; plus loin un jardin

Digitized by Google

——où on voit deux amans couchés sous un ber-
1722. ceau ; derrière eux un guerrier qui paraît plein d'indignation.

GALLOCHE.

IXe. chant. Les remparts de Paris couverts d'une multitude de malheureux que la faim a desséchés et qui ressemblent à des ombres ; une divinité brillante qui conduit *Henri IV* par la main, les portes de Paris par terre, le peuple à genoux dans les rues.

Ayez la charité de charger *Coypel* de trois dessins et de *Troy* de quatre. Je chargerai du reste *Picart* (1) que je crois à la Haye. Ayez la bonté de me mander les estampes que de *Troy* et *Coypel* auront choisies. Dites-leur à tous deux que j'aurai incessamment l'honneur de leur écrire.

On m'a fait les honneurs de Bruxelles à merveille : On vient de me mener dans le plus beau b..... de la ville, et voici les vers que j'y ai faits :

L'Amour au détour d'une rue
M'abordant d'un air effronté
M'a conduit en secret dans ce bouge écarté.
J'ai d'abord sur un lit trouvé la Volupté
Sans jupe ; elle étoit belle, et fraîche, et fort dodue.
La nymphe avec lubricité
M'a dit : Je t'offre ici ma beauté simple et pure,
Des plaisirs sans chagrin, des agrémens sans fard.
L'amour est en ces lieux enfant de la nature,
Par-tout ailleurs il est enfant de l'art.

(1) *Bernard Picart*, Français réfugié en Hollande, fameux dessinateur et graveur, mort à Amsterdam en 1733.

Digitized by Google

LETTRE III. 1722.

A M. THIRIOT.

Au Bruel.

J'ARRIVE au Bruel et j'en pars. Tandis qu'on me botte, je vous écris. J'ai lu, à Orléans, la réponse à l'abbé *Houteville*, qui me paraît bien plus écrite contre la religion que contre cet abbé (1). Je ne sais pas pourquoi vous méprisez ce livre. Je vous en parlerai plus en détail dans ma première épître.

Je vous prie de faire imprimer et distribuer le projet en question, et de délivrer des souscriptions aux libraires (2). Je n'en donnerai à mes amis qu'à mon retour. Ayez la bonté de conserver votre goût pour la peinture et pour la gravure, et de hâter le pinceau de *Coypel*, par les éloges peu mérités que vous lui donnez quand vous le voyez (3).

Je rode dans la Sologne, à la piste de l'homme en question (4). Cependant j'ai chargé *Demoulin* de poursuivre criminellement l'affaire, afin que, si je ne puis avoir raison par moi-même, la justice me la fasse. On me mande que M. le garde des

(1) L'ouvrage de l'abbé *Houteville* avait pour titre: *La Religion chrétienne prouvée par les faits*. La réponse dont parle *Voltaire* était de l'abbé *Desfontaines*.

(2) Ce projet de souscription concernait la *Henriade*.

(3) *Voltaire* fesait fort peu de cas du talent de *Coypel*: il l'appelle quelque part *le premier barbouilleur du roi*.

(4) Voyez les notes de la lettre II.

Digitized by Google

—— sceaux est fort malade. Il me rend service dans
1722. mon affaire; vous verrez que je serai assez malheureux pour qu'il meure. Je suis persuadé que mon étoile lui portera malheur.

Souvenez-vous que je vous ai prié de vous informer si on était à Saint-Firmin. Si *Gaudin* m'achète un cheval, j'ai une selle; j'ai peur d'arriver avec ma selle sans trouver de cheval. Je ferai comme *Chapelle* qui prenait des bottes pour aller par le coche; adieu, mon cher ami.

LETTRE IV.

A M. THIRIOT.

Je pars de Bruel. Je vais passer un jour à la Source chez milord *Bolingbroke* (1), et de là à Ussé en poste. Faites en sorte, mon cher ami, que j'y trouve une lettre de vous qui m'apprenne que les *Pâris* (2) vous ont donné quelque bon emploi. Je suis très-surpris qu'on vous ait préféré, comme vous me le dites, un fils de m..... Il me semble qu'on devrait avoir plus d'égard aux gens qui exercent, qu'aux enfans de ceux qui ont eu cette dignité. Raillerie à part, j'écrirai une épître cha-

(1) Retiré en France pour échapper aux ennemis que lui avait faits la paix d'Utrecht, à laquelle il avait eu beaucoup de part. Il épousa Mlle. de *Villette*, nièce de Mme. de *Maintenon*, et repassa en Angleterre, où il mourut en 1751.

(2) Ils étaient quatre frères, fils d'un aubergiste au pied des Alpes; ils commencèrent par avoir de l'emploi dans les vivres de l'armée du duc de *Vendôme*, et poussèrent leur fortune aussi loin qu'elle put aller. Deux de ces frères furent gardes du trésor royal.

Digitized by Google

grine aux *Pâris* s'ils ne vous donnent rien. Ce que vous me mandez touchant M. le cardinal *Dubois* est fort raisonnable. Je m'occupe à présent à adoucir dans mon poëme les endroits dont les vérités trop dures révolteraient les examinateurs. Je ferai ce que je pourrai pour avoir le privilége en France ; ainsi vous pouvez répandre qu'il sera imprimé en ce pays-ci, et que les souscripteurs n'ont rien à craindre. 1722.

Je vous ai mille obligations des soins que vous prenez pour mes dessins. Si *Coypel* tarde trop, je crois qu'il serait bon de l'engager à n'entreprendre que deux dessins. Tout est absolument à votre disposition. Je viens de corriger dans le premier chant un endroit qui me paraît essentiel. Vous savez que lorsque *Henri IV* avait déclaré à *Henri III* qu'il ne voulait pas aller en Angleterre, *Henri III* lui répliquait pour l'y engager. Tout ce dialogue faisait languir la narration. J'ai substitué une image à cette fin de dialogue. J'ai fait apparaître à mon héros son démon tutélaire que les chrétiens appellent ange gardien. J'en ai fait le portrait le plus brillant et le plus majestueux que j'ai pu ; j'ai expliqué en peu de vers serrés et concis la doctrine des anges que Dieu nous donne pour veiller sur nous ; cela est à mon gré bien plus épique (1). Voilà un beau sujet pour la première vignette, mais je crains bien que ces vignettes ne nous emportent bien du temps. J'ai corrigé encore beaucoup de mor-

(1) *Voltaire* a supprimé depuis cette résistance de *Henri* et cette apparition de son démon tutélaire.

Digitized by Google

ceaux dans les autres chants, sur-tout dans le
1722. quatrième. Je m'occupe un peu, dans la solitude, à régler l'auteur et l'ouvrage ; mais je vous assure qu'il n'y aura jamais rien à corriger aux sentimens que j'ai pour vous.

LETTRE V.

A M. THIRIOT.

A Ussé, ce 5 décembre.

En arrivant à Ussé, j'avais la plume à la main pour vous écrire, lorsque dans le moment j'ai reçu votre lettre datée du 3. La conversation de *G*..... vous a inspiré un esprit de critique que je m'en vais adoucir. Vous saurez que dans le marché que j'ai fait avec *Lévier*, à la Haye, j'ai stipulé expressément que je me réservais le droit de faire imprimer mon poëme par-tout où je voudrais. Je suis convenu avec lui que, supposé que l'ouvrage pût se débiter en France, je ferais mettre à la tête le nom du libraire de Paris qui le vendrait, avec le nom du libraire de la Haye. Mon dessein donc est que le public soit informé que ce livre se débitera à Paris comme en Hollande, afin de ne point effaroucher les souscripteurs, selon les idées que j'ai toujours eues sur cela et qui ont été invariables.

Quel démenti aurai-je donc ? et que pourra me reprocher la canaille d'auteurs, quand mon ouvrage paraîtra imprimé en Hollande et sera débité en France ? quel ridicule sera-ce à moi

Digitized by Google

de voir mon poëme être reçu dans ma patrie avec l'approbation des supérieurs ? Je n'ai que faire d'écrire au cardinal. Je viens de recevoir un billet du garde des sceaux qui me croyait à Paris, et qui m'ordonnait de venir lui parler, apparemment au sujet de mon livre. C'est à lui que je vais écrire pour lui expliquer mes intentions. 1722.

A l'égard de M. de *Troy*, c'est de tout mon cœur, et avec autant de plaisir que de reconnaissance, que je verrai le dessin du frontispice exécuté de sa main. Je vous prie de l'en remercier de ma part, et de lui dire que je ne lui écris point parce que je suis malade. Vous pouvez fort bien dire à M. *Coypel*, que les retardemens qu'il apporte seront préjudiciables à l'édition de l'ouvrage ; qu'ainsi vous croyez que je serai assez honoré et assez content quand je n'aurai que deux dessins de sa façon. S'il persiste à vouloir pour lui le dessin qui doit être à la tête, vous pourrez lui dire tout simplement qu'il est juste que ce soit un morceau pour le professeur qui, sans cette préférence, ne voudra pas livrer ses dessins.

Si cette déclaration le fâche, et si par-là vous le mettez au point de refuser le tout, alors ce sera moi qui aurai à me plaindre de lui, et non lui de moi. En ce cas, vous exagérerez auprès de lui l'estime que je fais de ses talens et la douleur où je serai de n'être point embelli par lui ; remerciez bien de *Troy* et *Galloche ;* dites-leur que je leur écrirai incessamment ; tâchez de consommer au plus vîte cette négociation. J'ai

Digitized by Google

——trouvé à Ussé un peintre qui me fera fort bien
1722. mes vignettes. Ecrivez-moi un peu des nouvelles des actions. *G*..... ne peut rien auprès des *Pâris* que par M. de *Maisons* (1), qui a déjà été refusé, comme vous savez. J'écrirai une lettre très-forte à Mme. la maréchale (2), et je profiterai de mon loisir pour en faire une en vers aux *Pâris*, où je serai inspiré par mon amitié qui est assurément un Apollon assez vif.

LETTRE VI.

A M. THIRIOT.

Fin de décembre.

Qu'ai-je donc fait pour vous, mon cher ami, qui doive m'attirer vos remerciemens? Je vous ai sacrifié un quart-d'heure de temps, et j'ai fait de méchans vers. C'est à moi de vous remercier de tout ce que vous faites. J'en suis pénétré au dernier point, et je vous jure que je ne l'oublierai jamais. Je vous suis sur-tout très-obligé d'aller sou-

(1) *Jean-René* de *Longueil*, marquis de *Maisons*, président au parlement de Paris, né en 1699, mort en 1731, à trente-deux ans. Il fut membre honoraire de l'Académie des Sciences, et président de cette compagnie en 1730. Il avait beaucoup d'amitié pour *Voltaire*, qui se retirait souvent dans son beau château de Maisons, et qui même y fut attaqué, en 1723, d'une petite vérole fort maligne qui faillit l'emporter. Comme il quittait ce château après sa guérison, le feu prit à sa chambre et causa un dommage de près de 100 mille francs. Ce fut M. de *Maisons* qui consola *Voltaire*.

(2) La maréchale de *Villars*. *Voltaire* avait conçu pour elle une passion violente. On n'en sait autre chose sinon qu'elle lui fit perdre beaucoup de temps et lui causa beaucoup de regrets.

vent chez ma sœur. Mon cœur a toujours été tourné vers elle; je suis sûr que vous lui donnerez un peu d'amitié pour moi. 1722.

Demoulin poursuit en mon nom la condamnation de *Beauregard*. Je suis ruiné en frais. Pour comble, il me mande que le lieutenant criminel a envoyé chercher toutes les pièces chez mon procureur; je ne sais si c'est pour rendre ou pour me dénier sa justice; j'attends en paix l'événement.

Vous ne me mandez point comment vous vous êtes retiré d'avec *Coypel*. Vous ferez ce qu'il vous plaira des culs-de-lampe (1). J'ai donné au même homme les idées de plusieurs vignettes; je vous en enverrai incessamment les dessins qu'il a promis de bien travailler. Nous avons carte blanche sur tout. Mandez-moi mon cher ami, comment nos peintres ont traité les sujets des estampes, afin que je voie les idées qui nous resteront pour les vignettes. Je vous remercie du discours du cardinal (2); il est plein d'esprit et très-convenable. Si le style en était plus lumineux et plus coulant, cela serait parfait. Je vous quitte de celui de *Fontenelle*, où il y aurait sans doute beaucoup d'antithèses et plus de points que de virgules. J'aime mieux vos lettres, mon cher ami, que toutes les harangues de l'Académie. La mienne est bien courte, mais j'en ai quinze à écrire. Adieu.

(1) *Voltaire* n'avait point encore pour le mot *cul-de-lampe* cette aversion qu'il a témoignée depuis.

(2) *Dubois*, qui venait d'être reçu de l'Académie française. Son discours de réception avait été composé par *Lamotte*.

Digitized by Google

1723.

LETTRE VII.

A M. THIRIOT.

Ce 3 janvier.

J'écris par extraordinaire une lettre très-pressante et très-pathétique à Mme. la Maréchale, à qui je recommande vos intérêts, dont j'ose me flatter qu'elle aura soin; je vous remercie infiniment, mon cher ami, de vos visites chez ma sœur; voyez-la souvent, je vous en conjure, et mettez-moi un peu bien avec elle. La nouvelle de *Rousseau*, séminariste, ressemble à celle de *la Fillon* (1), qui se retira, il y a quelques années, dans un couvent; il me paraît que le diable n'est pas encore assez vieux pour se faire hermite.

On m'a envoyé un éloge de feu *Marc René*, par M. de *Fontenelle*, qui me paraît tout à fait sage et plein d'esprit (2). Je ne sais pas comment on en juge à Paris.

J'ai, je crois, achevé et poëme et remarques. J'ai composé une petite histoire abrégée de ce

(1) Célèbre appareilleuse de ce temps, qui avoit fait découvrir la conspiration de *Cellamarre*.

(2) Il s'agit de l'*Eloge de M. d'Argenson*, lieutenant-général de police. Cet éloge passe en effet pour un des meilleurs qu'ait faits *Fontenelle*. On peut remarquer ici le bon goût et l'esprit de justice de *Voltaire*. Dans la lettre précédente il demande qu'on ne lui envoie pas la réponse de *Fontenelle* à *Dubois*, qu'il ne connoît pas, mais qu'il croit écrite d'un style maniéré. Cependant sa prévention ne l'empêche pas d'approuver un autre ouvrage de *Fontenelle* qu'il a lu et qui est bien fait.

Digitized by Google

temps-là, pour mettre à la tête de l'ouvrage. J'ai fait aussi un discours au roi : voilà à quoi je me suis occupé. La parodie de *Persée* (1) n'a point aigri l'amertume que j'ai dans ma vie depuis long-temps. Je pardonne volontiers aux gredins d'auteurs ces trivelinades, c'est leur métier; il faut que chacun fasse le sien; le mien est de les mépriser. Vous ne me mandez point ce qu'ont fait les peintres; écrivez-moi un peu quelques détails sur cela. Je vous enverrai incessamment un mémoire que je ferai distribuer aux juges de *Beauregard*. Je ne sais si je me flatte, mais je crois que vous en serez content; faites ma cour à Mme. de *Bernières* (2); je suis infiniment sensible à son amitié. 1723.

LETTRE VIII.

A M. THIRIOT.

Rouen.

VENEZ, mon cher ami, et ne nous donnez point de fausses espérances de vous voir. Vous serez à Rouen en deux jours; M. votre père n'est point si mal que vous pensez. Je vous assure qu'il se portera fort bien ce printemps. N'allez pas vous imaginer que vous deviez renoncer à vos amis,

(1) *Arlequin Persée*, parodie de l'opéra de *Persée*, jouée le 18 décembre 1722. Il y avait de méchantes plaisanteries sur les souscriptions du poëme de la *Ligue* depuis la *Henriade*.

(2) La présidente de *Bernières*, amie intime de *Voltaire*, qui passait souvent plusieurs mois de suite à la Rivière-Bourdet, jolie terre qu'elle avait aux environs de Rouen. *Voltaire* logea aussi pendant quelque temps dans son hôtel, rue de Beaune.

Digitized by Google

1723 parce que votre père a un boyau de moins. Venez voir les nouveaux vers que j'ai faits à *Henri IV*. On commencera lundi prochain ce que vous savez. Je suis actuellement à Rouen, où je ménage sourdement cette petite intrigue, et où d'ailleurs je passe fort bien mon temps. Il y a ici nombre de gens d'esprit et de mérite, avec qui j'ai vécu dès les premiers jours, comme si je les avais vus toute ma vie. On me fait une chère excellente; il y a de plus un opéra, dont vous serez très-content; en un mot, je ne me plains à Rouen que d'y avoir trop de plaisir; cela dérange trop mes études, et je m'en retourne ce soir à la Rivière, pour partager mes soins entre une ânesse et *Marianne*. Voyez, je vous en prie, Mlle. le *Couvreur* et M. l'abbé d'*Amfreville*. Dites à Mlle. le *Couvreur* qu'il faut qu'elle hâte son voyage si elle veut prendre du lait dans la saison, et n'oubliez pas de lui dire combien je suis charmé d'espérer que je pourrai passer quelque temps avec elle. Faites les mêmes agaceries pour moi à M. l'abbé d'*Amfreville*. Dites-lui que j'ai trouvé à Rouen un sien neveu, qui me paraît aussi aimable que lui, et que c'est le plus grand éloge que je puisse lui donner. Vous allez être bien étonné de me trouver tant de coquetterie dans l'esprit; mais vous jugez bien qu'un homme qui va donner un poëme épique, a besoin de se faire des amis.

LETTRE IX.

Digitized by Google

LETTRE IX. 1723.

A Mme. LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

Avril.

Pour première nouvelle, je vous dirai que j'ai été malade, et que j'en suis d'autant plus fâché que cela retarde mes affaires, et par conséquent mon retour à la Rivière. M. de *Richelieu* part après-demain pour Forges; je ne crois pas que je puisse être de ce voyage. J'ai été à *Inès de Castro*, que tout le monde trouve mauvaise et très-touchante. On la condamne, et on y pleure. Paris est inondé de chansons encore plus mauvaises contre toutes les femmes de la cour, et à la honte du siècle on ne parle que de ces sottises. Une chose qui m'intéresse davantage, c'est le rappel de milord *Bolingbroke* en Angleterre. Il sera aujourd'hui à Paris, et j'aurai la douleur de lui dire adieu, peut-être pour toujours.

M. le cardinal *Dubois* a une très-mauvaise santé, et on n'espère pas qu'il vive encore longtemps. Il veut, avant sa mort, faire pendre *Talhouet* (1) et la *Jonchère* (2), afin de réparer par un acte de justice les fredaines de sa vie

(1) Maître des requêtes, convaincu de prévarication dans l'administration des affaires de la Banque et de la Compagnie des Indes, et condamné à mort en 1723. On commua la peine en une prison perpétuelle aux îles Sainte-Marguerite.

(2) Trésorier de l'Extraordinaire des Guerres, enveloppé dans la disgrâce de *Leblanc*, secrétaire d'état de la guerre, et mis à la Bastille.

Digitized by Google

—— passée. M. le duc d'*Orléans* ne travaille presque
1723. plus, et quoiqu'il soit encore moins fait pour les femmes que pour les affaires, il a pris une nouvelle maîtresse qui se nomme Mlle. *Oüel.*

LETTRE X.

A M. THIRIOT, *à la Rivière-Bourdet.*

Paris, juin.

Si vous avez soin de mes affaires à la campagne, je ne néglige point les vôtres à Paris. J'ai eu avec M. *Păris* l'aîné une longue conversation à votre sujet. Je l'ai extrêmement pressé de faire quelque chose pour vous. J'ai tiré de lui des paroles positives, et je dois retourner incessamment chez lui pour avoir une dernière réponse.

Je viens de lire les nouveaux ouvrages de *Rousseau*. Cela est au-dessous de *Gacon*. Vous seriez stupéfait, si vous les lisiez. Je n'irai point voyager en Allemagne; on y devient trop mauvais poëte (1).

Ma santé et mes affaires sont délabrées à un point qui n'est pas croyable, mais j'oublierai tout cela à la Rivière-Bourdet; j'étais né pour être faune ou sylvain. Je ne suis point fait pour habiter une ville.

Les nouvelles sont dans la lettre que j'écris

(1) C'est cette même idée que *Voltaire* a exprimée dans son *Temple du Goût* au sujet de ce même *Rousseau* :

Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Digitized by Google

à Mme. de *Bernières;* ainsi je n'ai rien d'autre —— 1723.
à vous mander, sinon que je vous aime de tout mon cœur. Quand je vous écrirais quatre pages, toute ma lettre ne voudrait dire autre chose. Adieu, M. l'éditeur; ayez bien soin de mon enfant que je vous ai remis entre les mains, et prenez garde qu'il soit proprement habillé (1). Je n'aspire qu'à venir vous retrouver; ce sera bientôt assurément.

LETTRE XI.

A Mme. LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

Juillet.

Je pars dans l'instant pour Villars, où je vais me reposer quelques jours de toutes les fatigues inutiles que je me suis données dans ce pays-ci.

Heureusement la seule négociation où j'aie réussi, est une affaire dont vous m'aviez chargé. Vous pourrez avoir pour 400 fr. tout au plus, et probablement pour cent écus, la petite loge que vous demandez pendant l'hiver. J'ai promis de faire un opéra pour pot-de-vin. Si je suis sifflé, il ne faudra s'en prendre qu'à vous. Je crois que M. de *Bernières* viendra mardi, coucher avec vous; je voudrais fort être à sa place; mais je n'aurai la satisfaction de vous faire ma cour à la Rivière que dans quinze jours.

Je ne sais autre nouvelle, sinon qu'on a dé-

(1) Le poëme de la *Ligue*.

Digitized by Google

cerné un ajournement personnel contre les frères
1723. *Belle-Isle* (1). On en voulait faire autant au sieur *Leblanc ;* mais les voix ont été partagées.

Les Fêtes grecques et romaines de *Fuzelier* et de *Collin Tampon* (2) sont jouées à l'Opéra, et sifflées par les honnêtes gens. M. le duc d'*Orléans* a chanté : *Ah! Colin, tais-toi.* Colin aurait dû répondre : *J'en connais bien d'autres qui sont comme moi* (3). Adieu : je vous assure que Villars ne m'empêchera pas de regretter la Rivière.

LETTRE XII.

A Mme. LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

Ce samedi.

Vous croyez bien que ce n'est pas mon plaisir qui me retient à Paris; mes malheureuses affaires sont causes que je ne pourrai retourner chez vous de plus de quinze jours. Je vous assure que ce retardement est le plus grand de mes chagrins. Je n'irai point à Forges, et probablement M. de *Richelieu* ne pourra pas passer chez vous. Pour moi, dès que je serai une fois à la Rivière, je vous réponds que je n'en sortirai plus. Vous devez savoir les nouvelles. Je ne crois pas que vous vous attendissiez à voir M. *Leblanc* remplacé par

(1) Le comte, depuis maréchal de *Belle-Isle*, et le chevalier de *Belle-Isle* son frère.

(2) *Collin de Blamont*, surintendant de la musique du roi et maître de celle de sa chambre. Né en 1690, mort en 1760.

(3) Ce sont-là probablement des refrains de quelques vaudevilles du temps.

Digitized by Google

M. de *Breteuil*. Tout Paris trouve ce choix assez ridicule, et on nomme déjà milord *Colifichet* pour premier ministre. Cependant les gens qui connaissent M. de *Breteuil*, disent qu'il est très-capable d'affaires, et qu'il a beaucoup d'esprit. Il est vrai qu'il a plus la figure d'un petit-maître que d'un secrétaire d'état. Vous devez savoir que jeudi dernier M. de la *Vrillière* vint demander M. *Leblanc* chez M. l'archevêque de Vienne où il dînait; M. *Leblanc* quitta le dîner, et dit à M. de la *Vrillière :* Monsieur, venez-vous m'arrêter? M. de la *Vrillière* lui dit que non, mais qu'il venait lui signifier un ordre de remettre tous les papiers qui concernent la guerre, et d'aller se retirer à Doux, terre de M. de *Trenel*, à quatorze lieues de Paris. M. *Leblanc* ne partit pour son exil qu'à deux heures après minuit. Paris est toujours inondé des chansons dont je vous ai parlé, et que je n'ai pu vous envoyer; je vous les apporterai à mon retour. Présentez mes respects, je vous prie, à Mme. de *Lézeau ;* je me flatte de la retrouver à votre campagne, quand je serai assez heureux pour y venir chercher la tranquillité qu'assurément je n'ai pas dans ce pays-ci. La plume me tombe des mains; je suis si malade que je ne peux pas écrire davantage. 1723.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. ROMA

Digitized by Google

1723.

LETTRE XIII.

A Mme. LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

Juillet.

VOTRE gazette ne sera pas longue cette fois-ci; car le gazetier est très-malade et a la fièvre actuellement. Il n'y a de santé pour moi que dans la solitude de la Rivière. Je crois être en enfer lorsque je suis dans la maudite ville de Paris. Mes affaires, dont vous avez la bonté de me parler, vont toujours de mal en pis, et le chagrin pourrait bien m'avoir rendu malade. Vous devez savoir que M. le duc de *Richelieu* est actuellement à Forges; mais je ne crois pas qu'il vienne faire beaucoup d'agaceries aux dames de Rouen. Je lui ai conseillé d'aller vous demander à coucher en allant chez M. le duc de *Brancas*. La chose sera assez difficile, parce qu'il a fait le voyage en berline avec le comte de *Heim*, qu'il se charge de ramener à Paris.

Je vous dirai pour toutes nouvelles que le poëte *Roy* (1), s'étant vanté mal à propos d'avoir obtenu une charge de gentilhomme extraordinaire, MM. les ordinaires ont été en corps supplier M. le duc d'*Orléans* et M. le cardinal *Dubois*, de ne point leur donner pour confrère un homme dont il faut brûler les ouvrages et

(1) *Pierre-Charles Roy*, chevalier de Saint-Michel, poëte médiocre et fort satirique. Son meilleur ouvrage est le ballet des *Élémens*. Né en 1683, mort en 1764.

Digitized by Google

pendre la personne. M. de *Morville* (1) fut reçu mardi dernier à l'Académie, où il fit un discours très-court. La harangue de M. *Malet* (2) qui le reçut, parut très-longue, et de peur que vous n'en disiez autant de ma lettre, je finis en vous assurant que je suis malade comme un chien, et d'ailleurs la plus malheureuse créature du monde, vous aimant de tout mon cœur. 1723.

LETTRE XIV.

A M. THIRIOT.

A Forges, 20 juillet.

Plus de nouvelles à la main, mon cher ami, ni de gazettes; on est à Forges à la source des nouvelles. Je ne vous conseille point de commencer votre édition au prix que l'on vous propose (3); je crois qu'il vaudrait mieux vous accommoder avec un libraire, qui se chargerait des frais et des risques, et qui, en vous donnant cinquante ou soixante pistoles, vous conserverait votre tranquillité. Songez, je vous prie, à tous les périls qu'a courus *Henri IV*. Il n'est entré dans la capitale que par miracle. On a beaucoup crié

(1) *Charles-Jean-Baptiste Fleuriau*, comte de *Morville*, ambassadeur en Hollande et en Angleterre, plénipotentiaire au congrès de Cambrai, ministre de la marine et des affaires étrangères.

(2) *Jean-Roland Malet*, gentilhomme ordinaire du roi et premier commis des finances. On ne lui connaît d'autre titre littéraire qu'une mauvaise ode qui eut le prix de l'Académie française.

(3) Une édition des *Œuvres de Chaulieu*.

Digitized by Google

contre lui, et comme la sévérité devient plus
1723. grande de jour en jour dans l'inquisition de la librairie, il se pourra fort bien faire qu'on saisisse les exemplaires de l'abbé de *Chaulieu*, à cause des prétendues impiétés qu'on y trouvera. D'ailleurs, soyez sûr que cela vous coûtera plus de cent pistoles, avant de l'avoir fait sortir de Rouen; joignez à cela les frais du voyage, de l'entrepôt et du débit, vous verrez que le gain sera très-médiocre, et que de plus il sera mal assuré; ajoutez à cela que l'édition ne sera point achevée, probablement, quand il vous faudra partir de la Rivière, puisque *Viret* a été cinq mois à imprimer mon poëme. Encore une fois, je crois qu'il vaudrait mieux, pour vous, conclure votre marché à quelque cinquantaine de pistoles, pour vous épargner les embarras et les craintes inséparables de pareilles entreprises. Voilà quelles sont les représentations de votre conseil; après cela, vous en ferez à votre guise. J'ai fait des vers pour la duchesse de *Béthune;* mais, comme ils sont faits à Forges où l'on n'en a jamais fait de bons, je n'ose vous les envoyer.

Digitized by Google

LETTRE XV. 1723.

A M. THIRIOT.

A Forges, 5 août (1).

Il faut encore, mon cher *Thiriot*, que je passe ici douze jours. M. de *Richelieu* compte prendre des eaux ce temps-là, et je ne peux pas l'abandonner dans la douleur où il est; pour moi, je ne prendrai plus d'eaux. Elles me font beaucoup plus de mal qu'elles ne m'avaient fait de bien. Il y a plus de vitriol dans une bouteille d'eau de Forges que dans une bouteille d'encre, et franchement je ne crois pas l'encre trop bonne pour la santé. Je retournerai sûrement à la Rivière, quand M. de *Richelieu* partira de Forges. J'y retrouverai probablement quelques exemplaires de l'abbé de *Chaulieu*. Je vous donnerai les vers pour Mme. la duchesse de *Béthune*, et vous montrerai un petit ouvrage que j'ai déjà beaucoup avancé et dont j'ose avoir bonne opinion, puisque l'impitoyable M. de *Richelieu* en est content. Vous ne me reverrez pas probablement avec une meilleure santé, mais sûrement av cc a méme amitié. Faites bien ma cour à M. et à Mme. de *Bernières*, et à tous ceux qui sont de la Rivière.

(1) *Voltaire* n'écrivait pas encore alors *auguste* pour *août*.

Digitized by Google

1724.

LETTRE XVI.

A M. THIRIOT.

Paris, ce 24 août.

MANDEZ-MOI, mon cher ami, si vous avez reçu la lettre que je vous écrivis il y a huit jours, et si Mme. de *Bernières* a reçu celle où je lui rendais compte de mon entrevue avec M. d'*Argenson*. Je viens de vous faire une antichambre à votre appartement; mais j'ai bien peur de ne pouvoir occuper le mien. J'ai resté huit jours dans la maison pour voir si je pourrais y travailler le jour et y dormir la nuit, qui sont deux choses sans lesquelles je ne puis vivre; mais il n'y a pas moyen de dormir ni de penser avec le bruit infernal qu'on y entend; je me suis obstiné à y rester la huitaine pour m'accoutumer. Cela m'a donné une fièvre double tierce, et j'ai été enfin contraint de déguerpir. Je me suis logé dans un hôtel garni, où j'enrage et où je souffre beaucoup. Voilà une situation bien cruelle pour moi; car assurément je ne veux pas quitter Mme. de *Bernières*, et il m'est impossible d'habiter dans sa maudite maison, qui est froide comme le pôle pendant l'hiver, où on sent le fumier comme dans une crêche et où il y a plus de bruit qu'en enfer. Il est vrai que pour le seul temps qu'on ne l'habite point, on y a une assez belle vue. Je suis bien fâché d'avoir conseillé à M. et à Mme. de *Bernières* de faire ce marché-là; mais

Digitized by Google

ce n'est pas la seule sottise que j'aie faite en ma vie. Je ne sais pas comment tout ceci tournera; 1724.
tout ce que je sais, c'est qu'il faut absolument que j'achève mon poëme; pour cela, il faut un endroit tranquille, et dans la maison de la rue de Beaune, je ne pourrais faire que la description des charrettes et des carrosses. J'ai d'ailleurs une santé plus faible que jamais. Je crains Fontainebleau, Villars et Sully pour ma santé et pour Henri IV; je ne travaillerais point, je mangerais trop, je perdrais en plaisirs et en complaisances un temps précieux qu'il faut employer à un travail nécessaire et honorable. Après avoir donc bien balancé les circonstances de la situation où je suis, je crois que le meilleur parti serait de revenir à la Rivière, où l'on me permet une grande liberté, et où je serai mille fois plus à mon aise qu'ailleurs. Vous savez combien je suis attaché à la maîtresse de la maison, et combien j'aime à vivre avec vous; mais je crains que vous n'ayez de la cohue. Mandez-moi donc franchement ce qui en est. Adieu, mon cher ami.

Digitized by Google

1724.

LETTRE XVII.

A M. THIRIOT.

10 septembre.

Me voilà quitte entièrement de ma fièvre et de mon hôtel garni. Je suis revenu dans l'hôtel Bernières, où le plaisir d'être votre voisin me soulage un peu du bruit effroyable qu'on y entend. Je partirais bien vite pour la Rivière, si ma santé était bien raffermie; mais je ne suis pas encore dans un état à entreprendre des voyages par le coche. Peut-être, malgré mon goût pour la Rivière, faudra-t-il que je reste à Paris; j'y mène une vie plus solitaire qu'à la campagne, et je vous assure que je n'y perds pas mon temps, si pourtant c'est ne le pas perdre que de l'employer sérieusement à faire des vers et d'autres ouvrages aussi frivoles. Je pourrais bien vous trouver quelques pièces de M. de la *Fare*, qui sont entre les mains de madame sa fille; mais je ne sais comment le bruit court que ses ouvrages et ceux de M. l'abbé de *Chaulieu* sont sous la presse; Mme. de la *Fare* l'a entendu dire et en est très-fâchée. Vous jugez bien que si, après cela, elle allait voir dans le recueil quelques pièces qu'elle m'aurait confiées, je me brouillerais avec elle, et me donnerais un peu trop la réputation de libraire-imprimeur. Je suis ruiné par les dépenses de mon appartement, et pour surcroît on m'a volé une bonne partie de mes meubles; j'ai trouvé la moitié

Digitized by Google

de nos livres égarés. On m'a pris du linge, des habits, des porcelaines, et on pourrait bien avoir aussi un peu volé Mme. de *Bernières*. Voilà ce que c'est que d'avoir un suisse imbécile et intéressé qui tient un cabaret, au lieu d'avoir un portier affectionné. Mandez-moi, je vous en prie, si vous n'avez prêté à personne un tome de la réponse de *Jurieu* à *Maimbourg*, sur le calvinisme. C'est un de nos livres perdus que je regrette le plus, attendu le bien qu'on y dit de la cour de Rome. La solitude où je vis fait que je ne vous manderai pas de grandes nouvelles. J'entends dire seulement par ma fenêtre, que le roi d'Espagne est mort de la petite vérole (1). Cela ne changera rien aux affaires de l'Europe, mais beaucoup aux siennes. Devenez bien savant dans l'histoire, vous me donnerez de l'émulation, et je vous suivrai dans cette carrière. Il me semble que nous en serons tous deux plus heureux quand nous cultiverons les mêmes goûts. J'ai reçu hier une lettre de Mme. de *Bernières;* dites-lui que je lui suis plus attaché que jamais, et que je donnerai toujours la préférence à son amitié sur toutes les choses dont elle me croit séduit. 1724.

(1) *Louis I*, roi d'Espagne, fils de *Philippe V*, qui avait abdiqué la couronne en sa faveur et qui la reprit après sa mort, arrivée le 31 août 1724. Il avait régné sept mois et demi.

Digitized by Google

1724.

LETTRE XVIII.

A Mme. LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

Septembre.

Je loge enfin chez vous dans mon petit appartement, et je voudrois bien le quitter au plus vîte pour en aller occuper un à votre campagne; mais je ne suis point encore en état de me transporter. Les eaux de Forges m'ont tué. Je passe chez vous une vie solitaire; j'ai renoncé à toute la nature; je regarde les maladies un peu longues comme une espèce de mort qui nous sépare et qui nous fait oublier de tout le monde, et je tâche de m'accoutumer à ce premier genre de mort, afin d'être un jour moins effrayé de l'autre.

Cependant, par Saint-Jean, je ne veux point mourir (1).

Je me suis imposé un régime si exact, qu'il faudra bien que j'aie de la santé pour cet hiver. Si je peux vous aller trouver à la Rivière, je vous avoue que je serai charmé que vous y restiez long-temps; mais si je suis obligé de demeurer à Paris, je voudrois de tout mon cœur vous faire haïr la Rivière et vos beaux jardins. Les nouvelles ne sont pas grandes dans ce pays-ci. La mort du roi d'Espagne ne changera rien que dans nos habillemens. On dit que le deuil sera de trois

(1) Mot d'une épigramme de *Rousseau*.

Digitized by Google

mois. M. *Dautré* se meurt, Mme. de *Maillebois*—— aussi; je suis sûr que vous ne vous en souciez guère. 1724.

LETTRE XIX.

A Mme. LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

Novembre.

Je suis bien charmé de toutes les marques d'amitié que vous me donnez dans votre lettre, mais nullement des raisons que vous avez apportées pour empêcher notre ami de faire la fortune la plus honnête où puisse prétendre un homme de lettres et un homme d'esprit. Je consentais à le perdre quelque temps pour lui assurer une fortune le reste de sa vie. Si je n'avais écouté que mon plaisir, je n'aurais songé qu'à retenir *Thiriot* avec nous; mais l'amitié doit avoir des vues plus étendues, et je tiens que non-seulement il faut vivre avec nos amis, mais qu'il faut, autant qu'on le peut, les mettre en état de vivre heureux, même sans nous; mais sur-tout il ne faut point les faire tomber dans des ridicules. C'est rendre un bien mauvais service à *Thiriot*, que de le laisser imaginer un moment qu'il y ait du déshonneur à lui à être secrétaire de M. le duc de *Richelieu* dans son ambassade. Je serai long-temps fâché qu'il ait refusé la plus belle occasion de faire fortune qui se présentera jamais pour lui; mais je ne le serais pas moins, si c'était par une vanité

Digitized by Google

——mal entendue et hors de toute bienséance, qu'il
1724. perdît des choses solides. Je me flatte que vos bontés pour lui le dédommageront de ce qu'il veut perdre; mais qu'il songe bien sérieusement qu'il doit mener la véritable vie d'un homme de lettres, qu'il n'y a pour lui que ce parti, et qu'il serait bien peu digne de l'estime et de l'amitié des honnêtes gens, s'il manquait sa fortune pour être un homme inutile. Je lui écris sur cela une longue lettre que je mets dans votre paquet: du moins il n'aura pas à me reprocher de ne lui avoir pas dit la vérité.

Je voudrais, de tout mon cœur, être avec vous; vous n'en doutez pas; il faut même que je sois dans un bien misérable état pour ne vous pas aller trouver. Je me suis mis entre les mains de *Bolduc*, qui, à ce que j'espère, me guérira du mal que les eaux de Forges m'ont fait. J'en ai encore pour une quinzaine de jours. Si ma santé est bien rétablie dans ce temps-là, j'irai vous trouver; mais si je suis condamné à rester à Paris, aurez-vous bien la cruauté de rester chez vous le mois de décembre, et de donner la préférence aux neiges de Normandie sur votre ami *Voltaire?*

LETTRE XX.

Digitized by Google

LETTRE XX. 1724.

A M. DE CIDEVILLE,

Conseiller au parlement de Rouen.

AQUEL misérable état faut-il que je sois réduit, de ne pouvoir répondre que de méchante prose aux vers charmans que vous m'avez envoyés. Les souffrances dont je suis accablé, ne me donnent pas un moment de relâche, et à peine ai-je la force de vous écrire. *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt* (1). Vous me prenez à votre avantage, mon cher *Cideville ;* mais si jamais j'ai de la santé, je vous réponds que vous aurez des épîtres en vers à votre tour. L'amitié et l'estime me les dicteront et me tiendront lieu du peu de génie poétique que j'avais autrefois, et qui m'a quitté pour aller vous trouver. Adieu, mon cher ami, feue ma Muse salue très-humblement la vôtre qui se porte à merveille. Pardonnez à la maladie, si je vous écris si peu de chose, et si je vous exprime si mal la tendre amitié que j'ai pour vous. Je salue les bonnes gens qui voudront se souvenir de moi.

(1) « Ils sont loués où ils ne sont pas, ils sont tourmentés où » ils sont ».

Digitized by Google

1725.

LETTRE XXI.

A Mme. LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

Ce lundi au soir, juin.

Je vins hier à Paris, Madame, et je vis le ballet des *Élémens* qui me parut bien joli. L'auteur est indigne d'avoir fait un ouvrage si aimable (1). Je compte apporter une nouvelle lettre de cachet qui rendra la liberté à notre pauvre abbé *Desfontaines*. Je verrai samedi *Mariamne* avec vous, et je vous suivrai à la Rivière. Tous ces projets-là sont bien agréables pour moi, s'ils vous font quelque plaisir.

Je suis d'ailleurs assez content de mon voyage de Versailles; et, sans votre absence et quelques indigestions, je serais plus heureux qu'à moi n'appartient. J'apprends que vous n'avez jamais eu tant de santé. Vous auriez bien dû me faire le plaisir de me l'apprendre. Mes respects à M. de *Bernières*. Ayez la bonté de faire tenir à l'abbé *Desfontaines* la lettre que je lui écris.

J'embrasse notre ami *Thiriot*.

(1) Le ballet des *Élémens*, du poëte *Roy*. Voyez la note première de la lettre XIII.

Digitized by Google

LETTRE XXII. 1725.

A Mme. LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

Ce mercredi 27 juin.

Je sors de chez *Silva* à qui j'ai envoyé quatre fois inutilement demander votre ordonnance; il m'a paru aussi difficile d'en avoir une de médecin que du roi. Enfin *Silva* vient de me dire que les morceaux d'une boule de fer étaient aussi bons que la boule en entier. Mais, pour moi, je puis vous assurer que le régime vaut mieux que toutes les boules de fer du monde. Je ne me sers plus que de ce remède, et je m'en trouve si bien que je serais déjà chez vous par le coche ou par les batelets sans la lettre que M. *Thiriot* m'a écrite. Il m'a mandé que vous et lui seriez fort aises de me recevoir, mais qu'il ne me conseillait pas de venir sans avoir auparavant donné de l'argent à M. de *Bernières*. Je n'ai jamais plus vivement senti ma pauvreté qu'en lisant cette lettre. Je voudrais avoir beaucoup d'argent à lui donner; car on ne peut payer trop cher le plaisir et la douceur de vivre avec vous. J'envie bien la destinée de M. *Desalleurs*, qui a porté à la Rivière-Bourdet son indifférence et ses agrémens; je m'imagine que vous avez volontiers oublié tout le monde dans votre charmante solitude, et que qui vous manderait des nouvelles de ce pays-ci, fût-ce des nouvelles de votre mari, vous importunerait beaucoup.

Digitized by Google

1725. Je ne sais autre chose que le risque où le roi *Stanislas* a été d'être empoisonné (1). On a arrêté l'empoisonneur, et on attend de jour en jour des éclaircissemens sur cette aventure. Les dames du palais partiront, je crois, le 10, pour aller chercher leur reine (2). Je crois M. de *Luxembourg* parti pour Rouen. Voilà tout ce que je sais. Tout le monde dit dans Paris que je suis dévot et brouillé avec vous, et cela parce que je ne suis point à la Rivière, et que je suis souvent chez la femme au miracle du faubourg Saint-Antoine (3). Le vrai pourtant est que je vous aime de tout mon cœur, comme vous m'aimiez autrefois, et que je n'aime Dieu que très-médiocrement, dont je suis très-honteux.

Je ne sais point du tout si M. de *Bernières* ira vous voir, et vous savez si j'y dois aller. Mandez-moi ce que vous souhaitez ; ce sont vos intentions qui règlent mes désirs. Adieu : soit à la Rivière, soit à Paris, je vous suis attaché pour toujours, avec la tendresse la plus vive.

(1) *Stanislas Leczinski*, roi de Pologne, banni de ses états par *Auguste*, et réfugié en France.

(2) *Marie Leczinska*, fille du précédent, devenue reine de France par son mariage avec *Louis XV*.

(3) On ne sait ce que c'est que ce miracle où *Voltaire* est pour quelque chose. Il en est aussi question dans la lettre XXVI du premier volume de la *Correspondance générale*, édition de Kehl.

Digitized by Google

LETTRE XXIII. 1725.

A Mme. LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

Forges, juillet.

Je reçois dans ce moment votre lettre avec celle de M. le duc de *Richelieu*. J'ai écrit sur-le-champ à M. de *Maisons* et à M. *Berthier*, quoique je ne pense pas que, quand M. de *Lézeau* a un procès, il puisse avoir besoin de recommandation. Je crois que les eaux me feront grand bien, puisqu'elles ne me font pas de mal. Mme. de *Béthune* arriva hier à Forges. On attend Mme. de *Guise* et Mme de *Prie* (1), qui peut-être ne viendront point. Si vous me promettez de m'envoyer bien exactement les nouvelles à la main que vous recevez toutes les semaines, je vous dirai pourquoi M. de *la Trimouille* est exilé de la cour. C'est pour avoir mis très-souvent la main dans la brayette de sa majesté très-chrétienne. Il avoit fait un petit complot avec M. le comte de *Clermont* (2), de se rendre tous deux les maîtres des chausses de *Louis XV*, et de ne pas souffrir qu'un autre courtisan partageât leur bonne fortune. M. de *la Trimouille*, outre cela, rendait au roi des lettres de Mlle. de *Charolais* (3), dans lesquelles elle se

(1) Fille du financier *Pléneuf*, maîtresse de *Louis-Henri de Bourbon*, nommé M. le Duc, premier ministre après la mort du régent.

(2) *Louis de Bourbon-Condé*, comte de Clermont, fils de M. le Duc.

(3) Fille de M. le Duc.

Digitized by Google

plaignait continuellement de M. le Duc. Tout
1725. cela me fait très-bien augurer de M. de *la Trimouille*, et je ne saurais m'empêcher d'estimer quelqu'un qui, à seize ans, veut besogner son roi et le gouverner. Je suis presque sûr que cela fera un très-bon sujet. Le roi ira sûrement à Fontainebleau les premiers jours de septembre, et il y aura comédie. M. de *Richelieu* ira à Vienne au mois de novembre. Pour moi, j'ai grande envie de passer avec vous tout le mois d'août et de ne point aller à Vienne.

LETTRE XXIV.

A Mme. LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

A Paris, ce 23 juillet.

Depuis que je ne vous ai écrit, une foule d'affaires m'est survenue. La moindre est le procès que je renouvelle contre le testament de mon père. Les peines que je me donne tous les jours, m'ont bientôt ôté le peu de santé que l'espérance de vous voir m'avait rendu. Je mène ici une vie de damné, tandis que *Thiriot* et vous, vous avez l'air d'être dans les limbes à votre campagne. Il n'y a plus d'apparence que je revoie la Rivière-Bourdet. Voilà qui est fait; il n'y a point de repos pour moi jusqu'à l'impression de *Henri IV*. Je ne vous dirai point combien la situation où je me trouve est douloureuse. Vous n'êtes pas assez fâchée de vivre sans moi pour que je vous montre toute mon af-

Digitized by Google

fliction. Je vous prie seulement de me rendre un petit service dans votre ville de Rouen. Un de vos coquins d'imprimeurs a imprimé depuis peu *Mariamne;* j'en ai un exemplaire entre les mains. Si, par le moyen de M. *Thiriot*, je pouvais savoir quel est l'imprimeur qui m'a joué ce tour, j'en ferais incessamment saisir les exemplaires. Il peut mieux que personne être informé de cela. Je ne lui écris point pour l'en prier; car je compte que c'est tout un d'écrire à vous ou à lui; et d'ailleurs, en vérité, je n'ai pas un moment de temps. Qu'il me pardonne donc ma négligence, et qu'il ait la bonté, quand il ira à Rouen, de dénicher un peu le faquin qui a donné ma *Mariamne*. Elle est pleine de fautes grossières et de vers qui ne sont point de moi; j'en suis dans une colère de père qui voit ses enfans maltraités, et cela m'oblige de faire imprimer ma *Mariamne* plutôt que je ne l'avais résolu, et dans un temps très-peu favorable. Il pleut des vers à Paris. M. de *Lamotte* veut absolument faire jouer son *OEdipe;* M. de *Fontenelle* fait des comédies tous les jours. Tout le monde fait des poëmes épiques; j'ai mis les poëmes à la mode, comme *Langlée* y avait mis les falbalas (1). Si vous voulez des nouvelles, Messieurs du clergé refusent de payer le cinquantième, et je m'imagine que, sur cela, la noblesse et le tiers-état pourront bien penser de même. Les 1725.

(1) Il s'agit peut-être de ce *Langlée*, homme familier et grand joueur, qui faisait quelquefois la partie de *Louis XIV*, et à qui le comte de *Grammont* dit un jour au jeu : *M. de* Langlée, *gardez ces familiarités-là pour quand vous jouerez avec le roi.*

Digitized by Google

dames du palais partent demain, à l'exception de
1725. Mme. la maréchale de *Villars*, qui est retenue par une perte de sang. Mme. de *Prie* a pris les devans avec Mme. de *Tallard*, et avant de partir m'a donné un ordre pour le concierge de sa maison de Fontainebleau où j'ai un appartement cet automne. Je verrai le mariage de la reine; je ferai des vers pour elle, si elle en vaut la peine. J'en ferais plus volontiers pour vous si vous m'aimiez. Voilà le papier qui me manque. Adieu, je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XXV.

A Mme. LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, le 8 octobre.

Je viens de recevoir une lettre sans date de notre ami *Thiriot*, par laquelle il me mande que vous avez été malade, sans m'en spécifier le temps. Je vous assure que je me trouve bien malheureux de n'avoir pu être auprès de vous. Ce qu'on appelle si faussement les plaisirs de la cour, ne vaut pas la satisfaction de consoler ses amis. Soyez sûre qu'il m'est plus doux de partager vos souffrances que de faire ici ma cour à notre nouvelle reine. J'ai été quelque temps sans vous écrire, parce que je n'ai pas ici un moment à moi. Il a fallu faire jouer *OEdipe*, *Mariamne* et l'*Indiscret*. J'ai été quelque temps à Belebat avec Mme. de *Prie*. D'ailleurs, je me suis trouvé presque tou-

Digitized by Google

jours en l'air, maudissant la vie de courtisan, courant inutilement après une petite fortune qui semblait se présenter à moi, et qui s'est enfuie bien vîte dès que j'ai cru la tenir, regrettant, à mon ordinaire, vous, vos amis et votre campagne, ayant bien de l'humeur et n'osant en montrer, voyant bien des ridicules, et n'osant les dire, n'étant pas mal auprès de la reine, très-bien avec Mme. de *Prie*, et tout cela ne servant à rien qu'à me faire perdre mon temps et à m'éloigner de vous. Je vais dans le moment chercher M. de *Gervasi;* et s'il va à la Rivière-Bourdet, je vais bien envier sa destinée. Je vous avertis d'avance, ma chère reine, que M. de *Gervasi* et tous les médecins de la faculté vous seront inutiles, si vous n'avez pas un régime exact, et qu'avec ce régime vous pourrez vous passer d'eux à merveille. Mettez la main sur la conscience, et avouez que vous avez été quelquefois un peu gourmande. C'est un vilain vice auquel je vous ai vue très-adonnée, et je vous dirai comme *Voiture;* 1725.

Que vous étiez bien plus heureuse,
Lorsque vous étiez autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse,
La rime le dit toutefois (1) !

Aimez et mangez un peu moins : l'école de Salerne ne peut vous donner de meilleurs conseils. Mandez-moi donc, je vous en conjure, comment vous vous portez. *Thiriot* m'a écrit que votre mau-

(1) Ces vers font partie d'un impromptu fort joli que *Voiture* fit à Ruel pour la régente *Anne d'Autriche*.

Digitized by Google

——dit rhumatisme vous a quittée; mais n'a-t-il laissé
1725. nulle impression? Vos yeux ont-ils beaucoup souffert? êtes-vous parfaitement guérie? pourquoi faut-il que vous me négligiez assez pour me laisser ignorer l'état où vous avez été, et celui où vous êtes? Je passai hier tout le soir avec Mme. de *Lusbourg* à parler de vous. Ellevous aime de tout son cœur; elle pense comme moi; elle aimerait bien mieux être à la Rivière qu'à Fontainebleau. La pauvre femme sèche ici sur pied. On a brûlé sa maison, et on ne parle pas encore de la dédommager. Cela doit apprendre aux particulières à se piquer un peu moins de loger chez elles des reines. Mme. de *Lusbourg* demande justice et ne l'obtient point. Jugez ce qu'il arrivera de moi, chétif, qui ne suis ici que pour demander des grâces. Ah! Madame! je ne suis pas ici dans mon élément; ayez pitié d'un pauvre homme qui a abandonné la Rivière-Bourdet sa patrie, pour un pays étranger. Insensé que je suis! Je pars dans deux jours, avec M. le duc d'*Antin*, pour aller à Bellegarde, voir le roi *Stanislas;* car il n'y a sottise dont je ne m'avise. De là je retourne à Belebat une seconde fois, avec Mme. de *Prie*. Ce sera dans ce temps-là à peu près que mes affaires seront finies ou manquées. Je ne vous promets plus de venir à la Rivière; mais seriez-vous bien étonnée si vous m'y voyiez arriver les premiers jours de novembre? Je vous jure que je n'ai jamais eu plus envie de vous voir. Je songe à vous au milieu des occupations, des inquiétudes, des craintes, des espérances qui agitent

Digitized by Google

tout le monde en ce pays-ci; mais vous m'oubliez dans votre oisiveté : vous avez raison. Quand on est avec Mme. du *Deffant* et M. l'abbé d'*Amfreville*, il n'y a personne qu'on ne puisse oublier. Je les assure de mes très-humbles respects, aussi bien que le maître de la maison. Adieu, ma chère reine, comptez sur ma respectueuse et tendre amitié pour toute ma vie. 1725.

LETTRE XXVI.

A M. THIRIOT.

A Fontainebleau, ce 17 octobre.

Je mérite encore mieux vos critiques que *Mariamne*, mon cher *Thiriot*. Un homme qui reste à la cour, au lieu de vivre avec vous, est le plus condamnable des humains, ou plutôt le plus à plaindre. J'ai eu la sottise d'abandonner mes talens et mes amis pour des fumées de cour, pour des espérances imaginaires. Je viens d'écrire sur cela une longue jérémiade à Mme. de *Bernières*. Vous auriez bien dû ne pas attendre si tard à m'informer des nouvelles de sa santé. Réparez cela en m'écrivant souvent, et sur-tout en l'empêchant de manger trop.

En vérité, mon cher *Thiriot*, si Mme. de *Bernières* veut garder un régime exact, je suis sûr qu'elle se portera à merveille. Mettez-lui bien cela dans la tête, et qu'elle renonce à la gourmandise et à la médecine. J'ai déjà abandonné tout-à-fait la dernière et m'en trouve bien. Si je puis

Digitized by Google

——prendre sur moi de me passer de tourtes et de
1725. sucreries, comme je me passe de *Gervasi*, d'*Helvétius* et de *Silva*, je serai aussi gras et aussi cochon que vous incessamment.

J'ai vu ici un moment le chevalier *Desalleurs* qui vint monter sa garde, et qui s'enfuit bien vite après. Je ne me portais pas trop bien dans ce temps-là : à peine eus-je le temps de lui demander des nouvelles de la Rivière; il m'échappa comme un éclair. Mandez-moi s'il est encore avec vous autres, et s'il jouit de la béatitude tranquille où vous êtes depuis trois mois.

J'ai été ici très-bien reçu de la reine. Elle a pleuré à *Mariamne*, elle a rit à l'*Indiscret;* elle me parle souvent; elle m'appelle *mon pauvre Voltaire.* Un sot se contenterait de tout cela; mais malheureusement j'ai pensé assez solidement pour sentir que des louanges sont peu de chose, et que le rôle d'un poëte à la cour traîne toujours avec lui un peu de ridicule, et qu'il n'est pas permis d'être en ce pays-ci sans aucun établissement. On me donne tous les jours des espérances dont je ne me repais guère. Vous ne sauriez croire, mon cher *Thiriot*, combien je suis las de ma vie de courtisan. *Henri IV* est bien sottement sacrifié à la cour de *Louis XV.* Je pleure les momens que je lui dérobe. Le pauvre enfant devrait déjà paraître in-4°., en beau papier, belle marge, beau caractère. Ce sera sûrement pour cet hiver, quelque chose qui arrive. Vous trouverez, je crois, cet ouvrage un peu autrement travaillé que *Mariamne.* L'épique est mon

Digitized by Google

fait, ou je suis bien trompé, et il me semble qu'on marche bien plus à son aise dans une carrière où on a pour rival un *Chapelain*, *Lamotte* et *Saint-Didier*, que dans celle où il faut tâcher d'égaler *Racine* et *Corneille*. Je crois que tous les poëtes du monde se sont donné rendez-vous à Fontainebleau. *Saint-Didier* a apporté son *Clovis* à la reine, avec une épître en vers du même style. *Roy* vient se proposer pour des ballets. La reine est tous les jours assassinée d'odes pindariques, de sonnets, d'épîtres et d'épithalames. Je m'imagine qu'elle a pris les poëtes pour les fous de la cour; et, en ce cas, elle a grande raison; car c'est une grande folie à un homme de lettres d'être ici. Ils ne donnent du plaisir ni n'en reçoivent. Adieu; savez-vous que M. le duc de *Nevers* s'est battu avec M. le comte de *Brancas*, dans la salle des gardes de la reine d'Espagne? Voilà les seules nouvelles que je sache. Tout ce qui se passe ici est si simple, si uni, si ennuyeux, qu'il n'y a pas moyen d'en parler. Adieu, je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur. 1725.

Digitized by Google

1725.

LETTRE XXVII.

A Mme. LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, ce 18 octobre.

Gervasi va partir pour vous aller voir; j'en voudrais bien faire autant; mais jamais mon goût n'a décidé de ma conduite. Je me flatte qu'il vous trouvera en bonne santé, et que ce sera un voyage d'ami plutôt que de médecin. Il vous dira toutes les petites nouvelles de la cour, dont je ne vous parle point. Ne m'en sachez pas mauvais gré. J'aime bien mieux, quand je vous écris, vous parler de vous que de tout ce qui se passe ici. Je suis bien plus inquiet de votre santé, et plus occupé de ce qui vous regarde, que de toutes les tracasseries de Fontainebleau. Je vais demain à Bellegarde; je vous en prie, que je retrouve une lettre de vous à mon retour. Mlle. *Lecouvreur* (1) qui, je crois, vous écrit souvent, me charge encore de vous assurer de ses respects. Elle réussit ici à merveille. Elle a enterré la *Duclos* (2). La reine lui a donné hautement la préférence. Elle oublie au milieu de ses triomphes qu'elle me hait. N'allez pas oublier au milieu de vos rhumatismes que vous m'avez aimé, et rompez un peu le silence que vous gardez avec moi, ou du moins faites-moi

(1) *Adrienne Lecouvreur*, actrice célèbre, maîtresse du maréchal de *Saxe*, morte en 1730, entre les bras de *Voltaire* qui fit sur cette mort une élégie touchante.

(2) *Marie-Anne Duclos*, autre comédienne distinguée, morte en 1748.

Digitized by Google

écrire par votre chancelier; sur-tout faites-moi savoir combien de temps vous resterez encore à la Rivière. Permettez-moi de saluer tous ceux qui y sont, et d'envier leur destinée; je n'ose dire de venir la partager, car vous ne m'en croiriez pas; mais si vous restez encore un mois ou six semaines, je viendrai assurément; mais, au nom de Dieu, conservez votre santé; elle dépend de vous, je vous le répète encore, beaucoup plus que de tous les médecins du monde. Soyez sobre, et votre santé sera aussi bonne qu'elle m'est chère. 1726.

LETTRE XXVIII.

A MADEMOISELLE BESSIERES.

A Wandsworth, le 15 octobre (1).

Je reçois, Mademoiselle, en même temps une lettre de vous, du 10 septembre, et une de mon frère, du 12 août. La retraite ignorée où j'ai vécu depuis deux mois, et mes maladies continuelles, qui m'ont empêché d'écrire à mon correspondant de Calais, sont cause que ces lettres ont tardé si long-temps à venir jusqu'à moi. Tout ce que vous m'écrivez m'a percé le cœur. Que puis-je vous dire, Mademoiselle, sur la mort de ma sœur, sinon qu'il eût mieux valu pour ma famille et pour moi, que j'eusse été enlevé à sa place? Ce n'est point à moi à vous parler du peu

(1) Cette lettre est écrite d'Angleterre, où *Voltaire* s'était réfugié par suite de son affaire avec le chevalier de *Rohan* qui l'avait fait insulter par ses gens, et qui s'était soustrait lâchement à toutes ses poursuites.

Digitized by Google

——de cas que l'on doit faire de ce passage si court
1726. et si difficile qu'on appelle la vie. Vous avez sur cela des notions plus lumineuses que moi, et puisées dans des sources plus pures. Je ne connais que les malheurs de la vie; mais vous en connaissez les remèdes; et la différence de vous à moi, est du malade au médecin.

Je vous supplie, Mademoiselle, d'avoir la bonté de remplir jusqu'au bout le zèle charitable que vous daignez avoir pour moi en cette occasion douloureuse: ou engagez mon frère à me donner sans différer un seul moment des nouvelles de sa santé, ou donnez-m'en vous-même. Il ne vous reste plus que lui de toute la famille de mon père, que vous avez regardée comme la vôtre. Pour moi, il ne faut plus me compter. Ce n'est pas que je ne vive encore pour le respect et l'amitié que je vous dois; mais je suis mort pour tout le reste. Vous avez grand tort, permettez-moi de vous le dire avec tendresse et avec douleur, vous avez grand tort de soupçonner que je vous aie oubliée. J'ai fait bien des fautes dans le cours de ma vie. Les amertumes et les souffrances qui en ont marqué presque tous les jours, ont été souvent mon ouvrage. Je sens le peu que je vaux; mes faiblesses me font pitié, et mes fautes me font horreur. Mais Dieu m'est témoin que j'aime la vertu, et qu'ainsi je vous suis tendrement attaché pour toute ma vie.

Adieu, je vous embrasse, permettez-moi ce terme, avec tout le respect et toute la reconnaissance que je dois à Mlles. *Bessières.*

LETTRE XXIX.

Digitized by Google

LETTRE XXIX. 1727.

A M. THIRIOT.

2 février (vieux style) (1).

Je reçus hier votre lettre du 26 janvier (*n. s.*); je vous avoue que je ne comprends pas comment vous n'avez reçu qu'un tome des *Voyages de Gulliver;* il y a près de trois mois que je chargeai M. *Dussol* des deux tomes pour vous. Vous étiez en ce temps-là en Normandie.

Ayant été trois mois sans recevoir de vous aucun signe de vie, je m'imaginais que vous traduisiez *Gulliver*, et je me consolais de votre silence, par l'espérance d'une bonne traduction, qui, selon moi, vous aurait fait beaucoup d'honneur et de profit.

Vous me mandez que vous n'avez reçu de M. *Dussol* que le premier volume, et que vous n'avez pas voulu le traduire, dans l'incertitude d'avoir le second. A cela, mon cher ami, je vous répondrai que je vous aurais pu envoyer tous les livres d'Angleterre, en moins de temps que vous n'en pouviez mettre à traduire la moitié de *Gulliver.* Mais comment se peut-il faire que vous n'ayez différé votre traduction qu'à cause de ce second volume qui vous manque, puisque vous me dites que vous n'avez lu que trois chapitres du premier tome? Si vous voulez remplir

(1) Cette lettre est aussi écrite d'Angleterre.

Digitized by Google

1727. les vues dont vous me parlez, par la traduction d'un livre anglais, *Gulliver* est peut-être le seul qui vous convienne. C'est le Rabelais de l'Angleterre, comme je vous l'ai déjà mandé; mais c'est un Rabelais sans fatras, et ce livre serait amusant par lui-même, par les imaginations singulières dont il est plein, par la légèreté de son style, etc., quand il ne serait pas d'ailleurs la satire du genre humain.

J'ai à vous avertir que le second tome n'est pas à beaucoup près si agréable que le premier, qu'il roule sur des choses particulières à l'Angleterre et indifférentes à la France, et qu'ainsi j'ai bien peur que quelqu'un plus pressé que vous ne vous ait prévenu en traduisant le premier tome, qui est fait pour plaire à toutes les nations, et qui n'a rien de commun avec le second.

A l'égard de vous envoyer des livres pour une somme d'argent considérable, j'aimerais mieux que vous dépensassiez cet argent à faire le voyage.

Vous savez peut-être que les banqueroutes sans ressource que j'ai essuyées en Angleterre, le retranchement de mes rentes, la perte de mes pensions, et les dépenses que m'ont coûtées les maladies dont j'ai été accablé ici, m'ont réduit à un état bien dur. Si *Noël Pissot* voulait me payer ce qu'il me doit, cela me mettrait en état, mon cher ami, de vous envoyer une partie de la petite bibliothèque dont vous avez besoin.

Si vous avez quelques heures de loisir, pourriez-vous vous transporter chez M. *Dubreuil*, cloître Saint-Merry, dans la maison de M. l'abbé

Digitized by Google

Moussinot ; il est chargé de plusieurs billets de la *Ribou*, de *Pissot*, et de quelques autres que 1727.
j'ai mis entre ses mains. Il vous remettra lesdits billets sur cette lettre. Vous pouvez mieux que personne tirer quelque argent de ces Messieurs que vous connaissez. Si cela est trop difficile, et si ces Messieurs profitent de mes malheurs et de mon absence pour ne me point payer, comme ont fait bien d'autres, il ne faut pas, mon cher enfant, vous donner des mouvemens pour les mettre à la raison ; ce n'est qu'une bagatelle. Le torrent d'amertume que j'ai bu, fait que je ne prends pas garde à ces petites gouttes.

Si vous avez envie de voir des vers écrits avec quelque force, donnez-vous la peine d'aller chez M. de *Maisons ;* il vous montrera une petite parcelle de morceaux détachés de la *Henriade*, que je lui envoyai il y a quelque temps en dépôt, parce que vous étiez au diable, et qu'on n'entendait point parler de vous.

Adieu, mon très-cher *Thiriot*, je vous embrasse mille fois.

My duties to the ladies of your house, if they have not quite forgot me. J am myghtily glad for your improvement in english. J hop you won't take hereafter *the Rape of the Lock*, pour *une serrure*. But remember that there is no other way to get the true english pronunciation than to come in to England Farewell, 2 february, O. S. 1727 (1).

(1) « Mes respects aux dames de votre maison, si elles ne m'ont » pas tout-à-fait oublié. Je suis charmé de vos progrès dans l'anglais. » J'espère qu'une autre fois vous ne prendrez pas *the Rape of the*

1729.

LETTRE XXX.

A M. THIRIOT.

Die Jovis, quem barbari Galli nuncupant jeudi (7 avril) (1).

Je ne peux pas résister davantage à vos remontrances, à celles de M. de *Richelieu* et de M. *Pallu*. Puis donc que vous voulez tous que je sois ici avec un warrant, signé *Louis*, go to Saint-Germain; j write to the visir *Maurepas*, in order to get leave to drag my chain in Paris (2).

Je vous renvoie *Quinte-Curce* et les *Diètes de Pologne*. Je demande les deux autres tomes de la *Géographie*. Si vous pouviez me dénicher quelque bon mémoire touchant la topographie de l'Ukraine et de la Petite Tartarie, ce serait une bonne affaire (3). Je vous ai manqué ces jours-ci. Je mène la vie d'un *Rose-Croix*; toujours ambulant, toujours caché, mais ne prétendant point à sagesse. *Quanquam ó!* Farewell, tell M. *Nossé*, thank him heartily for his opera;

» *Lock* (*l'Enlèvement de la Boucle de cheveux*) pour *une serrure*. » Mais souvenez-vous que le seul moyen d'apprendre la véritable » prononciation anglaise est de venir en Angleterre. Adieu. Ce 2 » février (vieux style) 1727 ». *Lock* en anglais signifie *serrure* et *boucle de cheveux*. Thiriot avoit pris l'un pour l'autre.

(1) « Le jour de *Jupiter* que les barbares Français appellent » *jeudi* ».

(2) « Allez à Saint-Germain; j'écris au visir *Maurepas* pour qu'il » me laisse traîner ma chaîne dans Paris ».

(3) On voit que *Voltaire* travaillait alors à l'*Histoire de Charles XII*.

Digitized by Google

and whip the lady Liset for her foolish sauciness: in case she has a pretty arse, forgive her (1). 1729.

LETTRE XXXI.

A M. THIRIOT.

Avril.

Mon cher *Thiriot*, vous me faites songer à mes intérêts que j'ai trop négligés. J'avoue que j'ai eu tort de tout abandonner comme j'ai fait. Je me souviens que *Marc-Tulle Cicéron*, dans ses bavarderies éloquentes, dit quelque part : *Turpe est rem suam deserere* (2). Muni donc du sentiment d'un ancien, et rendu à la raison par vos remontrances, je vous envoie la patente de la pension que me fait la reine; il est juste qu'elle m'en daigne faire payer quelques années, puisque Monsieur son mari m'a ôté mes rentes, contre le droit des gens. La difficulté n'est plus que de faire présenter à la reine un placet; je ne sais ni à qui il faut s'adresser, ni qui paie les pensions de cette nature. Je soupçonne seulement que M. *Brossoret*, secrétaire des commandemens, a quelque voix en chapitre; mais je lui suis inconnu. Je crois que M. *Pallu* est de ses amis et pourrait lui parler.

Mais, mon cher *Thiriot*, les obligations que j'ai déjà à M. *Pallu* me rendent timide avec lui; irai-je encore importuner pour des grâces nouvelles, un

(1) « Adieu. Dites à M. *Nossé* que je lui fais beaucoup de remerciemens de son opéra, etc. ». Le reste n'est pas traduisible.

(2) « Il est honteux d'abandonner le soin de ses affaires ».

Digitized by Google

homme qui ne devrait recevoir de moi que des
1729. remerciemens? La vivacité avec laquelle il s'intéressa à ma malheureuse affaire ne sortira jamais de mon cœur (1). Cependant, j'ai eté trois ans sans lui écrire, comme à tout le reste du monde. On n'a pu arracher de moi que des lettres pour des affaires indispensables. Je me suis condamné moi-même à me priver de la plus douce consolation que je pusse recevoir, c'est-à-dire, du commerce de ceux qui avaient quelque amitié pour moi.

Ma misère m'aigrit et me rend plus farouche. Irai-je donc, après trois ans de silence, importuner, pour une pension, des personnes à qui je suis déjà si redevable?

C'est à vous, mon cher enfant, à conduire cette affaire, comme vous le jugerez convenable. Je vous remets entre les mains des intérêts que j'aurais entièrement oubliés sans vous.

Si vous savez des nouvelles de M. de *Maisons*, de M. de *Pont-de-Vesle*, de M. *Berthier*, de M. de *Brancas*, mandez-moi comment ils se portent. C'est toujours une consolation pour moi de savoir que les personnes que j'honore le plus sont en bonne santé.

Sur-tout, quand vous verrez M. *Pallu*, assurez-le que ma reconnaissance n'en est pas moins vive pour être muette.

Vos *Mémoires de Mademoiselle* (2) ne font pas d'honneur au style des princesses. Adieu.

(1) Son affaire avec le chevalier de *Rohan*.

(2) *Mémoires de mademoiselle de Montpensier*, dite Mademoiselle, fille de *Gaston d'Orleans*, frère de *Louis XIII*.

Digitized by Google

LETTRE XXXII. 1729.

A M. THIRIOT.

Fin de décembre.

MON cher ami, je vous dis d'abord que j'ai retiré *Brutus*. On m'a assuré de tant de côtés que M. *Crébillon* avait été trouver M. de *Chabot* (1), et avait fait le complot de faire tomber *Brutus*, que je ne veux pas leur en donner le plaisir. D'ailleurs, je ne crois pas la pièce digne du public; ainsi, mon ami, si vous avez retenu des loges, envoyez chercher votre argent.

M. *Josse*, qui vous rendra ce billet, imprime actuellement le *Bélier*, de feu M. *Hamilton*. Il voudrait avoir quelques pièces fugitives du même auteur. Si vous en avez quelques-unes, vous me ferez plaisir de les communiquer.

J'ai montré vos papiers à M. de *Maisons*; il dit qu'il faut qu'il vous parle. Je ne sais point de pays où les bagatelles soient si importantes qu'en France. Adieu, mon cher enfant. *Vale*.

(1) Ce même chevalier de *Rohan* dont il est parlé dans les notes précédentes.

Digitized by Google

1729. # LETTRE XXXIII.

A M. THIRIOT.

Décembre.

Vous êtes prié, demain jeudi, de venir dîner dans mon trou. Je fais demain le rôle de *Ragotin*. Je donne à dîner aux comédiens, et je récite mes vers. Vous trouverez des choses nouvelles dans *Brutus*, qu'il faut que vous entendiez. D'ailleurs, il n'est pas mal que vous buviez, with those who gave you your entrance free (1).

M. de *la Faye* (2) que je rencontrai ces jours passés à la comédie, me dit qu'il voulait bien en être. J'ai donné une lettre au porteur pour lui, mais je ne sais pas son adresse ; je vous prie de l'écrire.

(1) « Avec ceux qui vous donnent vos entrées ».

(2) *Jean-François Leriget de la Faye*, né en 1674, mort en 1731. Il a fait quelques jolis vers, entr'autres son ode à *Lamotte* pour la défense de la poésie, et il a été de l'académie française. Il étoit du commerce le plus agréable.

Digitized by Google

LETTRE XXXIV. 1730.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Novembre.

Lectori me credere malim
Quàm spectatoris fastidia ferre superbi (1).

Je vous envoie la *Henriade*, mon cher ami, avec plus de confiance que je ne vais donner *Brutus*. Je suis bien malade; je crois que c'est de peur.

Je vous envoie aussi une cargaison de lettres (2), dont je prie Mlle. *Sallé* (3) de vouloir bien se charger. Toutes les autres qu'elle a eues sont des lettres de recommandation; mais pour moi, je la prie de me recommander, et je n'ai point trouvé de meilleur expédient pour faire ressouvenir les Anglais de moi, que de supplier Mlle. *Sallé* de leur rendre mes lettres. Je vous prie cependant de lui dire qu'elle ne manque pas de voir M. *Gay* (4), dont M. *Kich* lui apprendra sans doute la demeure. Il faut que M. *Gay* la présente à la duchesse de *Qweensbury*, qui est sans contredit la personne de Londres la plus capable de

(1) Parodié d'*Horace*, ép. Ière., liv. 2. « J'aime mieux me soumettre à la censure d'un lecteur attentif que d'affronter les sifflets d'un spectateur dédaigneux ».

(2) De *lettres anglaises*.

(3) Danseuse célèbre.

(4) Il s'agit sûrement de *John Gay*, célèbre fabuliste anglais, auteur du fameux opéra des *Gueux*, mort en 1732.

Digitized by Google

lui ameuter une faction considérable. Mme. la du-
1731. chesse de *Qweensbury* n'est pas trop bien à la cour; mais Mlle. *Sallé* est faite pour réunir tous les partis. Mme. de *Bolingbroke* pourra aussi la servir vivement, et sur-tout auprès de Mme. de *Qweensbury*. Que ne puis-je être à Londres cet hiver! je n'aurais d'autre occupation que d'y servir les grâces et la vertu.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, 30 janvier.

(*A vous seul.*)

Vous m'avez toujours un peu aimé, mon cher *Cideville:* il s'agit de me procurer le moyen de vivre avec vous quelque temps en bonne fortune. Je voudrais faire imprimer à Rouen une histoire de *Charles XII*, roi de Suède, de ma façon. C'est mon ouvrage favori, et celui pour qui je me sens des entrailles de père. Si je pouvais trouver un endroit où je demeurasse incognito dans Rouen, et un imprimeur qui se chargeât de l'ouvrage, je partirais dès que j'aurais reçu votre réponse.

Il y a deux manières de s'y prendre pour faire imprimer cette histoire. La première, c'est d'en montrer un exemplaire à M. le premier président, qui donnerait une permission tacite; la seconde,

Digitized by Google

d'avoir un de ces imprimeurs qui font tout sans permission. 1731.

Dans le premier cas, on pourrait peut-être craindre que M. le premier président ne fît quelques difficultés de laisser imprimer ici un ouvrage dont on a suspendu l'impression à Paris, par ordre du garde des sceaux.

Dans le second cas, il y aurait à craindre d'être découvert. Il est bien triste pour la littérature d'être dans ces transes et dans ces extrémités, au sujet de presque tous les livres écrits avec un peu de liberté. La seule chose qui me rassure, c'est que, n'ayant mis dans mon ouvrage que de ces vérités qu'un magistrat et un citoyen doivent approuver, je pourrais aisément compter sur la connivence du premier président, en cas que la chose lui fût bien recommandée. Mais tout cela exigerait un profond secret. Et il faudrait qu'en ce cas-là même le libraire chargé de l'impression n'en fût que plus secret et plus diligent.

Voilà, mon cher Monsieur, mon ancien ami, et mon ancien camarade, et mon confrère en *Apollon*, ce qui lutine pour le présent ma pauvre petite tête.

Dans cet embarras, je vais vous envoyer par le carrosse, le premier volume de cette histoire. C'est le seul exemplaire qui me reste des deux mille six cents qui ont été saisis, après avoir été munis d'une approbation au sceau.

Je m'adresse à vous hardiment pour redresser ce tort. Peut-être en lisant l'ouvrage le trouverez-vous moins indigne de l'impression, et vous inté-

Digitized by Google

——resserez-vous à la destinée de mon pauvre enfant
1731. qu'on a si maltraité.

Quand vous l'aurez lu, je laisse à votre amitié et à votre prudence à m'indiquer la voie la plus sûre pour réussir dans cette affaire que j'ai extrêmement à cœur. Sur-tout je vous demande en grâce que vous ne fassiez point courir ce livre dans Rouen; que qui que ce soit ne sache mon dessein d'y venir, et que le livre ne soit communiqué qu'à la personne qui pourra se charger d'obtenir cette permission tacite, en cas que vous ne vouliez pas vous compromettre.

S'il arrive par malheur qu'aucune des voies que je vous propose ne puisse réussir, alors vous me renverrez mon livre par la voie que j'aurai l'honneur de vous indiquer.

En attendant, je vous prie de m'adresser votre réponse sous l'enveloppe de M. de *Livry*. Je vous aime et estime trop pour vous faire des excuses de la liberté que je prends avec vous; il n'y a personne dans le monde à qui je fusse plus aise d'avoir obligation; songez que le plaisir que je vous demande est un des plus sensibles que je puisse jamais avoir: c'est celui de pouvoir être à portée de vous voir pendant trois mois.

Adieu, je suis pour toute ma vie, votre très-humble et obéissant serviteur.

Digitized by Google

LETTRE XXXVI. 1731.

A M. DE CIDEVILLE.

3 février.

Mon cher *Cideville*, je suis enchanté, pénétré de vos bontés. M. de *Lézeau* doit vous avoir remis la première partie qui a été déjà imprimée. Je m'imagine que le parti de parler au premier président est le seul raisonnable, quoiqu'il ne soit pas sûr. Il peut nous refuser; il peut craindre de se commettre; mais au moins gardera-t-il le secret; et sur-tout ne sachant pas que c'est moi qui lui demande cette grâce, il ne pourra pas m'accuser au garde des sceaux d'avoir voulu faire imprimer un ouvrage défendu. Je n'ai donc, je crois, qu'un refus à craindre; par conséquent il le faut risquer. En ce cas, mon parti est tout pris, vous me renverrez le livre, et je sais bien alors ce que je ferai.

Mais l'envie de passer quelques mois avec vous me flatte trop pour que je n'espère rien à Rouen. Je ne sais si je me trompe, mais on peut dire au premier président, qu'il a déjà permis l'impression du *Triomphe de l'Intérêt*, qui était proscrit au sceau, et que cette permission tacite ne lui a point attiré de reproches; mais sur-tout on peut lui dire que M. le garde des sceaux n'a nulle envie de me désobliger, qu'il lui importe très-peu que cette nouvelle histoire du roi de Suède soit imprimée ou non; qu'il n'a retiré l'approbation que par une délicatesse qui sied très-bien à la place où il est,

Digitized by Google

1731. n'étant pas convenable qu'il donnât publiquement un privilége pour un ouvrage plein de vérités qui peuvent choquer plusieurs princes, vérités déjà connues, déjà imprimées dans toutes les gazettes et dans plusieurs livres, mais dont il pourrait être responsable en son nom, si elles paraissaient avec son approbation et le privilége de son maître. Tout ce que M. de *Chauvelin* souhaite, c'est de ne donner aucun prétexte aux plaintes qu'on pourrait former contre lui. Ainsi ce n'est point lui déplaire que de laisser imprimer à Rouen, avec un profond secret, cet ouvrage dont il ne sera plus obligé de répondre. Si M. le premier président veut y faire réflexion, cette affaire ne souffre pas l'ombre de difficulté, et ne commet ni lui, ni le garde des sceaux, dès qu'il n'y aura point de permission par écrit. J'ai par devers moi un grand exemple d'une pareille connivence, que vous pouvez et que je vous prie même, en cas de besoin, de citer à M. le premier président. Cette nouvelle édition du poëme de la *Henriade* a été faite à Paris, par la permission tacite de M. de *Chauvelin*, le maître des requêtes, et de M. *Héraut*, sans que M. le garde des sceaux en sache encore le moindre mot. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis alléguer; le reste dépend de votre amitié pour moi, de votre éloquence, et du caractère facile ou revêche de M. de *Pontcarré*, que je ne connais point. Tout est entre vos mains : *mitte sapientem et nihil dicas* (1). Vous êtes de

(1) « Chargez de vos affaires un sage et ne lui donnez point d'ins» tructions ».

Digitized by Google

ces ambassadeurs à qui il faut donner carte blanche. M. de *Lézeau* que j'ai vu à Paris, et qui sait tout ceci, me gardera sans doute le secret. Je compte qu'il vous a remis le livre, et que personne que vous ne le verra, sauf M. le premier président. Adieu, mille remerciemens ; je vous embrasse bien tendrement. 1731.

LETTRE XXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

16 février.

J'IRAI voir M. *Formont*, et je lui demanderai vos vers que je lirai sûrement.

M. le premier président est un homme bien épineux ; mais vous êtes un homme adorable. Je vous prie de lui montrer à bon compte le premier volume. Le manuscrit qui contient le second tome n'est pas encore prêt. Les difficultés que l'on pourrait faire ne peuvent regarder que le premier tome imprimé, puisqu'il ne s'agit guère dans le second que des aventures de chevalier errant que ce Suédois, moitié héros et moitié fou, mit à fin en Turquie et en Norwége, deux pays avec lesquels la librairie française a peu d'intérêts à ménager. Je ne doute point, si le premier président est un homme d'esprit, ou, ce qui vaut mieux, un homme aimable, qu'il ne soit tout à fait de vos amis, et qu'il ne fasse ce que vous voudrez. Je ne voudrais pas vous commettre avec lui, ni lui avec M. le garde des sceaux. Je puis vous donner ma

Digitized by Google

parole d'honneur, et vous pouvez lui donner la
1731. vôtre, que tout ce qui a obligé M. le garde des sceaux à retirer le privilége, a été la crainte de déplaire au roi *Auguste*, dont on est obligé de dire des vérités un peu fâcheuses. Mais en même temps, comme ces vérités sont publiques en Europe, et ont été imprimées dans trente ou quarante histoires modernes, en toutes langues, je puis vous assurer que M. le garde des sceaux ne fera aucun scrupule de laisser paraître l'ouvrage, quand le privilége du roi n'y sera pas.

Dans ce pays-ci, il me semble qu'on doit plus ménager *Stanislas* qu'*Auguste;* aussi je me flatte que sa fille *Marie* ne me saura pas mauvais gré du bien que j'ai dit de M. son père. Qui peut donc arrêter M. le premier président? Je ne doute pas que vous n'en veniez à bout, mon cher *Cideville*, et que je n'aille bientôt dans la basse-cour du grand *Corneille* commencer *incognito* quelque tragédie, avec l'intercession de ce grand saint.

Adieu : que le premier tome ne déplaise pas, et je réponds du reste. J'attends avec impatience la conclusion de vos bontés. Tout le monde me croit ici en Angleterre. Tant mieux.

« Moins connu des mortels, je me cacherai mieux ».

Mille complimens à M. de *Lézeau;* un profond secret et de vos nouvelles. Je vous aime tendrement; je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère entendre parler de vous incessamment.

LETTRE XXXVIII.

Digitized by Google

LETTRE XXXVIII. 1731.

A M. DE CIDEVILLE.

2 mars.

Comme je vis ici moitié en philosophe et moitié en hibou, je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 27, et les vers que vous m'aviez envoyés par M. *Formont. Thiriot*, qui ne sait pas même ma demeure, ne me put rendre les vers qu'hier. Ce fut une journée complète pour moi, de recevoir en même temps les bonnes nouvelles que vous me mandez, et les beaux vers dont vous m'honorez. Il y a, mon cher ami, des choses charmantes dans votre épître : il y a naïveté, esprit et grâce. Ce même esprit qui vous fait faire de si jolies choses, vous en fait aussi sentir les défauts. Vous avez raison de croire votre épître un peu trop longue, et pas assez châtiée.

Réprimez d'une main avare et difficile
De ce terrain fécond l'abondance inutile.
Emondez ces rameaux confusément épars;
Ménagez cette sève, elle en sera plus pure.
Songez que le secret des arts
Est de corriger la nature.

Je vais m'arranger pour venir raisonner belles-lettres avec vous, en bonne forme, pendant quelques mois. Je vais faire partir, peut-être dès demain, une valise pleine de prose et de vers,

——après quoi vous me verrez bientôt arriver. Je
1731. vous demande la permission d'envoyer cette valise à votre adresse. A l'égard de ma maigre figure, elle se transportera à Rouen avant qu'il soit dix jours. Ainsi je compte que vous aurez la bonté de me retenir ce petit trou dont vous m'avez parlé, pour le quinze du présent mois. Vous ne sauriez croire les obligations infinies que je vous ai.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci (1).

Adieu, ami charmant, négociateur habile, poëte aimable, et qui, par-dessus tout cela, avez une santé de fer, dont bien éloigné est votre très-obligé serviteur. Si vous avez quelque chose à me mander d'ici à mon arrivée, ayez la bonté de m'écrire sous le couvert de M. de *Livry*. Comme je soupe là tous les jours, vos lettres m'en seront plutôt rendues. Ne soyez pas étonné de toutes ces précautions : je n'en saurais trop prendre pour faire réussir mon dessein, qui me fera passer trois mois avec vous (2). Adieu.

(1) *Horace*, art. poét. « C'est le comble du mérite que de joindre » l'utile à l'agréable ».

(2) Ce dessein était de faire croire qu'il avait passé de nouveau en Angleterre.

Digitized by Google

LETTRE XXXIX. 1731.

A Mme. LA PRINCESSE DE GUISE.

Mars.

MADAME,

Mon petit voyage à Arcueil m'a tourné la tête. Je croyais n'aimer que la solitude, et je sens que je n'aime plus qu'à vous faire ma cour. Au moins, si je suis destiné à vivre en hibou, je ne veux me retirer que dans les lieux que vous aurez habités et embellis. Je supplie donc votre altesse et M. le prince de *Guise* de donner à votre concierge ordre de me recevoir à Arcueil. Il faudra que je sois bien malheureux, si de là je ne vais pas vous faire ma cour à Montjeu.

Je viens de faire dans le moment une infidélité à la maison de Lorraine. Voici un prince du sang pour qui j'ai rimé ce matin un petit madrigal. Il mériterait mieux; car il m'a enchanté. Comment, Madame! il est aimable comme s'il n'était qu'un particulier.

Non: je n'étais point fait pour aimer la grandeur;
Tout éclat m'importune et tout faste m'assomme,
Mais Clermont malgré moi subjugue enfin mon cœur;
Je crus n'y voir qu'un prince et j'y rencontre un homme.

Je crois lui donner par ce dernier vers la plus juste louange du monde, et en même temps la plus grande.

Digitized by Google

—— Il faudrait que j'eusse l'esprit bien bouché, si,
1731. ayant eu l'honneur de vous approcher, je ne savais pas donner aux choses leur véritable prix, et si je n'avais appris combien la grandeur peut être aimable. Mais je vois qu'au lieu d'un billet, je vous écris une épître dédicatoire, et qu'ainsi je vous déplais fort. Je suis donc, avec un profond respect, etc.

LETTRE XL.

A M. DE CIDEVILLE.

3 septembre.

J'ai été bien malade, mon cher ami. Je vais passer le mois de septembre tout seul à Arcueil, dans la maison de M. le prince de *Guise* qu'il a la bonté de me prêter. Il est juste que les descendans du *Balafré* et du jeune d'*Aumale* fassent quelque chose pour moi (1). Je passerai mon temps à corriger sérieusement *Eryphile* que les comédiens demandent avec empressement. *Androgine* me déplaît plus que jamais. *Eryphile* n'était pas plus effrayée de ce coquin-là que je le suis. Je vous dirai, avec une très-méchante plaisanterie, qu'il a trop l'air d'avoir ..... la reine, et que pour moi, il me ..... Je voudrais bien savoir, si pareille chose vous arrive avec votre troisième acte; autrement, que mon exemple vous encourage,

(1) A cause de la place honorable qu'il a donnée à ces deux personnages dans sa *Henriade*.

Digitized by Google

achevez votre besogne pendant que je corrige la mienne. Laissez les avocats faire les fainéans pour le bien de l'Etat, et achevez, pour les plaisirs du public et pour votre gloire, ce que vous avez commencé si heureusement. Je suis bien faible, et j'ai la tête bien étonnée encore; c'est ce qui fait que je n'écris point à M. de *Formont;* mais je ne crois pas qu'il ait besoin de mes lettres pour savoir ce qu'il doit penser de mon estime et de ma tendre amitié pour lui. Vous contribuez furieusement l'un et l'autre à me faire regretter Rouen. J'espère vous revoir dès qu'*Eryphile* aura été jouée. En attendant, je vais travailler comme un beau diable pour mériter un peu votre suffrage et justifier les sentimens que vous avez pour moi. 1731.

Le parlement s'assemble demain pour mortifier, s'il peut, l'évêque de Laon. Toutes ces tracasseries ne m'intéressent guère; je ne me mêle plus que de ce qui se fait à Argos (1).

Adieu, mon cher ami; mille tendres complimens, je vous en supplie, à M. de *Formont.*

(1) Lieu de la scène dans *Eryphile.*

Digitized by Google

1731.

LETTRE XLI.

A M. DE CIDEVILLE.

2 octobre.

La mort de M. de *Maisons*, mon cher ami, occupait toutes mes idées, quand je fis réponse à la lettre que j'ai reçue de vous. J'avais à vous parler d'un de vos amusemens qui m'est bien cher, et auquel je m'intéresse plus qu'à mes occupations. C'est ce joli opéra que vous avez ébauché de main de maître, et que vous finirez quand il vous plaira. J'en avais parlé chez Mme. la princesse de *Guise*, à Arcueil; mais la douleur extrême où j'étais, et ces premiers momens de désespoir qui saisissent le cœur quand on voit mourir dans ses bras quelqu'un qu'on aime tendrement, ne m'ont pas permis de vous écrire. Enfin ma tendre amitié pour vous, qui égale la perte que j'ai faite, et que je regarde comme ma plus douce consolation, remet mon esprit dans une assiette assez tranquille pour vous parler de ce petit ouvrage pour qui j'ai tant de sensibilité. Je dis, sans vous nommer, qu'un de mes amis s'était amusé à faire un opéra plein de galanterie, de tendresse et d'esprit, sur les trois sujets que j'expliquai, et dont je me hasardai de dire le plan. Tout fut extrêmement goûté, et il n'y eut personne qui ne témoignât son chagrin de voir que nous n'ayons point de musicien capable de servir un poëte si aimable. Monseigneur le comte de *Clermont* qui était de la compagnie, et à la tête

Digitized by Google

de ceux qui avaient grande impatience d'entendre l'ouvrage, envoya chercher sur-le-champ à Paris un musicien qui est à ses gages, et exigea de moi que j'engageasse mon ami à se servir de cet homme. C'est un nommé *Blavet*, excellent pour la flûte, et peut-être fort médiocre pour un opéra. Mais heureusement M. le comte de *Clermont* qui, quoique prince, entend raison, nous promit que, si on n'était pas content de la première scène de notre homme, il serait cassé aux gages, et que la pièce serait remise entre les mains d'un autre. Voilà ce que je vous mande, sans que mon esprit républicain soit le moins du monde amolli par un prince, ni asservi à la moindre complaisance en fait de beaux-arts. Je ne connais personne, ainsi je ne vous demande rien pour le sieur *Blavet*, mais je vous demande beaucoup pour moi; c'est que je puisse enfin voir le *Triomphe de la Beauté* et le vôtre. Je ne pourrai peut-être pas arriver à Rouen aussitôt que je l'espérais. Je ne prévois pas que je puisse me remettre en prison avant le mois de décembre. En attendant, vous devriez bien m'envoyer ce *Triomphe* que je porterais à Richelieu, où je vais passer quinze jours. Le maître de la maison a passé toute sa vie dans ces triomphes que vous chantez. Il sera là dans son élément, et il est un assez bon juge de camp dans ces tournois-là. 1731.

A l'égard de mon *Eryphile*, je l'ai bien refondue. J'ai rendu l'édifice encore plus hardi qu'il n'était. *Androgide* ne prononce plus le nom d'amour. *Eryphile*, épouvantée par les menaces

des dieux, et croyant que son fils est encore vi-
1731. vant, veut lui rendre la couronne, dût-elle expirer de la main de son fils, suivant la prédiction des oracles. Elle apprend au peuple assemblé qu'elle a un fils; que ce fils a été éloigné dès son enfance dans la crainte d'un parricide, et elle le nomme pour roi. *Androgide*, présent à ce spectacle, prouve qu'il a tué cet enfant qui était réservé à de si grands crimes. La reine voit donc en lui le meurtrier de son époux et de son fils. *Androgide* sort de l'assemblée avec des menaces; la reine reste au milieu de son peuple. Tout cela se passe au troisième acte; elle a auprès d'elle cet *Alcméon* qu'elle aime. Elle avait jusqu'à ce moment étouffé sa tendresse pour lui; mais voyant qu'elle n'a plus de fils, et que le peuple veut un maître; qu'*Androgide* est assez puissant pour lui ravir l'empire, et *Alcméon* assez vertueux pour la défendre, elle lui offre le trône, à condition qu'il la vengera d'*Androgide*.

J'ai changé presque tout le second acte : il est mieux écrit et beaucoup moins froid. J'ai, je l'ose dire, embelli le premier; j'ai laissé le quatrième comme il était; j'ai extrêmement travaillé le cinquième, mais je n'en suis pas content; j'ai envie de vous l'envoyer, afin que vous m'en disiez votre avis avec toute la rigueur possible. Hélas! je parlais de tout cela à ce pauvre M. de *Maisons*, au commencement de sa petite vérole; il approuvait ce nouveau plan autant qu'il avait blâmé le premier acte de l'autre. Tenez-moi lieu de lui, avec M. de *Formont*. Communiquez-lui

Digitized by Google

tout cela; je compte lui écrire en vous écrivant,—— et je le supplie de me mander ce qu'il pense de 1732. tous ces nouveaux changemens. Que j'ai envie et qu'il me tarde de vous revoir l'un et l'autre!

O vos cantare periti
Arcades! o mihi tum quàm molliter ossa quiescant
Atque utinam ex vobis unus vestrique fuissem, etc. (1).

LETTRE XLII.

A M. DE CIDEVILLE.

8 février.

Eryphile et ma machine malade m'ont tellement occupé tous ces jours-ci, mon cher ami, que l'heure de la poste était toujours passée quand je voulais vous écrire. Je suis venu à bout des tracasseries qu'on m'a faites; mais une tragédie et une mauvaise santé sont des choses bien plus difficiles à raccommoder. Je souffre et je rime, quelle vie! Encore si je rimais bien; mais si vous saviez combien il m'en coûte actuellement pour polir ma p..... d'Argos, pour mettre chaque chose à sa place,

Et male formatos incudi reddere versus (2),

vous plaindriez votre pauvre ami.

(1) *Virgile*, églogue X. Le passage est tronqué, en voici le sens : « O vous, habitans de l'Arcadie, qui possédez l'art du chant, que » mes os reposeront mollement lorsque, etc..... Plût à Dieu que je » fusse un de vous, ou le gardien d'un de vos troupeaux, etc. »!

(2) *Horace*, Art poétique. « Et remettre sur l'enclume les vers mal » fabriqués ».

Digitized by Google

—— Mon Dieu ! pourquoi faire des vers, et les
1732. faire mal ? Voilà ce *Lagrange* (1) qui vient de donner *Erigone*. Il n'y a pas un vers passable dans tout l'ouvrage; il y en a cinq cents de ridicules. La pièce est le comble de l'extravagance, de l'absurdité et de la platitude; mais j'ai peur que le siècle n'en soit digne. Cependant ce n'est pas trop à moi à dire du mal du siècle, qui traite assez favorablement *Charles XII*. Un auteur qui fait des vers comme *Lagrange*, mais qui vaut assurément bien mieux, est actuellement fort malade : c'est ce pauvre *Lamotte*. Je suis à-peu-près dans le même cas; j'ai un reste de fièvre. Adieu : quand on est malade, il faut s'en tenir au proverbe des lettres courtes et de longues amitiés.

Je vous aime tendrement pour toute ma vie. Mille amitiés à *Formont*.

(1) *Lagrange-Chancel*, auteur de plusieurs tragédies fort médiocres, et des odes contre le régent, connues sous le nom de *Philippiques*. Né en 1676, mort en 1758.

Digitized by Google

LETTRE XLIII. 1732.

A M. DE CIDEVILLE.

17 mars.

Voici M. de *Linant*, Monsieur, qui fait des vers pleins d'images et d'harmonie, et qui mérite par-là votre bienveillance. Je crois qu'il ira loin, parce qu'il a à présent trop d'idées et de fougue. La fureur de la jeunesse se change par le temps en chaleur. Je désespérerais de lui, si à son âge ses vers étaient raisonnables. Il m'a paru beaucoup plus sage que sa poésie, et je ne sais rien de si bien qu'une conversation douce et une poésie vive. Vous, mon cher *Cideville*, qui possédez si bien ces deux talens, encouragez-les dans ce jeune élève. Il sera digne de vivre à Paris en bonne compagnie quand il vous aura vu quelque temps. J'envie le plaisir qu'il va avoir : je ne puis m'empêcher de lui donner cette lettre, afin que je sois sûr qu'on vous parle de moi. Vous m'avez envoyé *versiculos dicaces* (1), et une épître charmante. Adieu, le cœur le mieux fait et l'esprit le plus aimable que je connaisse.

(1) « Des vers piquans ».

Digitized by Google

1732.

LETTRE XLIV.

A M. DE MONCRIF (1).

Mars.

Mon cher *Valerius*, que votre consulat (2) ne vous fasse pas oublier Argos. J'ai besoin plus que jamais d'être approuvé et protégé par votre charmant maître (3). Je ne veux pas qu'un ouvrage qui sera honoré de son nom soit médiocre; j'y travaille jour et nuit, et peut-être l'envie de lui plaire sera devenue talent chez moi. S'il daignait envoyer chercher la troupe comique encore une fois et lui recommander *Eryphile*, ce serait une bonne action digne de lui. J'ai abandonné cette pièce aux comédiens, quant au profit; mais pour la gloire, nous autres poëtes ne sommes pas si généreux. Mon intérêt véritable, qui est celui de ma réputation, le droit que j'ai de faire continuer la pièce après pâques, et sur-tout la protection dont m'honore monseigneur le comte de *Clermont*, me font espérer que les comédiens ne refuseront pas de jouer la pièce. Je sais bien qu'après les manières honnêtes et généreuses que j'ai eues avec eux, ils

(1) *François-Augustin Paradis de Moncrif*, membre de l'académie française et secrétaire des commandemens de M. le prince de *Clermont*, auteur de romances et de quelques autres petites pièces érotiques, pleines de grâce et de délicatesse. Né en 1687, mort en 1770 à quatre-vingt-trois ans.

(2) Le rôle de *Valerius Publicola* dans *Brutus*, que M. de *Moncrif* jouait en société.

(3) M. le prince de *Clermont*.

Digitized by Google

auront envie de me nuire, attendu l'esprit du corps. Mais j'attends tout des bontés de S. A. S. et de votre amitié. 1732.

LETTRE XLV.

A M. DE CIDEVILLE.

27 juin.

Un homme qui vient d'achever une tragédie nouvelle, n'a pas le temps d'écrire de longues lettres, mon aimable *Cideville*; mais chaque scène de la pièce était une lettre que je vous écrivais, et je me disais toujours : mon tendre et sensible ami approuvera-t-il cette situation ou ce sentiment? Lui ferai-je verser des larmes? Enfin, après avoir écrit rapidement mon ouvrage, afin de vous l'envoyer plutôt, je l'ai lu aux comédiens. J'ai mené avec moi le jeune *Linant*, qui, je crois, vous en a rendu compte. Je serais bien aise de savoir ce qu'en pense un cœur aussi neuf et un esprit aussi juste que le sien. J'ai fait d'ailleurs ce que j'ai pu pour lui rendre service. Je ne sais si je serai assez heureux pour le placer, mais il est sûr que je l'envierai à quiconque le possédera. Mme. de *Fontaine-Martel* (1) a été assez abandonnée de Dieu pour n'en vouloir pas. Si j'avais une maison à

(1) Fille du président *Desbordeaux*, femme aimable et singulière qui rassemblait chez elle très-bonne compagnie. *Voltaire* a habité quelque temps sa maison. Elle mourut au mois de janvier 1733.

Digitized by Google

—— moi, il en serait bientôt le maître. Il me paraît
1732. digne de toute la fortune qu'il n'a pas. Mais si les mœurs aimables, l'esprit et les talens peuvent conduire à la fortune, il faudra bien qu'il en fasse une. Il vous aime de tout son cœur; nous parlons de vous quand nous nous rencontrons. Nous souhaitons de passer notre vie avec vous à Paris. Que dites-vous de nos conseillers de la *cohue des enquêtes* (1), qui ont fait vœu de n'aller ni aux spectacles, ni aux Tuileries jusqu'à ce que le roi leur rende les appels comme d'abus. Qu'a donc de commun la comédie avec celle du jansénisme? Mais, Dieu merci, tout cela va s'accommoder, et je me flatte d'avoir un nombre honnête de conseillers au parlement, à la première représentation de ma tragédie turco-chrétienne (2).

Adieu, mon cher ami, je retourne à *Eryphile* dans le moment; je vous écrirai de longues lettres quand je ne ferai plus de tragédies.

(1) Expression du cardinal de *Retz*.
(2) *Zaïre*.

Digitized by Google

LETTRE XLVI. 1732.

A M. BERGER,

Secrétaire de M. le prince de Carignan.

Vous, Monsieur, qui êtes le très-digne secrétaire d'un prince qui veut bien être à la tête de nos plaisirs, et qui avez par conséquent le plus joli département du monde, faites-moi, je vous prie, l'amitié de me mander quand il faudra lui envoyer les paroles de *Samson*. Je n'ai fait cet ouvrage par aucun autre motif que par celui de contribuer de fort loin à la gloire de M. *Rameau*, et de servir à ses talens, comme celui qui fournit la toile et le chevalet contribue à la gloire du peintre. Mais quoique je ne joue qu'un rôle fort subalterne dans cette affaire, cependant je voudrais bien n'avoir aucune difficulté à essuyer, et pouvoir compter personnellement sur la protection de M. le prince de *Carignan*, tant pour la manière dont cet opéra sera exécuté, que pour l'examen des paroles. Je me flatte que vous voudrez bien lui faire un peu ma cour, et que ce sera à vous que j'aurai l'obligation de ses bontés.

On a mandé ici que ces *Lettres anglaises* fesaient beaucoup plus de bruit qu'elles ne méritent; que la plupart des ignorans qui parlent dans les cafés, devant des gens plus ignorans

Digitized by Google

——qu'eux, disaient que j'avais tort sur *Newton*,
1732. dont ils ne connaissent que le nom ; que les jansénistes m'appelaient molinistes ; que les dévôts disaient que je suis un athée, parce que je me suis moqué des quakers ; et que ces indignes ennemis qu'un peu de réputation m'a attirés, ne parlaient que de lettres de cachet, pour se venger de ce que mon livre a peut-être fait trop de plaisir et leur a appris quelque chose. Vous pouvez compter que mon seul embarras est de savoir pour qui de tous ces animaux raisonneurs j'ai le plus grand mépris; mais je ne suis point embarrassé de vous dire que je suis beaucoup plus touché de votre amitié que de leurs criailleries. Je compte entretenir un commerce fort exact avec votre ami, M. *Sinetti*, et être en France son correspondant, si pourtant je reste en France. Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles, et aimez un peu votre ami.

LETTRE XLVII.

Digitized by Google

LETTRE XLVII. 1732.

A M. DE CIDEVILLE.

24 décembre.

J'ai envoyé, mon très-aimable *Cideville*, une petite boëte à *Jorre*, contenant deux chiffons d'espèce très-différente. L'un est un parchemin, avec un *tel est notre plaisir;* l'autre est une épître dédicatoire de *Zaïre*, moitié vers, moitié prose, dans laquelle j'ai mis plus d'imagination qu'il n'y en a dans cet autre ouvrage en parchemin. J'ai bien recommandé à *Jorre* de vous porter cette épître; il y a bien des choses à réformer avant qu'on l'imprime. Je ne sais même si la délicatesse excessive de ceux qui sont chargés de la librairie ne se révoltera pas un peu contre la liberté innocente de cet ouvrage. J'en ai adouci quelques traits, et je le communique corrigé à M. *Rouillé*, afin qu'il donne au moins une permission tacite et que *Jorre* ne puisse être inquiété.

A l'égard de l'impression de *Zaïre*, je ne peux faire ce que *Jorre* demande; mais je le dédommagerai en lui fesant imprimer mes *Lettres anglaises*, qui composeront un volume assez honnête. Je compte que vous verrez bientôt ces guenilles; mais je vous supplie sur-tout de bien recommander à *Jorre* de ne pas tirer un seul exemplaire de *Zaïre*, au-delà des deux mille cinq cents que je lui ai prescrits. Il ne faut pas

Digitized by Google

—— que personne en puisse avoir avant que je l'aie
1732. présentée au garde-des-sceaux.

Pour notre abbé *Linant*, je crois qu'il retournera bientôt à Rouen ; j'ai été assez malheureux pour lui être inutile à Paris. Mais que faire de lui ? Il ne sait pas seulement écrire assez lisiblement pour être secrétaire, et j'ai bien peur qu'il n'ait la vertu aimable de la paresse, qui devient un grand vice dans un homme qui a sa fortune à faire. Il a de l'esprit, du goût, de la sagesse ; je ne doute pas qu'il ne fasse tôt ou tard sa fortune, s'il veut joindre à cela un peu de travail.

Il faut sur-tout qu'il ne dédaigne pas les petits emplois convenables à son âge, à sa fortune et à son état; car, quoiqu'il soit né avec du mérite, il n'a encore rien fait d'assez bon pour qu'on le mette au rang des gens de lettres qui ont à se plaindre de l'injustice du siècle.

Je voudrais qu'il pût attraper quelque bénéfice de votre archevêque. Voilà, ce me semble, ce qui lui conviendrait le mieux. Peut-être que vous pourrez, avec M. *Formont* et avec le secours de M. de *Tressan*, lui procurer quelque petit établissement de cette espèce, sans quoi il sera réduit à passer par l'amertume des emplois subalternes. Ce qu'il a de mieux à faire, pendant qu'il est encore jeune, c'est de se retirer dans un grenier, chez sa mère, et de cultiver son talent dans la retraite, en attendant qu'il puisse le présenter au grand jour avec succès.

Digitized by Google

Je vais m'arranger pour vous donner les étrennes que vous me demandez. Ce sont de vraies étrennes, car tout cela n'est que bagatelle. Je ne compte pas faire imprimer sitôt toutes ces petites pièces fugitives; il ne faut pas assommer le public coup sur coup. Je vais seulement finir l'édition de la *Henriade* qui est entre les mains de *Jorre*. Il n'y a plus de *Henriades* à Paris chez les libraires, et il ne faut pas en laisser manquer, de peur qu'on ne se désaccoutume d'en demander; après cela viendra l'édition des *Lettres anglaises*, et je serai le 1732.

Bienheureux Scudéry dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume (1).

Mandez-moi, je vous prie, comment va la guerre civile de la Rivière-Bourdet. *Ragotin* a-t-il raccommodé Mme. *Bouvillon* avec M. de la *Baguenaudière* (2)? Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

(1) Vers de *Boileau*, sat. 2.
(2) Allusion à des personnages du *Roman comique* de Scarron.

Digitized by Google

1733. **LETTRE XLVIII.**

A M. DE CIDEVILLE.

11 janvier.

Il est deux heures après midi; je reçois dans ce moment votre lettre, mon cher ami. Je vous dirai avec la précipitation où me met l'heure de la poste, que j'envoyai hier, sous le couvert de M. de *Formont*, une nouvelle copie de l'épître telle que je souhaite qu'elle soit imprimée. Je suis bien flatté de me rencontrer avec vous dans presque tous vos sentimens. Vous verrez que j'ai adouci, dans cette nouvelle copie, une partie des choses que vous craignez qui ne révoltent. Je ne suis point du tout de votre avis sur les trois rimes masculines et féminines de suite. Il me paraît que ce redoublement a beaucoup de grâce dans ces ouvrages familiers, et je vous renvoie sur cela à notre ami *Chapelle* et à l'abbé de *Chaulieu* qu'on imprime à présent. A l'égard du style de cette épître, j'ai cru qu'il était temps de ne plus ennuyer le public d'examens sérieux, de règles, de disputes, de réponses à des critiques dont il ne se soucie guère. J'ai imaginé une préface d'un genre nouveau dans un goût léger, qui plaît par lui-même; et à l'abri de ce badinage, je dis des vérités que peut-être je n'oserais pas hasarder dans un style sérieux. Tous les adoucissemens que j'ai mis à ces vérités, les feront passer pour ceux mêmes qui s'en choqueraient si on ne leur dorait pas la pillule. L'éloge

Digitized by Google

que je fais de *Louis XIV* est plutôt un encouragement qu'un reproche pour un jeune roi. Enfin, pour plus de sûreté, j'ai montré l'ouvrage à celui qui est chargé de la librairie, et je suis convenu avec lui que je le ferais imprimer sans approbation, et qu'il paraîtrait dans une seconde édition de *Zaïre*. 1733.

Je vous prie donc de dire à *Jorre* qu'il presse l'impression de *Zaïre* et de cette épître, et qu'il se conforme de point en point à tout ce que je lui ai écrit.

Si vous trouvez encore quelque chose à redire dans l'épître, vous me ferez plaisir de me le mander. J'écrirai demain à M. de *Formont*. Adieu; adieu.

LETTRE XLIX.

A M. DE CIDEVILLE.

25 mars.

Le *Temple du Goût* devient d'une petite chapelle une cathédrale. Ce ne sont plus des corrections que je comptais envoyer pour en faire des cartons; c'est un temple tout nouveau. Ainsi il faudrait que *Jorre* bâtît à neuf. Qu'il fasse donc ce qu'il lui plaira; mais sur-tout qu'il ne montre jamais de mes lettres à personne. Que je suis fâché de n'avoir pas deux têtes et deux mains droites, et de ne vous point écrire tout ce que je fais, à mesure que je travaille! Je suis toujours en mal d'enfant, et je voudrais vous avoir pour ac-

Digitized by Google

—— coucheur. J'ai montré à *Formont* le nouveau
1733. temple ; il en est beaucoup plus content que du premier : *Et in triduo reedificabo illud* (1).

Adieu, mon tendre ami.

LETTRE L.

A M. DE MONCRIF.

10 avril.

Il m'est absolument impossible de sortir. Ma santé est dans un état qui ferait pitié même à *Marivaux* le métaphysique (2), ou à *Rousseau* le cynique. Oserai-je vous supplier de demander à S. A. S. monseigneur le comte de *Clermont* s'il permettra que son nom se trouve dans le *Temple du Goût*, en cas que l'on donne, de mon aveu, une édition de cette bagatelle ? Je n'ose prendre la liberté d'écrire à S. A. S. sur une pièce qui a trouvé tant de contradicteurs. Mais si vous voulez bien me faire savoir ses intentions, j'attendrai ses ordres avant de rien faire. Son nom est déjà si cher aux beaux-arts qu'il ne lui appartient plus ; il est à nous ; mais je n'oserai jamais en faire usage sans son aveu. Je vous supplie de lui faire la cour d'un pauvre malade.

Adieu, je m'intéresse au succès du ballet comme vous-même. Comptez que je vous aime de tout mon cœur.

(1) S. Mathieu, ch. 26, vers. 61. « Et je le reconstruirai en trois » jours ».

(2) *Marivaux* était un des ennemis de *Voltaire*. Il l'appelait *bel esprit fieffé, la perfection des idées communes*, etc.

Digitized by Google

LETTRE LI. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

12 avril.

Ce *Temple du Goût*, cet amas de pierres de scandale est tellement devenu un nouvel édifice, qu'il n'y a pas deux pans de muraille de l'ancien. Ceux qui l'ont pris sous leur protection, veulent qu'on l'imprime avec privilége et qu'il soit affiché dans Paris, afin de fermer la bouche aux malins feseurs d'interprétations. Il est accompagné d'une lettre en forme de préface; on y pourrait joindre le *Temple de l'Amitié*, avec quelques pièces fugitives, et *Jorre* pourrait s'en charger.

A l'égard des *Lettres anglaises*, je vous prie, mon cher ami, de me mander si *Jorre* y travaille. On a fait marché à Londres avec ce pauvre *Thiriot*, à condition que les lettres ne paraîtraient pas en France pendant la première chaleur du débit à Londres et à Amsterdam. Ainsi, quelle honte pour lui et pour moi, si le malheur voulait qu'on en pût voir une feuille en ce pays-ci avant le tems! Je crois vous avoir mande qu'*Adélaïde du Guesclin* est dans son cadre. Il ne s'agit plus que de la transcrire pour vous l'envoyer. Voici bien de la besogne. Nous avons encore l'*Histoire de Charles XII* que *Jorre* veut réimprimer. J'ai écrit en Hollande qu'on m'envoyât un exemplaire par la poste; mais je ne l'ai pas encore reçu.

Digitized by Google

——— J'ai bien envie de venir faire un petit tour à
1733. Rouen, et de raisonner de tout cela avec vous. Voici le temps,

Où les zéphirs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux (1).

Quel plaisir de vous lire *Adélaïde* et même *Eryphile* revue et corrigée. J'entends, quel plaisir pour moi, car de votre côté ce sera complaisance.

Je n'ai encore montré qu'un acte à *Formont*. Il m'a parlé de votre idée anacréontique. Vous savez que l'exécution seule décide du mérite du sujet. On peut bien conseiller sur la manière de traiter une pièce, mais non pas sur le fond de la chose. C'est à l'auteur à se sentir.

Cui lecta potenter erit res
Nec facundia deseret hunc nec lucidus ordo (2).

Vale ; je vous aime de tout mon cœur.

(1) Vers de *J. B. Rousseau*, dont *Voltaire* s'est fort souvent moqué.

(2) *Horace*, Art poétique. « Choisissez bien votre sujet ; ni l'ordre, » ni le talent de l'expression ne vous manqueront ».

Digitized by Google

LETTRE LII. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

6 mai.

Je vous écris au milieu des horreurs d'un déménagement que la lecture de vos vers m'adoucit. Je vais demeurer vis-à-vis le seul ami que le *Temple du Goût* m'ait fait, vis-à-vis le portail Saint-Gervais (1). C'est-là que je vais mener une vie philosophique dont j'ai toujours eu le projet en tête, et que je n'ai jamais exécuté. Je ne renonce point du tout, mon cher ami, au projet non moins sage, et beaucoup plus agréable, d'aller passer quelques jours avec vous. Mais avant que de vous aller embrasser, il faut que j'accoutume un peu le monde à mon absence. Si on me voyait disparaître tout d'un coup, on croirait que je vais faire imprimer les livres de l'*Ante-Christ*. Il est absolument nécessaire que je reste quelques semaines à Paris, et que je fasse une ou deux échappées avant de m'aller éclipser totalement avec mon cher *Cideville*. Le bonheur de vous voir m'est si précieux que je veux m'en assurer.

Propria hæc Di munera faxint (2).

(1) *Voltaire*, dans le *Temple du Goût*, parle en ces termes du portail de Saint-Gervais : « Ce portail, chef-d'œuvre d'architecture, » auquel il manque une église, une place et des admirateurs, et qui » devrait immortaliser le nom de *Desbrosses*, encore plus que le » palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti ».

(2) Parodié d'Horace, sat. 6, liv. 2. « Que les dieux m'assurent » pour toujours ce bonheur ».

Digitized by Google

1733. Si je pouvais vous ramener à Paris, et que vous voulussiez accepter un lit auprès de ce beau portail, le rat de ville tâcherait de recevoir le rat des champs de son mieux.

Formont vous aura sans doute mandé que le *Paresseux* de *Launay* (1) a été reçu comme il le méritait. Ce pauvre diable se ruine à faire imprimer ses ouvrages, et n'a de ressource qu'à faire imprimer ceux des autres. Si l'abbé de *Chaulieu* n'avait pas fait quelques bons vers il y a trente ou quarante ans, *Launay* était à l'aumône.

La fureur d'imprimer est une maladie épidémique qui ne diminue point. Les infatigables et pesans bénédictins vont donner en dix volumes *in-folio*, que je ne lirai point, l'*Histoire littéraire de la France*. J'aime mieux trente vers de vous, que toût ce que les plus laborieux compilateurs ont jamais écrit.

Vous voyez souvent un homme qui me trompera bien s'il devient jamais compilateur; il a deux talens qui s'opposent à cette lourde et accablante profession, de l'imagination et de la paresse.

Vous devez reconnaître à ce petit portrait le joufflu abbé de *Linant*, au teint fleuri et au cœur aimable. Je voudrais bien lui être bon à quelque chose; mais il ne paraît pas qu'il ait grande envie de vivre avec moi; et je suis persuadé qu'il ne

(1) *Launay* ou de *Launay*, successeur de *Palaprat* dans la place de secrétaire des commandemens du grand-prieur de Vendôme, auteur du *Paresseux* et de la *Vérité fabuliste*, comédies, et d'un petit recueil de fables. Né en 1695, mort en 1751. On lui a attribué le *Complaisant* de M. de *Pont-de-Veyle*.

Digitized by Google

songe à présent qu'à vous. Cela doit être ainsi, et je compte bien oublier avec vous le reste du monde. 1733.

LETTRE LIII.

A M. DE CIDEVILLE.

15 mai.

Mon cher ami, je suis enfin vis-à-vis ce beau portail, dans le plus vilain quartier de Paris (1), dans la plus vilaine maison, plus étourdi du bruit des cloches qu'un sacristain; mais je ferai tant de bruit avec ma lyre que le bruit des cloches ne sera plus rien pour moi. Je suis malade; je me mets en ménage; je souffre comme un damné. Je brocante, j'achète des magots et des Titiens, je fais mon opéra, je fais transcrire *Eryphile* et *Adélaïde;* je les corrige, j'efface, j'ajoute, je barbouille; la tête me tourne. Il faut que je vienne goûter avec vous les plaisirs que donnent les belles-lettres, la tranquillité et l'amitié. *Formont* est allé porter sa philosophique paresse chez madame *Moras;* il y a mille ans que je ne l'ai vu; il me consolait, car il me parlait de vous. Adieu; je souffre trop pour écrire.

(1) Rue de Long-Pont.

Digitized by Google

1733.

LETTRE LIV.

A M. DE CIDEVILLE.

19 mai.

Je voudrais bien, mon cher ami, pouvoir vous présenter moi-même M. *Richey* qui vous rendra cette lettre. C'est un étranger qui croit voyager pour s'instruire et qui m'a instruit beaucoup. Il me paraît de tous les pays. Il y a donc dans le monde une nation d'honnêtes gens et de gens d'esprit, qui sont tous compatriotes. M. *Richey* est assurément un des premiers de cette nation-là, et fait par conséquent pour connaître les *Cidevilles*. Je vous demande en grâce de lui procurer dans votre ville tous les agrémens qui dépendront de vous. Celui de vous voir sera celui dont il sera le plus touché. Je crois qu'il y trouvera aussi M. *Formont* qui est sur son départ. Je ne vois pas qu'après cela il y ait bien des choses à voir à Rouen. Je suis plus malade que jamais, mon cher ami.

Durum, sed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere est nefas (1).

Je vais écrire à l'abbé *Linant*.

Adieu; vous m'écrivez toujours des vers charmans; et je ne vous réponds qu'en prose; preuve que je suis bien malade.

(1) *Horace*, ode 24, liv. Ier. « Cela est cruel; mais la patience » rend plus légers les maux qu'on ne peut guérir ».

Digitized by Google

LETTRE LV. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

20 juin.

J'AI été tous ces jours-ci auprès d'un ami malade: c'est un devoir qui m'a empêché de remplir celui de vous écrire. J'ai prié l'abbé *Linant* de vaincre sa paresse pour vous dire des choses bien tendres en son nom et au mien. S'il vous a écrit, je n'ai plus rien à ajouter; car personne ne connaît mieux que lui combien je vous aime et n'est plus capable de le dire comme il faut. Je ne change rien du tout à mes dispositions avec *Jorre*, et j'insiste plus que jamais pour avoir les cent exemplaires (1) dont il faut que je donne cinquante, qui seront répandus à propos. Je lui répète encore qu'il faut qu'il ne fasse rien sans un consentement précis de ma part; que s'il précipite la vente, lui et toute sa famille seront indubitablement à la Bastille; que s'il ne garde pas le secret le plus profond, il est perdu sans ressource. Encore une fois, il faut supprimer tous les vestiges de cette affaire. Il faut que mon nom ne soit jamais prononcé, et que tous les livres soient en séquestre, jusqu'au moment où je dirai: partez.

Je vous supplie même de vous servir de la supériorité que vous avez sur lui, pour l'engager à m'écrire cette lettre, sans date:

(1) Des *Lettres anglaises*.

Digitized by Google

1733. « Monsieur, j'ai reçu la vôtre, par laquelle » vous me priez de ne point imprimer et d'empê» cher qu'on imprime à Rouen les lettres qui cou» rent à Londres sous votre nom. Je vous promets » de faire sur cela ce que vous désirez. Il y a long» temps que j'ai pris la résolution de ne rien im» primer sans permission, et je ne voudrais pas » commencer à manquer à mon devoir, pour vous » désobliger. Je suis, etc. ».

Vous jugez bien, mon cher ami, qu'il faut, outre cette lettre, le billet au sieur de *Sanderson;* lequel je remettrai dans les mains d'un Anglais, pour le représenter en cas que *Jorre* pût être accusé d'avoir reçu des lettres de moi, ou de quelqu'un de mes amis.

Toutes ces démarches me paraissent absolument nécessaires, et empêcheront que vous ne puissiez être commis en rien. Ce n'est pas que vous puissiez jamais avoir rien à craindre. Vous sentez bien que dans le cas le plus rigoureux qu'on puisse imaginer, la moindre éclaboussure ne peut aller jusqu'à vous; mais je veux en être encore plus sûr, et il me semble que *Jorre* ayant donné sa déclaration qu'il a reçu ces lettres d'un Anglais, ne pourra jamais dire dans aucun cas: c'est M. de *Cideville* qui m'a encouragé.

Je suis en train de vous parler d'affaires: mon amitié ne craint rien avec vous. Me voici tenant maison, me meublant, et m'arrangeant, non-seulement pour mener une vie douce, mais pour en partager les agrémens avec quelques gens de lettres qui voudront bien s'accommoder de ma personne

Digitized by Google

et de la médiocrité de ma fortune. Dans ces idées, j'ai besoin de rassembler toutes mes petites paco- 1733.
tilles. Savez-vous bien que j'ai donné dix-huit mille francs au sieur marquis de *Lézeau*, sur la parole d'honneur qu'il m'a donnée, avec un contrat, que je serais payé tous les six mois avec régularité. Il s'est tant vanté à moi de ses richesses, de son grand mariage, de ses fiefs, de ses baronnies et de sa probité, que je ne doute pas qu'un grand seigneur comme lui ne m'envoie neuf cents livres à la Saint-Jean. Si pourtant la multiplicité de ses occupations lui fesait oublier cette bagatelle, je vous supplierais instamment de daigner l'en faire souvenir. Mais j'aimerais bien mieux quelqu'un qui vous fît ressouvenir d'achever votre opéra et votre allégorie.

Te verò dulces teneant ante omnia Musæ (1).

Voilà des colonels et des capitaines de gendarmerie qui nous donnent des pièces de théâtre. Si vous achevez jamais votre ballet, je dirai : *Cedant arma togæ* (2).

A propos ! *Jorre* vous a-t-il donné, et à M. *Formont*, des *Henriades* de son édition ? Qu'il ne manque pas, je vous prie, à ce devoir sacré. Adieu ; que fait *Formont* dans sa philosophique paresse ? Excitez un peu son esprit juste et délicat à m'écrire. Il devrait rougir d'aimer si peu, lorsque vous aimez si bien. *Vale.*

(1) Parodié de *Virgile*, Géorg., liv. II. « Que les Muses soient toujours vos plus chères délices ».
(2) « Que l'épée le cède à la toge ».

Digitized by Google

1733.

LETTRE LVI.

A M. BERGER.

J'ai reçu à la fois trois lettres de vous. Je suis trop heureux d'avoir un ami comme vous. Les autres se contentent de dire : c'est dommage ; mais vous êtes rempli des attentions les plus obligeantes, et je regarderai toujours votre commerce comme la consolation la plus flatteuse de votre absence.

J'ai fait une grande sottise de composer un opéra ; mais l'envie de travailler pour un homme comme M. *Rameau*, m'avait emporté. Je ne songeais qu'à son génie, et je ne m'appercevais pas que le mien (si tant est que j'en aie un), n'est point fait du tout pour le genre lyrique. Aussi je lui mandais il y a quelque tems que j'aurais plutôt fait un poëme épique que je n'aurais rempli des cannevas. Ce n'est pas assurément que je méprise ce genre d'ouvrage ; il n'y en a aucun de méprisable ; mais c'est un talent qui, je crois, me manque entièrement. Peut-être qu'avec de la tranquillité d'esprit, des soins et les conseils de mes amis, je pourrai parvenir à faire quelque chose de moins indigne de notre *Orphée ;* mais je prévois qu'il faudra remettre l'exécution de cet opéra à l'hiver prochain. Il n'en vaudra que mieux et n'en sera que plus désiré du public. Notre grand musicien qui a sans doute des ennemis en proportion de son mérite, ne doit pas être fâché que ses rivaux passent avant lui. Le point n'est pas d'être joué

joué bientôt, mais de réussir. Il vaut mieux être applaudi tard que d'être sifflé de bonne heure. Il n'y a que le plaisir de vous voir que je ne puis différer plus long-temps. Je me flatte que je vous embrasserai cet hiver. Le jour que je vous verrai sera ma première consolation, et l'empressement de vous obéir auprès de M. de *Richelieu* sera la seconde. Je vous prie de m'écrire souvent. 1733.

LETTRE LVII.

A M. DE MAUPERTUIS (1).

Paris, fin de 1733, ou commencement de 1734.

J'ai lu votre manuscrit sept ou huit fois, mon aimable maître à penser. J'ai été tenté de vous écrire mes objections, et les idées que cette lecture m'a fournies; mais j'apprendrai plus de choses dans un quart d'heure de votre conversation, que je ne vous proposerais de doutes dans cent pages d'écriture. D'ailleurs les persécutions que j'essuie déjà, au sujet de mes *Lettres anglaises*, un peu trop philosophiques, ne me laissent guère le temps de mettre par écrit mes songes métaphysiques. Plus je raisonne, plus je suis incertain; mais je sais certainement que je voudrais vivre en liberté, et m'éclairer avec des esprits comme le vôtre. Je ne suis pas trop sûr qu'il n'y ait point de

(1) Pierre-Louis *Moreau* de *Maupertuis*, né à Saint-Malo en 1698, mort à Bâle en 1759. Homme savant et spirituel, mais de l'orgueil le plus intraitable. On connaît sa querelle avec *Voltaire*.

Digitized by Google

substances, et j'ignore absolument ce que c'est
1734. que la matière; mais je suis certain que je suis un être pensant, qui le deviendrait bien davantage avec vous, qui vous aime de tout son cœur, et qui est pénétré pour vous de la plus tendre estime.

LETTRE LVIII.

A M. DE MAIRAN (1).

Du 1er. février.

Monsieur, *Adélaïde* et moi nous sortons de l'agonie. Voilà pourquoi je n'ai pu encore vous remercier du beau présent dont vous m'avez honoré. Je voulais l'avoir lu avant de vous remercier; mais pardonnez à un mourant qui touchait à son dernier crépuscule de n'avoir point vu votre aurore (2).

Pardon si je fais des pointes; je viens de lire deux pages de la *Vie de Marianne* (3).

Je vais me mettre demain à vous étudier et à vous admirer. Je vous devrai mon instruction et mon plaisir. Vos livres sont comme vous, Monsieur, sages, instructifs et agréables. Heureux qui peut, ou vous lire ou vous entendre! Vous n'avez point de plus zélé admirateur, ni de plus tendre et plus respectueux serviteur que V.

(1) Jean-Jacques d'*Ortons* de *Mairan*, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences après *Fontenelle*. Né à Béziers en 1678, mort à Paris en 1771, à 93 ans.

(2) *Traité de l'Aurore boréale*, par M. de *Mairan*.

(3) Roman de *Marivaux*.

Digitized by Google

LETTRE LIX. 1734.

A M. DE CIDEVILLE.

A Montjeu, par Autun, le 24 avril.

J'ÉTAIS ici tranquille, mon charmant ami, et je jouissais paisiblement du fruit de ma petite négociation entre M. de *Richelieu* et mademoiselle de *Guise* (1). Je n'ai pas trop l'air du blond hyménée; mais je fesais les fonctions de ce dieu charitable, et je me mêlais d'unir des cœurs par-devant notaire, lorsque les nouvelles les plus affligeantes sont venues troubler mon repos. Ces maudites *Lettres anglaises* se débitent enfin sans qu'on m'ait consulté, sans qu'on m'en ait donné le moindre avis. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête, et de donner l'ouvrage avec la *Lettre sur les Pensées de Pascal*, que j'avais le plus à cœur de supprimer.

Je ne veux pas soupçonner *Jorre* de m'avoir joué ce tour, parce que sur le moindre soupçon il serait mis sûrement à la Bastille pour le reste de sa vie. Mais je vous supplie de me mander ce que vous en savez. En un mot, si l'on pouvait ôter mon nom, du moins ce serait une impertinence de sauvée. Je ne sais où est ce misérable.

Adieu; j'ai le cœur serré de douleur. Ecrivez-moi pour me consoler, et faites mille complimens pour moi à mon ami *Formont*. L'abbé du *Res-*

(1) C'est *Voltaire* qui a fait leur mariage.

Digitized by Google

——*nel* (1) est-il à Rouen? En êtes-vous bien con-
1734. tent? Ecrivez-moi à Montjeu.

LETTRE LX.

A M. DE MONCRIF.

Je suis très-flatté, je vous assure, mon cher Monsieur, de recevoir quelques-uns de vos ordres. Mais je crains bien de ne pouvoir les exécuter. M. *Falkener* (2), mon ami, n'est point à Alexandrie, mais à Constantinople, dont il doit partir incessamment. Il est vrai qu'il a du goût pour l'antiquaille, mais ce n'est ni pour alun, borax, terre sigillée ou plante marine. Son goût se renferme dans les médailles grecques et dans les vieux auteurs; de sorte qu'excepté les draps et les soies, auxquels il s'entend parfaitement bien, je ne lui connais d'autre intelligence que celle d'*Horace* et de *Virgile*, et des vieilles monnaies du temps d'*Alexandre*. Cependant, Monsieur, s'il lui tombe entre les mains quelque coquille de colimaçon turc, quelques morceaux de soufre du lac de Sodôme, quelque araignée ou crapaud volant du Levant, ou autres utilités semblables, sans omettre de vieux morceaux de marbre ou de terre, je vais le prier de les apporter avec lui à Paris, où je compte

(1) Jean-François du *Resnel* du *Bellay*, membre de l'académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, auteur d'une traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme*, et de l'*Essai sur la Critique*, de *Pope*. Né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1761.

(2) Négociant anglais à qui *Voltaire* a dédié *Zaïre*. Il avait été nommé ambassadeur à Constantinople.

Digitized by Google

le voir à son retour de Constantinople. Il se fera un plaisir de vous les apporter lui-même. Je lui enverrai donc dès demain votre mémoire. Si j'avais une copie de *Titon et l'Aurore* (1), je l'y joindrais, bien sûr qu'il s'empresserait plus pour l'auteur de cet aimable ouvrage, que pour tous les princes du monde; car il est homme d'esprit et Anglais. 1734.

Je suis de tout mon cœur, Monsieur, avec la plus sincère estime, etc.

LETTRE LXI.

A M. L'ABBÉ DE SADE (2).

Ainsi donc vous quittez Paris,
Les belles et les beaux esprits,
Vos études, vos espérances,
Pour aller dans le doux pays
Des *agnus* et des indulgences.

Au portrait que vous faites des hommes et des femmes du petit comtat de Papimanie (3),

Je vois que le grand d'Assouci
Eût aujourd'hui mal réussi;
Car, helas! qu'aurait-il pu faire,
Avec son luth et ses chansons
Auprès de vos vilains gitons
Et des déesses de Cythère?

(1) Le *Rajeunissement inutile*, ou les *Amours de Titon et de l'Aurore*, pièce de vers charmante, la plus jolie de *Moncrif*.

(2) De la famille de *Laure*, a laissé des Mémoires sur la vie de *Pétrarque*, en trois vol. in-4°.; mort en 1780.

(3) Le Comtat venaissin.

1734.

Le pauvre homme alors confondu
Eût quitté le.... pour l'.....,
Et se fût à la fin rendu
Hérétique en terre papale (1).

Pour moi, Monsieur, je ne crains point d'être brûlé dans les terres du S. Père, comme vous voulez me le faire appréhender. Je ferais même hardiment le voyage de Rome, persuadé qu'avec beaucoup de louis d'or et nulle dévotion je serais très-bien reçu.

Nous ne sommes plus dans les temps
D'une ignorante barbarie,
Où l'on fesait brûler les gens
Pour un peu de philosophie.

(1) Allusion à une plaisanterie du *Voyage de* Chapelle *et de* Bachaumont.

Mais enfin me voilà sauvé,
Car je suis en terre papale,

dit à Avignon d'*Assouci*, qui avait manqué d'être brûlé à Montpellier *pour un crime qui est en abomination auprès des femmes*.

Digitized by Google

LETTRE LXII. 1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Décembre.

Quoi! Gilles *Maignard* s'est séparé tout-à-fait de notre présidente (1)? N'est-il point mort de la douleur qu'il avoit de lui faire deux mille écus de pension? La veuve vient de me mander qu'elle ne gardera point la Rivière-Bourdet. Il serait pourtant bien doux, mon cher ami, que nous puissions être un peu les maîtres de sa maison. Mais il sera dit que nous passerons notre vie à faire le projet de vivre ensemble. Quoi! vous venez une fois en vingt ans à Paris, et c'est justement le moment où il ne m'est pas permis d'y revenir! Vous n'avez vu ni *Emilie* (2) ni moi. Il vaudroit un peu mieux, mon cher ami, se rassembler chez *Emilie* que chez la veuve de *Gilles*. Ce n'est pas que je n'aie pour notre présidente tous les égards d'une ancienne amitié; mais franchement vous conviendrez, quand vous aurez vu *Emilie*, qu'il n'y a point de présidente qui en approche. Mandez-moi si elle ne vous a point écrit depuis peu; car vous

(1) De *Bernières*.

(2) Gabriel-Emilie de *Bretouil*, marquise du *Châtelet*, *née* en 1706, morte en 1749, d'une suite de couches. Elle savait les mathématiques et la physique, et possédait parfaitement le latin, l'anglais et l'italien. Elle commenta *Newton*. Elle eut avec *Voltaire* une longue liaison dont il serait inutile de vouloir déguiser la nature. *Voltaire* passa auprès d'elle cinq ans, dans sa terre de Cirey, et y fit peut-être ses plus beaux ouvrages.

Digitized by Google

——connaissez son écriture avant que de connaître sa
1734. personne. Vous vous écrivez quelquefois, et vous êtes déjà amis intimes sans vous être parlé. On m'a mandé que l'*Epître à Emilie* courait le monde; mais j'ai peur qu'elle ne soit défigurée étrangement. Les pièces fugitives sont comme les nouvelles; chacun y ajoute, ou en retranche, ou en falsifie quelque chose selon le degré de son ignorance et de sa mauvaise volonté. Si vous voulez, je vous l'enverrai bien correcte. Je rougis, mon cher *Cideville*, en vous parlant de vous envoyer mes ouvrages. Il y a si long-temps que je vous en promets une petite édition manuscrite, que j'aurais eu le temps d'en composer un *in-folio*. Aussi depuis ma retraite il faut que je vous avoue que j'ai fait environ trois ou quatre mille vers. Ce sont de nouvelles dettes que je contracte avec vous, sans avoir acquitté les premières; mais je vous jure que je vais travailler à vous payer tout de bon. J'ai certain valet-de-chambre imbécille qui me sert de secrétaire, et qui écrit, *le général F.... tout*, au lieu du *général Toutefitre; c'est donner un grand c....* pour *une grande leçon; ils précipitaient leur repas*, au lieu de *ils précipitaient leurs pas*. Ce secrétaire n'est pas trop digne d'écrire pour vous; mais je reverrai ses bévues et les miennes. Etes-vous à présent à Rouen? Y avez-vous vu l'ami *Formont* et l'ami du *Bourgtroulde?* Faites sentir à M. du *Bourgtroulde* combien je l'aime, et prouvez à M. de *Formont* la même chose. Dites au premier que je fais beaucoup de petits vers, et que j'aime passionnément la mu-

Digitized by Google

sique; dites à l'autre que j'ai un petit *Traité de Métaphysique* tout prêt. Tout cela est vrai à la lettre. Voici un petit mot pour M. de *Linant*. Adieu, mon très-cher ami; je suis à vous pour la vie; faudra-t-il la passer à regretter votre commerce charmant? 1734.

LETTRE LXIII.

A MADAME DE CHAMBONIN.

De Cirey.

Faisons ici trois tentes. Que Mme. de *Chambonin* vienne dans le *dépenaillement* de Cirey, et que *Voltaire* ait le bonheur de vous y voir. Est-il possible qu'il faille absolument trois lits, parce qu'on est trois personnes. Mme. du *Châtelet* compte aller dans trois jours à la Neuville; mais savez-vous bien ce que vous devriez faire? Il serait charmant que vous vinssiez incessamment dîner à Cirey. Vous vous en retourneriez le même jour si vous vouliez, et même on vous prêterait des chevaux pour courir plus vîte. Vous verriez cette Mme. du *Châtelet* que vous aimez. Vous verriez son établissement. Nous passerions sept ou huit heures ensemble; et puis dès qu'il y aurait des rideaux dans la maison, pour le coup on irait vous enlever. Elle a, entre autres, un petit phaéton léger comme une plume, traîné par des chevaux gros comme des éléphans. C'est ici le pays des contrastes; mais je suis réuni avec la maîtresse de la

Digitized by Google

—— maison dans l'attachement que j'aurai toujours
1734. pour vous.

LETTRE LXIV.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

En bien ! Madame, il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue. Mme. du *Châtelet* comptait bien aller vous voir dès qu'elle serait débarquée à Cirey ; mais elle est devenue architecte et jardinière. Elle fait mettre des fenêtres où j'avais mis des portes. Elle change les escaliers en cheminées, et les cheminées en escaliers. Elle fait planter des tilleuls où j'avais proposé des ormes ; et si j'avais planté un potager, elle en ferait un parterre. De plus elle fait l'ouvrage des fées dans sa maison. Elle change des guenilles en tapisseries ; elle trouve le secret de meubler Cirey avec rien. Ces occupations la retiennent encore pour quelques jours. Je me flatte que j'aurai l'honneur de lui servir bientôt d'écuyer jusqu'à la Neuville, après avoir été ici son garçon jardinier. Elle me charge de vous assurer, et Mme. de *Chambonin*, de l'envie extrême qu'elle a de vous revoir. Ne doutez pas non plus de mon impatience.

Digitized by Google

LETTRE LXV. 1734.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Cela est plaisant, Madame! l'écriture de Mme. de *Chambonin* paraît ressembler si fort à la vôtre, que quelquefois je m'y méprends. Vous avez d'autres ressemblances, et je me flatte sur-tout que vous avez celle de m'honorer d'un peu de bonté. Si je n'étais pas occupé ici à ruiner infailliblement Mme. du *Châtelet*, vous croyez bien que j'aurais l'honneur de vous voir. Je suis excédé de détails; je crains si fort de faire de mauvais marchés, je suis si las de piquer des ouvriers, que j'ai demandé un homme qui vînt m'aider. Je l'attends dans le mois de janvier; et dès que mon consolateur sera venu, j'irai, Madame, vous redemander ces jours heureux et paisibles que j'ai déjà goûtés dans votre aimable maison. Vous savez qu'on parle d'un congrès; mais les parties ne sont point encore assez lasses de plaider pour songer à s'accommoder. M. de *Coigny* s'est démis du commandement en Italie, et je crois que la cour ne serait pas fâchée que M. de *Broglie* en fît autant. Mais avant d'accepter la démission de M. de *Coigny*, on a proposé à M. le Duc de commander l'armée, afin d'avoir quelqu'un qui, par la prééminence de son rang, étouffât les jalousies du commandement. M. le Duc a refusé. On pense

Digitized by Google

——d'y envoyer M. le comte de *Clermont*. Sur cette
1734. nouvelle, M. le comte de *Charolais* (1) a écrit à M. de *Chauvelin :* « Monsieur, on dit que vous êtes réduit à la dure nécessité de choisir un prince du sang pour commander les armées; je vous prie de vous souvenir que je suis l'aîné de mon frère l'abbé ». On commence à trouver la levée du dixième bien rude, et à n'avoir plus tant d'ardeur pour une guerre où il n'y a peut-être rien à gagner pour la France. On s'en dégoûte aussitôt qu'on en est entêté. Je suis persuadé qu'au moindre échec, le ministère sera bien embarrassé.

LETTRE LXVI.

A M. BERGER.

Cirey, le....

J'APPRENDS avec beaucoup de plaisir que M. de *Crébillon* est sorti du vilain séjour où on l'avait fourré (2). Il a donc vu

> Cet horrible château, palais de la vengeance,
> Qui renferme souvent le crime et l'innocence (3).

Le roi le nourrissait et lui donnait le logement. Je voudrais qu'il se contentât de lui donner la pension. J'admire la facilité avec laquelle on dépense

(1) Fils de M. le Duc, et frère du comte de *Clermont*.
(2) *Crébillon* fils fut mis à la Bastille pour le roman de *Tanzaï et Néadarné*.
(3) Vers de la *Henriade*.

Digitized by Google

douze à quinze cents livres par an pour tenir un homme en prison, et combien il est difficile d'obtenir une pension de cent écus. Si vous voyez le grand enfant de *Crébillon*, je vous prie, Monsieur, de lui faire mille complimens pour moi, et de l'engager à m'écrire. 1734.

S'il faut se réjouir avec l'auteur de l'*Histoire japonaise* (1), il faut s'affliger avec l'auteur de *Titon et l'Aurore* (2). Si je savais où le prendre, je lui écrirais pour lui faire mon compliment de condoléance de n'être plus avec un prince, et pour le féliciter d'avoir retrouvé sa liberté.

Vous voyez sans doute M. *Rameau*. Je vous prie de l'assurer qu'il n'a point d'ami ni d'admirateur plus zélé que moi, et que si dans ma solitude et dans ma vie philosophique je retrouve quelque étincelle de génie, ce sera pour le mettre avec le sien.

Quand vous n'aurez rien à faire de mieux et que vous voudrez bien continuer à me donner de vos nouvelles, vous me ferez un extrême plaisir ; quand on n'a pas le plaisir de vous voir, rien ne peut consoler que vos lettres.

Est-il vrai que le comte de *Charolais* ait écrit la lettre dont on a parlé (3) ? Est-il vrai que l'auteur de *Titon* ait été disgracié pour avoir vieilli en un jour de quelques années auprès de la *Camargo* (4) ? Est-il vrai que l'abbé *Houteville* ait fait

(1) *Tanzaï et Néadarné*.
(2) *Moncrif*.
(3) Voyez la lettre précédente.
(4) Célèbre danseuse.

Digitized by Google

—— une longue harangue, et le duc de *Villars* (1) un
1734. compliment fort joli? Est-il vrai que vous ayez toujours de l'amitié pour moi?

LETTRE LXVII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

De Circy.

Je suis pénétré, Madame, de vos bontés. Ce pays-ci, qui n'était d'abord pour moi qu'un asile, est devenu, grâce à vous, un séjour délicieux que je voudrais habiter toute ma vie. Il me semble que ma patrie doit être où vous habitez. Paris est partout où vous êtes. Je prends la liberté de vous envoyer une hure de sanglier. Ce monsieur vient d'être assassiné tout-à-l'heure pour me donner occasion de vous faire ma cour. Je vous fesais chercher un chevreuil; mais on n'en a point trouvé. Ce sanglier était destiné à vous donner sa hure. Je vous jure que je fais très-peu de cas d'une tête de cochon sauvage, et je crois bien que cela ne se mange que par vanité; mais je n'ai rien autre chose à vous offrir. Si j'avais pris une alouette, je vous la présenterais de même dans la confiance d'un homme qui croit que le cœur fait tout.

(1) Honoré *Armand*, duc de *Villars*, fils du maréchal, reçu à l'académie française le 8 décembre 1734, à la place de son père.

Digitized by Google

LETTRE LXVIII. 1735.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Quoi ! femme respectable, même heureuse, amie charmante, amie généreuse ! la première lettre que vous écrivez est pour moi ! vous savez bien, Madame, tout le plaisir que vous me faites. Il n'y en a qu'un plus grand, c'est celui de vous faire ma cour. Je ferai certainement de mon mieux pour aller rendre mes respects à la belle accouchée, au père et au joli enfant. L'hirondelle est bien malade, et je crains furieusement le froid des églises (1); mais il n'y a cheval que je ne crêve, et rhume que je n'affronte pour aller à la Neuville. Mme. du *Châtelet* est partie et a laissé son architecte à Cirey. Il est fort étonné d'avoir sur les bras un détail fort embarrassant, et qui me déplairait bien fort, si ce n'était pas un plaisir extrême de travailler pour ses amis. Mme. du *Châtelet* m'a ordonné bien expressément, Madame, de vous dire combien vous lui rendez le séjour de la campagne agréable. Je me flatte qu'un voisinage tel que le vôtre lui fera prendre goût pour la retraite de Cirey. Ce château-ci va un peu incom-

(1) Mme. de la *Neuville* avait vraisemblablement invité *Voltaire* à venir assister au baptême de son enfant. Voilà pourquoi il parle du froid des églises.

Digitized by Google

moder les affaires du baron et de la baronne. Les
1735. dépenses de la guerre ne les raccommoderont pas ; et ils seront forcés, je crois, de venir vivre en grands seigneurs à Cirey. Je vous jure, Madame, que tout mon objet est de passer ma vie entre eux et votre société ; et je commence à l'espérer.

LETTRE LXIX.

A M. DE CIDEVILLE.

8 janvier.

Un orage bien cruel et bien imprévu m'a arraché quelque temps, mon charmant ami, du port où je vivais heureux et tranquille (1). Il faut que j'aie été bien accablé, puisque je ne vous ai point écrit. Le premier usage que je fais de ma tranquillité et de mon bonheur, c'est de vous le dire, et de goûter avec vous une félicité pure et nouvelle en vous parlant du malheur que j'ai essuyé. Je ne sais quelle calomnie m'avait encore noirci dans ce séjour du vice qu'on appelle la cour. Il sera dit que les poëtes comme les prophètes seront toujours persécutés. Voilà le seul prix, mon cher *Cideville*, de vingt ans de travail. On m'a mandé que ces horreurs qui ont été sur le point de m'accabler, avoient été fabriquées par le barbouilleur

(1) Cet orage est sans doute celui qu'attira sur *Voltaire* l'impression de la *Pucelle*, faite à son insçu par ses ennemis qui y mirent des vers de leur façon. Il fut obligé de faire un voyage dans les Pays-Bas.

de

de *Didon*. Il devoit bien se contenter d'avoir corrigé *Virgile*. Que peut-il après cela daigner avoir à démêler avec *Voltaire?* J'avais fait ma pièce des *Américains*, mais je ne savais pas qu'il m'avait volé, et je ne croyais pas que la rage d'être joué le premier, pût le porter à ourdir une aussi vile une trame que celle dont on l'accuse. Je ne le veux pas croire. J'ai trop de respect pour les lettres; je ne veux pas les deshonorer au point de croire les gens de lettres aussi méchans que les prêtres. Je me borne, mon cher ami, à tâcher de bien faire. J'oublie la calomnie, j'ignore les intrigues. Je fais actuellement transcrire mon ouvrage pour vous l'envoyer, et si vous l'approuvez, je croirai avoir toujours été heureux. 1735.

Je ne sais si je vous ai parlé de cette sottise de *Dumoulin*, qui voulait que vos vers valussent un habit au petit *Lamarre*. Ce petit homme serait le mieux vêtu du monde, si vous aviez accordé la requête; mais *Dumoulin* n'a pas un papier à vous, et je l'ai bien grondé de la lettre indiscrète qu'il vous écrivit.

Mille tendres complimens au philosophe *Formont* et à votre cher du *Bourgtroulde*.

Je vous dis en confidence que je me trouve dans une situation qui aurait besoin du souvenir du petit marquis (1). Si vous vouliez rafraîchir sa mémoire et piquer sa vanité, vous feriez une bonne œuvre. Je vous embrasse mille fois.

P. S. Avouez que vous avez bien gagné à mon

(1) Le marquis de *Lézeau*, son débiteur.

—— silence. Vous avez eu une belle lettre d'*Emilie*.
1735. Adieu, mon cher ami.

LETTRE LXX.

A M. DE CIDEVILLE.

Cirey, 6 mai.

NON, mon cher ami, je n'ai jamais reçu cette *Reine des songes*. Cet abbé a sans doute connu le mérite de ce qu'il avait entre les mains et l'a gardé pour lui; je le ferai assigner à la cour du Parnasse; cela est infâme à lui.

Pour notre *Linant*, il faut bien des brigues pour le placer. J'espère que nous en viendrons à notre honneur, malgré les prêtres qui ont empaumé le mari (1). C'est bien raison que la divine *Emilie* l'emporte sur ces faquins qui,

Scire volunt secreta domûs et deindè timeri (2).

Point de prêtres chez les *Emilies*, mon cher ami! Ah! si nous pouvions vivre ensemble! Ah! destinée, destinée! Les *Emilies* de Rouen retiennent mon cher *Cideville*. On a joué *les Grâces* (3), mais personne ne les a reconnues, parce que l'auteur ne les connaît guère. Adieu, vous qui êtes leur favori. Je pars; je vous aime pour jamais.

(1) M. du *Châtelet*.

(2) « Veulent savoir les secrets des maisons et ensuite se faire » craindre ».

(3) Ballet du poëte *Roy*.

Digitized by Google

LETTRE LXXI. 1735.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL (1).

Cirey.

Mon aimable ange gardien, si j'avais eu quelque chose de bon à dire, j'aurais écrit à MM. *Dussé;* mais écrire pour dire : j'ai reçu votre lettre, et j'ai l'honneur d'être, et des complimens, et du verbiage, ce n'est pas la peine.

Je ne saurais écrire en prose quand je ne suis pas animé par quelque dispute, quelque fait à éclaircir, quelque critique, etc.; j'aime mieux cent fois écrire en vers; cela est beaucoup plus aisé, comme vous le sentez bien.

Voici donc des vers que je leur griffonne; qu'ils les lisent, mais qu'ils les brûlent.

Venons à l'Epître sur la preuve de l'existence de Dieu par le plaisir (2). Ne pourrait-on pas y faire une sauce pour faire avaler le tout aux dévots?

Il est très-vrai que le plaisir a quelque chose de divin, philosophiquement parlant; mais théologiquement parlant, il sera divin d'y renoncer. Avec ce correctif, on pourrait faire passer l'Epître; car tout passe. J'ai corrigé encore beaucoup les au-

(1) Charles-Augustin de *Ferriol*, comte d'*Argental*, né à Paris le 20 décembre 1700, mort le 5 janvier 1788. Il était neveu de madame de *Tencin*, et frère de M. de *Pont-de-Veyle*. Son amitié pour *Voltaire* l'a rendu célèbre; elle avait commencé au collége, et était devenue une espèce de culte.

(2) Il s'agit du cinquième discours sur l'homme, intitulé : *De la Nature du Plaisir*. Voyez t. XII, p. 40, de l'édition de Kelh, in-8°.

Digitized by Google

—— tres. Un petit mot, s'il vous plaît, sur la dernière,
1735. sur l'aventure de la Chine. J'aime vos critiques; elles sont fines, elles sont justes, elles m'encouragent; poursuivez.

Je ne crois avoir fait qu'une action de bon chrétien, et non un bon ouvrage dans ce que vous savez; et comme il faut que les bonnes œuvres soient secrètes, je vous prie de recommander à *Lamarre* le plus profond secret. D'ailleurs, qu'il fasse tout ce que vous lui prescrirez; c'est ainsi que j'en userais si j'étois à Paris.

Mme. du *Châtelet* fait mille complimens à l'ange gardien, et à cet autre ange Mme. d'*Argental*.

Ce *Blaise*, c'est, ne vous en déplaise, *Blaise Pascal;* mais il faudrait un autre nom. Je vous prie d'engager M. d'*Argenson* à donner des ordres positifs pour que mes ouvrages n'entrent point en France. Je crains toujours qu'on n'y ait glissé quelque chose qui troublerait, je ne dis pas mon repos, mais celui d'une personne que je préfère à moi, comme de raison.

Digitized by Google

LETTRE LXXII. 1735.

A M. THIRIOT.

Cirey.

Je reçois votre lettre. Je vous prie de me faire avoir les nouvelles à la main, et de dire à M. *Lefranc* (1) tout ce que vous pourrez de mieux. On lui impute pourtant les *Sauvages*.

Je vais corriger encore *Alzire* et les *Épîtres*. Je vous prie d'ajouter à toutes les marques d'amitié que vous devez à la mienne, et à vingt ans d'une tendresse réciproque l'attention de faire respecter cette amitié. Nous ne sommes plus ni l'un ni l'autre dans un âge où les termes légers et sans égards puissent convenir. Je ne parle jamais de M. *Thiriot* que comme d'un homme que je considère autant que je l'aime. M. de *Fontenelle* n'avait point d'amitié pour la *Motte*, mais pour M. de la *Motte*. Cette politesse donne du relief à celui qui la met à la mode. Les petits maîtres de la rue Saint-Denis disaient la le *Couvreur*, et le cardinal de *Fleury* disait Mlle. le *Couvreur*. On serait très-mal venu à dire devant moi *Thiriot*, cela était bon à vingt ans. M. *Marivaux* ne sait pas à quoi il s'ex-

(1) Jean-Jacques *le Franc* de *Pompignan*, auteur des *Odes sacrées*, et de la tragédie de *Didon*. *Voltaire* eut d'abord beaucoup d'égards pour lui ; mais ensuite il le punit cruellement d'avoir parlé inconsidérément de la philosophie et des philosophes dans son discours de réception à l'académie française. Né à Montauban le 10 août 1709, mort à Pompignan le 1er. novembre 1784.

Digitized by Google

pose. On va imprimer un recueil nouveau de mes
1735. ouvrages où je mettrai ses ridicules dans un jour qui le couvrira d'opprobre.

LETTRE LXXIII.

A M. BERGER.

A Cirey, le 22 décembre.

Vous êtes un ami charmant. Vos lettres ne sont pas seulement des plaisirs pour moi, elles sont des services solides. Je savais ce que vous me mandez de l'abbé de *Lamarre*. Vos réflexions sont très-sages. Je ne peux que louer sa reconnaissance et craindre la malignité du public. J'ai retranché, comme vous croyez bien, toutes les louanges que l'amitié de ce jeune homme, trompé en ma faveur, me prodiguait assez imprudemment, et qui nous auraient fait tort à l'un et à l'autre. Je l'ai prié de ne m'en donner aucune. A la bonne heure, qu'en fesant imprimer une édition de *Jules-César*, il réfute en passant les calomnies dont m'ont noirci ceux qui prennent la peine de me haïr. Je ne crois pas que ce soit une chose que je puisse empêcher, s'il ne se tient qu'à des faits, s'il ne me loue point, s'il ne se commet avec personne, s'il parle simplement et sans art. Mais il faut que sa préface soit écrite avec une sagesse extrême, et que sa conduite y réponde.

Je n'ai point gardé de copie de ces vers pour *Orphée-Rameau*; mais je me souviens de l'idée,

Digitized by Google

et quand j'aurai plus de santé et de loisir, je ferai ce qu'il voudra. Il a bien raison de croire que *Samson* est le chef-d'œuvre de sa musique, et quand il voudra le donner, il me trouvera toujours prêt à quitter tout pour rimer ses doubles croches. 1735.

Il est vrai, mon cher monsieur, que j'avais composé une tragédie, dans laquelle j'avais essayé de faire un tableau des mœurs européennes et des mœurs américaines (1). Le contraste régnait dans toute la pièce, et je l'avais travaillée avec beaucoup de soin; mais j'avais peur d'y avoir mis plus de travail que de génie; je craignais la haine opiniâtre de mes ennemis et l'indisposition du public. Je me tenais tranquille, loin de toute espèce de théâtre, attendant un temps plus favorable; mais une personne instruite du sujet de ma pièce (qui n'est point *Montézume*), en ayant parlé à M. *Lefranc*, il s'est hâté de bâtir sur mon fonds; et je ne doute pas qu'il n'ait mieux réussi que moi. Il est plus jeune et plus heureux. Il est vrai que si j'avais eu un sujet à traiter, je ne lui aurais pas pris le sien. J'aurais eu pour lui cette déférence que la seule politesse exige. Tout ce que je peux faire à présent, c'est de lui applaudir, si sa pièce est bonne, et d'oublier son mauvais procédé à proportion du plaisir que me feront ses vers. Je ne veux point de guerre d'auteurs. Les belles-lettres devraient lier les hommes; elles les rendent d'ordinaire ennemis. Je ne veux point ainsi profaner

(1) *Alzire*, ou les *Américains*.

Digitized by Google

la littérature que je regarde comme le plus bel
1736. apanage de l'humanité. Adieu, Monsieur; je suis bien touché des marques d'amitié que vous me donnez; et c'est pour la vie.

LETTRE LXXIV.

A M. BERGER.

Le 10 janvier.

Il n'y a aucune de vos lettres, mon cher ami, qui n'ait augmenté mon estime et mon amitié pour vous. Vous êtes presque la seule personne dont je n'ai point vu le jugement corrompu par les illusions du public. Le premier fracas des applaudissemens et des injures injustes, dont ce public extrême en tout est toujours ivre, accable les hommes et les ouvrages, ne vous en impose jamais. Votre opinion sur *Didon*, sur *Ver-Vert*, sur tous les ouvrages, se trouve confirmée par le temps. Si l'on pouvait ajouter quelques louanges à celles que mérite votre goût, j'y ajouterais que Mme. la marquise du *Châtelet* a pensé entièrement comme vous. Il est vrai que les petits ouvrages de poésie occupent peu son temps. Les yeux occupés à lire les vérités découvertes par les *Newtons*, les *Lockes* et les *Clarkes*, se détournent un moment sur toutes ces bagatelles passagères qu'elle juge d'un seul regard, mais qu'elle a toujours jugées comme si elle les avait approfondies et discutées.

J'ai vu la *Chartreuse;* c'est, je crois, l'ouvrage

Digitized by Google

de ce jeune homme où il y a le plus d'expression, de génie et de beautés neuves. Mais sûrement cet ouvrage sera bien plus critiqué que *Ver-Vert*, quoiqu'il soit bien au-dessus. Un premier ouvrage est toujours reçu avec idolâtrie; mais le public se venge sur la seconde pièce et brise souvent la statue qu'il a lui-même élevée. 1736.

J'ai été aussi affligé que vous de la mort de ce pauvre M. la *Clède*. Quand je songe au nombre prodigieux de jeunes gens pleins de santé et de vigueur que j'ai enterrés, je me regarde comme un roseau cassé qui subsiste et végète encore au milieu de cent chênes abattus autour de lui.

Je n'ai guère le temps à présent de servir notre Orphée, et de lui donner des cantates. Cette tragédie qu'on va jouer m'occupe nuit et jour : je fais ce que je peux pour la rendre supportable. Je l'aurais voulue merveilleuse et je crains avec raison qu'elle ne soit que bizarre. Le sujet en est beau, mais c'est un fardeau de pierreries et d'or que mes faibles mains n'ont pu porter et qui tombe à terre en morceaux.

Envoyez-moi, je vous prie, les vers de l'aimable *Bernard*, et même le discours satirique de l'abbé *Desfontaines* à l'académie. Il faut que j'aie le fiel et le miel du Parnasse.

Continuez-moi votre correspondance; j'en sens le prix, comme celui de votre amitié.

Digitized by Google

1736.

LETTRE LXXV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 22 janvier.

J'ai passé toute la journée, mon cher ami, à éplucher de la métaphysique, à corriger les *Américains*, à répéter une très-mauvaise comédie de ma façon que nous jouons à Cirey. (*N. B.* Qu'*Emilie* est encore une actrice admirable.) Je finis ma journée en recevant votre épître du 19. Mon cher Thiriot, que voulez-vous que je vous dise? Je n'ai plus de termes pour vous exprimer combien je vous aime. Il faut répondre en bref. Je prie les comédiens de ne point prendre le double, et j'ai déjà écrit très-fortement sur cela à M. d'*Argental.*

Pour la jolie *Dangeville*, elle fait bien de l'honneur à l'*Indiscret.* Dites-lui, cher ami, que je la remercie de vouloir embellir de sa figure et de son action cette bagatelle. Si j'avais pu prévoir autrefois que ce rôle serait joué par elle, je l'aurais fait bien meilleur; mais il faudra absolument retrancher beaucoup d'une très-longue scène du valet de l'*Indiscret* et de *Julie.* Cette scène est injouable telle qu'elle est. Je ne vous ferai point aujourd'hui de dissertation sur l'opéra, parce que

Pluribus attentus minor est ad singula sensus (1).

Vous pouvez me confier ce secret de plaire

(1) « L'attention partagée entre plusieurs objets est moindre pour » chacun d'eux ».

Digitized by Google

aux grands. Je l'embrasserai avec l'avidité d'un homme qui souhaite passionnément de rester dans un pays habité par *Emilie* et par vous. Dites-moi ce que c'est que ces deux lettres. Comptez que je n'abuserai pas de votre confiance. Vous pouvez hardiment tout dire à un homme qui se tairait dans Paris, et qui n'a personne avec qui bavarder ici. Encore un coup, confiez-moi hardiment un secret qui m'est important, à moins que vous ne me preniez pour le héros de la pièce qu'a demandée la reine (1). J'ai lu les lettres de Pope, *sed plura* at an other time. I am your for ever, and more your friend than ever. 1736.

LETTRE LXXVI.

A M. BERGER.

A Cirey, février.

Ma santé, qui est devenue déplorable, ne me permet guère, mon cher monsieur, d'entrer avec vous dans de grands détails au sujet de M. *Lefranc* que je n'ai jamais offensé. Il peut tant qu'il voudra travailler contre moi, et vendre quelques brochures contre un homme qu'il ne connaît pas. Cela ne me fait rien. Sa haine m'est aussi indifférente que votre amitié m'est chère. S'il me hait, il est assez puni par le succès d'*Alzire :* à lui permis de se venger en tâchant de la décrier.

Quant à l'argent que me devait ce pauvre M. de la *Clède*, je trouve dans mes papiers (car je suis un

(1) L'*Indiscret*.

—— homme d'ordre, quoique poëte), que je lui avais
1736. prêté, par billet, trois cents livres, que le libraire *Legras* m'a rendues; et le lendemain je lui prêtai cinquante écus sans billet. Si vous pouviez, en effet, faire payer ces cinquante écus, je prendrais la liberté de vous supplier très-instamment d'en acheter une petite bague d'antique, et de prier Mme. *Berger* de vouloir bien la porter au doigt pour l'amour de M. de la *Clède* et pour le mien. Ce M. *Berger* est un homme que j'aime et que j'estime infiniment, et je vous aurais bien de l'obligation si vous l'engagiez à me faire cette galanterie. C'est un des meilleurs juges que nous ayons en fait de beaux-arts.

Qu'est devenue la mascarade de *Servandoni?* On dit qu'*Alzirette* est de *Lefranc.*

Avez-vous semoncé le paresseux *Thiriot* pour qu'il vous donne ses remarques? C'est un juge qui fait bien durer le procès qu'il a appointé. Il sera responsable de mes fautes. Pressez-le, je vous en prie; car ce procès est devenu le vôtre. Le plus grand service qu'on puisse me rendre est d'être sévère.

Pourquoi n'aimez-vous pas *les traits du tonnerre?* Mettez, si vous voulez, *les feux* ou *les flammes;* mais j'aime autant *les traits.* Vous trouverez ici quelques petites corrections. Si vous rencontrez dans votre chemin quelques expressions oiseuses, quelques redites, quelques pléonasmes, ne manquez pas, je vous prie, de me dénoncer les coupables; je les bannirai à perpétuité de la *Henriade.*

Digitized by Google

J'ai lu les trois épîtres de l'auteur du *Capricieux*, des *Aïeux chimériques*, du *Café*, etc., qui donne des règles de théâtre, et de l'auteur des couplets, qui parle de morale (1). Il me semble que je vois *Pradon* enseigner *Melpomène*, et *Rolet* endoctriner *Thémis*. 1736.

Je vous envoie l'ode sur l'ingratitude; j'ai dédaigné de parler de *Desfontaines;* il n'a pas assez illustré ses vices.

Je vous prie de donner à M. *Saurin* le jeune (2), et à M. *Crébillon* (3), des copies de cette ode. Ils sont tous deux fils de personnes distinguées dans la littérature, que *Rousseau* a indignement attaquées. Ils doivent s'unir contre l'ennemi commun. Si *Rousseau* revenait, son hypocrisie serait dangereuse à M. *Saurin* le père, et le contre-coup en tomberait sur le fils. Je sais sur cela bien des particularités. Faites, je vous prie, mille complimens pour moi à MM. *Saurin* et *Crébillon*. A l'égard de M. *Hérault*, s'il exige quelque chose de moi, je ferai ce que l'on exigera. Je vous prie de voir M. d'*Argental* et de lui parler.

Adieu, mon cher correspondant; je suis bien sensible aux soins dont vous m'honorez. Mille complimens au gentil *Labruère* (4) et à nos amis.

(1) Trois épîtres de J. B. Rousseau, entre autres l'*Epître à Thalie*.

(2) L'auteur de *Spartacus*, de *Béverley*, et des *Mœurs du temps*. Né au mois de mai 1706, mort le 17 novembre 1781.

(3) *Crébillon* fils, auteur des *Egaremens du cœur et de l'esprit*, du *Sopha*, de *Tanzaï et Néadarné* et de beaucoup d'autres romans. Né à Paris le 12 février 1707, mort le 12 avril 1777.

(4) Charles *Leclerc de la Bruère*, auteur de plusieurs opéras,

Digitized by Google

1736. # LETTRE LXXVII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 6 mars.

Je suis bien malade, mon ami; mais cela n'empêche pas que je n'aie encore envoyé des changemens à M. d'*Argental*, car il faut bien toujours corriger.

On se moque de moi quand on veut que je m'excuse sur mon goût pour les Anglais. Il n'est question dans mon apologie que de ce qui a été imprimé contre moi; d'ailleurs je me donnerai bien de garde de me rendre coupable de cette bassesse envers une nation à qui j'ai obligation, et qui peut encore me donner un asile.

Je n'ai offensé ni voulu jamais offenser *Marivaux* que je ne connais point et dont je ne lis jamais les ouvrages. S'il fait un livre contre moi, ce n'est pas par vengeance, car il l'aurait déjà fait paraître. Ce n'est que par intérêt, puisque le libraire qui ne lui en offrait que cinq cents francs, lui en donne cent pistoles cette année.

A la bonne heure, que ce misérable gagne de l'argent comme tant d'autres à me dire des injures; il est juste que l'auteur de la *Voiture embourbée*, du *Télémaque travesti*, et du *Paysan parvenu* écrive contre l'auteur de la *Henriade;*

entre autres de *Dardanus*. Il eut pendant six ans la rédaction du *Mercure*. Mort en 1754, âgé de 39 ans.

Digitized by Google

mais il est aussi d'un trop malhonnête homme, de vouloir réveiller la querelle des *Lettres philosophiques*, et de m'exposer à la colère du garde des sceaux en répandant que vous êtes intéressé à ces *Lettres philosophiques* de toute façon. 1736.

Mme. la marquise du *Châtelet* a déjà écrit à M. le bailli de *Froulai* pour le prier d'en parler au garde des sceaux. Suivez cela très-sérieusement, je vous en prie. Parlez à M. le bailli de *Froulai*. Faites prévenir M. *Rouillé* par M. d'*Argental* et par M. le président *Hénaut*. Ils m'épargneront la peine de couvrir ce Zoïle impertinent de l'opprobre et de la confusion qu'il mérite. Adieu; votre amitié m'est plus précieuse que les outrages de tous ces gens-là ne me sont sensibles.

LETTRE LXXVIII.

A M. THIRIOT.

Cirey, ce 20 mars.

J'ai lu, mon cher plénipotentiaire, la critique que fait M. *Prévost* (1) de nos *Américains*. Il ne la fait pas assurément en homme de l'autre monde,

(1) Antoine-François *Prévost* d'*Exiles*, auteur de *Cléveland*, des *Mémoires d'un homme de qualité*, du *Doyen de Killerine* et d'une foule d'autres romans. Son chef-d'œuvre est *Manon Lescaut*. Sa vie fut très-romanesque. Il entra d'abord chez les Jésuites, ensuite chez les Bénédictins. Il quitta le froc, passa en Hollande et de là en Angleterre. Il obtint la permission de revenir en France, et fut aumônier de M. le prince de Conti. Né en 1697, mort en 1763 de la manière la plus affreuse. Il était tombé en apoplexie, on le crut mort, on l'ouvrit et on le tua.

Digitized by Google

—— mais comme un français très-poli. Les Desfon-
1736. taines doivent dire :

Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares (1).

Je suis encore plus obligé à M. *Prévost* de ses critiques que de ses louanges. Il ne faut être que le *Mercure galant* de *Visé* pour louer ; mais pour critiquer avec finesse et sans blesser, il faut avoir l'esprit bien délicat et bien poli. Je ne suis pas de son avis sur bien des choses ; mais mon estime pour lui a redoublé par le même endroit qui rend d'ordinaire les auteurs irréconciliables.

La plupart des critiques que vous m'avez envoyées, m'ont paru fausses et sont démontrées telles aux yeux d'*Emilie*, car il lui faut des démonstrations.

Que feront les comédiens après Pâques ? Que fait *Rameau ?* Voilà deux grands objets. Voyez-vous, mon ami, les *Américains* et *Samson*, *hoc est* pour moi *omnis homo*. Avez-vous écrit à *Tom Grignon* pour nos estampes ? Savez-vous des nouvelles de la *Zaïre* anglaise ? Hélas ! sera-t-elle déshonorée par une traduction d'*Abensaïd* (1) ? C'est envoyer ma *Zaïre* laver la vaisselle que de la mettre à côté de cet *Aben*. Quand est-ce donc que les élus et les réprouvés seront séparés ?

La pauvre pièce que cette *Didon !* Ne me décelez pas ; cela serait horrible. *Fari quid sen-*

(1) Vers d'*Alzire*.

(2) Mauvaise tragédie de l'abbé *Leblanc*, jouée avec quelque succès en 1735. *Leblanc*, né en 1707, mourut en 1781.

tiat

Digitized by Google

tiat (1) est ma devise avec vous. Répondez à ma dernière. Je vous embrasse. 1736.

LETTRE LXXIX.

A M. BERGER.

A Cirey, le 5 avril.

Si je n'avais que la *Henriade* à corriger, vous l'auriez déjà, mon cher plénipotentiaire. Mais j'ai bien des occupations et peu de temps. Vous n'aurez la *Henriade* que vers la fin du mois. Je confie avec plaisir aux soins du meilleur critique de Paris le moins mauvais de mes ouvrages. Vous serez le parrain de mon enfant gâté. M. *Thiriot* approuve mon choix et partage ma reconnaissance. Pour vous, mon cher correspondant, voulez-vous bien envoyer chez M. *Demoulin* les livres nouveaux dont vous croyez la lecture digne de la déesse de Cirey? Vous n'en enverrez guère, et cela ne nous ennuiera pas. J'ai prié M. *Thiriot* de chercher le nouveau recueil fait par *Saint-Hyacinthe.*

On parle d'une ode de *Piron* sur les miracles. Le nom de *Piron* est heureux pour un sujet où il faut au moins douter. Si le *Piron* français est aussi bon poëte que le *Pyrrhon* grec étoit sensé philosophe, son ode doit être brûlée par l'Inquisition. Ayez, je vous prie, la bonté de me l'envoyer.

(1) *Horace.* « Dire ce qu'on pense ».

1736. On me mande que *Bauche* va imprimer *Alzire*. Je lui ai envoyé, il y a quinze jours, *Zaïre* corrigée, pour en faire une nouvelle édition. Ce sera peut-être lui que vous choisirez pour l'édition de la *Henriade;* mais c'est à condition qu'il imprimera toujours *français* par un *a*, et non par un *o*. Il n'y a que *S. François* qu'on doive écrire par un *o*, et il n'y a que l'Académie qui prononce le nom de notre nation comme celui du fondateur des Capucins.

J'ai trouvé l'opéra de M. de la *Bruère* plein de grâce et d'esprit. Je lui souhaite un musicien aussi aimable que le poëte.

J'ai écrit à *Gentil-Bernard* pour le prier de m'envoyer ce qu'il aura fait de nouveau. Adieu, l'ami des arts et le mien.

P. S. La comédie du *B*..... est de M. de *Caylus*. Voulez-vous bien me la faire tenir. ? Envoyez-la chez *Demoulin*. Je ferai le bien que je pourrai au petit *Lamarre;* mais il faudrait qu'il fût plus sage et plus digne de votre amitié, s'il veut réussir dans le monde.

Digitized by Google

LETTRE LXXX. 1736.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 6 août.

En bien! vous souffrez qu'on imprime la *Henriade*, et vous n'envoyez pas vos remarques! Ah, cochon! *Ducis sollicitæ jucunda oblivia vitæ* (1).

Tenez, voici des réponses aux trois épîtres du doyen des fripons, des cyniques et des ignorans, qui s'avise de donner des règles de théâtre et de vertu, après avoir été sifflé pour ses comédies et banni pour ses mœurs. *Tertius è cœlo cecidit Cato* (2). Mettez cela dans vos archives. Vous me devez un volume de réflexions, d'anecdotes, de confidences, d'amitiés, etc. Adieu; servez-vous de tout votre cœur et de tout votre esprit pour dire à *Pollion* (3) combien je l'aime et je l'estime. Ne m'oubliez pas auprès de la muse *Deshayes* (4), d'*Orphée-Rameau*, et de l'imagination du petit *B* (5). Allons, paresseux, écrivez donc. Adieu; je retourne à Newton, et je vous aime de tout mon cœur.

(1) Parodié d'*Horace*, sat. VI, liv. 2. « Vous goûtez l'heureux » oubli des peines de la vie ».

(2) « Il est tombé du ciel un troisième *Caton* ».

(3) C'était le surnom que *Voltaire* donnait à M. de la *Poplinière*.

(4) Mlle. *Deshayes*, depuis Mme. de la *Poplinière*.

(5) Il s'agit sans doute de *Gentil-Bernard*, l'auteur de l'*Art d'aimer*.

Digitized by Google

1736.

LETTRE LXXXI.

A M. BERGER.

A Cirey, le 10 septembre.

Mon cher ami, vous êtes l'homme le plus exact et le plus essentiel que je connaisse; c'est une louange qu'il faut toujours vous donner. Je suis également sensible à vos soins et à votre exactitude.

J'ai reçu une lettre bien singulière du Prince royal de Prusse. Je vous en enverrai une copie. Il m'écrit comme *Julien* écrivait à *Libanius*. C'est un prince philosophe; c'est un homme, et par conséquent une chose bien rare. Il n'a que vingt-quatre ans; il méprise le trône et les plaisirs, et n'aime que la science et la vertu. Il m'invite à le venir trouver; mais je lui mande qu'on ne doit jamais quitter ses amis pour des princes, et je reste à Cirey. Si *Gresset* va à Berlin, apparemment qu'il aime moins ses amis que moi. J'ai envoyé à notre ami *Thiriot* la réponse de *Libanius* à *Julien*. Il doit vous la communiquer. Vous aurez incessamment la préface, ou plutôt l'avertissement de *Linant*, puisque ni vous ni *Thiriot* n'avez voulu faire la préface de la *Henriade*. Continuez, mon cher ami, à m'écrire ces lettres charmantes qui valent bien mieux que des préfaces. Embrassez pour moi les *Crébillons*, les *Bernards* et les *Labruères*. Adieu.

Digitized by Google

LETTRE LXXXII. 1736.

A M. BERGER.

A Cirey, le 18 septembre.

Je ne sais, mon cher éditeur, ce que c'est que cette énorme réponse de huit cents vers aux fastidieuses épîtres de *Rousseau*. Si cela est passable, je la veux avoir. J'en parle à notre ami *Thiriot*. Voyez qui de vous deux me l'enverra; car un exemplaire suffit. Il est vrai que j'avais gâté mon ode, en supprimant le nom de ce maraud d'abbé *Desfontaines*. Je peignais l'enfer et j'oubliais *Asmodée*.

On me mande que c'est *Lachaussée* qui est l'auteur de la réponse à *Rousseau*. Si cela est, il y aura du bon; et c'est pour cette raison-là même que je ne veux pas qu'on me l'attribue. Je ne veux point voler *Lachaussée*. Franchement, et toutes réflexions faites, je prends peu de part à toutes ces petites querelles; et quand je lis *Newton*, *Rousseau*, l'auteur des trois épîtres et des *Aïeux chimériques* me paraît un bien pauvre homme. Je suis honteux de savoir qu'il existe.

Mon paresseux de *Thiriot* ne vous a point fourni de remarques pour la *Henriade*. S'il en avait seulement pour les trois derniers chants, il faudrait vîte me les envoyer; mais je vois bien que l'ouvrage sera imprimé avant que notre ami ait seulement relu un chant.

Digitized by Google

1736. Envoyez-moi, je vous prie, les vers sur M. *Colbert*; j'en ai grand besoin.

Vous savez sans doute le marché que j'ai fait avec *Prault*. Je lui donne la *Henriade*, à condition qu'il m'en donnera soixante et douze exemplaires magnifiquement reliés et dorés sur tranche. Outre cela, je veux en avoir une centaine d'exemplaires au prix coûtant, en feuilles, que je ferai relier à mes frais. Il faudra un petit avertissement au-devant de cette édition ; je vous l'enverrai quand il en sera temps.

Je ne sais ce que c'est que cette ménagerie dont vous me parlez; mais on dit que le petit *Lamarre* parle d'une manière bien peu convenable à un homme que j'ai accablé de bienfaits. Je n'ai pas besoin de consolation avec un ami comme vous, et une retraite comme Cirey. Je veux que vous veniez quelque jour voir cette solitude que l'amitié et la philosophie embellissent.

Quand je parle d'acheter cent exemplaires au prix coûtant, je veux bien mettre quelque chose au-dessus afin que le libraire y gagne. C'est comme cela que je l'entends.

Le chevalier de *Mouhy* m'écrit. Qu'est-ce que ce chevalier de *Mouhy* (1) ? Adieu.

(1) Infatigable auteur de détestables romans. Il s'était fait chef de cabale dans les cafés et dans les spectacles, et il avait offert ses services à *Voltaire* qui lui donnait de temps en temps de l'argent. Né à Metz en 1702, mort à Paris en 1784.

Digitized by Google

LETTRE LXXXIII. 1736.

A M. THIRIOT.

Septembre.

J'ai reçu enfin, mon cher ami, ce paquet du Prince royal de Prusse. Vous verrez, par la lettre dont il m'honore, qu'il y a encore des princes philosophes, des *Marc-Aurèles* et des *Antonins*. C'est dommage qu'ils soient au fond de la Germanie.

C'est au moins, mon ami, une consolation pour moi que des têtes couronnées daignent me rechercher, tandis que *Rousseau*, *Laserre*, *Launay* et *Desfontaines* m'accablent de calomnies et de libelles diffamatoires.

Vous savez qu'il y a déjà long-temps que *Rousseau* et *Desfontaines* firent imprimer un libelle contre moi dans la *Bibliothèque française*. Puissent mes ennemis m'attaquer toujours de même et être toujours dans l'obligation de mentir pour me nuire! Je suis persuadé que ce petit *Lamarre* se mettra au nombre de mes ennemis. Je l'ai accablé d'assez de bienfaits pour souhaiter qu'il se joigne à *Desfontaines*, et qu'on voie que je n'ai pour adversaires que des ingrats ou des envieux. C'est déjà se déclarer mon ennemi que d'en user mal avec vous. On ne peut pas me déclarer plus ouvertement la guerre. Il est triste pour nous d'avoir connu ce petit homme. Nous sommes bons, on abuse de notre bonté; mais ne nous corrigeons pas.

Digitized by Google

1736. Au reste ma bonté ne m'empêche point du tout de réfuter les calomnies de *Rousseau*. Ce ne serait plus bonté, ce serait sottise.

Il y a une autre vertu dont je crois que j'aurai besoin bientôt. C'est celle de la patience et de la résignation aux jugemens de nosseigneurs du parterre; mais je crois aussi que vous vous souviendrez de la belle vertu du secret. Je vous en remercie déjà, vous *Pollion* et *Polymnie* (1).

Dites, je vous prie, à cette belle muse combien je m'intéresse à sa santé, et ménagez-moi toujours la bienveillance de votre Parnasse. J'ai lu le *Mentor cavalier*. Quelle honte et quelle horreur! Quoi! cela est imprimé et lu! M. de la *Poplinière* ne doit point en être fâché. On y dit de lui qu'il est un sot. C'est dire de *Bernard* et de *Crozat* (2) qu'ils sont des gueux.

A propos de *Bernard*, aurai-je la *Claudine* du vrai *Bernard*, du *Bernard* aimable?

Voici qui me paraît plaisant. Je voulais vous envoyer la lettre du Prince royal de Prusse, et je ne vous envoie que ma réponse: il n'y a qu'*Arlequin* à qui cela soit arrivé; mais on copie la lettre du prince, et vous ne pouvez l'avoir cet ordinaire.

Vous aurez la pièce entière de la *Philosophie émilienne* dont vous avez eu l'échantillon. Je vous embrasse.

(1) M. et Mme. de la *Poplinière*.

(2) Samuel *Bernard*, fameux financier. Joseph-Antoine *Crozat*, conseiller au parlement, puis maître des requêtes et lecteur du cabinet du roi, homme fort riche et fort ami des arts. C'est lui qui a fait graver les plus beaux tableaux du cabinet du roi et de la galerie d'Orléans. Mort en 1740.

Digitized by Google

LETTRE LXXXIV. 1736.

A M. THIRIOT.

Octobre.

Vous aurez incessamment, mon petit *Mersenne* (1), votre *Descartes* et votre *Chubb* (2). Il n'y a pas grand'chose à prendre ni dans l'un, ni dans l'autre. *Chubb* dit longuement une petite partie des choses que sait tout honnête homme, et *Descartes* noie une vérité géométrique dans mille mensonges physiques.

On m'a envoyé les discours à l'Académie française, mais je n'ai pas le temps de les lire. J'ai lu le *Dissipateur* de *Destouches*. Je ne sais pas pourquoi il parle dans sa préface de l'*Avare* de *Molière*. Ce petit orgueil-là n'est ni adroit ni heureux. Je trouve que les comédiens ont très-bien fait de le prier de corriger sa comédie, et lui très-mal de n'en rien faire; mais je lui pardonne à cause du plaisir que m'a fait son *Glorieux*. J'ai enfin reçu la réponse aux trois détestables épîtres de *Rousseau*. Cette réponse est quatre fois trop longue. Il y a deux pages admirables; mais c'est du

(1) Marin *Mersenne*, minime, fut toute sa vie lié de la plus tendre amitié avec *Descartes*. *Voltaire* appelle *Thiriot*, *Mersenne*, par allusion à cette amitié que rappelait la leur, et aussi aux mathématiques que *Descartes* et *Mersenne* avaient étudiées en commun, comme fesaient alors à-peu-près *Voltaire* et *Thiriot*.

(2) Thomas *Chubb*, théologien et métaphysicien anglais, né en 1679, mort en 1747. Il est auteur des *Nouveaux essais sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*.

Digitized by Google

drap d'or cousu avec des guenilles. L'ouvrage est
1736. de *Lachaussée* ou de *Saurin*. Il faut être possédé du malin ou imbecille pour me l'attribuer. Comment! j'y suis loué depuis les pieds jusqu'à la tête, et on ose m'imputer d'en être l'auteur! Suis-je donc assez fat pour me louer moi-même? Je vous avoue que je suis bien indigné qu'on ait pu mettre une pareille sottise sur mon compte.

Savez-vous que *Rousseau* et *Desfontaines* ont fait imprimer dans la *Bibliothèque française* un libelle contre moi? Il y a des faits; il faut répondre; j'ai répondu. *Berger* a le manuscrit. Je vous prie de le lui demander et de le lire. Profond et éternel secret sur ce que vous savez. Tâchez aussi de m'en dire des nouvelles dans l'occasion.

Je n'ai point entendu parler du paquet que vous avez donné pour moi à M. votre frère, dont j'enrage.

Adieu, mon cher ami.

Digitized by Google

LETTRE LXXXV. 1736.

A MADAME DE CHAMBONIN.

De Cirey.

Vous êtes trop bonne, adorable amie : quelque succès que l'*Enfant prodigue* puisse avoir, c'est un orphelin dont je ne m'avoue pas le père; mais je suis bien plus flatté de l'intérêt que vous y prenez, que de l'éloge du public. M. du *Châtelet* n'est point de retour. Les colonels sont contremandés, soit par les excessives précautions de M. de *Belle-Isle*, soit par crainte de quelque remuement des ennemis. On ne croit point la paix faite; je n'en sais rien : tout ce que je sais, c'est que nous sommes des moutons, à qui jamais le boucher ne dit quand il les tuera. Puisque vous savez, charmante amie, que je préfère l'amitié à tous les rois de la terre, vous avez grand tort de n'être point à Cirey. Mais par-tout où vous serez, vous serez avec l'amitié. Qui pourrait ne pas aimer votre caractère si vrai, si doux, et si égal? Quand est-ce donc que vous verrez les entresols, amie charmante?

Digitized by Google

1736. # LETTRE LXXXVI.

A M. BERGER.

A Cirey, le 10 octobre.

A L'ÉGARD de l'*Enfant prodigue*, il faut, mon cher ami, soutenir à tout le monde que je n'en suis point l'auteur. C'est un secret uniquement entre M. d'*Argental*, Mlle. *Quinault* et moi. M. *Thiriot* ne l'a su que par hasard; en un mot, j'ai été fidèle à M. d'*Argental*, et il faut que vous me le soyez. Mandez-moi ce que vous en pensez, et recueillez les jugemens des connaisseurs, c'est-à-dire, des gens d'esprit qui ne viennent à la comédie que pour avoir du plaisir; *hoc est enim omnis homo* (1), et le plaisir est le but universel. Qui l'attrape a fait son salut.

Trop ami des plaisirs et trop des nouveautés (2).

restera jusqu'à ce qu'on ait trouvé mieux.

Je t'aimais inconstant; qu'eussé-je fait fidèle?

n'est pas plus grammatical, et c'est en cela qu'est le mérite.

Et de l'art même apprends à franchir ses limites (3).

(1) « Car c'est-là tout le monde pour moi ».

(2) Vers de la *Henriade*.

(3) Vers de *Boileau*, *Art poétique*.

Digitized by Google

Linant n'est point ici; il est à six lieues avec son pupille (1). Quand il sera revenu, il changera, s'il veut, la préface. Il est honteux qu'il faille la changer. 1736.

M. *Algarotti* (2) est allé en Italie. Nous l'avons possédé à Cirey. C'est un jeune homme en tout au-dessus de son âge, et qui sera tout ce qu'il voudra être.

Ma santé s'en va au diable; sans cela je vous écrirais des volumes; mais il faut se bien porter pour être bavard. Vous qui vous portez à merveille, songez que vous ne pouvez m'écrire ni de trop longues, ni de trop fréquentes lettres, et que votre commerce peut rendre heureux votre ami.

(1) Le fils de Mme. du *Châtelet.*

(2) François *Algarotti*, fils d'un riche négociant de Venise, auteur du *Neutonianismo per le dame.* Il passa plusieurs années auprès du roi de Prusse, qui lui accorda sa faveur et des distinctions honorables. Il retourna en Italie et mourut à Pavie le 23 mai 1764. Il était né en 1712.

Digitized by Google

1736. LETTRE LXXXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS (1).

A Cirey, 19 novembre.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre par la voie de Nancy; mais, comme elle n'était point datée, je ne peux savoir si cette route est plus courte que l'autre, et si votre paquet est venu en droiture. J'ai écrit à M. le *Prévost*, et j'ai recommandé à *Ledet* de le prendre pour réviseur de la *Henriade*, et surtout de *la Philosophie de Newton* que j'ai mise à la portée du public, et que je ferai imprimer incessamment.

Je verrai avec grand plaisir le soufflet imprimé que vous allez donner à ce misérable de Bruxelles (2). Il faut envoyer des copies de tout cela aux connoissances qu'il a dans cette ville, où il est détesté comme ailleurs. Voici un petit rafraichissement pour ce maraud, et pour son associé l'abbé *Desfontaines*. Cet abbé est un ex-jésuite à qui je sauvai la Grève en 1723, et que je tirai de Bicêtre, où il étoit renfermé, pour avoir corrompu, ne vous en déplaise, des ramoneurs de

(1) Jean-Baptiste de *Boyer*, marquis d'*Argens*, né à Aix en Provence en 1704, mort à Toulon le 11 janvier 1771. Après une jeunesse très-orageuse, il alla s'établir à Berlin où le roi de Prusse l'avoit appelé. Il y composa la plupart de ses nombreux ouvrages, qui sont les *Lettres juives*, les *Lettres chinoises*, les *Lettres cabalistiques*, etc. Il avait de l'érudition et de l'esprit; mais son style était singulièrement diffus.

(2) J. B. *Rousseau*.

Digitized by Google

cheminée, qu'il avait pris pour des amours à cause de leur fer et de leur bandeau (1); enfin, il me dut la vie et l'honneur. C'est un fait public; et il est aussi public qu'au sortir de Bicêtre, s'étant retiré chez le président de *Bernières*, où je lui avais procuré un asile, il fit, pour remerciement, un méchant libelle contre moi. Il vint depuis m'en demander pardon à genoux, et pour pénitence il traduisit un *Essai sur la Poésie épique* que j'avais composé en anglais. Je corrigeai toutes les fautes de sa traduction; je souffris qu'on imprimât son ouvrage à la suite de la *Henriade*. Enfin, pour nouveau prix de mes bontés, il se ligue contre moi avec *Rousseau*. Voilà mes ennemis; votre estime et votre amitié sont une réponse bien forte à leurs indignes attaques. 1736.

Dans ma dernière lettre, je vous demandais, Monsieur, si vous êtes l'auteur du *Mentor cavalier*, qui se débite à Paris sous votre nom. J'aurais sur cela plusieurs choses très-importantes à vous dire.

Vous pourriez envoyer à Nancy à Mme. du *Châtelet* vos ouvrages; mais si vous vouliez vous-même venir faire un petit voyage à Cirey, *incognito*, vous y trouveriez des personnes qui sont pleines d'estime pour vous, et qui feraient de leur mieux pour vous bien recevoir.

Ne pourriez-vous pas faire insérer dans quel-

(1) *Lamotte* a fait sur cette ressemblance des Amours et des Ramoneurs une fort jolie énigme.

Digitized by Google

ques gazettes, que M. le duc d'*Aremberg* a chassé
1737. *Rousseau* pour punir l'insolence que ce misérable a eue de le citer pour garant des impostures répandues dans son dernier libelle? Ce n'est pas tout; il sera poursuivi en justice à Bruxelles. C'est rendre service à tous les honnêtes gens que de contribuer à la punition d'un scélérat.

Adieu, Monsieur; je m'intéresserai toujours à votre gloire et à votre bonheur. Je vous suis attaché tendrement.

LETTRE LXXXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Leyde, ce 2 février (1).

Je crois, mon cher *Isaac*, que vous ferez trente volumes de *Lettres juives*. Continuez, c'est un ouvrage charmant; plus vous irez en avant, plus il aura du débit et de la réputation.

Si *le Mondain* paraissait dans ces lettres, il faudrait au lieu de ce vers :

En secouant madame Eve, ma mère,

mettre :

En tourmentant madame Eve, ma mère (2);

(1) *Voltaire* s'était réfugié en Hollande pour se soustraire à une nouvelle persécution dont la pièce du *Mondain* était le prétexte.

(2) Ni l'un ni l'autre vers ne subsiste. La leçon actuelle est :

Caressais-tu madame Eve, ma mère?

mais

Digitized by Google

mais je crois, toutes réflexions faites, qu'il vaut mieux que *le Mondain* ne paraisse pas. 1737.

Pour la lettre sur la politesse (1), je vous conseille toujours de venger les Suisses et les Hollandais des attaques de l'ennemi commun. En nous moquant un peu des Espagnols, il est bon d'avoir tout d'un coup deux nations dans son parti. Je vous exhorte à rendre cette lettre digne de vous.

Vous avez terriblement mal mené le don Quichotte de l'Espagne; vous êtes plus dangereux pour lui que des moulins à foulon. Vous faites bien de lui apprendre à nous respecter.

Je suis ici à Leyde; je reviens toujours à mon *s'Gravesende;* mais si mon goût décidait de ma conduite, ce serait chez vous que j'irais. Je ne me hâte de finir mes affaires avec *Newton*, que pour venir plutôt vous embrasser.

Je ne sais rien de ce misérable almanach (2). C'est un libelle généralement méprisé.

(1) Cette lettre était de *Voltaire* qui l'avait envoyée à d'*Argens* pour qu'il l'insérât dans un journal qu'il rédigeait.

(2) Libelle intitulé *Almanach du Diable*.

Digitized by Google

1738.

LETTRE LXXXIX.

A M. THIRIOT.

Cirey, jeudi 23 avril.

Je reçois, mon cher *Thiriot*, un paquet de notre prince philosophe qui m'en apprend de bonnes. Mais pourquoi, s'il vous plaît, n'accompagnez-vous pas vos paquets d'un petit mot de votre main? Pensez-vous que le commerce de l'héritier d'une couronne me soit plus cher que celui d'un ami?

Ruris amatores Thirium salvere jubemus
Urbis amatorem (1).

Mme. la marquise du *Châtelet* a eu chez elle M. et Mme. *Denis*. On a été extrêmement content, et je les ai vus partir avec regret. Si vous pouviez trouver un mari dans ce goût-là à la *Serizi*, vous lui rendriez un bon service. Je cherche à présent un *Strabon* (2), un garçon philosophe, qui puisse m'aider en physique, *mente manuque* (3), un petit diminutif de la race des *Vaucansons* (4). Une bonne maison, de

(1) Parodié d'*Horace*, ép. 10, l. Ier. « Salut à *Thiriot*, amateur de » la ville, de la part de nous autres amateurs de la campagne ».

(2) Nom du valet de *Démocrite* dans la comédie de *Démocrite amoureux* de *Regnard*.

(3) « De la tête et de la main ».

(4) Célèbre mécanicien.

Digitized by Google

la liberté, de la tranquillité, 4 ou 5 cents livres bien payées par an, et la disposition d'une bibliothèque de physique complète, et d'un cabinet de mathématiques, feraient son sort. Au reste, ce goût pour la physique n'éteint point celui de la littérature. Envoyez-moi donc ce qu'il y a de nouveau. On me parle d'une Ode excellente de *Gresset* sur l'Amour de la Patrie, et d'une Epître du père *Brumoy* sur la Liberté. Peut-être sont-ce de vieilles nouvelles qui arrivent tout usées. 1738.

Si vous venez à Cirey, j'ai quelque chose pour vous qui vous sera très-agréable et très-utile. *Vale.*

LETTRE XC.

A M. THIRIOT.

Ce 21, à Cirey.

Mon cher ami, quand *Descartes* était malade, il ne répondait pas régulièrement à son père *Mersenne.*

1°. Non-seulement aucune de ces épîtres dont vous parlez n'est de moi, mais c'est être mon ennemi que de me les attribuer; c'est vouloir me rendre responsable de certains traits qui y sont répandus et dont on dit qu'on a fait un usage extrêmement odieux. Je vous prie instamment de représenter ou de faire représenter au gentil *Bernard* combien son acharnement à soutenir qu'elles sont de moi, m'est préjudiciable. Je suis persuadé qu'il ne voudra pas me nuire, et c'est

Digitized by Google

——me nuire infiniment que de m'imputer ces ou-
1738. vrages; je remets cela à votre prudence.

Je vous prie de remercier tendrement pour moi le protecteur des arts, M. de *Caylus* (1); il a trop de mérite pour avoir jamais pris aucune des impressions cruelles qu'a voulu donner de moi le sieur de *Launay*. Je n'ai jamais mérité l'iniquité de *Launay;* mais je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne des bontés de M. de *Caylus*, dont je respecte les mœurs, le caractère et les talens. En vérité, mon cher *Thiriot*, vous ne pouvez pas me rendre un plus grand service que de me ménager une place dans un cœur comme le sien. Je vous supplie de lui présenter un exemplaire de mon *Newton;* je laisse à votre amitié le choix des personnes à qui vous en donnerez de ma part.

Quant au Mémoire sur le feu, que Mme. du *Châtelet* a composé, il est plein de choses qui feroient honneur aux plus grands physiciens, et elle aurait eu un des prix, si l'absurde et ridicule chimère des tourbillons ne subsistait pas encore dans les têtes. Il n'y a que le temps qui puisse défaire les Français des idées romanesques. M. de *Maupertuis*, le plus grand géomètre de l'Europe, a mandé tout net que les deux Mémoires français, couronnés, sont pitoyables; mais il ne faut pas le dire.

(1) Anne-Claude-Philippe de *Tubières*, comte de *Caylus*, fils de Mme. de *Caylus*, auteur des *Souvenirs*. Il eut ou affecta la passion des arts et des antiquités; il écrivit plusieurs ouvrages sur ces matières, des contes de fées, et des facéties. Il était de la société de *ces Messieurs*. Né à Paris en 1692, mort le 5 septembre 1765.

Digitized by Google

Je vous envoie une lettre de M. *Pitot*, qui vous mettra plus au fait que tout ce que je pourrais vous dire sur cette aventure très-singulière dans le pays des lettres et qui mérite place dans votre répertoire d'anecdotes. 1738.

En voici une qui est moins intéressante, mais qui peut faire nombre. *Rousseau* m'a envoyé cette longue et mauvaise ode dont vous parlez. Il m'a fait dire qu'il me fesait ce présent par humilité chrétienne, et qu'il m'a toujours fort estimé. Je lui ai fait dire que je m'entendais mal en humilité chrétienne, mais que je me connaissais fort bien en probité et en ode; que s'il m'avait estimé, il n'aurait pas dû me calomnier, et que puisqu'il m'avait calomnié, il aurait dû se rétracter; que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix; qu'à la vérité il y a de l'humilité à faire de pareilles odes, mais qu'il faut être juste, au lieu d'affecter d'être humble.

Vous reconnaîtrez à cela mon caractère. Je pardonne toutes les faiblesses, mais il est d'un esprit bas et lâche de pardonner aux méchans. Vous devriez, sur ce principe, mander à M. *Lefranc* qu'il est indigne de lui de ménager l'abbé *Desfontaines*, qu'il méprise. Les éloges d'un scélérat ne doivent jamais flatter un honnête homme, et *Desfontaines* n'est pas un assez bon écrivain pour racheter ses vices par ses talens et pour donner du prix à son suffrage.

Je souscris au vers de la *Satire sur l'Envie* :

Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs,

_____ et vous devez d'autant plus y souscrire que ce
1738. misérable vous a traité indignement dans la rapsodie de son *Dictionnaire néologique*, et dans les lettres qu'il osait m'écrire autrefois.

Renvoyez-nous vîte Mme. de *Chambonin* et venez vîte après elle. Mme. du *Châtelet* et moi nous serions cruellement mortifiés qu'on imputât à *Cirey* la lettre que vous nous avez envoyée sur le père *Castel* (1), et à laquelle nous n'avons d'autre part que de l'avoir lue. Il serait bien cruel qu'on pût avoir sur cela le moindre soupçon. Vous savez, mon cher ami, ce que vous nous avez mandé, et votre probité et votre amitié sont mes garans. Je suis bien sûr que si les Jésuites m'imputent cet ouvrage, vous ferez ce qu'il faudra pour leur faire sentir combien je suis sensible à cette calomnie.

Envoyez-moi la lettre contre les *Elémens de Newton ;* s'il y a du bon, j'en profiterai.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse avec tendresse; mandez-moi, je vous prie, à qui vous avez donné des *Newtons*, pour ne pas tomber dans les doubles emplois. Comment va votre santé ? La mienne s'en va au diable.

Répondez à votre tour, article par article. Voici une lettre pour notre prince, à l'adresse qu'il m'a donnée.

(1) Louis-Bertrand *Castel*, jésuite, géomètre et physicien. Il a écrit plusieurs ouvrages ; mais ce qui l'a fait le plus connaître, est son projet d'un *Clavecin oculaire*. C'était un homme d'un esprit vif, mais un peu déréglé. Né en 1688, mort en 1757.

Digitized by Google

LETTRE XCI. 1738.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 27 septembre.

Je ne peux encore écrire cet ordinaire ni aux *Dubos* (1), ni aux *Lefranc*. Appollon m'a tiré par l'oreille. *Deus, ecce Deus*; il a fallu obéir.

Je vous recommande, mon cher ami, l'affaire de M. de *Montmartel* (2).

Ayez pitié de moi, envoyez-moi le *s'Gravesende in*-4°. L'abbé *Moussinot* n'a plus d'argent; mais ne vous a-t-il pas donné vingt louis? *Pian, pian;* l'abbé *Nollet* (3) me ruine.

Je reçois ce gros paquet du prince. En voici un petit, vous verrez ce que c'est.

Père *Mersenne*, lien des cœurs, vous verrez sans doute l'abbé *Trublet*. Ne dites point, ce sont des misères, tout ce qui regarde la réputation

(1) Jean-Baptiste *Dubos*, né à Beauvais en 1670, mort à Paris le 23 mars 1742, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Homme très-savant, sur-tout en histoire, mais un peu systématique. Il fut employé dans la diplomatie, ce qui ne l'empêcha point de composer beaucoup d'ouvrages. Le plus connu est celui qui a pour titre : *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture.*

(2) L'un des frères *Pâris*.

(3) *Voltaire*, qui s'occupait alors de physique, achetait les livres et les instrumens relatifs à cette science. L'abbé *Nollet* était professeur de physique expérimentale au collége de Navarre. Il mit par ses expériences la physique à la mode dans Paris; son cours qu'il publia forme 6 vol. *in*-12. Les progrès que la science a faits depuis ce livre en ont considérablement diminué le mérite. L'abbé *Nollet* né en 1700, est mort en 1770.

Digitized by Google

—— est sérieux, et il ne faut pas que la postérité dise :
1738. *Thiriot* avait un ami dont on pensait mal. *Vale et me ama.* J am your for ever.

LETTRE XCII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 31 octobre.

Voici, mon cher père *Mersenne*, une lettre pour M. *Dubos* et pour M. *Lefranc*. Je vous envoie aussi la lettre de M. *Lefranc*.

Si vous pouvez obtenir quelque bon renseignement de *Varron-Dubos*, le plus beau siècle de la France vous en sera très-obligé.

Pourriez-vous engager *Aristide* de *Saint-Pierre* (1) à communiquer son *Mémoire politique* sur *Louis XIV*, en forme de Journal? Nous n'en tirerons point de copie, nous le renverrons bien cacheté, il n'aura point sorti de nos mains, et je tâcherais de faire de l'extrait de son Journal un usage dont aucun bon citoyen ne me saura mauvais gré. Je pense comme M. l'abbé de *Saint-Pierre*, qu'il faut écrire l'histoire en philosophe; mais je me flatte qu'il pense comme moi, qu'il

(1) Charles-Irénée *Castel* de *Saint-Pierre*, né en 1658, mort en 1743, homme qui avait la passion du bien, qui n'agissait et n'écrivait que pour rendre service à l'humanité. C'est aussi là le seul mérite de ses ouvrages; le style en est ennuyeux et les idées inexécutables. Il fut exclu de l'Académie à la honte de cette compagnie, à l'occasion de sa *Polysynodie*, où l'on prétendait que la mémoire de Louis XIV était outragée. Au reste, il était fort sévère pour ce monarque.

Digitized by Google

ne faut pas l'écrire en précepteur, et qu'un historien doit instruire le genre humain sans faire le pédagogue. 1738.

Je crois que vous pouvez faire un bon usage de mes précédentes lettres.

Aurai-je le *s' Gravesende in*-4°., avec figures? Mais cet ancien domestique de Mme. *Dupin* est-il encore à louer? Vous avez vu Cirey et le cabinet de physique. Tâchez de le séduire ou de m'en envoyer un autre. *Cousin* a une maladie qui ne lui permettra pas de long-temps de travailler.

Mon cher ami, je suis un grand importun; mais je le sais bien.

Je vous enverrai, si vous voulez la *Vie de Molière* et le catalogue raisonné de ses ouvrages (1); mais il faudrait me faire tenir la *Dissertation* de Luigi *Riccoboni* detto Lelio (2).

(1) Cette vie et ce catalogue fournis pour une édition de *Molière* ne furent point adoptés. M. *Rouillé*, chargé alors de la librairie, fit préférer à l'ouvrage de *Voltaire* celui d'un nommé *Laserre*, écrivain digne de ce nom.

(2) Comédien italien et auteur de pièces, qui, s'étant retiré du théâtre par dévotion, entreprit de le réformer, et composa un ennuyeux ouvrage sur cet objet. On a aussi de lui des *Observations sur la comédie et sur le génie de* Molière, qui sont plus estimées. Il avait épousé en secondes noces Mme. *Riccoboni*, l'auteur d'*Ernestine*, des *Lettres de milady Catesby* et de plusieurs autres romans pleins de passion et de charme.

BIBLIOTECA ROMA

Digitized by Google

1738.

LETTRE XCIII.

A M. THIRIOT.

Cirey, le 24 décembre.

Ce scélérat d'abbé *Desfontaines* a donc enfin obtenu ce qu'il désirait! Il m'a ôté votre amitié. Voilà la seule chose que je lui reproche. Je ne m'attendais pas que depuis le 14 décembre que son libelle a paru (1), je ne recevrais qu'une lettre de vous. Si vous m'aviez écrit avec amitié et tout uniment comme à l'ordinaire, je n'aurais point eu à me plaindre. Personne ne vous a jamais demandé de lettre ostensible; mais moi je demandais à votre cœur des marques de votre amitié, et j'ai eu la mortification de n'en recevoir aucune, pendant que les plus indifférens m'écrivaient les choses les plus fortes et les plus touchantes et m'offraient les plus grands services. Mme. et M. du *Châtelet*, Mme. de *Chambonin*, tout ce qui est ici, effrayés de votre silence, ne savent à quoi l'attribuer. Pour moi qui ne pense pas seulement à *Desfontaines*, et qui ne pensais qu'à l'amitié, je ne me crois outragé que par l'inquiétude où vous me laissez.

(1) La *Voltairomanie*.

Digitized by Google

LETTRE XCIV. 1739.

A M. THIRIOT.

Ce 28 janvier.

M. du *Châtelet* étant absent et Mme. la Marquise ayant ordre d'ouvrir ses lettres, elle a heureusement lu la vôtre, et elle vous donne la marque d'amitié de vous la renvoyer. Elle n'est ni française, ni décente, ni intelligible, et M. du *Châtelet* qui est très-vif, en eût été fort piqué. Je vous la renvoie donc, mon cher *Thiriot*; corrigez-la comme je corrige mes épîtres. Il faut tout simplement lui dire que « vous aviez prévenu » tous ses désirs; que si vous avez été si long-temps » sans écrire, c'est que vous avez été malade; » qu'il y a long-temps que vous savez qu'en effet » j'ai remboursé toutes les souscriptions que les » souscripteurs négligens n'avaient pas envoyées » en Angleterre, et que vous ne croyez pas qu'il » en reste; mais que s'il en restait, vous vous » en chargeriez avec plaisir pour votre ami.

» Qu'à l'égard de l'abbé *Desfontaines*, vous » pensez comme tout le public qui le déteste et » le méprise, et que vous n'avez pas cessé un » moment d'être mon ami ».

Au reste, songez bien qu'on ne vous demande point de lettre ostensible. Voilà comme on appaise tout sans se compromettre, et non pas en entrant dans un détail de lettre à écrire à M. de la *Popliniere*. Ne parlez point de M. de la *Po-*

Digitized by Google

plinière. C'est à lui à rendre ce qu'il doit à M. le
1739. marquis du *Châtelet*, et il n'y manquera pas; il connaît trop les devoirs du monde.

Pour la centième fois, si vous aviez écrit tout d'un coup comme à l'ordinaire, et si vous n'aviez pas voulu mettre dans l'amitié une politique fort étrangère, il n'y aurait pas eu le moindre malentendu. Oublions donc toute cette mésintelligence.

Au reste je poursuivrai *Desfontaines* à toute rigueur : qui ne sait point confondre ses ennemis, ne sait point aimer ses amis.

(Le même jour, ou cette même nuit).

Mme. du *Châtelet* est excessivement fâchée que vous ayez fait courir votre lettre à elle adressée: cela est contre toutes les règles, et un nom aussi respectable doit être plus ménagé. Je suis encore à comprendre comment cela peut vous être venu dans la tête, et pourquoi vous lui avez écrit une prétendue lettre ostensible qu'elle ne demandait assurément pas, et pourquoi vous avez consulté tant de gens sur la manière de faire une chose qu'il ne fallait pas faire du tout. Si jamais il arrivait que cette lettre compromît Mme. la marquise du *Châtelet* avec l'abbé *Desfontaines*, il n'y a peut-être point d'extrémités où sa famille et elle ne se portassent. Encore une fois, et encore cent fois, il fallait écrire tout simplement comme à l'ordinaire, ne point faire attendre, mander si vous aviez envoyé ou non cette horreur au prince, instruire tout Cirey par vous-même de ce qui se passait, de ce qu'il convenait de faire, prier votre

Digitized by Google

ami de prendre votre défense, et contre trente personnes qui disaient que vous le trahissiez, et contre l'abbé *Desfontaines* qui vous traite comme un colporteur et comme un faquin, vous joindre à nous avec le zèle le plus intrépide pour délivrer la société d'un monstre, écrire lettre sur lettre au lieu de vous en laisser écrire, envoyer copie de votre lettre au prince, épargner tous les soupçons, et remplir tous les devoirs. Vos péchés sont grands; que la pénitence le soit, et que je dise : *Remittuntur ei peccata multa, quia dilexit multùm* (1). 1739.

LETTRE XCV.

A M. THIRIOT.

Ce 28 janvier au matin.

Je vous envoie mon mémoire tel que je compte le présenter aux magistrats. J'en avais envoyé un exemplaire à M. d'*Argenson ;* mais on dit que le littéraire occupait trop de place. J'ai retranché tout ce qui ne servirait qu'à justifier mon esprit, et j'ai laissé tout ce qui est nécessaire pour venger l'honnête homme des attaques d'un scélérat.

Je mande à M. *Helvétius* que je vous envoie cet écrit; vous pourrez le lire avec lui s'il n'en est pas fatigué. Mais je vous prie de le lire avec l'abbé

(1) « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'il a aimé beaucoup ». Paroles de *Jésus-Christ* au sujet de Marie *Madeleine*. S. Luc, chap. 7, vers. 47.

Digitized by Google

——d'*Olivet*, qui se connaît très-bien à ces sortes
1739. d'ouvrages, et aux personnes que vous croirez les plus capables d'en juger. Après cela, vous en pourrez présenter une copie de ma part à M. de *Maurepas*. Cela fera honneur à notre amitié dans son esprit. Il m'a écrit; il est très-bien disposé. Je suis servi dans cette affaire avec autant de vivacité et de zèle par mes amis que si j'étais à Paris. J'espère que le plus ancien de tous sera aussi le plus tendre, et qu'il réparera sa négligence, et sa lettre ostensible à Mme. du *Châtelet* par la vigilance que donne l'amitié. Vous nous avez donné de terribles alarmes, quand vous avez fait penser que cette malheureuse lettre allait être publique. Compromettre Mme. du *Châtelet* dans cette affaire! j'en tremble encore. Ce sont des gens bien peu instruits de l'état des choses qui ont pu vous conseiller une démarche si condamnable. Pardon! j'en suis encore ému. Mme. du *Châtelet* vous prie très-instamment de retirer toutes les copies que vous avez données de cette malheureuse lettre. Pourquoi l'avez-vous envoyée au Prince royal? qu'y pouvait-il comprendre s'il n'avait pas vu le libelle? que vouliez-vous lui faire savoir? vouliez-vous lui faire entendre que je suis l'auteur du *Préservatif*, que vous êtes un médiateur, que Mme. du *Châtelet* est trop vive, que vous avez oublié votre lettre du 16 août 1726? Quel galimatias, quelle conduite! A quoi vous exposez-vous? ne connaissez-vous point Mme. du *Châtelet*, et pensez-vous que vous puissiez jamais avoir une autre protection qu'elle

Digitized by Google

auprès du prince? Si ce prince, qui peut faire votre fortune, savait jamais que sur une lettre où je vous mandais *qu'il avait envoyé exprès un de ses favoris à Mme. du* Châtelet, vous écrivîtes: *Il nous en a envoyé un aussi;* si Mme. du *Châtelet,* dans sa colère, l'avait fait savoir au prince, que seriez-vous devenu? Quel démon a pu vous conseiller d'envoyer à S. A. R. cette lettre ostensible, dont Mme. du *Châtelet* est furieuse? C'est donc un factum que vous écrivez au Prince royal contre Mme. du *Châtelet?* Voilà ce que vous lui avez fait penser. Au nom de Dieu, réparez cette conduite intolérable, si vous pouvez. Vous n'avez certainement de parti à prendre qu'à être très-attaché à Mme. du *Châtelet.* 1739.

Un jeune homme à qui je n'ai rendu que de faibles services, et à qui je ne crois pas avoir donné, en ma vie, la valeur de cent écus, m'envoya, il y a trois semaines, une réponse à l'abbé *Desfontaines*, et me demanda la permission de l'imprimer; je le refusai. La réponse était trop forte; et d'ailleurs, comme ce jeune homme n'avait point été cité dans le libelle, je ne voulus pas qu'il se mêlât de la querelle; mais je lui en aurai obligation toute ma vie.

Un autre jeune homme à qui j'ai rendu encore de moindres services, s'est proposé de me venger, et je l'ai refusé encore; c'est le jeune d'*Arnaud.* Je vous l'adresserai celui-là. Il viendra vous voir. Je lui ai donné une lettre de recommandation pour M. *Helvétius.* Il a du mérite et il est malheureux; il doit être protégé.

Digitized by Google

_____ Or ça, voilà qui est fait; je compte sur vous;
1739. mon amitié est la même; mais que votre négligence ne soit point la même. Je vous embrasse aussi tendrement que jamais.

LETTRE XCVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 7 mars.

Mon cher ami, vîte un petit mot. Je reçois votre aimable lettre. Je vais vous envoyer le commencement de cet essai sur le siècle de *Louis XIV*. Votre suffrage est toujours le premier que j'ambitionne.

Embrassez pour moi mon confrère de la *Noue* (1). On dit que sa pièce est excellente (2). J'y prends part de tout mon cœur, et par cette raison que la pièce est bonne, et par cette autre raison si persuasive pour moi que vous aimez l'auteur. Si vous pouvez l'engager à l'envoyer à l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Merry, par le coche, je l'aurais au bout de sept jours. Ce sont des fêtes pour Cirey; car quoiqu'entourés de sphères et de compas, nous aimons les beaux vers comme vous. Si la pièce ne vous était pas dédiée, je voudrais qu'elle pût l'être à Mme. du *Châtelet*. Cela pourrait nous lier avec

(1) Jean *Sauvé* de la *Noue*, né à Meaux en 1701, mort en 1761. Acteur et auteur, il a fait entre autres ouvrages *Mahomet II*, et la *Coquette corrigée*.

(2) *Mahomet II*.

M. de

M. de la *Noue* quand nous habiterons Paris. Je sais que c'est un garçon très-estimable. Mme. du *Châtelet* ne sait pas un mot de ce que je vous écris; mais voici mon idée, mon cher ami. Vous savez peut-être que quand je dédiai *Alzire* à Mme. du *Châtelet*, quelques personnes murmurèrent, que des hommages publics déplurent à quelques yeux malins; or, si un étranger lui dédiait une pièce de théâtre, qu'aurait la malignité à dire? Je vous avoue que je serais enchanté, et que M. de la *Noue* pourrait compter sur ma reconnaissance; enfin, s'il est à Rouen, je mets cette négociation entre vos mains. 1739.

Mes complimens, je vous prie, à ce jeune chirurgien. Je sais ses quatre prix, et je connais son mérite. J'attends son livre avec une impatience que j'ai pour tous les beaux-arts.

Ce que j'ai entre les mains de l'illustre marquis (1) est toujours au service de mon cher et tendre ami *Cideville*. Mes lettres sont courtes, mais mes travaux sont longs, et c'est pour vous, ingrat, que je travaille; vous verrez, vous verrez. Mme. du *Châtelet* vous fait les plus sincères complimens.

Adieu, mon très-cher ami.

(1) M. de *Lézeau*.

1740.

LETTRE XCVII.

A M. BERGER.

Le 29 juin.

Je ne souhaite point du tout, Monsieur, que M. *Rameau* travaille vîte; je désire au contraire qu'il prenne tout le temps nécessaire pour faire un ouvrage qui mette le comble à sa réputation. Je ne doute pas qu'il n'ait montré mon poëme dans la maison de M. de la *Poplinière*, et qu'il n'en rapporte des idées désavantageuses. Je sais que je n'ai jamais eu l'honneur de plaire à M. de la *Poplinière*, et qu'il pense sur la poésie tout différemment de moi. Je ne blâme point son goût; mais j'ai le malheur qu'il condamne le mien. Si vous en voulez une preuve, la voici. M. *Thiriot* m'envoya, il y a quelques années, des corrections qu'on avait faites, dans cette maison, à mon *Epître sur la Modération*. J'avais dit:

Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?

On voulait:

Le chien lèche en criant le maître qui le bat.

Les autres vers étaient corrigés dans ce goût. Cela me fait craindre qu'une manière de penser si dif-

Digitized by Google

férente de la mienne, jointe à peu de bonne volonté pour moi, ne dégoûte beaucoup M. *Rameau*. 1740.
On m'assure qu'un homme qui demeure chez M. de la *Poplinière*, et à l'amitié duquel j'avais droit, a mieux aimé se ranger du nombre de mes ennemis, que de me conserver une amitié qui lui devenait inutile (1). Je ne crois point ce bruit. Je ne me plains ni de M. de la *Poplinière*, ni de personne; mais je vous expose seulement mes doutes, afin que vous fassiez sentir au musicien qu'il ne doit pas tout-à-fait s'en rapporter à des personnes qui ne peuvent m'être favorables. Au reste, je compte faire des changemens au cinquième acte, et je pense qu'il n'y a que ce qu'on appelle des coupures à exiger dans les premiers.

Il y a une affaire qui me tient plus au cœur: c'est celle dont vous me parlez. Vous ne me mandez point si M. votre frère est à Paris ou à Lyon, s'il fait commerce, ou s'il est chargé d'autres affaires. J'espère que je verrai S. M. le roi de Prusse, vers la fin de l'automne, dans les pays méridionaux de ses états, en cas que Mme. la marquise du *Châtelet* puisse faire le voyage. C'est-là que je pourrais vous être utile, et c'est ce qui redouble mon envie d'admirer de plus près un prince né pour faire du bien.

(1) Il s'agit ici de *Thiriot*.

Digitized by Google

1740.

LETTRE XCVIII.

AU ROI DE PRUSSE.

A Berlin, ce 28 novembre.

Puisque votre humanité aime la petite écriture:

O champs westphaliens, faut-il vous traverser?
Destin, où m'allez-vous réduire?
Je quitte un demi-dieu que je dois encenser,
Le modèle des rois dans l'art de se conduire,
Et le mien dans l'art de penser.

J'ai paru devant vous, ô respectable mère,
Vous à qui doit Berlin sa gloire et son appui,
Vous dont tient mon héros son divin caractère,
Vous qu'on aime à la fois et pour vous et pour lui.

Les sœurs de Marc-Aurèle, Henri son digne frère,
Tour-à-tour enchantent mes yeux:
Je crois voir dans leur sanctuaire
Les dieux encore enfans, et Cybèle avec eux.

Ce superbe arsenal où la main de la guerre
Tient la destruction des plus fermes remparts,
Me paraît à-la-fois le monument des arts,
Le séjour de la mort, de Mars et du tonnerre.

Mais d'où partent ces doux concerts?
C'est Achille qui chante, Apollon qui l'inspire;
Il porte entre ses mains et l'épée et la lyre;
Il fait le destin de l'Empire,
Il fait plus, il fait de beaux vers.

Digitized by Google

Je reçois, Sire, dans ce moment, une lettre de votre majesté que M. de *Rasfeld* me renvoie. 1740.

Je suis bien fâché de ne l'avoir pas reçue plutôt, j'aurais été consolé. Votre majesté m'apprend qu'elle a pris le parti de désavouer l'une et l'autre édition, et d'en faire imprimer une nouvelle leçon à Berlin, quand elle en aura le loisir. Cela seul suffit pour mettre sa gloire en sûreté, en cas qu'il y ait quelque chose dans ces éditions qui déplaise à sa majesté. L'ouvrage est déjà si généralement goûté, que votre majesté ne peut que se rendre encore plus respectable en corrigeant ce que j'ai gâté et en fortifiant ce que j'ai affaibli. Puissé-je être aussi fripon qu'un jésuite, aussi gueux qu'un chimiste, aussi sot qu'un capucin, si j'ai rien en vue que votre gloire! Sire, je vous ai érigé un autel dans mon cœur; je suis sensible à votre réputation comme vous-même. Je me nourris de l'encens que les connaisseurs vous donnent; je n'ai plus d'amour-propre que par rapport à vous.

Lisez, Sire, cette lettre que je reçois de M. le cardinal de *Fleury*. Trente particuliers m'en écrivent de pareilles; l'Europe retentit de vos louanges. Je peux jurer à votre majesté, qu'excepté le malheureux écrivain de petites nouvelles, il n'y a personne qui ne sache que je suis incapable d'avoir fait un tel ouvrage de politique, et qui ne connaisse ce que peut votre singulier génie.

Mais, Sire, quelque grand génie qu'on puisse être, on ne peut écrire ni en vers ni en prose, sans consulter quelqu'un qui nous aime.

Au reste, que la lettre de M. le cardinal de

——— *Fleury* ne vous étonne pas, Sire : il m'a toujours
1740. écrit avec quelque air d'amitié. Si j'étais mal avec lui, c'est que je croyais avoir sujet d'être mécontent de lui, et je n'avais pu plier mon caractère à lui faire ma cour. Il n'y a jamais que le cœur qui me conduise.

Votre majesté verra par sa lettre en original, que quand j'ai fait tenir l'*Anti-Machiavel* à ce ministre comme à tant d'autres, je me suis bien donné de garde de désigner votre majesté pour l'auteur de cet aimable livre.

Je vous supplie, Sire, de juger ma conduite dans cette affaire, par la scrupuleuse attention que j'ai eue à ne jamais donner à personne copie des vers dont votre majesté m'a honoré; j'ose dire que je suis le seul dans ce cas.

Je vais partir demain. Mme. du *Châtelet* est fort mal. Je me flatte encore d'être assez heureux pour assurer un moment votre majesté à Potsdam, du tendre attachement, de l'admiration et du respect avec lesquels je serai toute ma vie,

Sire, de votre majesté, le très-humble et très-obéissant serviteur.

Digitized by Google

LETTRE XCIX. 1740.

AU ROI DE PRUSSE,

*Sous le nom d'*ALGAROTTI (1).

A quatre lieues par-delà Vézel, je ne sais où, ce 6 décembre.

O détestable Westphalie!
Vous n'avez chez vous ni vin frais,
Ni lits, ni servante jolie;
De couvens vous êtes remplie,
Et vous manquez de cabarets.
Quiconque veut vivre sans boire
Et sans dormir et sans manger,
Fera très-bien de voyager
Dans votre chien de territoire.
Monsieur l'évêque de Munster,
Vous tondez donc votre province!
Pour le peuple est l'âge de fer,
Et l'âge d'or est pour le prince.
Je vois bien maintenant pourquoi
Dans cette maudite contrée
On donna la paix et la loi
A l'Allemagne déchirée (2).
Du très-saint Empire romain,
Les sages plénipotentiaires
Dégoûtés de tant de misères
Voulurent en partir soudain,

(1) Dans l'édition de Kell, volume d'*Epîtres, Stances et Odes*, on n'a imprimé de cette lettre que les vers qui la commencent, encore a-t-on fait dans ces vers des changemens et des suppressions. Nous croyons devoir la donner ici en entier, telle qu'elle est dans l'original de *Voltaire*.

(2) Traité d'Osnabruck et de Munster.

Digitized by Google

1740.

Et se hâtèrent de conclure
Un traité fait à l'aventure,
Dans la peur de mourir de faim.
Ce n'est pas de même à Berlin.
Les beaux-arts, la magnificence,
La bonne chère, l'abondance
Y font oublier le destin
De l'Italie et de la France.
De l'Italie! Algarotti,
Comment trouvez-vous ce langage?
Je vous vois frappé de l'outrage,
Me regarder en ennemi.
Modérez ce bouillant courage,
Et répondez-nous en ami.
Vos pantalons à robe d'encre,
Vos lagunes à forte odeur,
Où deux galères sont à l'ancre (1).
.....
.....
Un palais sans cour et sans parc,
Où végète un doge inutile;
Un vieux manuscrit d'Evangile
Griffonné, dit-on, par saint Marc;
Vos nobles avec prud'hommie,
Allant du sénat au marché
Chercher pour deux sous d'eau-de-vie;
Un peuple mou, faible, entiché
D'ignorance et de fourberie,
Le..... souvent ébréché,
Grâce aux efforts du vieux péché
Que l'on appelle.....
Voilà le portrait ébauché
De la très-noble seigneurie.
Or cela vaut-il, je vous prie,

(1) Dans l'édition de Kelh, à la place de ces trois vers on lit celui-ci qui n'a point de rime :

Vos pantalons à robe large.

Digitized by Google

Notre adorable Frédéric,
Ses vertus, ses goûts, sa patrie? 1740.
J'en fais juge tout le public.

J'espère que je ne serai pas dénoncé au conseil des Dix. On dit que la République entretient un apothicaire qui a l'honneur d'être l'empoisonneur ordinaire de la Sérénissime, et qui donne parties égales de jusquiame, de ciguë et d'opium aux mauvais plaisans; mais je n'en crois rien. D'ailleurs, si je meurs, ce sera, je crois, dans le Rhin ou dans la Meuse, entre lesquels je me trouve renfermé, et qui se débordent de leur mieux. Je serai puni par le déluge d'avoir quitté mon roi; je vais, si je puis, me réfugier à Clèves; je me flatte que ses troupes auront trouvé de meilleurs chemins. Pour sa majesté, elle a trouvé le chemin de la gloire de bien bonne heure. J'entrevois de bien grandes choses; mon roi agit comme il écrit. Mais se souviendra-t-il encore de son malheureux serviteur, qui s'en est allé presque aveugle, et qui ne sait plus où il va, mais qui sera jusqu'au tombeau, avec le plus profond et le plus tendre respect, de sa majesté,

Le très-humble, très-obéissant serviteur et admirateur.

Digitized by Google

1740.

LETTRE C.

AU ROI DE PRUSSE.

Dans un vaisseau sur les côtes de Zélande où j'enrage, ce dernier décembre.

SIRE,

Vous en souviendrez-vous, grand homme que vous êtes,
De ce fils d'Apollon qui vint au mont Rémus (1),
Amateur malheureux de vos belles retraites;
Mais heureux courtisan de vos seules vertus?

Vous en souviendrez-vous aux champs de Silésie,
Tant de projets en tête, et la foudre à la main,
Quand l'Europe en suspens, d'étonnement saisie,
Attend de mon héros les arrêts du destin?

On applaudit, on blâme, on s'alarme, on espère;
L'Autriche va se perdre, ou se mettre en vos bras;
Le Batave incertain, les Anglais en colère,
Et la France attentive observent tous vos pas.

Prêt à le raffermir, vous ébranlez l'Empire:
C'est à vous seul ou d'être ou de faire un César.
La gloire et la prudence attellent votre char;
On murmure, on vous craint, mais chacun vous admire.

Vous, qui vous étonnez de ce coup imprévu,
Connaissez le héros qui s'arme pour la guerre;
Il accordait sa lyre en lançant le tonnerre,
Il ébranlait le monde et n'était pas ému.

Sire, je ne peux poursuivre sur ce ton; les vents

(1) *Reinsberg* ou *Remusberg*, petite ville de Brandebourg.

Digitized by Google

contraires et les glaces morfondent l'imagination de votre serviteur; je n'ai pas l'honneur de ressembler à votre majesté: elle affronte les tempêtes sur terre, je ne les supporte sur aucun élément. Peut-être resterai-je quelque temps sur le sein d'Amphitrite. Vous aurez, Sire, tout le temps de changer la face de l'Europe avant mon arrivée à Bruxelles. Puissé-je y trouver les nouvelles de vos succès, et sur-tout de vos vers! Je suis très-respectueusement attaché à Frédéric le héros; mais j'aime bien l'homme charmant qui, après avoir travaillé tout le jour en roi, fait le soir les plus jolis vers du monde pour se délasser. Le hasard m'a fait prendre dans mon vaisseau un capitaine suisse qui revient de Stockholm, d'auprès du roi de Suède. Nous avons quitté nos rois l'un et l'autre; mais j'ai plus perdu que lui; il n'est pas aussi édifié de la cour de Suède que je le suis de celle de votre majesté. Il avait fait le voyage de Stockholm pour présider à l'éducation de deux petits bâtards que le roi de Hesse, premier sénateur de Suède, prétend avoir faits à Mme. de *Taub;* le capitaine jure que ces deux petits garçons appartiennent à un jeune officier nommé *Mingen*, auquel ils ressemblent comme deux gouttes d'eau. Cependant le roi s'est séparé de Mme. de *Taub* en pleurant, comme *Henri IV* quand il quitta la belle *Gabrielle.* Et le capitaine suisse a quitté le roi, Mme. de *Taub*, les petits garçons et *Mingen* leur père sans pleurer. 1740.

Il n'en est pas ainsi de moi: je regrette mon roi, et le regretterai sur terre, comme au milieu des

glaçons et du royaume des vents. Le ciel me
1740. punit bien de l'avoir quitté; mais qu'il me rende la justice de croire que ce n'est pas pour mon plaisir.

J'abandonne un grand monarque qui cultive et qui honore un art que j'idolâtre, et je vais trouver quelqu'un qui ne lit que *Christianus Volfius* (1). Je m'arrache à la plus aimable cour de l'Europe pour un procès.

Un ridicule amour n'embrâse point mon âme,
Cythère n'est point mon séjour,
Et je n'ai point quitté votre adorable cour,
Pour soupirer en sot aux genoux d'une femme.

Mais, Sire, cette femme a abandonné pour moi toutes les choses pour lesquelles les autres femmes abandonnent leurs amis; il n'y a aucune sorte d'obligation que je ne lui aie. Les coëffes et la jupe qu'elle porte ne rendent pas les devoirs de la reconnaissance moins sacrés.

L'amour est souvent ridicule;
Mais l'amitié pure a ses droits
Plus grands que les ordres des rois.
Voilà ma peine et mon scrupule.

Ma petite fortune mêlée avec la sienne n'apporte aucun obstacle à l'envie extrême que j'ai de pas-

(1) *Christiern de Wolff*, philosophe et mathématicien célèbre, né à Breslaw le 24 janvier 1679, mort le 9 avril 1754. Il fut quelque temps persécuté pour des opinions qu'il avait soutenues; mais la plupart des souverains du Nord l'en vengèrent en le comblant de bienfaits et de distinctions.

Digitized by Google

ser mes jours auprès de votre majesté. Je vous jure, Sire, que je ne balancerai pas un moment à sacrifier ces petits intérêts au grand intérêt d'un être pensant, de vivre à vos pieds et de vous entendre. 1741.

Helas! que Gresset est heureux!
Mais, grand roi, charmante coquette,
Ne m'abandonnez pas pour un mauvais poëte,
Donnez vos faveurs à tous deux.

J'ai travaillé *Mahomet* sur le vaisseau, j'ai fait l'*Épître dédicatoire*. Votre majesté permet-elle que je la lui envoie?

Je suis avec le plus tendre regret et le plus profond respect, Sire, de votre humanité, le sujet, l'admirateur, le serviteur, l'adorateur.

LETTRE CI.

AU ROI DE PRUSSE.

A Bruxelles, ce 28 janvier.

M. de Keizerling et un Questionneur.

LE QUESTIONNEUR.

Aimable adjudant d'un grand roi,
Et du dieu de la poésie,
Sur mon héros instruisez-moi:
Que fait-il dans la Silésie?

Digitized by Google

1741.

KEIZERLING.

Il fait tout ; il se fait aimer.

LE QUESTIONNEUR.

En deux mots c'est beaucoup m'apprendre.
Mais ne pourriez-vous point étendre
Un détail qui me doit charmer?
Je sais que pour bien peindre un sage,
Un trait de vos crayons suffit:
Un mot est assez pour l'esprit;
Mais le cœur en veut davantage.

KEIZERLING.

Sachez donc que notre héros
Dont la peau douce et très-frileuse
Semblait faite pour le repos,
Affronta la glace et les eaux
Dans la saison la plus affreuse.
Sa politique imagina
Un projet belliqueux et sage
Que personne ne devina.
L'activité le prépara,
Et la gaîté fut du voyage.
La fière Autriche en murmura,
Le conseil aulique cria,
Dépêcha plus d'une estafette,
Plus d'une lettre barbouilla,
Et dit que ce voyage-là
Etait contraire à l'étiquette.
Cependant Frédéric parut
Dans la Silésie étonnée :
Vers lui tout un peuple accourut
En bénissant sa destinée;
Il prit les filles par la main,
Il caressa le citadin.

Digitized by Google

Il flatta la sottise altière
De celui qui dans sa chaumière 1741.
Se dit issu de Vitikin;
Aux huguenots il fit accroire
Qu'il était bon luthérien;
Au papiste, à l'ignatien,
Il dit qu'un jour il pourrait bien
Leur faire en secret quelque bien,
Et croire même au purgatoire.
Il dit, et chaque citoyen
A sa santé s'en alla boire.
Ils criaient tous à haute voix:
Vivons et buvons sous ses lois.
Mais tandis qu'on tient ce langage,
Que de fleurs on couvre ses pas,
Il part et son brillant courage
Appelle déjà les combats.
Va donc préparer ta trompette,
Et tes lauriers et tes crayons.
Un héros exige un poëte,
Des exploits veulent des chansons.
Célèbre ce héros qu'on aime,
Fais des vers dignes de mon roi.

LE QUESTIONNEUR.

Pardieu, qu'il les fasse lui-même!
Il sait les faire mieux que moi.

J'avoue, Sire, que j'attends au moins un huitain du vainqueur de la Silésie. J'aime à voir mon héros toucher aux deux extrémités à la fois.

A peine fus-je arrivé à Bruxelles, que j'allai à Lille avec Mme. du *Châtelet:* j'y vis un opéra français assez passable pour votre majesté; elle remarquera seulement si une nation qui a des opéras

——dans ses places frontières, n'est pas faite pour la
1741. joie; j'y vis aussi la comédie de la *Noue*, à laquelle il comptait beaucoup réformer et ajouter, pour la rendre digne de divertir un connaisseur tel que mon roi.

Si après avoir donné des lois à l'Allemagne, votre majesté veut quelque jour se réjouir à Berlin (ce qui n'est pas un mauvais parti), qu'elle remercie la petite *Gautier*.

Pourquoi en remercier la petite *Gautier?* me dira votre majesté. Voici le fait, Sire, c'est que la *Noue*, comme de raison, ne voulait pas quitter sa maîtresse, tant qu'elle a été, ou qu'elle lui a paru fidelle; mais depuis qu'il l'a reconnue très-infidelle, votre majesté peut se flatter d'avoir la *Noue*.

Je crois devoir envoyer les mémoires et les lettres que je reçus de la *Noue*, lorsque je lui écrivis par ordre de votre majesté; elle verra, si elle veut s'en donner la peine, qu'il demandait d'abord quarante mille écus. Ensuite par sa lettre du 23 octobre, il ne veut pas s'engager. Mais le 28 octobre, il s'engagea pour ce qu'il fut quitté de sa donzelle du 23 au 28 octobre.

A présent, Sire, cet amant malheureux attend vos derniers ordres pour fournir ou ne fournir pas baladins et baladines pour les plaisirs de Berlin. Il presse beaucoup, et demande des ordres positifs à cause des frais qu'un délai entraînerait.

J'envoie à votre majesté une lettre plus digne d'arrêter son attention; elle est du président *Hénault*, l'homme de France qui a le plus de goût

et

Digitized by Google

et de discernement, et mériterait d'être lue de votre majesté, quand même il n'y serait pas question d'elle. 1741.

Puisque je prends la liberté d'envoyer tant de manuscrits, que votre majesté me permette de lui faire passer aussi une lettre de Mme. du *Châtelet* que j'ai reçue de la Haie; il y a des choses qui peut-être méritent d'être sues de votre majesté. Il court à Paris beaucoup de satires en vers et en prose sur l'expédition de la Silésie. On y fait l'honneur à quelques-uns de vos serviteurs de leur lâcher quelque lardon, quoiqu'ils n'aient, me semble, aucune part en cette affaire; mais

Mon roi protégera l'Empire,
Et sera l'arbitre du Nord;
Et qui saura braver la mort,
Sait aussi braver la satire.

Sire, de votre majesté, le très-humble, très-obéissant, etc. serviteur.

P. S. Oserai-je supplier votre majesté de me faire envoyer un exemplaire du manifeste imprimé de ses droits sur la Silésie?

1741.

LETTRE CII.

AU ROI DE PRUSSE.

A Bruxelles, ce 25 mars.

A moi, Gresset! soutiens de ta lyre éclatante,
Les sons déjà cassés de ma voix tremblottante;
Envoie en Silésie un perroquet nouveau,
Qui vole vers mon prince aux murs du grand Glogau.
Un oiseau plus fameux, et plus plein de merveilles,
Qui possède cent yeux, cent langues, cent oreilles,
Le courrier des héros, déjà dans l'univers,
A prévenu tes chants, a devancé mes vers;
La Renommée avance, et sa trompette efface
La voix du perroquet qui gazouille au Parnasse.
On l'entend en tous lieux, cette fatale voix,
Qui déjà sur le trône étonne tous les rois.
Du sein de l'indolence, éveillez-vous, dit-elle,
Monarques, paraissez, Frédéric vous appelle;
Voyez, il a couvert, au milieu des hasards,
Ses lauriers d'Apollon du casque du dieu Mars.
Sa main dans tous les temps noblement occupée,
Tient la lyre d'Achille et porte son épée;
Il pouvait mieux que vous, dans un loisir heureux,
Cultiver les beaux-arts et caresser les jeux;
Sans sortir de sa cour il eût trouvé la gloire,
Le repos eût encore ennobli sa mémoire;
Mais des bords du Permesse il s'élance aux combats,
Il brave les saisons, il cherche le trépas;
Et vous, vous entendez, sans que rien vous alarme,
Ou les rêves d'un bonze, ou les sermons d'un carme;
Vous allez à la messe et vous en revenez;
Végétaux sur le trône à languir destinés,
N'attendez rien de moi; mes voix et mes trompettes
Pour des rois endormis sont à jamais muettes;

Digitized by Google

Ou plutôt, vils objets de mon juste courroux,
Rougissez et tremblez si je parle de vous.
Ainsi la Renommée, en volant sur la terre,
Célébrait le héros des arts et de la guerre;
Vous, enfans d'Apollon par sa voix excités,
Perroquets de la gloire, écoutez et chantez.

1741.

Ah! Sire, les honneurs changent les mœurs; faut-il parce que votre majesté se bat tous les jours contre de vilains housards auxquels elle ne voudrait pas parler, et qui ne savent pas ce que c'est qu'un vers, qu'elle ne m'écrive plus du tout? Autrefois elle daignait me donner de ses nouvelles; elle me parlait de sa fièvre quarte; à présent qu'elle affronte la mort, qu'elle prend des villes, et qu'elle donne la fièvre continue à tant de princes, elle m'abandonne cruellement. Les héros sont des ingrats. Voilà qui est fait, je ne veux plus aimer votre majesté. Je me contenterai de l'admirer. N'abusez pas, Sire, de ma faiblesse. On nous a conté qu'on avait fait une conspiration contre votre majesté. C'est bien alors que j'ai senti que je l'aimais.

Je voudrais seulement, Sire, que vous eussiez la bonté de me dire, la main sur la conscience, si vous êtes plus heureux que vous ne l'étiez à Reinsberg. Je conjure votre majesté de satisfaire à cette *question* philosophique.

Profond respect.

1742.

LETTRE CIII.

A MADAME DE CHAMBONIN.

De Paris.

Ma chère amie, Paris est un gouffre où se perdent le repos et le recueillement de l'âme, sans qui la vie n'est qu'un tumulte importun. Je ne vis point. Je suis porté, entraîné loin de moi dans des tourbillons. Je vais, je viens ; je soupe au bout de la ville, pour souper le lendemain à l'autre. D'une société de trois ou quatre intimes amis, il faut voler à l'Opéra, à la comédie, voir des curiosités comme un étranger, embrasser cent personnes en un jour, faire et recevoir cent protestations, pas un instant à soi, pas le temps d'écrire, de penser, ni de dormir. Je suis comme cet ancien qui mourut accablé sous les fleurs qu'on lui jetait. De cette tempête continuelle, de ce roulis de visites, de ce chaos éclatant, j'allais encore à Richelieu avec Mme. du *Châtelet*, je partais en poste ou à-peu-près, et nous revenions de même pour aller enterrer à Bruxelles toute cette dissipation. Mme. la duchesse de *Richelieu* s'avise de faire une fausse couche, et voilà un grand voyage de moins. Nous partons probablement au commencement d'octobre, pour aller plaider tristement, après avoir été ballotté ici assez gaiement, mais trop fort. C'est avoir la goutte après avoir sauté. Voilà notre vie, mon cher gros chat ; et

Digitized by Google

vous, tranquille dans votre gouttière, vous vous moquez de nos écarts; et moi, je regrette ces mo- 1742.
mens pleins de douceur où l'on jouissait à Cirey de ses amis et de soi-même. Qu'est-ce donc que ce ballot de livres arrivé de Cirey ? Est-ce un paquet d'ouvrages contre moi ? Je vous dirai en passant qu'il n'est pas plus question ici des horreurs de l'abbé *Desfontaines*, que s'il n'avait jamais existé. Ce malheureux ne peut pas plus se fourrer dans la bonne compagnie à Paris, que *Rousseau* à Bruxelles. Ce sont des araignées qu'on ne trouve point dans les maisons bien tenues. Mon cher gros chat, je baise mille fois vos pattes de velours.

LETTRE CIV.

A MADAME DE CHAMBONIN.

De Reims.

On a retenu, ma chère amie, la vivacité de mes sentimens, et l'on a réglé que celui des voyageurs qui ne vous est pas le moins attaché, serait le dernier à vous écrire. Nous voilà donc dans la ville de la Sainte-Ampoule. Je vous jure que Mme. la marquise du *Châtelet* n'a jamais été plus aimable. Elle a enchanté toute la ville de Reims; et comme de raison, ceux à qui elle plaît tant, lui ont donné un jour deux pièces en cinq actes, l'une avant souper, et l'autre après. La dernière a été suivie d'un bal qu'on n'attendait pas, et qui s'est formé tout seul. Jamais elle n'a mieux

Digitized by Google

—— dansé au bal ; jamais elle n'a mieux chanté à
1742. souper ; jamais tant mangé, ni plus veillé. Elle loge chez mon ami M. de *Pouilly* (1), homme d'une vaste érudition, et cependant aimable doux, facile, comme s'il n'était pas savant, digne enfin de loger *Emilie*. Au lieu d'y coucher une nuit, elle en passe trois dans cette bonne ville. Nous partons demain sous l'étoile d'*Emilie* qui nous conduit. Vous qui tenez sa place à Cirey, faites des vœux pour une prompte conclusion de nos affaires : je dis nos affaires, car celles d'*Emilie* sont les nôtres, et nous avons certainement, vous et moi, un très-gros procès contre M. de *Hoensbroech*. Il y a au Chambonin et à Paris deux personnes qui me seront toujours bien chères, et auxquelles je vous prie de parler toujours de moi ; c'est M. de *Chambonin* et M. votre fils. Je vous aime, Madame, dans tout ce qui vous appartient. Adieu, gros chat. Je vous embrasse si tendrement, qu'*Emilie* m'en grondera.

(1) Louis *Lévesque* de *Pouilly*, né à Reims en 1692, mort en 1750, auteur de la *Théorie des sentimens agréables*.

Digitized by Google

LETTRE CV. 1742.

A MADAME DE CHAMBONIN.

De Bruxelles.

Mon cher ami gros chat, vous vous divertissez à Paris, car vous n'écrivez point. Mais pourrai-je moi, vous divertir à mon tour? On va jouer *Zulime*, qui pourtant ne vaut pas *Mahomet*. N'allez donc pas partir de Paris sans avoir vu *Zulime*. Mais ne pouvez-vous donc point voir un homme plus tendre, plus aimable, plus sûr de son succès que toutes les tragédies du monde? C'est mon ange gardien, c'est M. d'*Argental*. C'est lui qui vous dira le sort de *Zulime*; car il sait bien ce que le public en doit penser. Comme on a son bon ange, on a aussi son mauvais ange; malheureusement c'est *Thiriot* qui fait cette fonction. Je sais qu'il m'a rendu de fort mauvais offices; mais je les veux ignorer. Il faut se respecter assez soi-même pour ne se jamais brouiller ouvertement avec ses anciens amis; et il faut être assez sage, pour ne point mettre ceux à qui on a rendu service, à portée de nous nuire. Agissez donc avec ce *Thiriot* comme j'agis moi-même; je ne fais point d'attention à son ingratitude; mais comme il est assez singulier que ce soit lui qui se plaigne de mon silence, faites-lui sentir, je vous prie, combien il est mal à lui de ne m'avoir point écrit, et de trouver mauvais que je ne lui

écrive pas. Ne me compromettez point; mais in-
1742. formez-moi un peu, mon cher gros chat, de sa conduite et de ses sentimens. Je remets cette négociation à votre prudence, à laquelle je donne carte blanche. Adieu, ma chère amie, que j'aimerai toujours. J'embrasse votre pleine lune. Quand nous reverrons-nous? quand causerons-nous ensemble dans la galerie de Cirey?

LETTRE CVI.

A MADAME DE CHAMBONIN.

De Beringhem.

Mon aimable gros chat, j'ai reçu votre lettre à Bruxelles. Nous voici maintenant en fin fond de Barbarie dans l'empire de son altesse monseigneur le marquis de *Trichâteau* (1), qui, je vous jure, est un assez vilain empire. Si Mme. du *Châtelet* demeure long-temps dans ce pays-ci, elle pourra s'appeler la reine des Sauvages. Nous sommes dans l'auguste ville de Beringhem, et demain nous allons au superbe château de Ham, où il n'est pas sûr qu'on trouve des lits, ni des fenêtres, ni des portes. On dit cependant qu'il y a ici une troupe de voleurs. En ce cas, ce sont des voleurs qui font pénitence; je ne connois que nous de gens volables. Le plénipotentiaire *Montors* avait assuré M. du *Châtelet* que les citoyens de son

(1) Cousin-germain de M. le marquis du *Châtelet*.

auguste ville lui prêteroient beaucoup d'argent. Mais je doute qu'ils pussent prêter de quoi envoyer au marché. Cependant *Emilie* fait de l'algèbre, ce qui lui sera d'un grand secours dans le cours de sa vie, et d'un grand agrément dans la société. Moi, chétif, je ne sais encore rien, sinon que je n'ai ni principauté, ni procès, et que je suis un serviteur fort inutile. 1742.

P. S. Il faut à présent, gros chat, que vous sachiez que nous revenons du château de Ham; château moins orné que celui de Circy, et où l'on trouve moins de bains et de cabinets bleu et or; mais il est logeable, et il y a de belles avenues. C'est une assez agréable situation. Mais fût-ce l'empire du Cathay, rien ne vaut Circy. Mme. du *Châtelet* travaille à force à ses affaires. Si le succès dépend de son esprit et de son travail, elle sera fort riche; mais malheureusement tout cela dépend de gens qui n'ont pas autant d'esprit qu'elle. Mon cher gros chat, je baise mille fois vos pattes de velours. Adieu, ma chère amie.

Digitized by Google

1743.

LETTRE CVII.

A MADAME DE CHAMBONIN.

De Cambrai.

Mon cher gros chat est dans sa gouttière et nous courons les champs. Nous voici à Cambrai, marchant à petites journées. Nous n'avons pas trouvé la moindre petite fête sur la route. Nous sommes traités en médecins de village qu'on envoie chercher en carrosse et qu'on laisse retourner à pied. Si vous me demandez pourquoi nous allons à Paris, je ne peux vous répondre que de moi. J'y vais parce que je suis *Emilie*. Mais pourquoi *Emilie* y va-t-elle? Je ne le sais pas trop. Elle prétend que cela est nécessaire, et je suis destiné à la croire comme à la suivre. Vous jugez bien que la première chose que je ferai sera de voir M. votre fils. Mais pourquoi la mère n'y serait-elle pas? Pourquoi n'aurions-nous pas le plaisir de nous voir rassemblés? Voici une belle occasion pour quitter sa gouttière. On ne vous soupçonnera point d'être venue à Paris pour les feux d'artifice. On sait assez que vous ne faites de ces voyages-là que pour vos amis. Où êtes-vous à présent, cher gros chat? Êtes-vous à la Neuville? Y renouez-vous les nœuds d'une ancienne amitié? Et Mme. de *Neuville* jouit-elle un peu de l'interrègne. Elle sera trop heureuse de vous avoir retrouvée; mais nous aurons notre tour, et nous

espérons toujours revoir Cirey, avant d'habiter le palais de la pointe de l'île. Nous les verrons bien tard, ce Cirey et ce Chambonin. Hélas! nous avons acheté des meubles à Bruxelles, c'est la transmigration de Babylone. Je ne suis pas trop content de mon séjour dans ce pays-là. Je m'y suis ruiné, et pour dernier trait, les commis de la douane ont saisi des tableaux qui m'appartiennent. Il y a, comme vous savez, beaucoup de princes à Bruxelles, et peu d'hommes. On attend à tout moment votre altesse, votre excellence. Mme. du *Châtelet* ne sera princesse que quand sa généalogie sera imprimée; mais fût-elle bergère, elle vaut mieux que tout Bruxelles. Elle est plus savante que jamais, et si sa supériorité lui permet encore de baisser les yeux sur moi, ce sera une belle action à elle, car elle est bien haute. Il faut qu'elle cligne les yeux en regardant en bas pour me voir. On va souper. Adieu, cher gros chat. J'embrasse vos pattes de velours. 1744.

LETTRE CVIII.

A MADAME DE CHAMBONIN.

D'Amsterdam, février.

Rien ne peut me surprendre d'un cœur tel que le vôtre. Ce procédé-ci m'étonnerait de tout autre. Il n'y a plus de malheur pour moi que celui de n'avoir point d'ailes; j'arrange tout; je mets ordre à tout pour partir. Je fais en un jour ce que j'au-

Digitized by Google

rais fait en quinze. Je me tue pour aller vivre
1744. dans le sein de l'amitié. Mais, malgré toutes mes diligences, je ne pourrai partir que vers le 16 ou le 17. J'en suis au désespoir. Mais figurez-vous que j'avais commencé une besogne où j'employais sept ou huit personnes par jour; que j'étais seul à les conduire; qu'il faut leur laisser des instructions aisées et appaiser une famille qui s'imagine perdre sa fortune par mon absence. Enfin donc je suis assez malheureux pour ne partir que le 16. Soyez bien sûre, tendre et charmante amie, que je ne reviendrais pas si des rois me demandaient; mais l'amitié me rappelle, je pars. Mandez donc bien vîte à la plus respectable, à la plus belle âme qu'il y ait au monde, que je ne peux partir que le 16; qu'elle compte sur-tout que nous sommes en février, et qu'on fait par jour tout au plus douze lieues; qu'elle ne compte point mes journées par mes désirs. En ce cas je serai le 16 à Cirey. Je finis de vous écrire pour hâter le moment de vous embrasser. Sur-tout ne dites à qui que ce soit que je viens en France. Je veux qu'on ignore, du moins autant qu'il sera possible, ma retraite et mon bonheur.

Digitized by Google

LETTRE CIX. 1744.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, par Bar-sur-Aube, ce 28 mai.

Vous qui valez mieux mille fois
Que cet aimable duc de Foix,
Recevez d'un œil favorable
Ce croquis et ce rogaton;
Il faudrait vous le lire à table,
Dans votre petite maison,
Où Mars et la Galanterie
Ont fait une tapisserie
De lauriers et de.....

Vous avez dû recevoir, monseigneur de *Foix*, les trois informes esquisses du premier et du second acte (1). Lisez, si vous avez du loisir, ce troisième acte, et songez, je vous en supplie, qu'il m'est impossible de mettre en deux mois la dernière main à un ouvrage très-long, où vous voulez tout ce qui ferait la matière de plusieurs autres ouvrages. J'ai bien peur d'être avec vous

(1) Il s'agit ici de la *Princesse de Navarre*, pièce faite pour le premier mariage du dauphin. Elle valut à l'auteur la charge de gentilhomme de la chambre, le titre d'historiographe de France, et un moment de faveur à la cour. C'est à cette occasion que *Voltaire* fit ces vers :

Mon Henri-Quatre et ma Zaire
Et mon américaine Alzire
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi;
J'eus beaucoup d'ennemis avec très-peu de gloire;
Les biens et les honneurs pleuvent enfin sur moi
Pour une farce de la foire.

Digitized by Google

—— comme *Arlequin* avec ce prince qui lui disait :
1744. *Fa mi ridere.* Cependant, si le fond de cet acte, si les divertissemens, si l'intérêt qui y règne, si le mélange du tendre, du plaisant, des fêtes et de la comédie ne trouvent pas grâce devant vous, si les couplets qui regardent la France et l'Espagne ne vous plaisent pas, je suis un homme perdu. Ah ! monseigneur le duc de *Foix*, monseigneur le cardinal de *Richelieu*, M. de *Candale*, laissez-moi faire, donnez-moi du temps, permettez-moi le petit feu d'artifice qui fera un dénouement délicieux. Voyez, voulez-vous que j'envoie à *Rameau* les divertissemens, pendant que je travaillerai le reste du spectacle à tête reposée ? car on ne fait point bien quand on fait vîte. Daignez me donner vos conseils et vos ordres, et soyez sûr qu'il ne me manquera que du génie. Mon cœur, qui est à vos pieds, y suppléera comme il pourra.

Mme. du *Châtelet*, qui est en vérité la meilleure femme du monde, et qui vous aime de tout son cœur, vous fait mille complimens.

Elle croit que je pourrai faire quelque chose de ma petite drôlerie. Elle en trouve l'idée charmante. J'y travaillerai avec l'ardeur d'un homme qui veut vous plaire.

Digitized by Google

LETTRE CX. 1745.

A M. DE RICHELIEU.

Le 20 juin.

Voici un petit morceau dans lequel il y a d'assez bonnes choses. Il y a sur-tout un vers admirable :

Un roi plus craint que Charle et plus aimé qu'Henri (1).

Vous devriez bien, Monseigneur, mettre le doigt là-dessus à notre adorable monarque. De héros à héros il n'y a que la main.

Voici une mauvaise plaisanterie que j'ai envoyée au vainqueur de Friedberg. Je ne traite pas le roi de Prusse si sérieusement que le roi mon maître.

Quand deux héros s'entendent bien, etc. (2).

on peut, je crois, égayer sa majesté de ces balivernes qui ne courront point.

J'eus l'honneur de vous envoyer hier de nouveaux essais de la fête (3); mais il y en a bien

(1) Ce morceau dont parle *Voltaire*, appartenait sans doute au *Poëme de Fontenoi*. Le vers cité n'a pas été conservé.

(2) Voyez le volume d'*Epîtres* de l'édition de Kelh, *in*-8°., page 137. La pièce qui est de 1745, y est placée sous la fausse date de 1747.

(3) Le *Temple de la Gloire*.

d'autres sur le métier. Il ne s'agit que de voir avec
1745. *Rameau* ce qui conviendra le plus aux fantaisies de son génie. Je serai son esclave pour vous faire voir que je suis le vôtre : mais, en vérité, vous devriez bien mander à Mme. de *Pompadour* autre chose de moi que ces beaux mots : *Je ne suis pas trop content de son acte.* J'aimerais bien mieux qu'elle sût par vous combien ses bontés me pénètrent de reconnaissance, et à quel point je vous fais son éloge ; car je vous parle d'elle comme je lui parle de vous ; et, en vérité, je lui suis tendrement attaché, et je crois devoir compter sur sa bienveillance autant que personne. Quand mes sentimens pour elle lui seraient revenus par vous, y aurait-il eu si grand mal ? Ignorez-vous le prix de ce que vous dites et de ce que vous écrivez ? Adieu, Monseigneur ; mon cœur est à vous pour jamais.

Il n'y a qu'une voix sur la beauté et la grandeur du sujet, et je ne sais rien de si convenable et de si heureux.

LETTRE CXI.

Digitized by Google

LETTRE CXI. 1745.

A MADAME DE CHAMBONIN.

De Paris.

Ma chère amie, mon corps a voyagé, mon cœur est toujours resté auprès de Mme. du *Châtelet* et de vous. Des conjectures qu'on ne pouvait prévoir m'ont entraîné à Berlin malgré moi. Mais rien de ce qui peut flatter l'amour-propre, l'intérêt et l'ambition, ne m'a jamais tenté. Mme. du *Châtelet*, Cirey et le Chambonin, voilà mes rois et ma cour, sur-tout lorsque gros chat viendra serrer les nœuds d'une amitié qui ne finira qu'avec ma vie. Etre libre et être aimé, c'est ce que les rois de la terre n'ont point. Je suis bien sûr que gros chat m'a rendu justice. Mon cœur lui a toujours été ouvert. Elle savait bien qu'il préférait ses amis aux rois. J'ai essuyé un voyage bien pénible; mais le retour a été le comble du bonheur. Je n'ai jamais retrouvé votre amie si aimable. Nous comptons bien nous revoir cet été, gros chat; je vous tiendrai des heures entières dans ma galerie, et Mme. du *Châtelet* le trouvera bon s'il lui plaît. M. le marquis du *Châtelet* va à Paris, et de là à Cirey; Mme. du *Châtelet* et moi l'accompagnons jusqu'à Lille où est ma nièce, cette nièce qui devait être votre fille. Adieu, gros chat.

1746.

LETTRE CXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Paris, 8 janvier.

JE ne décide point entre Genève et Rome (1).

Mais s'il vous plait, Monseigneur, mon paquet, s'il arrive, me vient de Rome, et celui qu'on m'a rendu vient de Genève, et vous appartient. Voici le fait. Quand on m'apporta le ballot de votre part, je vis des livres en feuilles, et je ne doutai pas que ce ne fussent *coglionerie italiane* que m'envoyait le cardinal *Passionei*. Je dépêchai le tout chez *Chenut*, relieur du roi et de moi indigne. Il s'est trouvé à fin de compte que le ballot contient le *Dictionnaire du Commerce*, imprimé à Genève. J'ai sur-le-champ ordonné expressément à *Chenut* de ne point passer outre; et j'attends vos ordres pour savoir par qui et comment et quand vous voulez faire relier votre *Dictionnaire* qu'on ne lit point assez et dont la langue est rarement entendue à Versailles. Je vous souhaite les bonnes fêtes. Je me flatte que tôt ou tard vous ferez quelque chose des araignées (2); mais si elles continuent à se détruire, ne soyez point détruit. Je le penserai toute ma vie, la paix de Turin était le

(1) Vers de la *Henriade*.

(2) Allusion à des vers de M. d'*Argenson*, dans lesquels il disait que les rois ressemblent trop souvent aux araignées qui se mangent les unes les autres.

Digitized by Google

plus beau projet, le plus utile depuis cinq cents ans. 1747.

Mille tendres respects.

LETTRE CXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Moi! être fâché contre vous! je ne peux l'être que contre moi qui ne vois rien du tout de ce que vous voulez que je voie. Mais exigez-vous une foi aveugle? elle est impossible : commencez par me convaincre.

Adine (1) me paraît intéressante autant que neuve, et huit vers seulement, répandus à propos dans son rôle, en augmenteront l'intérêt. Son voyage, son amour sont fondés, et la curiosité me paraît excitée depuis le commencement jusqu'à la fin.

Darmin est lié tellement au sujet, que c'est lui qui amène *Adine*, lui qui l'engage à parler, lui qui fait un contraste perpétuel, lui qui est soupçonné par *Blanford* de vouloir calomnier *Dorfise*, lui enfin à qui la *Mondaine* est fidèle, tandis que la *Prude* trompe.

Mme. *Burlet* est encore plus nécessaire, puisque c'est sur elle que roule l'intrigue, et que c'est elle qui est accusée d'aimer *Adine*; et j'avoue qu'il est bien étrange qu'une chose aussi claire ne vous ait pas frappé. Tout ce qu'elle dit, d'ailleurs, me paraît écrit avec soin, et la morale me semble

(1) Personnage de la comédie de la *Prude*.

Digitized by Google

1747. naître toujours de la gaieté. Si j'osais, je trouverais beaucoup d'art dans ce caractère.

La *Prude* est une femme qui est encore plus faible que fourbe; elle en est plus plaisante et moins odieuse. Je ne conçois pas comment vous trouvez qu'elle manque d'art; elle n'en a que trop en fesant accroire qu'elle doit épouser le chevalier, et en mettant par-là *Blanford* dans la nécessité de penser qu'on la calomnie.

Ce tour d'adresse doit nécessairement opérer sa justification dans l'esprit de *Blanford;* et quand elle sera partie avec le jeune homme dont elle se croit aimée, elle ne doit plus se soucier de rien.

Pouvez-vous trouver quelque obscurité dans une chose qu'elle explique si clairement! Enfin, je ne peux m'empêcher de voir précisément tout le contraire de ce que vous appercevez. Si les friponneries de la *Prude* ne révoltent pas (ce qui est le grand point), je pense être sûr d'un très-grand succès. Tout le monde convient que la lecture tient l'auditeur en haleine, sans qu'il y ait un instant de langueur. J'espère que le théâtre y mettra toute la chaleur nécessaire, et qu'il y aura infiniment de comique, si la pièce est jouée.

Plaignez ma folie; mais ne vous y opposez pas, et ne dites pas, mon cher ange: *curavimus Babylonem et non est sanata; derelinquamus eam* (1).

Mille tendres respects à l'autre ange.

(1) « Nous avons soigné Babylone et elle n'est point guérie; « abandonnons-la ». Jérémie, ch. 51, vers. 9.

Digitized by Google

LETTRE CXIV. 1748.

A M. DE MAIRAN.

A Versailles, ce 10 janvier.

Je vous remercie bien tendrement, Monsieur, de votre livre d'éloges (1), et je souhaite que de très-long-temps on ne prononce le vôtre, que tout le monde fait de mon vivant. Je n'ai qu'un regret, c'est que le tourbillon de ce monde, plus plein d'erreurs, s'il est possible, que ceux de *Descartes*, m'empêchent de jouir de votre société qui est aussi aimable que vos lumières sont supérieures. C'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur d'être, Monsieur, de tout mon cœur.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

(1) Les éloges des membres de l'Académie des sciences.

Digitized by Google

1748.

LETTRE CXV.

A MADAME DE CHAMBONIN.

De Lunéville.

Le plaisir d'aller vous surprendre au Chambonin, Madame, du moins l'espérance que j'en avais, m'empêche depuis long-temps d'avoir l'honneur de vous écrire. J'ai toujours compté partir de jour en jour, et quitter la cour de Lorraine pour aller goûter auprès de vous les charmes de l'amitié et de cette vie que vous m'avez fait aimer. Je n'attends plus qu'une lettre de votre amie Mme. du *Châtelet* et de Mme. de *Roncières* pour partir. Permettez donc, Madame, que je vous adresse celle-ci que j'écris à Mme. de *Roncières*, et que je vous supplie de la lui faire tenir par un exprès, afin qu'une réponse prompte me mette en état d'aller bientôt vous faire ma cour. Une des plus agréables nouvelles que je puisse jamais recevoir, serait que votre fortune fût un peu augmentée. Il me semble que c'est la seule chose qu'on puisse vous désirer. Pardonnez ce petit mouvement qui est peut-être d'indiscrétion, au tendre attachement que je vous ai voué pour jamais. Quand on aime véritablement, on se passe hardiment des choses dont on ne dit mot au reste du monde. Nous attendons tous les jours ici une bataille gagnée ou perdue. Il y a ordre aux portes de ne point laisser passer de courriers extraordi-

naires. Cet ordre fait penser qu'on veut donner le temps au courrier de l'armée de porter la nouvelle. D'ailleurs, on sait ici très-peu de chose de la façon dont les armées sont postées. Le lansquenet et l'amour occupent cette petite cour. Pour moi, quand la tendre amitié m'occupera au Chambonin, je serai bien content de mon sort. Comptez, Madame, pour toute ma vie, sur mon tendre et respectueux attachement. 1749.

LETTRE CXVI.

AU ROI DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE.

29 août.

SIRE,

Il faut s'adresser à Dieu quand on est en paradis. Votre majesté m'a permis de venir lui faire ma cour jusqu'à la fin de l'automne, temps auquel je ne puis me dispenser de prendre congé de votre majesté. Elle sait que je suis très-malade et que des travaux continuels me retiennent dans mon appartement autant que mes souffrances. Je suis forcé de supplier votre majesté qu'elle ordonne qu'on daigne avoir pour moi les bontés nécessaires et convenables à la dignité de la maison dont elle honore les étrangers qui viennent à sa cour. Les rois sont, depuis *Alexandre*, en pos-

Digitized by Google

session de nourrir les gens de lettres ; et quand
1749. *Virgile* était chez *Auguste*, *Allyotus*, conseiller aulique d'*Auguste*, fesait donner à *Virgile* du pain, du vin et de la chandelle. Je suis malade aujourd'hui, et je n'ai ni pain, ni vin pour dîner (1).

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Sire,

De votre majesté, le très-humble, etc.

LETTRE CXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Lunéville, 4 septembre (2).

Madame du *Châtelet* vous mande, Monsieur, que cette nuit étant à son secrétaire et griffonnant quelque pancarte newtonienne, elle a eu un petit besoin. Ce petit besoin était une fille qui a paru sur-le-champ. On l'a étendue sur un livre de géométrie in-4°. La mère est allée se coucher, parce qu'il faut bien se coucher; et si elle ne

(1) *Voltaire* avait souvent de ces querelles avec M. *Allyot*, et quand le roi était pris pour juge, il décidait en faveur de *Voltaire*. La femme de M. *Allyot* était très-sotte et très-superstitieuse. Un jour qu'elle se trouvait avec *Voltaire* dans un moment d'orage affreux, elle lui fit sentir que sa présence pourrait bien attirer le tonnerre sur la maison. *Voltaire*, qui, dit-on, n'était pas lui-même très-rassuré, dit à haute voix et en montrant le ciel : *Madame, j'ai pensé et écrit plus de bien de celui que vous craignez tant, que vous n'en pourrez dire de toute votre vie.*

(2) Mme. du *Châtelet* est morte le 10 septembre, six jours après cette lettre.

Digitized by Google

dormait pas, elle vous écrirait. Pour moi qui ai accouché d'une tragédie de *Catilina*, je suis cent fois plus fatigué qu'elle. Elle n'a mis au monde qu'une petite fille qui ne dit mot, et moi, il m'a fallu faire un *Cicéron*, un *César*, et il est plus difficile de faire parler ces gens-là que de faire des enfans, sur-tout quand on ne veut pas faire un second affront à l'ancienne Rome et au théâtre français. Conservez-moi vos bontés; aimez Cicéron de tout votre cœur; il était bon citoyen comme vous et n'était point m..... de sa fille, comme l'a dit Crébillon. Mille respects. 1749.

LETTRE CXVIII.

A MADAME DE MONTREVAL,

Sœur de Mme. du Châtelet.

15 novembre.

MADAME, permettez que je remette sous vos yeux le résultat de l'entretien que j'eus l'honneur d'avoir avec vous il y a deux jours. M. le marquis du *Châtelet* se souvient que de plus de quarante mille francs à lui prêtés pour bâtir Cirey et pour d'autres dépenses, je me restreignis à trente mille livres, en considération de sa fortune et de l'amitié dont il m'a toujours honoré; que de cette somme réduite à trente mille livres, il me passa une promesse de deux mille livres de rente viagère que lui dicta *Bronod*, notaire. Vous savez, Ma-

Digitized by Google

dame, si j'ai jamais touché un sou de cette rente,
1749. si j'en ai rien demande, et si même je n'ai pas donné quittance plusieurs années de suite, étant assurément très-éloigné d'en exiger le paiement.

Vous n'ignorez pas, Madame, et M. du *Châtelet* se souvient toujours avec amitié, qu'après avoir eu le bonheur d'accommoder son procès de Bruxelles, et de lui procurer deux cent mille livres d'argent comptant, je le priai de trouver bon que je transigeasse avec lui pour cette somme de trente mille livres, et pour les arrérages dont je n'avais pas donné quittance, et que je touchasse seulement pour finir tout compte entre nous, une somme de 15,000 liv. une fois payée. Il daigna accepter d'un ancien serviteur cet arrangement qu'il n'eût pas accepté d'un homme moins attaché, et sa lettre est un témoignage de sa satisfaction et de sa reconnoissance. En conséquence je reçus 10,000 liv.; savoir; 2000 liv. qu'il me donna à Lunéville, et 8000 liv. que me compta le sieur de la *Croix*, à Paris.

Les 5000 liv. restant devaient être employées par Mme. du *Châtelet* à mon appartement d'Argenteuil et à l'acquisition d'un terrain, et je remis une quittance générale à Mme. du *Châtelet*.

L'emploi de ces 5000 liv. n'ayant pu être fait, vous voulez que j'en agisse toujours avec M. du *Châtelet* comme j'en ai déjà usé. J'avais cédé 30,000 liv. pour 15,000 liv.; eh bien! aujourd'hui, je céderai 5000 liv. pour cent louis, et ces cent louis encore je demande qu'ils me soient rendus en meubles; et en quels meubles? dans

Digitized by Google

les mêmes effets qui viennent de moi, que j'ai achetés et payés, comme la commode de Boule, par moi achetée à l'inventaire de Mme. du *Tort*, mon portrait garni de diamans et autres bagatelles. Je prendrai d'ailleurs d'autres effets que je paierai argent comptant. Vous n'avez pas été mécontente de cet arrangement, et je me flatte que M. le marquis du *Châtelet* m'en saura quelque gré, et qu'il me conserve des bontés qui me sont aussi précieuses que les vôtres. Je fais plus de cas de son amitié que de 5000 liv. 1750.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXIX.

AU ROI DE PRUSSE.

Le.....

SIRE,

Voici une des tracasseries que j'eus l'honneur de vous prédire il y a dix ans, lorsqu'après avoir envoyé votre *Anti-Machiavel* en Hollande par les ordres de votre majesté, je fis ce que je pus pour supprimer cet ouvrage.

J'avais tort à la vérité de vouloir étouffer un si bel enfant qui s'est conservé malgré moi, et qui est un des plus beaux monumens de votre génie et de votre gloire.

Mais vous vous exprimez dans cet ouvrage avec une liberté qui n'est guère permise qu'à un

Digitized by Google

——homme qui a cent mille hommes. Je courus
1750. comme vous le savez, Sire, chez l'imprimeur, et j'osai raturer sur le manuscrit les endroits dont *David* pourrait se plaindre s'il revenait au monde, et ceux qui pourraient être désagréables à des princes contemporains et sur-tout à des têtes couronnées que vous avez toujours aimées.

Votre majesté peut se souvenir que le fripon *van Duren*, qui se dit aujourd'hui votre libraire, n'eût pas plus d'égards à mes ratures que le Grand-Pensionnaire à mes représentations. Ce coquin avait fait transcrire le manuscrit, et je ne pus pas obtenir des chefs de la république qu'on l'obligeât à rendre pour de l'argent ce qu'on lui avait donné *gratis*.

Le livre parut donc, malgré tous mes efforts réitérés, et il parut avec quelques passages contre la personne d'un roi que vous avez imité par des victoires (1), et contre un autre monarque que vous chérissez (2) et qui eût été votre allié naturel contre les Russes, si les Polonais avaient été assez heureux et assez fermes pour soutenir celui qu'ils ont si légitimement élu. Ses vertus et son alliance avec la maison de France sont des nœuds qui vous unissent avec lui. Ce monarque est très-affligé de la manière dont vous vous êtes expliqué sur *Charles XII* et sur lui-même. Il est très-aisé de réparer ce qui peut être échappé à votre plume, sur ces deux princes qui vous sont

(1) *Charles XII*, roi de Suède.

(2) *Stanislas Leczinski*, roi de Pologne.

Digitized by Google

chers. Je vous supplie, Sire, de faire une édition qui sera la seule authentique, et dans laquelle je ne doute pas que votre majesté ne rende plus de justice à deux rois ses amis. 1750.

Votre majesté doit approuver aujourd'hui plus que jamais le dessein qu'avoit *Charles XII* de chasser les Russes de la Livonie et de l'Ingrie, et de mettre une barrière entre eux et l'Europe. Si le roi de Pologne était sur le trône où il doit être, les Polonais pourraient alors se souvenir de ce qu'ils ont été et contribuer à renvoyer les ours moscovites dans leurs forêts; ce sont là vos sentimens et vos désirs.

Quelques lignes conformes à vos idées, et qui rendraient justice aux deux monarques, feraient un effet désiré de tous ceux qui admirent votre livre; et votre plume serait comme la lance d'*Achille*, qui guérit la blessure qu'elle avait faite.

Digitized by Google

1750.

LETTRE CXX.

AU MARQUIS DE THIBOUVILLE (1).

A Potsdam, ce 24 octobre.

NON-SEULEMENT je suis un transfuge, mon cher *Catilina*, mais j'ai encore tout l'air d'être un paresseux. Je m'excuserai d'abord sur ma paresse en vous disant que j'ai travaillé à *Rome sauvée*, que je me suis avisé de faire un opéra italien de la tragédie de *Sémiramis*, que j'ai corrigé presque tous mes ouvrages, et tout cela sans compter le temps perdu à apprendre le peu d'allemand qu'il faut pour n'être pas à *quia* en voyage, chose assez difficile à mon âge. Vous trouverez fort ridicule et moi aussi qu'à cinquante-six ans l'auteur de la *Henriade* s'avise de vouloir parler allemand à des servantes de cabaret; mais vous me faites des reproches un peu plus vifs que je ne mérite assurément pas. Ma transmigration a coûté beaucoup à mon cœur. Mais elle a des motifs si raisonnables, si légitimes, et, j'ose le dire, si respectables qu'en me plaignant de n'être plus en France, personne ne peut m'en blâmer. J'espère avoir le bonheur de vous embrasser vers la fin de novembre.

(1) Henri de *Lambert d'Exbigny*, marquis de *Thibouville*, ancien colonel du régiment de la Reine-dragons, auteur de quelques romans et de deux tragédies, *Ramir* et *Thelamire*. Il se piquait de dire parfaitement les vers. Il était de la société de M. d'*Argental*. Mort le 16 juin 1784.

Digitized by Google

Catilina (1) et le duc d'*Alençon* (2) se recommanderont à vos bonnes grâces dans mon grenier, et les nouveaux rôles de *Rome sauvée* arriveront à ma nièce dans peu de temps. Je n'attends qu'une occasion pour les lui faire parvenir. Comment puis-je mieux mériter ma grâce auprès de vous que par deux tragédies et un théâtre? Nous étions faits pour courir les champs ensemble comme les anciens troubadours. Je bâtis un théâtre, je fais jouer la comédie par-tout où je me trouve, à Berlin, à Potsdam. C'est une chose plaisante d'avoir trouvé un prince et une princesse de Prusse, tous deux de la taille de Mlle. *Gaussin*, déclamant sans aucun accent et avec beaucoup de grâce. Mademoiselle *Gaussin* est à la vérité supérieure à la princesse. Mais celle-ci a de grands yeux bleus qui ne laissent pas d'avoir leur mérite. Je me trouve ici en France. On ne parle que notre langue. L'allemand est pour les soldats et pour les chevaux; il n'est nécessaire que pour la route. En qualité de bon patriote je suis un peu flatté de voir ce petit hommage qu'on rend à notre patrie à trois cents lieues de Paris. Je trouve des gens élevés à Kœnigsberg qui savent mes vers par cœur, qui ne sont point jaloux, qui ne cherchent point à me faire de niches. 1750.

A l'égard de la vie que je mène auprès du roi, je ne vous en ferai point le détail. C'est le para-

(1) *Rome sauvée.*

(2) Le *Duc d'Alençon* est le titre d'une tragédie de *Voltaire* qu'on n'a point imprimée dans ses œuvres. Elle ressemblait à *Adélaïde du Guesclin*, et plus encore au *Duc de Foix*.

Digitized by Google

dis des philosophes. Cela est au-dessus de toute
1751. expression. C'est *César*, c'est *Marc-Aurèle*, c'est *Julien*, c'est quelquefois l'abbé de *Chaulieu*, avec qui on soupe; c'est le charme de la retraite, c'est la liberté de la campagne avec tous les petits agrémens de la vie qu'un seigneur de château qui est roi peut procurer à ses très-humbles convives. Pardonnez-moi donc, mon cher *Catilina*, et croyez que quand je vous aurai parlé, vous me pardonnerez bien davantage. Dites à *César* les choses les plus tendres. Gardez avec *César* un secret inviolable, cela est de conséquence. Bonsoir, je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXXI.

AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Berlin, ce 5 février.

Je reçois à la fois vos deux lettres, mon cher duc d'*Alençon*. Vous ignorez peut-être qu'il a plu à la divine Providence de me faire deux niches; l'une par le moyen d'un échappé de l'ancien testament qui a voulu me voler à Berlin 50,000 livres, et l'autre par un échappé du système, nommé *André*, qui s'est avisé de faire saisir tout mon bien à Paris pour une prétendue dette de billets de banque qu'il a la mauvaise foi et l'impudence de renouveler juste au bout de trente ans. Il a retrouvé un torche-cu du temps du *visa*. Il a vendu, sans m'en dire un mot, ce torche-cu

à

Digitized by Google

à un procureur, et ce procureur me poursuit avec toutes les horreurs de son métier. Voilà le cas où je me trouve, et cette aventure imprévue ne me tourmenterait pas sans vous. Si je peux réussir à plâtrer une trève avec ce maraud de procureur, je suis à vous sur-le-champ et dans tous les quarts-d'heure de ma vie. Quand je dis que je suis à vous, c'est de ma bourse et de mon cœur que je parle; car pour ma présence réelle, n'y comptez pas sitôt. Ni ma santé, ni d'autres raisons ne peuvent me permettre d'aller à Paris dans le temps que je m'étais prescrit. Aimez-moi, dites aux anges et à ma nièce qu'il faut qu'ils m'aiment. Je n'écris à personne cet ordinaire, pas même à Mme. *Denis*. Ma santé est misérable. Adieu, je vous embrasse tendrement, mon cher *Catilina*. 1751.

LETTRE CXXII.

AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Potsdam, 1er. août.

Je mérite votre souvenir, Monsieur, par mon tendre attachement. Mais *Aurélie* n'est pas encore digne de *Catilina*. Comment voulez-vous que je fasse? Trouver tous les charmes de la société dans un roi qui a gagné cinq batailles, être au milieu des tambours et entendre la lyre d'*Apollon*, jouir d'une conversation délicieuse à quatre cents lieues de Paris, passer ses jours moitié dans

—— les fêtes, moitié dans les agrémens d'une vie douce
1751. et occupée, tantôt avec *Frédéric-le-Grand*, tantôt avec *Maupertuis*, tout cela distrait un peu d'une tragédie. Nous aurons dans quelques jours à Berlin un carrousel digne en tout de celui de *Louis XIV;* on y accourt des bouts de l'Europe. Il y a même des Espagnols. Qui auroit dit il y a vingt ans que Berlin deviendrait l'asile des arts, de la magnificence et du goût? Il ne faut qu'un homme pour changer la triste Sparte en la brillante Athènes. Tout cela doit exciter le génie; mais tout cela dissipe et prend du temps. Il me faudrait un recueillement extrême. J'ai ici trop de plaisir. Je vous recommande *Hérode* et le duc d'*Alençon;* je les mets avec mon petit théâtre sous votre protection. Si vous voyez *César*, dites-lui, je vous en supplie, à quel point je lui suis dévoué. Je ne veux pas le fatiguer de lettres. Moins je lui écris, plus il doit être content de moi. Adieu, digne successeur de *Baron*. Il n'y a que votre aimable commerce qui soit au-dessus de votre déclamation. Conservez-moi votre amitié; je vous serai bien tendrement attaché toute ma vie.

Digitized by Google

LETTRE CXXIII. 1751.

AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, ce 7 octobre.

Mon cher marquis, je souffre beaucoup aujourd'hui et ma main me refuse encore le service. La tête ne laisse pas de travailler toujours et mon cœur est plein pour vous de l'amitié la plus tendre. Vous savez que je n'ai point donné de *Siècle de Louis XIV*. L'édition de Berlin sur laquelle malheureusement on en a fait tant d'autres, était trop incomplète et trop fautive. J'en ai envoyé seulement à Mme. *Denis* quelques exemplaires corrigés à la main, pour être examinés par les fureteurs d'anecdotes et pour servir à une nouvelle édition. Si j'étais à Paris, vous sentez bien que vous seriez le premier à qui je porterais mon tribut. Il sera bien difficile que je jouisse avant le commencement du printemps prochain du bonheur de revoir Mme. *Denis* et mes amis. Je suis actuellement si malingre que, si j'arrivais à Paris dans cet état, on me demanderait mon billet de confession aux barrières, et comme les sous-fermiers ont traité de cette affaire, je courrais risque de me brouiller à la fois avec le clergé et la finance.

Je serai un peu consolé si je ne suis pas brouillé avec le parterre, si *Grandval* veut devenir *Catilina* à Fontainebleau et à Paris, et si on peut faire de *le Kain* un *César*. Je demande surtout qu'on ne change rien à la pièce que j'ai envoyée à

Digitized by Google

—— Mme. *Denis*. Qu'on la joue telle que je l'ai en-
1752. voyée et qu'on la joue bien. Il est fort triste de n'en être pas le témoin; mais c'est un malheur qui disparaît devant celui d'être si loin des personnes auxquelles on est attaché. Je n'ai pu faire autrement. Vous autres Parisiens, vous êtes des Athéniens avec qui un peu d'ostracisme volontaire est quelquefois très-convenable; et d'ailleurs qu'importe qu'un moribond végète dans un lieu ou dans un autre? Cela est très-indifférent au public et à ceux qui le gouvernent. Il n'y a que mon amitié qui en souffre. Mes amis qui connoissent mon cœur doivent me plaindre et non pas me gronder.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CXXIV.

AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Potsdam, ce 14 mars.

Me trouvant un peu indisposé, Monsieur, au départ de la poste, je suis privé de la satisfaction de vous écrire de ma main; mais quoique le caractère soit étranger, vous reconnaîtrez aisément les sentimens de mon cœur et ma tendre reconnaissance pour toutes vos bontés. Je ne sais pas trop si le cardinal de *Fleuri*, les malheurs de la Bohême, ceux du prince *Edouard*, Fontenoi, Berg-op-Zoom, Gênes et l'amiral *Anson* (1) me laisseront le temps

(1) C'est-à-dire le *Siècle de Louis XV*.

Digitized by Google

de travailler à ce que vous savez. Cette complication et ce fracas de tant d'intérêts divers, de tant de desseins avortés, de tant de calamités et de succès, ce gros nuage et cette tempête qui ont grondé huit ans sur l'Europe, tout cela est au moins aussi difficile à éclaircir et à rendre intéressant qu'une scène de tragédie. Je m'occupe uniquement de la gloire de *Louis XV*. Après avoir mis *Louis XIV* dans son cadre, il me paraît que je mériterais assez une charge de trompette des rois de France. J'ai sonné à m'époumonner pour *Henri IV*, *Louis XIV* et *Louis XV*, et je n'en ai qu'une fluxion de poitrine sur les bords de la Sprée. Il est assez plaisant que je fasse mon métier d'historiographe avec tant de constance, quand je n'ai plus l'honneur de l'être. Je me suis déjà comparé aux prêtres jansénistes qui ne disent volontiers la messe que quand ils sont interdits. 1752.

J'ai été tout étonné du reproche que vous me faites d'avoir oublié des pilules pour Mme. la maréchale de *Villars :* vous ne m'avez jamais parlé de pilules, que je sache. Je n'oublierais pas plus Mme. la maréchale, quand il s'agit de sa santé, que je n'ai oublié son mari lorsqu'il s'est agi de la gloire de la France dans le *Siècle de Louis XIV*.

Je viens d'envoyer chez l'apothicaire du roi, qui m'a donné les cent dernières pilules faites par *Sthal* lui-même, et je les envoie à ma nièce par un secrétaire de sa majesté qui part pour Paris. Si Mme. la maréchale en veut davantage, j'en ai laissé chez moi une boëte que le roi de

Digitized by Google

Prusse m'avait envoyée il y a trois ans. Ma nièce
1752. la trouvera aisément dans mon appartement, et on peut y prendre de quoi purger toute la rue de Grenelle; mais je vous avertis que ces pilules ne sont pas meilleures que celles de *Geoffroy*. Elles ont d'ailleurs peu de réputation à la cour où je suis. Vous voyez, Monsieur, par ce grand exemple de *Sthal* et par le mien, que personne n'est grand prophète dans son pays. Pour moi, ne pouvant être prophète, je me suis réduit à être simple historien. Je vous supplie de présenter mes respects à Mme. la maréchale et à M. le duc de *Villars*. Je n'oublierai jamais leurs bontés. Vous ne doutez pas de l'envie extrême que j'ai de vous revoir; mais il est bien difficile de quitter un roi philosophe qui pense en tout comme moi et qui fait le bonheur de ma vie. Les honneurs ne sont rien : c'est tout au plus un hochet avec lequel il est honteux de jouer, sur-tout lorsqu'on se mêle de penser. Mais être libre auprès d'un grand roi, cultiver les lettres dans le plus grand repos, et avoir presque tous les jours le bonheur d'entendre un souverain qui se fait homme, c'est une félicité assez rare. Il ne me manque que la félicité de voir ma nièce et des amis tels que vous. Je vous embrasse tendrement, et vous aime de tout mon cœur.

Digitized by Google

LETTRE CXXV. 1752.

A M. FORMEY (1).

Potsdam, le 21 mars.

Je vous remercie, Monsieur, de tout mon cœur de votre *Bibliothèque impartiale*, et sur-tout d'avoir donné l'*Eloge de Mme. du* Châtelet, femme digne des respects et des regrets de tous ceux qui pensent.

Il y a une étrange faute, page 144: *Elle se livrait au plus grand nombre*, au lieu de *au plus grand monde*. Vous sentez l'effet de cette méprise. Je vous demande en grâce de réparer cette faute dans votre journal, et de vouloir bien la corriger à la main dans votre *Bibliothèque*, qui cesserait bien d'être impartiale, si une pareille méprise favorisait les mauvaises plaisanteries de ceux qui respectent peu les sciences et les dames.

M. de *Samsoy* s'est avisé de vouloir absolument me peindre. Que ne peint-il ceux qui ont des visages! Je n'en ai point. Apparemment qu'il veut présenter un squelette à votre académie. Je vous embrasse.

(1) Ministre protestant, auteur de plusieurs écrits périodiques, et secrétaire perpétuel de l'académie de Berlin.

Digitized by Google

1752.

LETTRE CXXVI.

AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, 15 avril.

Le duc de *Foix* vous fait mille complimens aussi-bien que M. son frère (1); ils voudraient bien que je vinsse à Paris vous les présenter; mais ils partent incessamment pour aller trouver Mme. *Denis*, dans la malle du premier courrier du Nord. Vous les trouverez à-peu-près tels que vous les vouliez; mais on s'appercevra toujours un peu qu'ils sont les enfans d'un vieillard. Si vous voulez les prendre sous votre protection tels qu'ils sont, empêchez sur-tout qu'on ne connaisse jamais leur père. Il faut absolument les traiter en aventurier. Si on se doute de leur famille, les pauvres gens sont perdus sans retour; mais en passant pour les enfans de quelque jeune homme qui donne des espérances, ils feront fortune. Ce sera à vous et à Mme. *Denis* à vous charger entièrement de leur conduite, et Mlle. *Clairon* elle-même ne doit pas être de la confidence. On me mande que l'on va redonner au théâtre le *Catilina* de *Crébillon*. Il serait plaisant que ce rhinocéros eût du succès à la reprise. Ce seroit la preuve la plus complète que

(1) *Vamir*, frère du duc de *Foix*, personnage de la pièce de ce nom.

Digitized by Google

les Français sont retombés dans la barbarie. Nos Sybarites deviennent tous les jours Goths et Vandales. Je laisse reposer *Rome*, et j'abandonne volontiers le champ de bataille aux soldats de *Corbulon* (1). Je m'occupe, dans mes momens de loisir, à rendre le style de *Rome* aussi pur que celui de *Catilina* est barbare, et je ne me borne pas au style. Puisque me voilà en train de faire ma confession générale, vous saurez que *Louis XIV* partage mon temps avec les Romains et le duc de *Foix*. Je ne regarde que comme un essai l'édition qu'on a faite à Berlin du *Siècle de Louis XIV;* elle ne me sert qu'à me procurer de tous côtés des remarques et des instructions : je ne les aurais jamais eues, si je n'avais publié le livre. Je profite de tout : ainsi je passe ma vie à me corriger en vers et en prose; mon loisir me permet tous ces travaux. Je n'ai rien à faire absolument auprès du roi de Prusse; mes journées occupées par une étude agréable, finissent par des soupers qui le sont davantage et qui me rendent des forces pour le lendemain, et ma santé se rétablit par le régime. Nos repas sont de la plus grande frugalité, nos entretiens de la plus grande liberté, et, avec tout cela, je regrette tous les jours Mme. *Denis* et mes amis, 1752.

(1) Allusion à ces vers de *Rhadamiste et Zénobie* :

De quel front osez-vous, soldats de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Néron ?

Voltaire appelait souvent *soldats de Corbulon*, les partisans de *Crébillon*.

Digitized by Google

—— et je compte bien les revoir avant la fin de l'an-
1752. née. J'ai écrit à M. de *Malesherbes* que je le suppliais très-instamment d'empêcher que l'édition du *Siècle de Louis XIV* n'entrât dans Paris, parce que je ne trouve point cet ouvrage encore digne du monarque ni de la nation qui en est l'objet. J'ai prié ma nièce de joindre ses sollicitations aux miennes pour obtenir le contraire de ce que tous les auteurs désirent, la suppression de mon ouvrage. Vous me rendrez, mon cher Monsieur, le plus grand service du monde, en publiant autant que vous le pourrez mes sentimens. Je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui à ma nièce, la poste va partir. Ayez la bonté d'y suppléer en lui montrant ma lettre. S'il y a quelque chose de nouveau, je vous prie de vouloir bien m'en faire part. Soyez persuadé de la tendre amitié et de la reconnaissance qui m'attachent à vous pour jamais.

Digitized by Google

LETTRE CXXVII. 1752.

A M. FORMEY.

Potsdam.

J'ATTENDRAI ici, Monsieur, où je me trouve très-bien, les ouvrages sublimes que vous voulez bien m'annoncer (1). Ce ne sont pas là des ouvrages de plagiat, comme la *Henriade*, *Alzire*, *Brutus* et *Catilina;* et je ne doute pas qu'on ne prodigue dans les journaux pleins d'impartialité et de goût les plus justes éloges à ces divins recueils qui passeront à la dernière postérité (2).

Je ne sais ce que c'est que cette histoire des progrès, ou de la décadence, ou de l'impertinence de l'esprit humain. J'avais, pour mon instruction particulière, fait une histoire universelle depuis *Charlemagne :* on en a imprimé des fragmens enfermés dans des feuilles hebdomadaires ou dans des mercures; on m'a volé tout ce qui regarde les arts et les sciences, et la partie historique depuis *François Ier.* jusqu'au siècle de *Louis XIV* qui terminait ce tableau; c'est tout ce que je sais. Il y a deux ans que mon manuscrit est volé. Si vous avez quelque nouvelle

(1) Il s'agissait d'un exemplaire des œuvres de *Moncrif*, que l'auteur avait envoyé à M. *Formey* pour *Voltaire*.

(2) On trouvera dans la lettre suivante l'explication de cette ironie amère.

Digitized by Google

—— de cet ouvrage que vous dites annoncé depuis
1752. peu, vous me ferez plaisir, Monsieur, de m'en instruire, et je prendrai les mesures que je pourrai pour rattrapper mon manuscrit, si cependant cela en vaut la peine.

Vanitas vanitatum. Tous ces recueils assommans de mémoires assommans pour l'esprit humain, d'histoire des sciences, de projets pour les arts, de compilations, de discours vagues, d'hypothèses absurdes, de disputes dignes des Petites-Maisons, tout cela tombe dans le gouffre de l'oubli; il n'y a que les ouvrages de génie qui restent. L'*Orlando furioso* a enterré plus de dix mille volumes de scolastique : aussi je lis l'*Arioste* et point du tout *Scot*, saint *Thomas*, etc., etc. Portez-vous bien; il n'y a que cela de bon. *Tuus sum, tua non tueor, quia nihil tueor, sed tibi addictus ero.*

LETTRE CXXVIII.

A M. FORMEY.

Potsdam.

Vous aviez si bien orthographié, Monsieur, ou j'avais si mal lu, que j'avais lu dans votre lettre M. de *Mouhi* au lieu de *Mongri* (1); ce sont

(1) *Voltaire*, apparemment pour se justifier de l'humeur avec laquelle il avait parlé dans sa précédente lettre des œuvres de *Moncrif*, feint ici d'avoir lu *Mouhi* pour *Moncrif*; et afin de rendre l'erreur vraisemblable, il orthographie le nom de *Moncrif* d'une manière plus approchante de celui de *Mouhi*, et il écrit *Mongri*.

Digitized by Google

deux personnes fort différentes. Le *manet altâ mente repostum* (1) me conviendrait mal. Je vous dirai ingénuement le fait. On me montra avant-hier un passage extrait de votre *Bibliothèque impartiale*, où vous dites que je suis un plagiaire, quoique vous m'ayez dit et écrit que vous n'avez jamais rien imprimé contre moi. Vous dites dans ce passage que, dans la *Henriade*, j'ai pillé un certain poëme de *Clovis* d'un nommé *Saint Didier*. Ceux qui savent que ce poëme de *Saint-Didier* existe, savent aussi qu'il fut fait plusieurs années après la *Henriade*. Vous voyez, Monsieur, que vous auriez quelque réparation à me faire aussi-bien qu'au public et à la vérité, et que j'aurais quelque droit de me plaindre d'un outrage que j'ai si peu mérité, et que ma conduite envers vous ne me faisait pas attendre. J'ignore en quel endroit est le passage où vous m'avez outragé : tout ce que je sais, c'est que je l'ai vu avant-hier au matin, et qu'il ne tiendra qu'à vous que je ne l'oublie pour jamais. 1752.

(1) Fin d'un vers de l'*Enéide*, devenue proverbe pour signifier un ressentiment caché, mais profond et durable.

1752. # LETTRE CXXIX.

A M. FORMEY.

Potsdam, le 12 mai.

Si vous avez quatre jours à vivre, j'en ai deux, et il faut passer ces deux jours doucement. Si vous êtes philosophe, je tâche de l'être : voilà d'où je pars, Monsieur, pour achever notre petit éclaircissement. Je vous jure que jamais *la Mettrie* ne m'avait dit que vous m'eussiez attaqué dans votre *Bibliothèque impartiale :* il m'avait dit seulement en général que vous aviez dit beaucoup de mal de moi; à quoi j'avais répondu que vous ne me connaissiez pas, et que, quand vous me connaîtriez, vous n'en diriez plus. Dieu veuille avoir son âme! Je vous avouerai encore, pour le repos de la mienne, que la conversation étant tombée ces jours-ci sur l'amitié dont les gens de lettres doivent donner l'exemple, je me vantai d'avoir la vôtre, et pour rabaisser mon caquet, on me montra l'extrait d'un passage de votre *Bibliothèque impartiale*, où il était dit peu impartialement que je n'étais qu'un plagiaire, et que j'avais volé le *Clovis* de *Saint-Didier*, c'est-à-dire, volé sur l'autel et volé les pauvres, ce qui est le plus grand des péchés. Apparemment qu'on avait avec charité enflé ce passage. Je fus un peu confondu, et je me contentai de prouver que le grand *Saint-Didier* n'a écrit qu'après moi, et qu'ainsi, s'il y a un gueux de volé, c'était moi-même.

Digitized by Google

Je poursuis ma confession, en vous disant qu'ayant été honnêtement raillé sur la vanité que j'avais de compter sur vos bonnes grâces, recevant dans le même temps une lettre de vous avec l'annonce de la *Nécessité de plaire*, de *Moncrif*, je ne pus m'empêcher de vous glisser un petit mot sur le malheur que j'avais de vous avoir déplu. J'ai sur-tout, en qualité d'historien, insisté sur la chronologie du *Clovis* de *Saint-Didier :* voilà à quoi se réduit cette bagatelle. Il est bon de s'entendre : c'est principalement faute de s'éclaircir qu'il y a tant de querelles ; je vous jure avec la même sincérité que je n'ai pas le moindre levain dans le cœur sur tout cela, et que j'aurais honte de moi-même, si j'étais ulcéré, encore plus si j'avais la moindre pensée de vous nuire; car soyez très-sûr que je vous pardonne, que je vous estime et que je vous aime. 1752.

Les pirates qui ont imprimé la plaisanterie du *Micromégas* avec l'histoire très-sérieuse depuis *Charlemagne*, auraient bien dû me consulter ; ils n'auraient pas imprimé des fragmens tronqués dont on a retranché tout ce qui regarde les papes et les moines. Voilà ce que j'ai sur le cœur.

Digitized by Google

roi qui me comble de bontés, un roi qui, beaucoup plus jeune que moi, m'apprend à être philosophe; et comment le quitter sur-tout dans le temps que la plupart des prétendus philosophes qu'il a rassemblés autour de lui demandaient des congés, les uns pour leur santé, les autres pour leur plaisir? La reconnaissance et la bienséance m'ont retenu. Vous dirais-je encore qu'il est assez sage de se tenir quelque temps éloigné de l'envie des gens de lettres et des persécutions de certains fanatiques, qu'il y a des temps où une absence honorable est nécessaire, et que 1752.

Virtutem incolumem odimus
Sublatam ex oculis quærimus invidi (1)?

Si vous voulez considérer ma situation, mes occupations, vous verrez, mon cher marquis, que je n'ai pas tort. Je viendrai vous voir sans doute; mais laissez-moi achever l'édition du *Siècle de Louis XIV*, à laquelle je fais chaque jour des changemens considérables.

La *Coquette* me tourne la tête. Je suis entre la crainte et l'espérance. Les choses charmantes dont elle est pleine me remplissent d'admiration. Je suis tout glorieux d'avoir une nièce qui soit un génie. Mais le parterre, les cabales, les comédiens, et peut-être le peu d'unité, le manque d'un dessein arrêté, et par conséquent le défaut d'intérêt qui pourrait en résulter, me font trem-

(1) Horace, ode 24, livre 3. « Dans notre jalousie, nous haïssons le mérite tant qu'il est sous nos yeux; nous le cherchons quand il s'est dérobé à nos regards ».

—— bler et m'empêchent de dormir. Que deviendra
1752. Mme. *Denis* et que fera-t-elle, si une pièce dont deux pages valent mieux que beaucoup de comédies qui ont réussi, ne réussit pourtant pas? Les hommes sont-ils assez justes pour sentir tout le mérite d'un tel ouvrage, s'il n'avait qu'un succès médiocre? Pour moi, il me semble que j'aurais bien du respect pour l'auteur, quand même il aurait échoué. Est-ce que je m'aveugle? Comparez une scène de la *Coquette* avec des ouvrages que je ne nomme pas, qui ont été si applaudis et que je n'ai jamais pu lire; comparez et jugez; mais il y avait un faux intérêt dans ces pièces; un air d'intrigue qui les a soutenues, soit; mais je soutiendrai toujours qu'il y a cent fois plus de mérite à avoir fait la *Coquette*. Je sais bien que le mérite ne suffit pas, qu'il faut un mérite de théâtre, un mérite à la mode; aussi je tremble et je me tais.

Pour *Amélie* (1), cousine qui a le germain sur la *Coquette*, et qui n'a que cette supériorité, vous en ferez ce qui vous plaira, mes seigneurs et maîtres, et voici, en attendant, quelques légers changemens que vous trouverez dans la page ci-jointe. Mais ne vous flattez pas que je puisse fourrer vingt vers de tendresse dans une scène où les deux amans sont d'accord: cela n'est bon que quand on se querelle. Vous aurez beau me dire comme milord *Péterborough* (2) à mademoi-

(1) Personnage de la tragédie du *Duc de Foix*.

(2) Charles *Mordaunt*, comte de *Péterborough*, né en 1658, mort en 1735. Homme singulier dont la vie fut très-active. Il disait

selle *Lecouvreur : Allons, qu'on me montre beaucoup d'amour et beaucoup d'esprit.* Il n'y aurait que de l'amour et de l'esprit perdu, dans une scène qui n'est que d'exposition, qui n'est que préparatoire, et où les deux parties sont du même avis. Il ne faut jamais prétendre à mettre dans les choses ce que la nature n'y met pas. Voilà une étrange maxime; mais, en fait d'arts, elle est vraie. Ce serait encore du temps perdu de faire la généalogie d'*Amélie;* elle descend de seigneurs du pays fidèles à leurs rois; elle le dit : c'en est assez. Le reste serait une longueur inutile. Il s'agit d'un temps où l'on ne connaît personne : c'est-là qu'il faut éviter tout détail étranger à l'action. En voilà trop sur ce pauvre ouvrage, qui ne vaudra qu'autant que vous le ferez valoir. Je vous en laisse absolument le maître, et je vous renouvelle les assurances du plus tendre attachement. 1752.

de lui-même qu'*il était l'homme qui avait vu le plus de rois et le plus de postillons.* Sujet d'un monarque, il avait dans l'âme et souvent dans la bouche les principes d'un républicain. Il était l'antagoniste constant de *Marlborough.* Un pauvre le prit un jour pour celui-ci en lui demandant l'aumône. *Tu te trompes, et en voilà la preuve,* dit-il en lui mettant une guinée dans la main. On sait que *Marlborough* était fort avare.

Digitized by Google

1752.

LETTRE CXXXI.

A M. FORMEY.

Potsdam, le 29 juillet.

Je ne peux vous rendre trop de grâces, Monsieur, de votre journal et de vos politesses. Vous me consolez un peu de cette première édition du *Siècle de Louis XIV*. Je suis fâché qu'elle ait paru avant les mémoires singuliers que j'ai reçus. On m'a envoyé des manuscrits de la main de *Louis XIV* même. Il faut bien regretter qu'un roi qui avait des sentimens si grands et des principes si sages, n'ait pas consulté son propre cœur au lieu d'écouter des prêtres et Louvois quand il s'agissait de perdre quatre ou cinq cent mille sujets utiles.

Je suis très-content de l'éloge de M. *Cramer*. Il me paraît qu'il y a à Genève des philosophes d'un grand mérite; autrefois il n'y avait que des théologiens.

Je suis fâché qu'on dise, page 426, que *Rodolphe de Habsbourg* acheta Lucques et Florence, etc.; il les vendit : le pauvre seigneur n'avait pas de quoi acheter. La plupart des livres sont bien peu exacts : on se pique d'écrire vite et beaucoup, et on nous surcharge d'inutilités et d'erreurs.

Je vous embrasse : vous pouvez compter que je suis rempli pour vous d'estime et d'amitié.

Digitized by Google

LETTRE CXXXII. 1752.

AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Berlin, 18 décembre.

Mon cher duc de *Foix*, il faut donc que Sceaux ait toujours des *Barons ;* mais le théâtre de Paris n'a pas toujours des *Lecouvreur*. C'est pour elle que le rôle d'*Amélie* avait été fait ; elle ne sera pas remplacée. La vieille enfant qui joue dans l'*Oracle* et dans *Zaïre* (1) ne peut que faire tomber mon *Duc*.

Tranquille dans le crime et fausse avec douceur (2),

elle ne sera pas fâchée de faire des niches à l'oncle et à la nièce. Je suis très-fâché que Mme. *Denis* se soit compromise avec ce tripot : il eût été mieux d'attendre le retour de M. de *Richelieu ;* mais à présent il ne faut plus qu'elle s'avilisse à postuler des désagrémens. Cela n'est bon que pour moi, vieux pilier de théâtre, vieux *Pellegrin* qui ai toute honte bue. Je lui envoie lettres pour M. de *Richelieu*, requête en forme, et mes sentimens au tripot : cela fait, je remets cette juste cause entre les mains de Dieu.

J'ai fait à *Zulime* tout ce que m'ont permis *Louis XIV* et *Louis XV*, auquel j'ai donné

(1) Mlle. *Gaussin.*
(2) Vers de *Zaïre.*

presque tout mon temps en bon et loyal sujet.
1752. Mettez-moi toujours aux pieds de Mme. la duchesse du *Maine* (1) : c'est une âme prédestinée; elle aimera la comédie jusqu'au dernier moment; et quand elle sera malade, je vous conseille de lui administrer quelque belle pièce au lieu dextrême-onction. On meurt comme on a vécu ; je meurs, moi qui vous parle, et je griffonne plus de vers que *la Motte* (2) et plus de prose que *la Mothe-le-Vayer* (3). Si je faisais des vers comme vous les récitez, je travaillerais pour vous du soir au matin. Aimez-moi, si vous pouvez, autant que vous êtes aimable.

(1) Anne-Louise-Bénédicte de *Bourbon*, petite-fille du grand *Condé*, née en 1676, morte en 1753. Ses intrigues sous la régence la firent mettre en prison, ainsi que le duc du *Maine*, son mari. Mise en liberté après deux ans de détention, elle se retira au château de Sceaux, où elle était entourée d'une cour de beaux esprits qui l'amusaient de leurs productions. *Voltaire* avait été quelquefois du nombre.

(2) Antoine *Houdar* de *la Motte*, né en 1672, mort en 1731. Un des plus beaux esprits de son temps, rempli de douceur et de politesse. On connaît ses paradoxes littéraires. Il outrageait la poésie dans ses dissertations, et fesait des volumes de vers. Sa tragédie d'*Inès de Castro* eut un succès prodigieux et mérité à certains égards. Ses fables sont ingénieuses, mais défigurées par des traits de mauvais goût et d'affèterie. Sa prose est excellente et peut servir de modèle. Il fut l'ami constant de *Fontenelle*; qui disait que *le plus beau trait de sa vie était de n'avoir pas été jaloux de M. de* la Motte.

(3) François de *la Mothe-le-Vayer*, précepteur du frère de *Louis XIV*, homme savant et sceptique. Ses œuvres forment quatorze gros volumes in-8°. Le style en est traînant et diffus ; mais il y a beaucoup de faits et de pensées. Né en 1588, mort en 1672.

Digitized by Google

LETTRE CXXXIII. 1752.

A M. FORMEY.

Potsdam, le 23 décembre.

On dit, Monsieur, que vous avez fait fourrer quatre mauvais vers contre moi dans l'*Almanach de Bordeaux*, imprimé avec permission de votre académie. Vous pensez bien que je ne m'en soucie guère, et que je combats gaiement contre tout le monde ; mais je vous avertis que vous ne gagnerez rien à cette guerre, que les choses ne sont pas comme vous le pensez, et qu'il vaudrait mieux, comme je vous l'ai mandé, que le moins malade de nous deux allât voir l'autre. Savez-vous ce que je vous conseille ? de venir dîner tête à tête avec moi aujourd'hui ou demain : vous vous en trouverez mieux que de m'attaquer en vers ou en prose. Croyez-moi, la vie est courte ; il vaut mieux boire ensemble que de se houspiller.

Digitized by Google

1752. # LETTRE CXXXIV.

A M. FORMEY.

Potsdam.

En vérité, Monsieur, je ne vous croyais pas Suisse. Un illustre théologien de Bâle (1) écrit que milord *Bolingbroke* a eu la ch.....; et de là il tire la conséquence évidente que *Moïse* est l'auteur du *Pentateuque*. On prétend que de bonnes lois et de bonnes troupes ne valent rien, si l'on n'a pas une foi vive pour les dogmes de *Zuingle* et de *Calvin*. Or, comme *Titus*, *Marc-Aurele*, *Trajan*, *Nerva*, *Julien*, etc., etc., avaient le malheur de ne croire pas plus à *Zuingle* qu'au pape, et que cependant tout allait assez bien de leur temps, on a cru à Potsdam ne devoir pas être tout-à-fait de l'avis du révérend docteur suisse. Le chapelain de milord *Chesterfield* a pris en bon chrétien la cause de milord *Bolingbroke;* il l'a défendue dans une lettre pieuse et modeste. La traduction est parvenue ici avec la permission des supérieurs. Le roi a beaucoup ri : faites-en de même. Il paie bien les docteurs, et se moque des disputes théologiques, métaphysiques, phoronomiques et dynamiques. Soyez très-tranquille; vivez gaie-

(1) M. *Zimmermann*, théologien de Zurich. M. *Formey* avait tiré de ses écrits une dissertation sur l'incrédulité et l'avait insérée dans un journal. *Voltaire* y répondit par la *Défense de* Bolingbroke.

Digitized by Google

ment de l'évangile et de la philosophie, et laissez les profanes douter de la chronologie de *Moïse* et des monades. Tâchez de conserver la vôtre ; faites-vous couvrir de poix-résine ; essayez de vous mettre de grandes épingles dans le cu, suivant l'avis de l'auteur des *Nouvelles Lettres* (1). Tâtez des forces centrifuges, ou plutôt faites-vous embaumer tout vivant, afin de n'attraper que dans sept ou huit cents ans ce point de maturité qui est la mort. Pour moi, si je peux jamais rattraper ma jeunesse, je compte aller faire un tour aux terres australes avec *Dalichamp*, et disséquer des cervelles de géans hauts de douze pieds et des hommes velus comme des ours avec des queues de singe : alors nous saurons des nouvelles positives de la nature de l'âme ; j'exalterai la mienne pour vous prédire l'avenir ; car vous savez qu'un peu d'exaltation fait voir le futur comme le passé. Je vous prédis donc que ceux qui tourneront les sottises de ce monde en raillerie seront toujours les plus heureux ; et, pour revenir du futur au passé, je vous jure que *Démocrite* avait raison et qu'*Héraclite* avait tort. Croyez-moi, ne mettez aux choses que leur prix, et ne prenez point de grosses balances pour peser des toiles d'araignées. Il y a mille occasions où un vaudeville vaut mieux qu'une lamentation de *Jérémie*. 1752.

A propos de chanson, par quelle rage diabolique révoquez-vous en doute la chanson de l'archevêque de Cambrai? Savez-vous bien que vous

(1) *Maupertuis.*

Digitized by Google

1752. êtes un impie d'armer l'incrédulité, qui triomphe tant dans ce siècle pervers, contre une chanson d'un successeur des apôtres? Je vous dis devant Dieu que le marquis de *Fénélon* me récita cette chanson à la Haye, en présence de sa femme et de l'abbé de *la Ville*. Eh! morbleu! faites comme l'archevêque de Cambrai : détrompez-vous de tout.

Adieu; je ne me porte pas mieux que vous : le moins malade ira voir l'autre.

LETTRE CXXXV.

A M. FORMEY.

Potsdam, 23 décembre.

Puisqu'ainsi est, *Iddio sia lodato* (1). Je vous avouerai tout net que votre sortie sur certaines personnes, et un petit mot de la discipline militaire, et un petit coup de dent à ceux qui avaient écrit après *Newton*, et une petite attaque portée à certaines gens qui ont fait certains livres, et un mépris trop marqué pour certains sentimens de certaines gens qui n'en changeront pas, etc., etc., je vous avouerai, dis-je, que tout cela a été fort mal reçu. Vous devriez, ma foi, me remercier de l'*Apologie de* Bolingbroke; car tout ce qui fait rire appaise. Je pourrais vous servir, et cela me serait bien plus agréable que d'écrire sur le *Pen-*

(1) « Dieu soit loué »

Digitized by Google

tateuque. Quand on m'attaque, je me défends comme un diable, je ne cède à personne; mais je suis un bon diable, et je finis par rire. Je suis très-malade, et vous sortez : vous avez été chez le grave président (1). Venir de chez vous chez moi, bien emmitouflé, n'est pas un voyage aux terres australes. Point de rancune, puisque je n'en ai point. Venez dîner amicalement demain ou après-demain. Je vous enverrai un carrosse ou une chaise; vous n'aurez point de froid dans la rue, et vous serez chez moi très-chaudement. Il faut que nous causions, et vous trouverez *mixtum utile dulci* (2). 1752.

A propos de votre libraire de l'*Abeille*, envoyez chercher ce frêlon, je vous prie, et dites-lui tout ce qu'il faut lui dire je vous serai obligé de m'épargner un éclat.

Mandez-moi si vous viendrez, et soyez gai.

(1) *Maupertuis*, président de l'académie de Berlin.

(2) « L'utile joint à l'agréable ».

Digitized by Google

1752. # LETTRE CXXXVI.

A M. FORMEY.

Potsdam, le...

J'AI depuis quelque temps tous les journaux, et j'ai déjà lu celui que vous avez la bonté de m'envoyer. Je vous en remercie, Monsieur ; si vous en avez besoin, je vous le renvoie. Vous aurez incessamment l'édition de Dresde (1) : il y a autant de fautes que de mots. On va en entreprendre une en Angleterre qui sera fort supérieure, et où il n'y aura plus de détails inutiles sur *Rousseau*. Je vous dirai en passant, que quelquefois ceux qu'on avoit pris pour des aigles ne sont que des coqs-d'inde; qu'un orgueil despotique avec très-peu de science et beaucoup de ridicule, est bientôt reconnu et détesté de l'Europe savante, etc., (2). Je suis très-aise que vous me marquiez de l'amitié, et si vous êtes plus philosophe que prêtre, je serai votre ami toute ma vie. Je suis d'un caractère que rien ne peut faire plier, inébranlable dans l'amitié et dans mes sentimens, et ne craignant rien ni dans ce monde-ci ni dans l'autre. Si vous voulez de moi à ces conditions, je suis à vous hardiment et peut-être plus efficacement que vous ne pensez.

(1) Du *Siècle de Louis XIV*.

(2) Tout ceci concerne *Maupertuis*.

Digitized by Google

LETTRE CXXXVII. 1753.

A M. FORMEY.

Potsdam, 17 janvier.

Est-ce vous qui avez fait l'extrait des lettres de Mme. de *Maintenon?*

Vous dites qu'il faudrait savoir par quelles mains ce dépôt a passé. M. le maréchal de *Noailles*, son neveu, avait ce dépôt: son secrétaire le prêta à un écuyer du roi, et celui-ci au petit *Racine*. *Labeaumelle* le vola sur la cheminée de *Racine*, et s'enfuit à Copenhague: c'est un fait public à Paris. *Labeaumelle*, de retour à Paris, devait être mis à la Bastille. Il a obtenu la protection de Mme. la duchesse de *Lauraguais*, dame d'atour de Mme. la Dauphine. Cette princesse a sauvé le cachot à *Labeaumelle*, ne sachant pas que ce galant homme, dans l'édition de ses belles *Pensées* (1), faite à Francfort, a dit du roi de Pologne et de sa cour: « J'ai vu à Dresde un roi imbécille, un ministre fripon, un héritier qui a des » enfans, et qui ne saurait en faire, etc. ».

Apparemment qu'il aura aussi la protection de la Prusse; car il dit que l'armée est composée de mercenaires qu'on mène à coups de baton, qui seront battus à la première occasion, et qui étrangleraient le roi, si on les fesait caserner.

(1) *Mes Pensées ou Qu'en dira-t-on?* ouvrage de *Labeaumelle*.

Digitized by Google

——Il n'a tiré que peu d'exemplaires dans ce goût,
1753. et j'en ai un. Il a substitué d'autres feuilles dans d'autres exemplaires. Cet homme-là ira loin : ne manquez pas de le louer dans votre journal ; car voilà des gens qu'il faut ménager. N'est-il pas de l'Académie ? *Maupertuis* est fort lié avec lui ; il l'alla voir à Berlin et l'engagea à écrire au roi ; il corrigea même sa lettre.

Pourquoi dites-vous que Mme. de *Maintenon* eut beaucoup de part à la révocation de l'édit de Nantes ? Elle toléra cette persécution, comme elle toléra celle du cardinal de *Noailles*, celle de *Racine ;* mais certainement elle n'y eut aucune part : c'est un fait certain. Elle n'osait jamais contredire *Louis XIV*. Mme. de *Pompadour* n'oserait parler contre l'ancien évêque de Mirepoix, qu'elle déteste autant que je le méprise.

Pourquoi dites-vous que *Louis XIV* était mille fois plus occupé de misères domestiques que du soin de son royaume ? On ne peut avancer rien de plus faux et de plus révoltant, et il n'est pas permis de parler ainsi. Sachez que *Louis XIV* n'a jamais manqué d'assister au conseil, et qu'il a toujours travaillé au moins quatre heures par jour. Songez-vous bien que vous jugez dans Bernstrass (1) un homme tel que *Louis XIV ?* vous !

Pourquoi dites-vous que Mme. de *Montespan* était la femme la plus bizarre et la plus folle qui fut jamais ? Qui vous l'a dit ? Avez-vous vécu avec elle ? Tout Paris sait que c'était une femme très-

(1) Rue de Berlin.

Digitized by Google

aimable; elle fut indignée du goût du roi pour Mme. de *Maintenon*, qu'elle regardait comme une domestique ingrate. En quoi a-t-elle été la femme la plus bizarre et la plus folle qui fut jamais? Je vous parle net, comme vous voyez, parce que je veux être votre ami. 1753.

LETTRE CXXXVIII.

A M. FORMEY.

Potsdam, 17 janvier.

Justifiées par les passages des lettres de Mme. de *Maintenon*. Non, mordieu! c'est tout le contraire. Lisez la lettre où elle rapporte que *Louis XIV* lui a dit en riant : *Il est plus difficile d'accorder deux femmes que les puissances de l'Europe*, etc.

Qui vous prie de tomber sur le corps de *Labeaumelle?* Voilà un plaisant corps! et qu'importe à la France ce qu'on dit dans un journal germanique?

Voulez-vous une autre anecdote? On a vendu à Paris six mille *Akakia* en un jour, et le plus orgueilleux de tous les hommes est le plus bafoué: il n'a que ce que son insolence et ses manœuvres méritent; et il n'y a personne, sans exception, auprès de qui il ne soit démasqué. Il aurait dû ne pas me pousser à bout. Je ne suis pas esclave: soyez homme.

Digitized by Google

1753. ## LETTRE CXXXIX.

A M. FORMEY.

Potsdam, le 17 janvier.

Billets font conversation. Où diable prenez-vous cette jérémiade? Je vous dis que vous avez parlé de *Louis XIV* d'une manière peu convenable, et que vous avez tort; comme j'ai dit au roi qu'il avait eu tort de faire une brochure, et moi tort d'en avoir fait une autre; et je vous dis cela entre nous; et je vous dis que je me....., révérence parler, de tout cela et de la lettre sur milord *Bolingbroke*, et de toutes les sottises de ce monde, et qu'il faut que vous en fassiez de même. Qui songe à vous faire de la peine? Ce n'est pas moi. Vous avez écrit contre les déistes qui ne vous ont jamais fait de mal, et le roi et moi, qui sommes déistes, nous avons pris le parti de notre religion. Je vous dis encore une fois qu'il n'y a qu'à rire de tout cela. Vous ne voyez les choses que par le trou d'une bouteille. Ne vous affligez pas et ne pleurez point, parce que Mme. de *Montespan* était aimable. Encore une fois soyez tranquille.

LETTRE CXL.

Digitized by Google

LETTRE CXL. 1753.

AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Ce 28.

J'ai reçu la lettre du 12 janvier de mon cher marquis. J'avais prévenu, il y a long-temps, ce qu'il a la bonté de me mander, ayant renvoyé au roi de Prusse par deux fois mon cordon, ma clef de chambellan, et lui ayant remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il m'a toujours tout renvoyé; il m'a invité à aller avec lui le 30 du mois à Potsdam. Je ne sais si ma santé me permettra de le suivre. Il pourrait dire avec moi:

Nec possum tecum vivere, nec sine te (1).

et je ne dois dire que la première partie de ce vers. J'embrasse mon cher marquis; je le remercie, et je suis un peu piqué de ce qu'il n'a pas deviné la seule conduite que je pusse tenir. Tout ce qu'il me conseille était fait il y a près d'un mois; mais pouvoir revenir est une autre affaire.

(1) « Je ne puis vivre avec toi, ni sans toi ».

1753.

LETTRE CXLI.

AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Près de Colmar, 9 novembre.

Il y a quatre à cinq mois, mon cher marquis, que je n'ai reçu de vos nouvelles, et enfin vous me faites des reproches de mon silence. Vous avez raison. Comment voulez-vous que je me souvienne de mes amis, quand je jouis de la santé la plus brillante et que je nage dans les plaisirs? L'éclat éblouissant de mon état fascine toujours un peu les yeux. Il faut pardonner à l'ivresse de la prospérité; cependant je vous assure que du sein de mon bonheur, qui est au-delà de toute expression, je suis très-sensible à votre souvenir. Je vous suis plus attaché qu'à *Zulime*; je ne suis guère dans une situation à penser aux charmes de la poésie et aux orages du parterre, et je vous avoue qu'il me serait bien difficile de recueillir assez mon esprit pour penser à ce qui m'amusait tant autrefois. Vous proposez le bal à un homme perclus de ses membres. Cependant, mon cher marquis, il n'y a rien que je ne fasse pour vous quand j'aurai un peu repris mes sens; mais à présent je suis absolument hors de combat: attendons des temps plus favorables, s'il y en a; franchement, ma situation jure un peu avec ce que vous me proposez; je suis plutôt un sujet de tragédie que je ne suis capable de travailler à des tragédies. Conservez-moi, mon cher marquis, une

amitié qui m'est plus chère que les applaudissemens du parterre. Un jour nous pourrons parler de *Zulime ;* car il ne faut pas se décourager ; mais je suis en pleine mer au milieu d'une tempête : le port où je pourrais vous embrasser me ferait tout oublier. 1753.

LETTRE CXLII.

A M. D'ARGENTAL.

Colmar, 24 novembre.

Mon cher ange, votre lettre vient bien à propos. Les consolations sont proportionnées aux souffrances. Mon état tourmentait mon corps, et la maladie de ma nièce déchirait mon âme : la goutte est le moindre de mes maux. Vous me parlez de tragédie ! Les malheurs qu'on représente au théâtre (car que peut-on peindre que des malheurs ?) sont au-dessous de tout ce que j'éprouve. Il faut un peu de stoïcisme ; mais le stoïcisme ne guérit de rien. Je tâche de rendre un petit service à la fille de *Monime* (1), quoique je sois à treize lieues d'elle. J'ignore quand j'aurai la force de me transplanter et d'aller jusqu'à Sainte-Palaye ; mais où n'irai-je point dans l'espérance de vous voir ? Cependant, quelle triste commission pour Mme. *Denis* d'être garde-malade à la campagne !

Ne vous attendez pas, mon cher ange, que

(1) Mlle. *Daudet*, fille de Mlle. *Lecouvreur*.

Digitized by Google

1753. l'histoire très-abrégée de l'Empire vous amuse comme le *Siècle de Louis XIV* : c'est un champ mille fois plus vaste, mais plein de bruyères et de ronces. Les âmes sensibles et faites pour les choses de goût frémissent au nom d'*Albert-l'Ours* et de *Vitelpace ;* mais dans l'oisiveté de mon séjour à Gotha, Mme. la duchesse de *Saxe* avait exigé de moi ce travail que j'entrepris avec ardeur. Je ne savais pas alors que d'autres personnes, plus en état que moi de remplir cet objet, fesaient une histoire d'Allemagne dans le goût de celle du président *Hénault.*

Mme. la duchesse de *Saxe-Gotha* se plaignait avec tant de grâce de ne pouvoir lire aucune histoire de son pays, qu'elle me fit entrer malgré moi dans une carrière qui m'était étrangère. L'affaire est faite : c'est un temps de ma vie perdu ; heureux encore qui ne perd que son temps ! mais je suis privé de vous et de la santé. Ah ! mon adorable ami, est-ce que je pourrais espérer de vous voir à la campagne avec Mme. d'*Argental?* Mille tendres respects à tous ceux qui soupent avec vous : les soupers me sont interdits pour jamais.

Je voudrais bien voir ce que M. de *Mairan* a écrit sur l'inoculation : à la fin la nation y viendra peut-être comme à la gravitation ; elle arrive tard à tout. Toutes les grandes inventions nous viennent d'ailleurs ; nous les combattons d'ordinaire pendant cinquante ans et puis nous disons que nous les perfectionnons. Faites ressouvenir de moi, je vous en prie, MM. de *Mairan* et de

Digitized by Google

Sainte-Palaye (1). En voilà beaucoup pour un malade. Mon cher ange, je vous embrasse avec cette inaltérable amitié dont vous me faites éprouver les charmes. 1753.

LETTRE CXLIII.

A M. D'ARGENTAL.

De la grande ville de Colmar, 21 décembre.

Mon cher ange, vous vous mêlez donc aussi d'être malade. Nous étions inquiets de vous, la fille de *Monime* et moi, et nous nous écrivions des lettres tendres pour savoir si l'un de nous n'avait pas de vos nouvelles. Comment avez-vous fait pour ne plus sortir vers les quatre heures et demie? Je crois que vous avez été bien étonné de rester chez vous. Je n'ai ni de santé, ni de chez moi, mon cher ange; mais je suis accoutumé à ces maux-là, et je ne le suis point aux vôtres. Vous avez été attaqué dans votre fort, et vous avez eu mal à la tête. C'est une de vos meilleures pièces; votre tête vaut bien mieux que la mienne: la vôtre vous a rendu heureux; la mienne m'a fait très-malheureux, et les têtes des autres me retiennent encore vers les bords du Rhin. Les

(1) J. B. de la *Curne* de *Sainte-Palaye*, homme de mœurs extrêmement douces, et profondément versé dans les antiquités de notre histoire. Il a débrouillé le chaos des vieux temps de la chevalerie. Il avait un frère jumeau; leur amitié a été célèbre. M. de *Sainte-Palaye*, né à Auxerre en 1697, est mort à Paris le 1er. mai 1781. Il était de l'Académie française et de celle des Inscriptions.

Digitized by Google

——mains de Jean *Néaulme*, libraire de la Haye,
1753. viennent de me faire de nouvelles plaies, et c'est encore un surcroît de misère d'être obligé de plaider devant le public. C'est un fardeau et un avilissement. On ne peut se dérober à sa destinée. Qui aurait cru que mes dépouilles seraient prises à la bataille de Sohr, et seraient vendues dans Paris ? On prit l'équipage du roi de Prusse dans cette bataille au lieu de prendre sa personne; on porta sa cassette au prince *Charles ;* il y avait dans cette cassette grise-rouge de l'avare force ducats, avec cette *Histoire universelle*, et des fragmens de la *Pucelle*. Un valet-de-chambre du prince *Charles* a vendu l'histoire à Jean *Néaulme*, et les papillottes de la *Pucelle* sont à Vienne. Tout cela compose une drôle de destinée. Je souffre autant que *Scarron*, et je barbouille autant de papier que saint *Augustin*. J'avais fait une *Histoire de l'Empire* que Mme. la duchesse de *Saxe-Gotha* m'avait commandée comme on commande des petits pâtés; j'avais cousu dans cette *Histoire de l'Empire* quelques petits lambeaux de l'*Universelle*. J'étais en droit d'employer mes matériaux. Jean *Néaulme* me coupe la gorge : comment voulez-vous que je songe à Jean *le Kain?* Je ne songe à présent qu'à la cuisse de ma nièce et à mon pied de *Philoctète*, mais sur-tout à vous, mon cher ange, à Mme. d'*Argental* et à vos amis. Je vous embrasse bien tendrement : j'ai besoin d'une tête comme la vôtre pour supporter tous les chagrins dont je suis circonvenu, et malheureusement je n'ai que la

Digitized by Google

mienne. Mon cœur, qui est plus sain, vous adore. 1754.

LETTRE CXLIV.

A M. D'ARGENTAL.

Colmar, 15 janvier.

Mon cher ange, je dresserai un petit autel d'Esculape à M. *Fournier*, puisqu'il vous a guéris vous et ma nièce. Vous ne me parlez point de la santé de Mme. d'*Argental;* je dois supposer qu'elle jouit enfin de ce bien inestimable qu'elle n'a jamais connu. Cet autre bien que les *Fournier* ne donnent pas, m'est ravi trop long-temps; il est bien cruel de vivre loin de vous. Le séjour de Colmar m'est devenu nécessaire pour ces *Annales de l'Empire* que j'avais entreprises. J'aime à finir tout ce que j'ai commencé. J'ai trouvé à Colmar des secours que je n'aurais point eus ailleurs; et dans la cruelle situation où je suis, accablé de maladies et n'étant point sorti de ma chambre depuis trois mois, j'ai trouvé de la consolation dans la société de quelques personnes instruites. On en trouve toujours dans une ville où il y a un parlement, et vous m'avouerez que je n'aurais pu ni faire imprimer les *Annales de l'Empire* à Sainte-Palaye, ni trouver dans cette solitude beaucoup de secours dans l'état affreux où je suis. Si ma santé me permet d'aller à Sainte-Palaye au printemps, je ne prendrai ce parti qu'en

Digitized by Google

cas que les maîtres du château veuillent bien me
1754. le louer pour le temps où j'y demeurerai. J'y pourrai faire venir par eau mes livres et quelques meubles : je ne peux vivre sans livres; une campagne sans eux serait pour moi une prison : il est vrai que Sainte-Palaye est un peu loin de Paris, et qu'il vaudrait mieux choisir quelque séjour moins éloigné, puisque vous me flattez, mon cher ange, d'y venir quelquefois; mais si je ne trouve rien de plus voisin de Paris, il faudra s'en tenir à Sainte-Palaye.

Je compte vous envoyer le premier tome des *Annales de l'Empire :* ce ne sont pas de vastes tableaux des sottises et des horreurs du genre humain, comme cette *Histoire universelle ;* mais c'est un objet plus intéressant que l'*Histoire de France*, pour tout autre qu'un Français. Les gens instruits disent que ces *Annales* sont assez exactes, et ce n'est pas assez; je les aurais voulues moins sèches. Il faut plaire en France; dans le reste du monde, il faut instruire. Ce livre sera bien moins couru à Paris que l'abrégé tronqué de l'*Histoire universelle ;* mais il vaudra beaucoup mieux. Pour qu'un livre réussisse à Paris, il faut qu'il soit hardi et ingénieux; pour qu'une tragédie ait du succès, il faut qu'elle soit tendre : ce n'est pas le bon qui plaît, c'est ce qui flatte le goût dominant. Je ne me sens pas trop d'humeur à parler d'amour aux Parisiens sur le théâtre, et je hais un métier dont les désagrémens m'avaient fait quitter Paris. Il ne me faut à présent qu'une retraite et un ami tel que vous. Adieu, mon cher ange : vos lettres

Digitized by Google

me consolent et me font supporter une vie bien cruelle. 1754.

LETTRE CXLV.

AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Colmar, 6 février.

Ma félicité, mon cher marquis, est montée à un tel excès, que la seule philosophie peut me donner la modération nécessaire dans la bonne fortune; et la seule amitié peut obtenir enfin de moi que je vous réponde dans l'ivresse de mon bonheur. Cette belle et décente édition d'une prétendue *Histoire universelle*, mise si agréablement sous mon nom par un honnête libraire, a été reçue du clergé avec une extrême édification, et du gouvernement avec une bonté et des marques d'attention qui me pénètrent de joie et de reconnaissance. Dans une situation si charmante, jeune, brillant de santé, encouragé par la meilleure compagnie, vous croyez bien que je me fais un plaisir de travailler dans mes agréables momens de loisir à perfectionner une tragédie amoureuse, et que ce serait pour moi le comble des agrémens de me commettre avec le discret et indulgent parterre, et avec les auteurs pleins de justice et d'impartialité. Je jouis de mes amis, de mes parens, de ma maison, de mes livres, de mon bien, de la faveur des rois: tout cela anime, et il faudrait être d'un génie bien stérile pour ne pas cul-

Digitized by Google

——tiver les Muses avec succès au milieu de tant
1754. d'encouragemens. Pardon de cette longue ironie. Je vous parle très-sérieusement, mon cher marquis, quand je vous dis combien je vous aime. Votre amitié, votre suffrage pourraient m'encourager; mais je sais trop tout ce qui manque à *Zulime;* elle est trop long-temps sur le même ton; c'est un défaut capital : il faut de l'uniformité dans la société, mais non pas au théâtre, et, d'ailleurs, quel temps! Adieu.

LETTRE CXLVI.

A M. D'ARGENTAL.

Colmar, 7 février.

VRAIMENT, mon cher ange, il est bien vrai que les impressions de cette malheureuse *Histoire*, prétendue *universelle*, ne sont pas effacées : les plaies sont récentes; elles saignent et sont bien profondes. Il est certain qu'on m'a voulu perdre en France après m'avoir perdu en Prusse, et qu'on a engagé ces coquins de libraires de Berlin et de la Haye à imprimer un ancien manuscrit informe pour m'achever. Il est incontestable que ce manuscrit est très-différent du mien. Je conjurai ma nièce d'exiger la suppression du livre dès qu'il parut; elle eut la faiblesse de croire ceux qui en étaient contens; elle me manda que M. de *Malesherbes* le trouvait très-bon, et aujourd'hui M. de *Malesherbes* croit ne me pas devoir le té-

Digitized by Google

moignage que je demande. Il m'est pourtant essentiel qu'on sache la vérité : non que j'espère qu'on me rendra une entière justice, mais du moins la persécution en serait affaiblie; elle est extrême. Il ne s'agit plus probablement de Sainte-Palaye et encore moins de tragédie; il s'agit d'aller mourir loin des injustices et des persécutions. N'auriez-vous point, mon cher ange, quelque homme sage et discret, à la probité de qui je pusse confier le maniement de mes affaires et l'emballage de mes meubles? Vous aviez, ce me semble, un clerc de notaire dont vous étiez très-content; il faudrait que vous eussiez la bonté d'arranger avec lui ses appointemens; je le chargerais de ma correspondance; mais j'exigerais le plus profond secret. J'attends cette nouvelle preuve de votre généreuse amitié. Je ne peux songer à tout cela sans répandre des larmes. 1754.

J'ai écrit à *Lambert;* je lui ai recommandé des cartons que je lui ai envoyés pour ces *Annales*. Je vous prie, quand vous irez à la comédie, d'exiger de lui cette attention. *La passion des esprits faibles* ferait trop crier les esprits méchans.

Adieu, mon adorable ange : mille complimens à Mme. d'*Argental.*

1754.

LETTRE CXLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 28 février.

Vous n'êtes pas accoutumé, mon cher et respectable ami, à recevoir des lettres de moi qui ne soient pas de ma main; mais je n'en peux plus. Je viens d'écrire quatre pages à Mme. *Denis* et de faire bien des paquets. Pardonnez-moi donc; conservez-moi votre tendre amitié; écoutez ou devinez mes raisons, et jugez-moi.

Si j'avais de la santé, et si je pouvais comme auparavant travailler tout le jour et me passer de secours, j'irais très-volontiers dans la solitude de Sainte-Palaye; mais il me faut des livres, une ou deux personnes qui puissent me consoler quelquefois, une garde-malade, un apothicaire, et tout ce qu'on peut trouver de secours dans une ville, excepté des Jésuites allemands. Ne vous faites point d'ailleurs d'illusion, mon cher ami. Le petit abbé mourra dans le château où il est: je ne vous en dis pas davantage, et vous devez me comprendre. Je ne vous ai demandé, non plus qu'à Mme. *Denis*, qu'un commissionnaire pour solliciter mes affaires chez M. *Delaleu*, pour aider Mme. *Denis* dans la vente de mes meubles, pour faire ses commissions comme les miennes, pour m'envoyer du café, du chocolat, les mauvaises brochures et les mauvaises nouvelles du temps, à l'adresse qu'on lui indique-

Digitized by Google

rait. Je vous le demande encore instamment, en cas que vous puissiez connaître quelque homme de cette espèce. Je ne sais si un nommé *Mairobert* (1), qui trotte pour M. de *Bachaumont* (2), ne serait pas votre affaire. 1754.

Vous devinez aisément par ma dernière lettre, mon cher ange, ce que je dois souffrir. Je n'ai autre chose à vous ajouter, sinon que je continuerai jusqu'à ma mort la pension que je fais à la personne que vous savez (3), et que je l'augmenterai dès que mes affaires auront pris un train sûr et réglé. Je lui en ai assuré d'ailleurs bien davantage, et j'avais espéré, quand elle me força de revenir en France, la faire jouir d'un sort plus heureux. Je me flatte qu'elle aura du moins une fortune assez honnête : c'est tout ce que je peux et que je dois, après ce que vous savez qu'elle m'a écrit. Ce dernier trait de mes infortunes a achevé de me déterminer. Je ne me plaindrai jamais d'elle ; je conserverai chèrement le souvenir de son amitié; je m'attendrirai sur ce qu'elle a souffert, et votre amitié, mon cher ange, restera ma seule consolation. Mon cher ange, je suis bien loin de verser des larmes sur mes malheurs, mais j'en verse en vous écrivant.

(1) *Pidansat* de *Mairobert*, né en 1727, s'est donné la mort dans un bain, parce qu'il se trouvait impliqué dans l'affaire de l'interdiction de M. de *Brunoy*. On a de lui des *Principes sur la Marine*, ouvrage que le gouvernement lui avait demandé.

(2) Louis *Petit* de *Bachaumont*, homme curieux de nouvelles de toute espèce, et auteur des *Mémoires secrets* qu'on a imprimés après sa mort et auxquels on a ajouté une suite de trente volumes. Mort en mai 1771.

(3) Mme. *Denis*, nièce de *Voltaire*.

Digitized by Google

1754. LETTRE CXLVIII.

A M. D'ARGENTAL.

Colmar, 10 mars.

Mon cher et respectable ami, je ne peux que vous montrer des blessures que la mort seule peut guérir. Me voilà exilé pour jamais de Paris pour un livre qui n'est pas certainement le mien dans l'état où il paraît, pour un livre que j'ai réprouvé et condamné si hautement. Le procès-verbal authentique de confrontation que j'ai fait faire, et dont j'ai envoyé sept exemplaires à Mme. *Denis*, ne parviendra pas jusqu'au roi, et je reste persécuté.

Cette situation, aggravée par de longues maladies, ne devrait pas, je crois, être encore empoisonnée par l'abus cruel que ma nièce a fait de mes malheurs. Voici les propres mots de sa lettre du 20 février : « Le chagrin vous a peut-être tourné » la tête ; mais peut-il gâter le cœur ? L'avarice » vous poignarde ; vous n'avez qu'à parler..... Je » n'ai pris de l'argent chez *Delaleu* que parce que » j'ai imaginé à tout moment que vous reveniez, » et qu'il aurait paru trop singulier dans le public » que j'eusse tout quitté, sur-tout ayant dit à la » la cour et à la ville que vous me doubliez mon » revenu ».

Et ensuite elle a rayé à demi, *l'avarice vous poignarde*, et a mis, *l'amour de l'argent vous tourmente*.

Digitized by Google

Elle continue : « Ne me forcez pas à vous haïr..... —— » Vous êtes le dernier des hommes par le cœur. 1754. » Je cacherai autant que je pourrai les vices de » votre cœur ».

Voilà les lettres que j'ai reçues d'une nièce pour qui j'ai fait tout ce que je pouvais faire, pour qui j'étais revenu en France autant que pour vous, et que je traite comme ma fille.

Elle me marque dans ses indignes lettres que vous êtes aussi en colère contre moi qu'elle-même. Et quelle est ma faute ? De vous avoir suppliés tous deux de me déterrer quelque commissionnaire sage et intelligent qui puisse servir pour elle et pour moi. Pardonnez, je vous en conjure, si je répands dans votre sein généreux mes plaintes et mes larmes. Si j'ai tort, dites-le moi; je vous soumets ma conduite : c'est à un ami tel que vous qu'il faut demander des reproches quand on a fait des fautes. Que Mme. *Denis* vous montre toutes mes lettres ; vous n'y verrez que l'excès de l'amitié, la crainte de ne pas faire assez pour elle, une confiance sans bornes, l'envie d'arranger mon bien en sa faveur, en cas que je sois forcé de fuir et qu'on me confisque mes rentes (comme on le peut et comme on me l'a fait appréhender), un sacrifice entier de mon bonheur au sien, à sa santé, à ses goûts. Elle aime Paris ; elle est accoutumée à rassembler du monde chez elle ; sa santé lui a rendu Paris encore plus nécessaire : j'ai pour mon partage la solitude, le malheur, les souffrances, et j'adoucis mes maux par l'idée qu'elle restera à Paris dans une fortune assez

Digitized by Google

honnête que je lui ai assurée, fortune très-supé-
1754. rieure à ce que j'ai reçu de patrimoine. Enfin, mon adorable ami, condamnez-moi si j'ai tort. Je vous avoue que j'ai besoin d'un peu de patience : il est dur de se voir traiter ainsi par une personne qui m'a été si chère. Il ne me restait que vous et elle, et je souffrais mes malheurs avec courage quand j'étais soutenu par ces deux appuis. Vous ne m'abandonnerez pas ; vous me conserverez une amitié dont vous m'honorez dès notre enfance. Adieu, mon cher ange. J'ai fait évanouir entièrement la persécution que le fanatisme allait exciter contre moi, jusque dans Colmar, au sujet de cette prétendue *Histoire universelle*; mais j'aurais mieux aimé être excommunié que d'essuyer les injustices qu'une nièce qui me tenait lieu de fille a ajoutées à mes malheurs.

Mille tendres respects à Mme. d'*Argental*.

LETTRE CXLIX.

LETTRE CXLIX. 1754.

AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Colmar, 27 août.

Oui, je pense plus à vous que je ne vous écris, Monsieur; l'état où je suis ne me permet pas même de vous écrire aujourd'hui de ma main. Mme. *Denis* a fait une action bien heroïque de vous quitter pour venir garder un malade. Il est assez étrange que deux personnes qui voulaient passer leur vie avec vous soient à Colmar. Si la friponnerie, l'ignorance et l'imposture n'avaient pas abusé de mon nom pour donner deux impertinens volumes d'une prétendue *Histoire universelle*, votre *Zulime* s'en trouverait mieux; mais l'injustice odieuse que j'ai essuyée m'impose au moins le devoir de la confondre en mettant en ordre mon véritable ouvrage. Votre *Zulime* ne peut venir qu'après les quatre parties du monde qui m'occupent à présent. Ce serait pour moi une grande consolation dans mes travaux et dans mes souffrances, de voir l'ouvrage dont vous me parlez. Je vous en dirais mon avis avant les representations : c'est le seul temps où l'amitié puisse employer la critique; elle n'a plus qu'à applaudir ou à se taire quand l'ouvrage a été livré au parterre.

On avait fait courir un plaisant bruit : on disait que j'avais fait aussi le *Triumvirat*. Je vous assure que je suis très-loin d'exciter une pareille guerre

—— civile au théâtre. La bagatelle dont vous a parlé
1754. M. d'*Argental* n'était d'abord qu'un ouvrage de fantaisie dont j'avais voulu l'amuser aux eaux de Plombières : c'est lui qui m'a engagé à y travailler sérieusement. J'en ai fait, je crois, une pièce très-singulière : Mlle. *Clairon* y aurait un beau rôle ; mais il est impossible d'en faire cinq actes : il vaut bien mieux en donner trois bons que cinq languissans. J'allais presque vous dire que nous en parlerons un jour ; mais je sens bien que je me réduirai à vous en écrire. L'absence ne diminuera jamais dans mon cœur les sentimens que je vous ai voués pour toute ma vie.

Le malade V.

Puisque l'oncle ne peut vous écrire de sa main, la nièce y suppléera tant bien que mal. Convenez que mon oncle a raison de ne vous point envoyer *Zulime*, puisqu'elle n'est pas encore à sa fantaisie et qu'il n'a pas le temps d'y travailler actuellement. Celle dont M. d'*Argental* vous a parlé, vous plaira d'autant plus qu'il y a deux très-beaux rôles pour le *Kain* et Mlle. *Clairon ;* cette pièce est très-singulière, chaude et écrite à merveille ; mais vous n'aurez que trois actes : nous espérons bien que, lorsqu'il sera question de la jouer, vous y donnerez tous vos soins.

L'*Histoire universelle* l'occupe actuellement tout entier : c'est un ouvrage fait pour lui faire infiniment d'honneur ; dès qu'il sera fini, je ferai de mon mieux pour l'engager à reprendre ce théâtre que nous aimons, vous et moi, si constamment. Vous verrez encore des *Alzire*, des

Digitized by Google

Zaïre, des *Mérope*, etc., etc. de sa façon. Son génie est aussi brillant que sa santé est misérable. 1754.
Adressez-moi toujours vos lettres à Colmar : nous ne sommes pas encore déterminés sur le temps où nous irons à Strasbourg. Si mon oncle daigne me rendre une partie des sentimens que j'ai pour lui, tous les séjours me seront égaux ; l'amitié embellit les lieux les plus sauvages.

Je ne doute pas que votre tragédie ne soit dans sa perfection ; M. de *Voltaire* sera sûrement étonné de la façon dont elle est écrite. Pourriez-vous la lui faire lire? Pensez-y bien.

Vous fourrerez-vous cet hiver dans la bagarre ? J'imagine que non : vous êtes trop sage. Mon oncle veut aussi laisser passer les plus pressés. Je pense qu'il fera bien froid cet hiver au *Triumvirat :* qu'en dites-vous ?

Puisque vous voulez savoir ce que je fais, je barbouille aussi du papier ; je travaille mal et lentement ; mon ouvrage n'a pris jusqu'à présent aucune forme, et j'en suis si mécontente que je n'ai pas encore eu le courage de le montrer à mon oncle. Je me console en pensant que l'occupation la plus ordinaire d'une femme est de faire des nœuds, et qu'il vaut autant gâter du papier que du fil.

Dites-moi si *Ximenès* demande encore la place vacante à l'académie ; j'en serais fâchée : ce serait une seconde imprudence. Si j'étais à Paris, je ferais l'impossible pour l'en empêcher : il se presse trop et détruit la petite fortune d'*Amalazonte* (1),

(1) Tragédie de M. de *Ximenès*, jouée en 1754.

____ par un amour-propre mal entendu qu'on veut
1755. humilier.

Adieu : mandez-moi tout ce que vous savez; vous ferez grand plaisir à une solitaire qui aime vos lettres et qui a pour vous la plus inviolable amitié.

Dites, je vous prie, Monsieur, à Mme. *Sonning* que j'ai souvent le plaisir de parler d'elle avec Mme. la comtesse de *Lutzelbourg* qui est ici, et faites-lui pour moi mille tendres complimens.

LETTRE CL.

A M. DE XIMENÈS.

Au château de Prangin, pays de Vaud, 29 janvier.

Vous voyez, Monsieur, que tous les maux sont sortis pour moi de la boëte de *Pandore* avec les doubles croches de M. *Royer*. Il ne savait pas seulement que *Pandore* fût imprimé, et il fit faire, il y a un an, des canevas par M. de *Sireuil* (1) son ami, qui crut que j'étais mort, comme les gazettes l'avaient annoncé. *Royer* ne pouvant me tuer, a tué un de mes enfans : je souhaite que le sien vive. Il m'écrivit, il y a trois mois, que son opéra était gravé. Il le sera sans doute dans la mémoire ; mais il ne l'était pas encore en papier. Je fis les plus humbles remontrances ; je n'ai rien

(1) Ancien porte-manteau du roi. Cette affaire de *Pandore* donna beaucoup d'humeur à *Voltaire*, qui s'en vit bientôt débarrassé par la mort du musicien *Royer*.

Digitized by Google

obtenu ; on me regarde comme mort ; on vend mon bien et on le dénature. M. de *Sireuil* m'a écrit ; il me paraît un homme sage et modeste, très-fâché de la peine qu'on l'a engagé à prendre et à me faire. Je ne crois pas qu'il soit possible d'empêcher cette nouvelle tribulation qu'il faut bien que j'essuie. Je n'ai pas même l'espérance qu'on disait être au fond de la boëte. C'est un nouveau malheur, et, qui pis est, un malheur ridicule. Vous m'offrez généreusement votre secours ; vous voulez que M. de *la Salle*, sous vos ordres, remédie autant qu'il pourra à cette déconvenue. J'accepte vos bontés ; il faudrait que tout se passât sans choquer personne ; il faut craindre un ridicule de plus. *Royer* dit qu'il ne veut rien changer à sa musique : il a obtenu une approbation pour faire imprimer le poëme sous le nom de *Fragmens de* Prométhée, *aveo les changemens et les additions que M.* Royer *a crus propres à sa musique :* c'est à-peu-près ce que porte le titre. 1755.

Voilà où en est cette aventure. Si, dans de telles circonstances, vous croyez que je puisse être reçu à me mêler de mon ouvrage, et que ma procuration à M. de *la Salle* soit valable, je suis prêt à vous l'envoyer signée d'un notaire suisse et légalisée par un bailli.

Adieu, Monsieur ; je vous remercie bien tendrement ; je suis très-malade ; Mme. *Denis*, qui a eu le courage de me suivre et d'être ma garde, vous fait les plus sincères complimens. Vous savez par combien de titres je vous suis attaché. Per-

Digitized by Google

——— mettez-moi de présenter mes respects à madame
1755. votre mère.

LETTRE CLI.

A M. DE XIMENÈS.

A Prangin, 13 février.

Nous aurons donc *Amalazonte*, Monsieur; nous l'attendons avec l'impatience de l'amitié qui nous attache à vous. L'âme de *Royer* ne sera pas placée dans l'autre monde à côté des *Vinci et des Pergolèze*. Celle de l'auteur du *Triumvirat* pourrait bien aller trouver *Chapelain*. Quels diables de vers! que de dureté et de barbarismes! Si on se torchait le derrière avec eux, on aurait des hémorroïdes, comme dit *Rabelais*. Est-il possible qu'on soit tombé si vîte du siècle de *Louis XIV* dans le siècle des Ostrogoths? Me voilà en Suisse, et presque tout ce qu'on m'envoie de Paris me paraît fait dans les Treize Cantons. Le malade et la garde-malade vous embrassent tendrement. Pardonnez à un moribond qui n'écrit guère de sa main.

Digitized by Google

LETTRE CLII. 1755.

A M. MARMONTEL.

Aux Délices, le 16 mai.

DIGNE *Cakouac*, fils de *Cakouac*, *fili mi dilecte in quo benè complacui* (1), grâces vous soient rendues pour vous être souvenu de moi dans votre planète de *Mercure*. Quoique je ne sois plus de ce monde, j'apprends que votre bénéfice, qui n'est pas simple, est pourtant chargé de grosses pensions. Il y a plus de quinze ans que je n'ai lu aucun *Mercure ;* mais je vais lire tous ceux qui paraîtront. Je vous prie de me faire inscrire parmi les souscrivans. Quand vous n'aurez rien de nouveau, je pourrai vous fournir quelque sottise qui ne paraîtra pas sous mon nom et qui servira à remplir le volume. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je me réjouis avec le public de ce qu'un ouvrage si long-temps décrié est tombé enfin entre les mains d'un véritable homme d'esprit et d'un philosophe capable de le relever et d'en faire un très-bon journal. Adieu : nos Délices vous font mille complimens.

(1) « Mon fils chéri dans lequel je me suis complu ».

Digitized by Google

1755.

LETTRE CLIII.

A M. DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 21 mai.

Ce n'est pas dégoût, c'est désespoir et impuissance. Comment voulez-vous que je polisse des magots de la Chine, quand on m'écorche moi, quand on me déchire, quand cette maudite *Pucelle* passe toute défigurée de maison en maison, que quiconque se pique de rimailler, remplit les lacunes à sa fantaisie, qu'on y insère des morceaux tout entiers qui sont la honte de la poésie et de l'humanité? Ma pauvre *Pucelle* devient une p..... infâme à qui on fait dire des grossièretés insupportables: on y mêle encore de la satire; on glisse, pour la commodité de la rime, des vers scandaleux contre les personnes à qui je suis le plus attaché. Cette persécution d'une espèce si nouvelle que j'essuie dans ma retraite, m'accable d'une douleur contre laquelle je n'ai point de ressource. Je m'attends chaque jour à voir cet indigne ouvrage imprimé. On m'égorge et on m'accuse de m'égorger moi-même. Cet avorton d'*Histoire universelle*, tronqué et plein d'erreurs à chaque page, ne m'a-t-il pas été imputé? et ne suis-je pas à-la-fois la victime du larcin et de la calomnie? Je m'étais retiré dans une solitude profonde et j'y travaillais en paix à réparer tant d'injustices et d'impostures. J'aurais pu, en con-

Digitized by Google

servant la liberté d'esprit que donne la retraite, travailler à l'ouvrage que vous aimez, et auquel vous voulez bien donner quelque attention ; mais cette liberté d'esprit est détruite par toutes les nouvelles affligeantes que je reçois : je ne me sens pas le courage de travailler à une tragédie quand je succombe moi-même très-tragiquement. 1755.

Il faudrait, mon cher *Catilina*, me donner la sérénité de votre âme et celle de M. d'*Argental* pour me remettre à l'ouvrage.

Soit que je sois en état d'achever mes Chinois et mes Tartares, soit que je sois forcé de les abandonner, je vous supplie de remercier pour moi M. *Richelet* de ses offres obligeantes. Plus je suis sensible à son attention, plus je le prie de ne pas manquer de donner au public l'*Eroe cinese di* Metastasio (1). La circonstance sera favorable au débit de son ouvrage, et ce ne sera pas ce qui fera tort au mien. Je n'ai de commun avec *Metastasio* que le titre : on ne se douterait pas que la scène soit chez lui à la Chine ; elle peut être où l'on veut ; c'est une intrigue d'opéra ordinaire. Point de mœurs étrangères, point de caractères semblables aux miens, un tout autre sujet et un tout autre pinceau. Son ouvrage peut valoir infiniment mieux que le mien, mais il n'y a aucun rapport. J'ai encore à vous prier, aimable ami, de dire à M. *Sonning* combien je le remercie d'avoir favorisé de ses grâces mon parterre et mon potager. Je lui épargne une lettre inutile; mes

(1) « Le *Héros chinois* de *Métastase* ».

——remerciemens ne peuvent mieux être présentés
1755. que par vous.

LETTRE CLIV.

A Mme. DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 23 mai.

Il faut casser mes magots de la Chine, ma chère enfant : l'infidélité qu'on m'a faite sur cette ancienne plaisanterie de la *Pucelle d'Orléans* empoisonne la fin de mes jours. On m'a envoyé quelques morceaux de cet ouvrage ; tout est défiguré, tout est plein de sottises atroces. Il n'y a ni rime, ni raison, ni bienséance. Cependant on m'imputera cette indigne rapsodie, et il m'arrivera la même chose que dans l'aventure de l'*Histoire générale :* on imprimera ce que je n'ai pas fait à la faveur de ce que j'ai fait. Le contraste de cet ouvrage avec mon âge et avec mes travaux me fait sentir la plus vive douleur : je suis très-incapable de songer à une tragédie ; il faut de la liberté d'esprit, et ce dernier coup m'étourdit. Si, par hasard, vous avez quelques nouvelles, si vous pouvez voir d'*Arget* (1), et m'instruire, vous me ferez grand plaisir. J'aimerais mieux vous voir ici ; vous feriez ma consolation avec votre sœur. Comment vont les bénéfices de votre

(1) Secrétaire du roi de Prusse, qui s'égayait souvent à ses dépens. Il finit par quitter Berlin et venir se fixer à Paris.

Digitized by Google

frère (1) ? Si *Jeanne d'Arc* avait fondé quelque bon prieuré, il serait juste qu'il le desservît : je lui souhaite des pucelles et des abbayes. Les scélérats d'Europe me font plus de peine que les héros de la Chine. Un fripon, nommé *Grasset*, que M. d'*Argental* m'avait heureusement indiqué, est venu ici pour imprimer un détestable ouvrage sous le même titre que celui auquel je travaillais il y a trente ans, et que vous avez entre les mains. Vous savez que cet ouvrage de jeunesse n'est qu'une gaieté très-innocente. Deux fripons de Paris, qui en ont eu des fragmens ont rempli les vides comme ils l'ont pu contre tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré. *Grasset*, leur émissaire, est venu m'offrir le manuscrit pour cinquante louis d'or, et m'en a donné un échantillon aussi absurde que scandaleux : ce sont des sottises des halles, mais qui font dresser les cheveux à la tête. Je courus sur-le-champ de ma campagne à la ville, et, aidé du résident de France, je déférai le coquin ; il fut mis en prison et banni, son bel échantillon lacéré et brûlé, et le conseil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà comme il faudrait par-tout traiter les calomniateurs. Je ne les crains point ici ; je ne les crains qu'en France. 1755.

Il me semble, ma chère nièce, que vous n'avez pas votre part entière, et M. d'*Argental*

(1) L'abbé *Mignot*, auteur d'une traduction de *Quinte-Curce*. Ce fut lui qui fit transférer et inhumer le corps de *Voltaire* dans son abbaye de Scellières.

Digitized by Google

a encore trois guenilles pour vous. Je vous
1755. demande pardon d'avoir imaginé que vous eussiez pu adopter l'idée que M. d'*Argental* a eue un moment : j'espère qu'il ne l'a plus. Ayez soin de votre santé, et aimez deux solitaires qui vous aiment tendrement. Je vous embrasse, ma chère enfant, du fond de mon cœur.

LETTRE CLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 juillet.

Je ne suis pas excessivement dans les délices, mon cher et respectable ami ; toute cette aventure de *Jeanne d'Arc* est bien cruelle. Le porteur vous remettra mon ancienne copie. Vous la trouverez assurément plus honnête, plus correcte, plus agréable que les manuscrits qu'on vend publiquement. Je vous supplie d'en faire tirer une copie pour Mme. de *Fontaine*, d'en laisser prendre une à *Thiriot*, et de permettre à vos amis qu'ils la fassent aussi copier pour eux. C'est le seul moyen de prévenir le péril dont je suis menacé. On s'est avisé de remplir toutes les lacunes de cet ouvrage, commencé il y a plus de trente années. On y a ajouté des tirades affreuses. Il y en a une contre le roi ; je l'ai vue. Cela est à la vérité composé par de la canaille, et fait pour être lu par la canaille. C'est :

.....Dormir
A la Bourbon la grasse matinée.

Digitized by Google

C'est :

1755.

.....Louis le bon apôtre
A ses Bourbons en pardonne bien d'autre.
.....
Les Richelieu le nomment maquereau.

Figurez-vous tout ce que les halles pourraient mettre en rimes. Enfin, on y a fourré plus de cent vers contre la religion, qui semblent faits par le laquais d'un athée.

Ce coquin de *Grasset*, dont je vous dois la connaissance, a apporté ce manuscrit à Lausanne. J'ai profité de vos avis, mon cher ange, et les magistrats de Lausanne l'ont intimidé. Il est venu à Genève, et là, ne pouvant faire imprimer cet ouvrage, il est venu chez moi me proposer de me le donner pour cinquante louis d'or. Je savais qu'il en avait déjà vendu plus de six copies manuscrites. Il en a envoyé une à M. *Bernstof*, premier ministre en Danemarck. Il m'a présenté un échantillon, et c'était tout juste un de ces endroits abominables, une vingtaine de vers horribles contre *Jésus-Christ*. Ils étaient écrits de sa main. Je les ai portés sur-le-champ au résident de France. Si le malheureux est encore à Genève, il sera mis en prison; mais cela n'empêchera pas qu'on ne débite ces infamies dans Paris, et qu'elles ne soient bientôt imprimées en Hollande. Ce *Grasset* m'a dit que cet exemplaire venait d'un homme qui avait été secrétaire ou copiste du roi de Prusse, et qui avait vendu le manuscrit cent ducats; ma seule ressource à présent,

Digitized by Google

——mon cher ange, est qu'on connaisse le véritable
1755. manuscrit, composé il y a plus de trente ans, tel que je l'ai donné à Mme. de *Pompadour*, à M. de *Richelieu*, à M. de la *Vallière ;* tel que je vous l'envoie. Je vous demande en grâce ou de le faire copier, ou de le donner à Mme. de *Fontaine* pour le faire copier. Je vous prie qu'on n'épargne point la dépense. J'enverrai à Mme. de *Fontaine* de quoi payer les scribes. Si vous avez cet infâme chant de l'*Ane*, qu'on m'attribue, il n'y a qu'à le brûler. Cela est d'une grossièreté odieuse, et indigne d'être dans votre bibliothèque (1). En un mot, mon cher ange, le plus grand service que vous puissiez me rendre est de faire connaître l'ouvrage tel qu'il est, et de détruire les impressions que donne à tout le monde l'ouvrage supposé. Je vous embrasse tendrement, et je me recommande à vos bontés avec la plus vive instance.

P. S. On vient de mettre ce coquin de *Grasset* en prison à Genève. On devrait traiter ainsi à Paris ceux qui vendent cet ouvrage abominable.

(1) *Voltaire* craignait peut-être qu'on ne fît des recherches chez M. d'*Argental*.

Digitized by Google

LETTRE CLVI. 1755.

A M. DE THIBOUVILLE.

3 août.

Oui vraiment vous seriez un beau *Gengis* et nous n'en aurons point comme vous. Je vous sais bien bon gré d'être du métier, mon très-aimable marquis. Le travail console. Il paraît par votre lettre à ma nièce que vous avez besoin d'être consolé comme un autre. C'est un sort bien commun. On souffre même à Neuilly, même aux Délices. Qui croirait qu'à mon âge une pucelle fît mon malheur et me persécutât au bout de trente ans? L'ouvrage court par-tout, accompagné de toutes les bêtises, de toutes les horreurs que de sots méchans ont pu imaginer, de vers abominables contre tous mes amis, à commencer par M. le maréchal de *Richelieu*. J'ai bien fait de ne songer qu'à des Chinois: vos Français sont trop méchans, et sans vous et sans M. d'*Argental* ces Chinois ne seraient pas pour Paris. Je bénis ma retraite, je vous regrette et je vous aime de tout mon cœur.

Digitized by Google

1755. # LETTRE CLVII.

A M. DE THIBOUVILLE.

1er. novembre.

MADAME *Denis* vient de me communiquer votre lettre, mon cher marquis : je suis plus affligé et plus indigné que vous. Je n'ignore pas absolument qui sont les misérables dont la fureur a mêlé le nom de mes amis et des hommes les plus respectables dans je ne sais quelle plaisanterie qu'on a fait revivre si cruellement depuis quelques années. On m'en a envoyé des fragmens où j'ai trouvé M. le maréchal de *Richelieu* traité de maquereau, M. d'*Argental* de protecteur des mauvais poëtes. Le succès de l'*Orphelin de la Chine* a ranimé la rage de ceux qui gagnent leur pain à écrire. Ils ont été fourrer *Calvin* dans cet ancien ouvrage dont il est question, parce que je suis dans un pays calviniste. Enfin, ils ont poussé leur imbécille insolence jusqu'à oser profaner le nom du roi. Voyez, s'il vous plaît, les beaux vers dans lesquels ils ont exprimé ce panégyrique ;

> Lui des Bourbons trompant la destinée,
> A la gard'Dieu laisse aller son armée.

Je n'ose poursuivre, tant le reste est exécrable.

J'ai vu dans un de ces malheureux exemplaires saint *Louis* en enfer. Il y a sept ou huit petits grimauds

grimauds qui brochent continuellement des chants de ce prétendu poëme. Ils le vendent six francs le chant, c'est un prix fait : il y en a déjà vingt-deux, et ils mettent mon nom hardiment à la tête de l'ouvrage. Je n'ai pas manqué d'avertir M. le maréchal de *Richelieu*. On m'avait écrit que vous étiez fourré dans cette rapsodie avec M. d'*Argental* (1). Mais je n'avais point vu ce qui pouvait vous regarder, c'est une abomination qu'il faut oublier ; elle me ferait mourir de douleur. Adieu, Mme. *Denis* est aussi affligée que moi. Oublions les horreurs de la société humaine. Amusez-vous dans de jolis ouvrages conformes à la douceur de vos mœurs et aux grâces de votre esprit. Nous attendons votre roman avec impatience (2) : cela sera plus agréable que l'histoire de tout ce qui se fait aujourd'hui. Vous devriez prendre du lait ici pour punir les scélérats qui abusent de votre nom et du mien d'une manière si misérable. 1755.

Pardonnez à un pauvre malade obligé de dicter, et qui a dicté cette lettre très-douloureusement.

(1) Le nom de M. de *Thibouville* se trouve en effet dans le dernier chant de la *Pucelle*, en dix-huit chants ; on y lit :

Tels on a vu Thibouville et Villars,
Imitateurs du premier des Césars, etc.

Ces vers sont bien réellement de *Voltaire*.

(2) L'*Ecole de l'Amitié*.

1755. **LETTRE CLVIII.**

A M. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.

A Monrion, près de Lauzanne, ce 26 décembre.

Est-il bien vrai, Monseigneur, que je prends la liberté de vous demander vos bontés pour Mme. ou Mlle. *Gouet?* Quel intérêt ai-je à cela? On dit qu'elle est jeune et bien faite; c'est votre affaire et non la mienne. Elle veut chanter les Cantiques de *Moncrif* chez la reine; elle demande à entrer dans la musique, et il faut que du pied du Mont-Jura je vous importune pour les plaisirs de Versailles. On s'imagine que vous avez toujours quelque bonté pour moi, et on me croit en droit de vous présenter des requêtes. Mais si Mlle. *Gouet* est si bien faite, et si elle a une si belle voix, la liberté que je prends est très-inutile; et si elle n'avait par malheur ni voix ni figure, cette liberté serait plus inutile encore. Je devrais donc me borner à vous demander pour moi tout seul la continuation de vos bontés. Je ne suis plus à mes Délices: je passe mon hiver dans une maison plus chaude, que j'ai auprès de Lausanne, à l'autre bout du lac. Un village a été abîmé à quelques lieues de nous par un tremblement de terre, le 9 du mois. En attendant que mon tour vienne, je vous renouvelle mon très-tendre respect; nous sommes ici deux Suisses, ma nièce et moi, qui regrettons de n'être pas nés en Guienne.

Digitized by Google

LETTRE CLIX. 1755.

A M. DE THIBOUVILLE.

Les pucelles me font plus de mal, mon cher *Catilina*, que les Chinoises ne me font de plaisir. Ma vie est celle d'*Hercule :* je n'en ai ni la taille ni la force; mais il me faut comme lui combattre des monstres jusqu'au dernier moment. Si on en croyait la calomnie, je finirais par être brûlé comme lui. On applaudit Mlle. *Clairon* et on a grande raison; mais on me persécute jusqu'au tombeau et jusqu'au pied des Alpes, et en vérité on a grand tort. Puisque nos Chinois ont été assez bien reçus à Paris, dites donc à M. d'*Argental* qu'il vous donne la *Pucelle* à lire pour la petite pièce. Quand verrons-nous votre tragédie, votre romau? Ces amusemens-là valent assurément mieux que les riens sérieux dans lesquels les oisifs de Paris passent leur vie. Ils oublient qu'ils ont une âme, et vous cultivez la vôtre; qu'elle ne perde jamais ses sentimens pour Mme. *Denis* et pour moi. Vous n'avez point d'amis plus tendres.

Digitized by Google

1756.

LETTRE CLX.

A M. VERNES,

Pasteur de l'Eglise à Genève.

A Monrion, 29 janvier.

Il est vrai, mon cher Monsieur, que vous m'avez envoyé des vers; mais j'aime bien mieux votre prose. Je n'ai point d'admirateurs, je n'en veux point; je veux des amis, et sur-tout des amis comme vous.

On dit que vous avez prononcé un discours admirable sur le malheur de Lisbonne, et qu'on ne voudrait pas que cette ville eût été sauvée, tant votre discours a paru beau. Vous avez encore Méquinez, et quelque cent mille Arabes qui ont été engloutis sous la terre. Cela peut servir merveilleusement votre éloquence chrétienne, d'autant plus que ces pauvres diables étaient des infidèles.

Tous ces désastres ont privé Lausanne de la comédie. On a joué *Nanine* à Berne; mais pour expier ce crime affreux, on a indiqué un jour de jeûne. Mme. *Denis* qui ne jeûne point, a été très-fâchée qu'on ne bâtît point un théâtre à Lausanne; mais cela ne l'a point brouillée avec les ministres. Il en vient quelques-uns dans mon petit hermitage à Monrion. Ils sont tous fort aimables et très-instruits. Il faut avouer qu'il y a plus d'esprit et de connaissance dans cette pro-

Digitized by Google

fession que dans aucune autre. Il est vrai que je n'entends point leurs sermons; mais quand leur conversation ressemble à la vôtre, je vous assure qu'ils me plaisent beaucoup plus. 1756.

Mille complimens à toute votre famille, et à M. et Mme. de *Labat*.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, sans cérémonie.

LETTRE CLXI.

A M. THIRIOT.

A Monrion, 29 février.

Je reçois, mon ancien ami, votre lettre du 21. Vous devez avoir à présent par Mme. de *Fontaine* le sermon que prêche le père *Liébaut*, tel que je l'ai fait, et qui est fort différent de celui qu'on débite. Vous êtes mon plus ancien paroissien, et c'est pour vous que la parole de vie est faite. Je n'ai guère à présent le loisir de penser à Mme. *Jeanne*, et je suis trop malade pour rire. Le tableau des sottises du genre humain, depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours, est ce qui m'occupe, et je trempe mon pinceau dans la palette du *Caravage* quand je suis mélancolique. Je ne sais s'il y a dans ce tableau beaucoup de traits plus honteux pour l'humanité que de voir deux nations éclairées se couper la gorge en Europe pour

Digitized by Google

——— quelques arpens de glace et de neige dans l'Amé-
1756. rique (1).

Je vous prie, mon ancien ami, de m'instruire de la demeure de ce petit *Patu* (2) qui est si aimable : il m'a écrit une très-jolie lettre ; je ne sais où lui adresser ma réponse : dites-moi où il demeure. Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE CLXII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 30 avril.

Je viens de lire la gazette, et en conséquence je vous prie, mon ancien ami, de faire corriger la note sur *Bayle*, s'il en est temps. Je ne veux point me brouiller avec gens qui traitent si durement Pierre *Bayle*. Le parlement de Toulouse honora un peu plus sa mémoire ; mais, *altri tempi*, *altre cure* (3).

L'auteur des notes sur le sermon de Lisbonne (4) ne pouvait prévoir qu'on ferait une Saint-Barthélemy de *Bayle*, du pauvre jésuite

(1) Il y avait alors une guerre presque générale en Europe, causée par quelques hostilités commises au Canada entre les Français et les Anglais.

(2) Claude-Pierre *Patu*, né à Paris en 1726, mort en 1757. Auteur des *Adieux du Goût*, comédie accueillie du public, et de la traduction de plusieurs petites pièces du théâtre anglais.

(3) « D'autres temps, d'autres soins ».

(4) Le poëme sur le désastre de Lisbonne.

Digitized by Google

Berruyer (1), de l'évêque de Troies (2), et de—— je ne sais quelle *Christiade*. Il faut retrancher 1756. tout ce passage : *Je crois devoir adoucir ici*, etc. (page 20), et mettre tout simplement : *Tout sceptique qu'est le philosophe* Bayle, *il n'a jamais nié la Providence*, etc.; et à la fin de la note il faut retrancher ces mots : *C'est que les hommes sont inconséquens, c'est qu'ils sont injustes.* Ces mots étaient une prophétie : supprimons-la. Les prophètes n'ont jamais eu beau jeu dans ce monde. Mettons à la place : *C'est apparemment pour d'autres raisons qui n'intéressent point ces principes fondamentaux, mais qui regardent d'autres dogmes non moins respectables.* Je vous prie, mon ancien ami, de ne pas négliger cette besogne; elle est nécessaire. Il se trouve, par un malheureux hasard, que la note, telle qu'elle est, deviendrait la satire du discours d'un avocat général et d'un arrêt du parlement; on pourrait inquiéter le libraire et savoir mauvais gré à l'éditeur : le pauvre père *Berruyer* sera de mon avis. Tâchez donc, mon ancien ami, de raccommoder par votre prudence la sottise du hasard.

Je crois actuellement M. de *Richelieu* dans

(1) Jésuite, auteur d'une *Histoire du Peuple de Dieu*, qui fut condamnée par le pape, censurée par la Sorbonne, etc. On reprochait à cet écrivain d'avoir dénaturé les faits contenus dans les livres saints par des ornemens et un style de roman.

(2) *Poncet* de *la Rivière*, ardent persécuteur des Jansénistes, exilé pour les imprudences de sa conduite et de ses écrits, et obligé de se démettre de son évêché en 1758.

Digitized by Google

1756. Port-Mahon : il n'est pas allé là par la cheminée (1).

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CLXIII.

A M. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.

A Ferney, 22 juin.

Si je pouvais rire, monseigneur le grand médecin (2), ce serait de voir maître *Omer* de *Fleuri* usurper vos droits, et se mêler de l'inoculation en plein parlement sans vous avoir consulté. Cet ennemi de l'inoculation a pourtant gardé Mme. de *Forcalquier* et fait des vers pour *Tronchin*, non pas le fermier général, mais *Tronchin* l'inoculateur. Vous me direz que ses vers valent sans doute sa prose, et vous aurez raison ; mais avouez qu'il est plaisant de voir le parlement donner un arrêt contre la petite vérole. Il est bien clair que la Faculté de Médecine sera contre l'inoculation, et que la sacrée Faculté sera de l'avis de l'autre. Tout le monde viendra se faire inoculer à Genève ; il faudra agrandir la ville. Je crois que Mme. la comtesse d'*Egmont* a eu la petite vérole; c'est bien dommage, sans cela nous l'ino-

(1) Allusion à l'aventure de *Richelieu*, qui s'introduisait chez madame de la *Popliniere* par une cheminée tournante.

(2) Le maréchal de *Richelieu* se piquait de connaissances en médecine, et souvent était lui-même son médecin.

Digitized by Google

culerions et nous lui donnerions des fêtes. Je voudrais bien, pour la rareté du fait, voir, avant de mourir, M. le maréchal amener madame sa fille dans le pays huguenot. Le bruit a couru que vous alliez troquer votre gouvernement de Guienne contre celui de Languedoc; c'était une grande joie chez toutes les parpaillotes. Cependant il paraît que votre nation n'est pas si aimable que vous; elle est toute rassottie de vos lits de justice, de vos parlemens qui ne veulent pas obtempérer. 1756.

Je ne sais quelle maligne influence est tombée sur ce pauvre peuple; mais il m'est avis qu'il est sorti de son élément, qui était la gaieté. Pour moi, il est vrai que je suis aussi dérouté que la nation; mais je suis vieux, aveugle et sourd, et ces petits agrémens ne rendent pas un homme excessivement folâtre: il n'appartient qu'aux héros d'être toujours gais; vous le serez quand vous aurez mon âge et fort au-delà; avec de la santé, de la gloire, de grands établissemens, de l'esprit, des amis, on peut se livrer tout naturellement à une joie honnête.

Vous protégez donc de près Mlle. d'*Epinay*; cela dit qu'elle est *buona roba*; mais cela ne dit pas qu'elle est bonne actrice. Qu'elle soit ce qui vous plaira, j'obéis à vos ordres de très-grand cœur.

Je me prosterne devant votre force permanente, devant vos agrémens toujours nouveaux, devant votre esprit aussi sensé que gai, qui met aux choses leur véritable prix, et qui sait très-

Digitized by Google

—— bien que la vie n'est qu'un pélerinage qu'il faut
1757. semer de coquilles et de fleurs. Ma philosophie est la très-humble servante de la vôtre.

Ed in tanto la riverisco sommamente con ogni ossequio.

LETTRE CLXIV.

A M. DE RICHELIEU.

A Monrion, près de Lausanne, 4 février.

Je ne sais si mon héros aura déjà reçu un fatras d'histoire qui commence à *Charlemagne* et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère, Monseigneur, le temps de lire dans votre année d'exercice : cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs (1). Vous voyez des choses bien extraordinaires; mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer : il est en feuilles; je n'ai point de relieur à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliure particulière. Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre tendre; il faut que ses affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Russies veut que j'aille à Pétersbourg : si j'avais vingt-cinq ans, je ferais le voyage.

Le Kain veut en faire un, et il se flatte que vous lui donnerez permission d'aller prêcher à Marseille à Pâques. Je n'ose vous en supplier : il

(1) L'assassinat commis par *Damiens* sur la personne de *Louis XV* le 5 janvier 1757.

Digitized by Google

n'appartient point à un Suisse de parler des acteurs de Paris. Ce n'est pas assurément le temps de parler de comédies : il y a des tragédies bien abominables en France qui prennent toute l'attention. Ce pauvre M. d'*Argenson* (1), de l'académie des Belles-Lettres, que vous appeliez le secrétaire d'état de la république de *Platon*, est donc mort ! Il était mon contemporain : il faut que je fasse mon paquet. Jouissez, mon héros, de votre gloire et d'une vie heureuse et longue : les héros vivent plus long-temps que les philosophes ; j'en excepte *Fontenelle*, dont je vous souhaite l'estomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'Académie : c'est une bien belle place ; mais il la faut conserver ; conservez-moi aussi vos bontés. Les deux Suisses vous adorent. 1757.

(1) Fils de Marc-René d'*Argenson*, lieutenant général de police sous *Louis XIV*, garde-des-sceaux et ministre d'état sous la régence ; frère du comte d'*Argenson*, ministre de la guerre sous *Louis XV* ; et lui-même ministre des affaires étrangères. Comme il était moins brillant en société que son frère, on l'appelait, pour le distinguer, d'*Argenson la Bête*. Il a laissé deux ouvrages, des *Considérations sur le Gouvernement* et les *Loisirs d'un Ministre*, ou *Essais dans le goût de* Montaigne. Mort en 1756.

Digitized by Google

1757.

LETTRE CLXV.

A M. DE THIBOUVILLE.

A Monrion, près de Lausanne, 20 mars.

Je ne sais, mon cher confrère, si je vous ai remercié de votre roman que je n'ai pu encore lire, parce que je ne l'ai point reçu; mais, au lieu de vous remercier, je vous félicite : on ne me parle que de son succès dans toutes les lettres de Paris. Mme. *Denis* ne peut sitôt vous écrire; elle joue, elle apprend des rôles, elle est entourée de tailleurs, de coiffeuses et d'acteurs. Il n'y a point de *Zulime ;* je ne sais ce que c'est, et je veux que ni vous, ni Mlle. *Clairon ,* ni moi, ne le sachions; mais il y a une *Fanime* un peu différente; nous l'avons jouée à Lausanne dans notre pays roman, et tout ce que je souhaite, c'est qu'elle soit aussi-bien jouée à Paris : je n'ai jamais vu verser tant de larmes. Nous avons ici environ deux cents personnes qui valent bien le parterre de Paris, qui n'écoutent que leur cœur, qui ont beaucoup d'esprit, qui ignorent les cabales, et qui auraient sifflé le *Catilina* de *Crébillon*. Je vous embrasse; je me meurs d'envie de lire le roman. Mme. *Denis* vous en dira davantage quand elle pourra.

Digitized by Google

LETTRE CLXVI. 1757.

A M. DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 8 mai.

Votre roman, mon cher *Catilina*, fait les délices des Délices. Nous l'avons reçu contre-signé *Trudaine*, et nous l'avons dévoré. Mme. *Denis* serait bien plus propre que moi à vous détailler tout ce qui nous a fait plaisir. Les nièces entendent mieux que les oncles à rendre compte des sentimens; elles ont des délicatesses que les vieux oncles n'ont pas; elle vous écrirait vingt pages, si elle n'était pas un peu malade. Pour moi, je m'imagine que vous viendriez faire un second roman aux Délices, si vous n'étiez pas enchaîné à Neuilly : vous verriez si les bords du lac Léman, tout Léman qu'il est, ne valent pas bien ceux de la Seine. Au reste, croyez que je n'ai pas plus d'envie de me mêler des affaires de votre théâtre que de celles de la Bohême, et j'espère que M. d'*Argental* secondera, par sa sagesse, mon goût pour le repos. Je n'ai que trop été livré au public, et j'aime mieux m'amuser sans regret avec mes Suisses que de m'exposer à votre parterre. Il faut avoir l'esprit de son âge et finir tranquillement sa carrière. Jouissez des plaisirs de la vôtre, et tandis qu'on se bat en Amérique et en Europe, sur l'Océan et la Méditerranée, vivez gaiement à Neuilly; continuez à mettre dans vos ouvrages

Digitized by Google

—— les agrémens de votre vie. Les deux hermites des
1758. Délices s'intéressent à vos plaisirs ; mais ma compagne vous le dira mieux que moi.

LETTRE CLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lausanne, 26 février.

QUAND j'écris au roi de Prusse et à M. l'abbé de *Bernis* sur des choses peu importantes, ils m'honorent d'une réponse dans la huitaine. J'écrivis à M. *Diderot*, il y a deux mois, sur une affaire très-grave qui le regarde, et il ne me donna pas signe de vie. Je demandai réponse par quatre ou cinq ordinaires, et je n'en obtins point. Je fis redemander mes lettres ; j'étais en droit de regarder ce procédé comme un outrage ; il a dû me blesser d'autant plus que j'ai été le partisan le plus déclaré de l'*Encyclopédie ;* j'ai même travaillé à une cinquantaine d'articles qu'on a bien voulu me confier ; je ne me suis point rebuté de la futilité des sujets qu'on m'abandonnait, ni du dégoût mortel que m'ont donné plusieurs articles de cette espèce traités avec la même ineptie qu'on écrivait autrefois le *Mercure galant*, et qui déshonorent un monument élevé à la gloire de la nation. Personne ne s'est intéressé plus vivement que moi à M. *Diderot* et à son entreprise. Plus cet intérêt est ardent, plus j'ai dû être outré de son procédé.

Digitized by Google

Je ne suis pas moins affligé de ce qu'il m'écrit enfin au bout de deux mois. Des engagemens avec des libraires! Est-ce bien à un grand homme tel que lui à dépendre des libraires? C'est aux libraires à attendre ses ordres dans son antichambre. Cette entreprise immense vaudra donc à M. *Diderot* environ trente mille livres! Elle devait lui en valoir deux cent mille (j'entends à lui et à M. d'*Alembert*, et à une ou deux personnes qui les secondent); et, s'ils avaient voulu seulement honorer le petit trou de Lausanne de leurs travaux, je leur aurais fait mon billet de deux cent mille livres; et, s'ils étaient assez persécutés et assez déterminés pour prendre ce parti, en s'arrangeant avec les libraires de Paris, on trouverait bien encore le moyen de finir l'ouvrage avec une honnête liberté et dans le sein du repos, et avec sûreté pour les libraires de Paris et pour les souscripteurs. Mais il n'est pas question de prendre un parti si extrême, qui cependant n'est pas impraticable, et qui ferait honneur à la philosophie. 1758.

Il est question de ne se pas prostituer à de vils ennemis, de ne pas travailler en esclaves des libraires et en esclaves des persécuteurs; il s'agit d'attirer pour soi-même et pour son ouvrage la considération qu'on mérite. Pour parvenir à ce but essentiel, que faut-il faire? Rien; oui, ne rien faire ou paraître ne rien faire pendant six mois, pendant un an. Il y a trois mille souscripteurs; ce sont trois mille voix qui crieront : *Laissez travailler avec honneur ceux qui nous*

Digitized by Google

—— *instruisent et qui honorent la nation.* Le cri pu-
1758. blic rendra les persécuteurs exécrables. Vous me mandez, mon cher et respectable ami, que M. le procureur-général a été très-content du septième volume; c'est déjà une bonne sûreté. L'ouvrage est imprimé avec approbation et privilége du roi; il ne faut donc pas souffrir qu'un misérable (1) ose prêcher devant le roi contre la raison imprimée une fois avec privilége; il ne faut donc pas souffrir que l'auteur de la *Gazette* dise dans les *Affiches de province* que les précepteurs de la nation veulent anéantir la religion et corrompre les mœurs; il ne faut donc pas souffrir qu'un écrivain mercenaire débite impunément le libelle des *Cakouacs* (2).

Ces deux misérables dépendent des bureaux du ministère; mais sûrement ce n'est pas monsieur l'abbé de *Bernis* qui les encourage, ce n'est pas Mme. de *Pompadour*. Je suis persuadé, au contraire, que Mme. de *Pompadour* obtiendrait une pension pour M. *Diderot;* elle y mettrait sa gloire, et j'ose croire que cela ne serait pas bien difficile.

C'est à quoi il faudrait s'occuper pendant six mois. Que M. *Diderot*, M. d'*Alembert*, M. de *Jaucourt*, et l'auteur de l'excellent article de la *Génération* (3), déclarent qu'ils ne travailleront

(1) Un nommé *Chapelain*, prédicateur du roi, venait de prêcher à la cour contre les philosophes.

(2) Libelle contre l'*Encyclopédie*, d'un nommé *Moreau*, auteur de l'*Observateur hollandais*, autre libelle contre le roi de Prusse.

(3) L'article *Génération* est du baron de *Haller*, célèbre médecin

plus,

Digitized by Google

plus, si on ne leur rend justice, si on leur donne des reviseurs mal intentionnés, et je vois évidemment que la voix du public, qui est la plus puissante des protections, mettra ceux qui enseignent la nation sur le trône des lettres où ils doivent être. Alors M. d'*Alembert* devra travailler plus que jamais, alors il travaillera; mais il faut avoir et la sagesse d'être tous unis, et le courage de persister quelques mois à déclarer qu'on ne veut point travailler *sub gladio* (1). Ce n'est pas certainement un grand mal de faire attendre le public; c'est, au contraire, un très-grand bien. On amasse pendant ce temps-là des matériaux, on grave des planches, on se ménage des protections, et ensuite on donne un huitième volume dans lequel on n'insère plus les plates déclamations et les trivialités dont les précédens ont été infectés; on met à la tête de ce volume une préface dans laquelle on écrase les détracteurs avec cette noblesse et cet air de supériorité dont *Hercule* écrase un monstre dans un tableau de *Lebrun*. 1758.

En un mot, je demande instamment qu'on soit uni, qu'on paraisse renoncer à tout, qu'on s'assure protection et liberté, qu'on se donne tout le public pour associé, en lui faisant craindre de voir tomber un ouvrage nécessaire.

Tout le malheur vient de ce que M. *Diderot* n'a pas fait d'abord la même déclaration que

et naturaliste de Berne, qui cultiva aussi avec quelque succès la poésie allemande. Mort à Berne le 13 décembre 1777.

(1) « Sous le glaive ».

1758. —— M. d'*Alembert*. Il en est encore temps : on viendra à bout de tout, avec l'air de ne plus vouloir travailler à rien. Du temps et des amis, et le succès est infaillible. Je suis en droit d'écrire à Mme. de *Pompadour* les lettres les plus fortes, et je ferai écrire des personnes de poids, si on trouve ce parti convenable.

Mais un homme qui est capable de passer deux mois sans répondre sur des choses si essentielles, est-il capable de se remuer comme il faut dans une telle affaire ?

Je prie instamment M. *Diderot* de brûler devant M. d'*Argental* mon billet sur les *Cakouacs*, dans lequel je me méprenais sur l'auteur. J'aime, M. *Diderot*, je le respecte et je suis fâché.

LETTRE CLXVIII.

A M. DE THIBOUVILLE.

Au château de Tournay, par Genève, 15 mars.

J'ai lu enfin, mon cher marquis, ce *Candide* dont vous m'avez parlé, et plus il m'a fait rire, plus je suis fâché qu'on me l'attribue. Au reste, quelque roman qu'on fasse, il est difficile à l'imagination d'approcher de ce qui se passe trop réellement sur ce triste et ridicule globe depuis quelques années. Nous nous intéressons un peu, Mme. *Denis* et moi, aux malheurs publics, à la persécution suscitée contre des philosophes très-estimables, à tout ce qui intéresse le genre hu-

Digitized by Google

main; et quand nos amis ne nous parlent que de pièces de théâtre et de romans qui nous sont parfaitement inconnus, que voulez-vous que nous répondions? Elle dit que l'amitié doit se nourrir par la confiance, que les lettres de nos amis doivent toujours nous apprendre quelque chose. Je suis mort au monde; il faut des élixirs pour me rappeler à la vie. Votre amitié est le meilleur de tous. L'oncle et la nièce sont également sensibles à votre mérite, et vous seront toujours très-tendrement attachés. 1758.

LETTRE CLXIX.

A M. DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 20 novembre.

MADAME *Denis* est malade, mon cher ami; je lui lis d'une voix un peu cassée vos histoires amoureuses d'Egypte et de Syrie (1). Vous faites nos plaisirs dans notre retraite. Mme. *Denis* est à la vérité un peu paresseuse; mais vous savez qu'une femme qui souffre sur sa chaise longue au pied des Alpes a peu de choses à mander : c'est à vous, qui êtes au milieu du fracas de Paris, au centre des nouvelles et des tracasseries, à consoler les malades solitaires par vos lettres. Nous avons renoncé au monde; mais nous l'aimerions,

(1) Autre roman de M. de *Thibouville*, intitulé *Danger des Passions*.

Digitized by Google

——si vous nous en parliez. Nous pensons qu'un
1759. homme qui écrit si bien les aventures syriaques et égyptiennes, pourrait nous égayer beaucoup avec les parisiennes; mais vous ne nous en dites jamais un mot : cela refroidit le style de Mme. *Denis ;* elle dit qu'elle s'intéresse presque autant à ce qui se passe entre Mersbourg et Veissenfel qu'à ce qui s'est fait à Memphis. Nous sommes consternés de la dernière aventure. Ma nièce croyait que cinquante mille Français pourraient la venger des quatre baïonnettes de Francfort. Elle s'est trompée.

Elle vous fait mille tendres complimens, et je vous renouvelle du fond de mon cœur les sentimens qui m'attachent à vous depuis long-temps.

Nous avons une comédie nouvelle que nous jouerons à Lausanne : y voulez-vous un rôle?

LETTRE CLXX.

A M. FORMEY.

Au château de Tournay, par Genève, le 3 mars.

J'ai reçu votre lettre avec un très-grand plaisir, Monsieur; je me sers, pour vous répondre sans qu'il vous en coûte de frais, de la voie des mêmes négocians qui envoient mes paquets au *Salomon* et à l'*Alexandre* du Nord. Il se pourrait bien faire que ce paquet-ci tombât entre les mains de quelques housards ; car le champ des horreurs est déjà ensanglanté dans le meilleur des

Digitized by Google

mondes possibles; mais on ne verra dans mes paquets que de quoi rire : je ne me mêle point, Dieu merci, des affaires des rois, et je me contente de plaindre les peuples. 1759.

J'ai fort connu le meurtrier *Manstein* dont vous me parlez. Dieu veuille avoir son âme! c'était un vigoureux alguasil : il avait arrêté le général *Munich*, et s'était battu avec lui à coups de poing pour le service de sa gracieuse impératrice. Il s'enfuit quelque temps après du beau pays de la Russie pour venir dans votre sablonnière. Il me montra ses mémoires de Russie que je corrigeai à Potsdam. Pendant que nous étions occupés à cette besogne, le roi m'envoya des vers par un coureur. *Manstein*, impatient de voir que je préférais les vers de *Frédéric* à la prose de *Manstein*, s'en plaignit au modeste *Maupertuis*, lequel, encore plus fâché de ce que le roi ne le consultait pas sur la manière d'exalter son âme et d'enduire le corps de poix-résine, s'avisa de dire que le roi n'envoyait qu'à moi son linge sale à blanchir.

Après avoir dit ce prétendu bon mot, il s'avisa de m'en faire honneur, et de là vinrent toutes les belles tracasseries qui n'ont fait aucun profit ni à *Frédéric-le-Grand*, ni à *Maupertuis*, ni à moi.

Depuis ce temps-là, milord *Maréchal* m'a parlé à ma campagne de ce manuscrit que je connaissais mieux que lui. On a proposé aux *Cramer*, libraires de Genève, de l'imprimer. Mais qui diable a pu vous le dire que je l'avais voulu ache-

Digitized by Google

——ter mille ducats? pourquoi l'acheterais-je? Vous
1759. me croyez donc bien riche et bien curieux! il est vrai que je suis bien riche; mais je ne donnerais pas mille ducats de l'*Ancien Testament:* à plus forte raison d'un manuscrit moderne.

Je vous assure que je suis très-sensible à la perte que vous avez faite; mais s'il vous reste autant d'enfans que vous avez fait de livres, vous devez avoir une famille de patriarche.

Je serais fort aise de voir votre *Philosophe païen*, attendu que je suis assez païen et assez philosophe. A l'égard de vos *Consolations pour les Valétudinaires*, je n'en ai pas besoin depuis que j'ai recouvré la santé avec la liberté dans un séjour charmant. Envoyez-moi plutôt des conseils pour gouverner mes paysans et mes curés. J'ai acheté deux belles terres à une lieue des Délices; je suis devenu laboureur, et je vais semer cette année avec la nouvelle charrue: cela me donne de la santé. Je croyais n'avoir pas deux mois à vivre quand je vins aux Délices. Votre roi se serait amusé à faire de moi une plaisante oraison funèbre (1). Il me mandait l'autre jour que *Maupertuis* se mourait: si cela est, il mourra au lit d'honneur; car il vient d'avoir un petit procès à Bâle pour avoir fait un enfant à une fille, et il s'en est tiré très-glorieusement.

Vous avez donc travaillé aussi à l'*Encyclopédie!* Eh bien! vous n'y travaillerez plus: la ca-

(1) *Frédéric* avait déjà fait celle de *Lamétrie*: il a aussi fait celle de *Voltaire* en 1778.

Digitized by Google

bale des dévots l'a fait supprimer, et peu s'en est fallu qu'elle n'ait été brûlée comme les œuvres de *Calvin*. Laissons aller le monde comme il va. Puisse la guerre finir bientôt et que votre chancelier en signe les articles! faites-lui bien mes complimens. 1759.

Si ce n'était pas une indiscrétion, vous me feriez un plaisir extrême de me mander ce qu'est devenu l'abbé de *Prades*.

LETTRE CLXXI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOW.

A Tournay, par Genève, 4 mars.

MONSIEUR, je reçois en même temps une lettre de vous et une autre des Grandes-Indes, datées du même mois. Le courrier qui m'a rendu celle dont votre Excellence m'honore, n'a pas, à ce que je crois, des aîles aux talons comme *Mercure*, ou bien apparemment quelque parti prussien lui aura coupé ces aîles dans la route. Vous me coupez furieusement les miennes, Monsieur, en me privant des Mémoires que vous aviez eu la bonté de me promettre sur les exploits militaires du czar *Pierre*, sur ses lois, sur sa vie privée, et encore plus sur sa vie publique. J'ai tout au plus de quoi composer un recueil très-sec de dates et d'événemens; mais je suis très-loin d'avoir les matériaux d'une histoire intéressante. Je ne puis plus imaginer, Monsieur, que vous ayez

Digitized by Google

——abandonné un projet si noble et si digne de
1759. vous, projet dont tout l'Empire doit désirer l'exécution, et auquel je présume que votre souveraine s'intéresse. Je suis très-sensible à votre thé de la Chine; mais je vous avoue que des instructions sur le règne de *Pierre-le-Grand* me seraient infiniment plus précieuses. Mon âge avance; je ferai mettre sur mon tombeau : *Ci gît qui voulait écrire l'histoire de* Pierre-le-Grand. Je ne doute pas, Monsieur, que votre Excellence n'ait d'autres occupations qui emportent la plus grande partie de son temps; mais s'il vous en reste, songez, Monsieur, que c'est moi qui vous conjure aujourd'hui de ne pas oublier le héros sans les soins duquel vous ne seriez peut-être pas aujourd'hui un des génies les plus cultivés et les plus aimables de l'Europe. Votre esprit s'est embelli de toutes les sciences que ce grand homme a fait naître. La nature a beaucoup fait pour vous; mais *Pierre-le-Grand* n'a peut-être pas fait moins. J'ai l'ambition d'être de votre école et de travailler sous vos ordres. Je ne perdrai cette ambition qu'avec la vie.

J'ai, etc.

Digitized by Google

LETTRE CLXXII. 1759.

A M. THIRIOT.

11 juin, aux Délices.

Mon ancien ami, Mlle. *Fel* est chez moi avec son frère, qui est plus vieux que vous, qui a fait le voyage gaiement et qui chante encore. Quand vous voudrez venir nous voir sans chanter, vous ne serez pas si bien reçu que chez les *Montmorency*, mais *oves ad flumina pavit Adonis* (1). De là je conclus que vous pourrez très-bien venir philosopher sur les bords de notre lac. J'ai la folie de faire bâtir un très-beau château; mais ce ne sera pas là que j'aurai l'insolence de vous recevoir, mais bien dans la guinguette des Délices. Vous verrez un homme entièrement libre. Le roi m'a accordé la confirmation des priviléges de ma terre, qui la rendent entièrement indépendante. Je suis parvenu à ce que j'ai désiré toute ma vie, l'indépendance et le repos. Vous ferez fort bien de venir partager avec moi ces deux biens inestimables; nous ajusterons ensemble l'histoire de *Pierre-le-Grand*. Plus je vais en avant, plus je vois qu'il mérite ce titre. Quand je le vis, il y a quarante ans, courant les boutiques de Paris, ni lui ni moi ne nous doutions que je serais un jour son historien. Je vous

(1) *Virgile*, églogue X. « *Adonis* fesait paître des brebis au » bord des fleuves ».

Digitized by Google

——avertis qu'il a fait sortir les Jésuites de ses états:
1759. apparemment que quelque frère *Berthier* lui avait déplu.

Il y a long-temps que quelqu'un exigea de moi des paraphrases de l'*Ancien Testament* (1); je choisis le *Cantique des Cantiques* et l'*Ecclésiaste :* l'un de ces ouvrages est tendre; l'autre est philosophique. J'ai eu le plaisir de parler au cœur et à la raison; mais je crains bien que les copies de l'*Ecclésiaste* ne soient falsifiées : je m'en remets à la Sorbonne pour la condamnation des copistes; je me soumets d'ailleurs au pape et à l'Eglise avec toute la résignation d'un bon chrétien tel que je suis et que j'ai toujours été. Il y a long-temps que j'ai lu les quatre volumes de M. d'*Alembert*, et je les ai lus avec un extrême plaisir.

Je ne comprends pas comment vous ne vous êtes pas fait payer des cent vingt livres par Mme. de *Fontaine*. Elle est chargée par un grand accord de famille, de vous payer cette somme, et vous recevrez votre argent tôt ou tard avec cette lettre. Bonsoir : je vous quitte pour *Pierre-le-Grand*. Je me flatte toujours que quand vous aurez fait votre cours d'artillerie sous M. *Bellidor*, vous viendrez vous reposer aux Délices.

Vale, sermonum nostrorum candide judex (2).

(1) Mme. de *Pompadour*.

(2) Parodié d'*Horace*, ép. 4, livre 1er. « Adieu, juge sincère de » nos écrits ».

Digitized by Google

LETTRE CLXXIII. 1759.

A M. HELVÉTIUS.

26 juin.

Je vous ai toujours dans la tête et dans le cœur, mon cher philosophe, quoique vous m'ayez entièrement oublié. Vous m'avez affligé en ne venant point dans mes déserts libres au retour d'une cour despotique : ma douleur redouble quand j'apprends que vous désespérez de la cause commune. Un général tel que vous doit inspirer de la confiance aux armées. Je vous conjure de prendre courage, de combattre, et je vous réponds de la victoire. Ne voyez-vous pas que tout le Nord est pour nous, et qu'il faudra tôt ou tard que les lâches fanatiques du Midi soient confondus. L'impératrice de Russie, le roi de Pologne (1) (qui n'est pas un imbécille, fesant de mauvais livres avec un secrétaire (2) ex-jésuite), le roi de Prusse, vainqueur de la superstitieuse Autriche, bien d'autres princes arborent l'étendard de la tolérance et de la philosophie. Il s'est fait depuis douze ans une révolution dans les esprits qui est sensible. Plusieurs magistrats dans les provinces font amende honorable pour l'insolente hypocrisie de ce malheureux *Omer*, la honte du parlement de Paris. D'assez bons livres paraissent

(1) *Frédéric-Auguste II.*

(2) Le père *Menou*, confesseur de *Stanislas*.

Digitized by Google

—— coup sur coup. La lumière s'étend certainement
1759. de tous côtés. Je sais bien qu'on ne détruira pas la hiérarchie établie, puisqu'il en faut une au peuple; on n'abolira pas la secte dominante, mais certainement on la rendra moins dominante et moins dangereuse : le christianisme deviendra plus raisonnable et par conséquent moins persécuteur; on traitera la religion en France comme en Angleterre et en Hollande, où elle fait le moins de mal qu'il soit possible. Nous ne sommes pas faits en France pour arriver les premiers : les vérités nous sont venues d'ailleurs; mais c'est beaucoup de les adopter. Je suis très-persuadé que, si on veut s'entendre et se donner un peu de peine, la tolérance sera regardée dans quelques années comme un baume essentiel au genre humain. Le nom d'*Omer Joli* sera aussi odieux et aussi ridicule que celui de *Fréron*. C'est à vous à soutenir vos frères et à augmenter leur nombre. Vous savez qu'il est aisé d'imprimer sans se compromettre. La *Gazette ecclésiastique* en est une belle preuve. Est-il possible que des sages ne puissent parvenir dans Paris à faire avec prudence ce que font des fanatiques avec sécurité? Quoi! ces malheureux vendront des poisons, et nous ne pourrons pas distribuer des remèdes? Nous avons à la vérité des livres qui démontrent la fausseté des dogmes chrétiens : nous aurions besoin d'un ouvrage qui fît voir combien la morale des vrais philosophes l'emporte sur celle du christianisme. Cette entreprise est digne de vous. Il vous seroit bien aisé d'alléguer un nombre de faits très-

Digitized by Google

intéressans qui serviraient de preuves. Ce serait un amusement pour vous, et vous rendriez service au genre humain. 1760.

Eclairez les hommes, mais soyez heureux. Vous méritez de l'être, et vous avez de quoi l'être. Personne ne s'intéresse plus que moi à votre felicité; mais je tiens qu'elle sera plus parfaite, lorsque, sans vous compromettre, vous aurez contribué à confondre l'erreur. Le secret témoignage qu'on se rend alors à soi-même est une des meilleures jouissances. Votre lâche *Fontenelle* ne vivait que pour lui; vivez pour vous et pour les autres. Il ne songeait qu'à montrer de l'esprit; servez-vous de votre esprit pour éclairer le genre humain. Je vous embrasse dans la communion des fidèles.

LETTRE CLXXIV.

A M. THIRIOT.

15 janvier.

Reçu une feuille du *Censeur hebdomadaire* et l'histoire de la nièce d'*Eschyle* (1). Je voudrais voir de quel poison se sert l'ami *Frélon* pour noircir le zèle, l'ode et les soins de M. *Lebrun* (2). Comment sait-il que l'*Ecluse* est venu

(1) La petite-nièce de *Corneille*, que *Voltaire* recueillit chez lui et maria à M. *Dupuits*. Ce fut pour lui faire une dot qu'il entreprit le *Commentaire de* Corneille.

(2) M. *Lebrun* avait adressé une ode à *Voltaire* pour lui recommander Mlle. *Corneille*.

Digitized by Google

—— dans notre maison ? et que peut-il dire de ce
1760. l'*Ecluse* (1) ? Il finira par s'attirer de méchantes affaires. Vous ne pouvez avoir encore le chant de la capilotade (2). Il faut bien constater l'aventure de *Grizel* avant de le fourrer-là.

J'ai voulu avoir le recueil *H* (3), parce que j'avais les précédens : voilà comme on s'enferre souvent.

Il n'y a pas moyen de vous faire tenir encore l'épître à Mlle. *Clairon*. Il faut attendre qu'elle se porte bien, qu'elle rejoue *Tancrède*, et que certaines gens approuvent les petites hardiesses de cette épître. Je suis convaincu que l'acharnement de *Fréron* contre un homme du mérite de M. *Diderot* fera grand bien au *Père de Famille*.

Vous demandez des détails sur mon triomphe *de gente jesuiticâ :* ce triomphe n'est qu'une ovation ; nul péril, nul sang répandu. Les Jésuites s'étaient emparés du bien de MM. de *Crassy*, parce qu'ils croyaient ces gentilshommes

(1) Acteur de l'ancien *Opéra-Comique*, auteur de chansons grivoises et poissardes, de plus dentiste. Il amusait beaucoup *Voltaire*. Il était chirurgien-dentiste du roi de Pologne, et il avait reçu, dit-on, le brevet de cette charge le jour que le roi avait perdu sa dernière dent.

(2) Le chant de la *Pucelle* où *Fréron*, *Guyot*, *Chaumeix*, *Gauchat*, *Fantin*, *Grizel*, *Labeaumelle* et autres ennemis de *Voltaire*, travestis en galériens, volent *Charles VII* et sa troupe qui les avaient délivrés de la chaîne.

(3) Recueil *A. B. C. D.*, etc., en douze volumes, publié par *Perau*, *Querlon*, *Mercier-Saint-Léger*, de *la Porte*, *Barbazan* et *Graville*.

Digitized by Google

trop pauvres pour rentrer dans leurs domaines. —— Je leur ai prêté de l'argent sans intérêt pour y 1760. rentrer ; les Jésuites se sont soumis ; l'affaire est faite. S'il y a quelque discussion, on fera un petit *factum* bien propre que vous lirez avec édification. Voilà, mon ancien ami, tout ce que je peux vous mander pour le présent. *Interim vale.*

LETTRE CLXXV.

A M. DE THIBOUVILLE.

A Tournay, par Genève, 20 mai.

Si vous avez eu mal à la jambe, mon cher marquis, votre tête et votre cœur vont très-bien. Votre lettre m'a enchanté; tout ce que vous dites est vrai, hors les louanges dont vous m'honorez, la fin sur-tout de cette chevalerie (1) étant fort languissante. Figurez-vous que cela avait été imaginé, fait et envoyé en trois semaines. Les jeunes gens sont toujours un peu trop vifs ; mais on fait ensuite des retours sur soi-même. J'ai l'impudence de penser que Mlle. *Clairon* ne serait pas mécontente de la dernière scène. *Oreste* a des fureurs tout seul ; mais des fureurs auprès de son amant qui expire, aux yeux d'un père qui est cause en partie de tant de malheurs, aux yeux de ceux qui avaient proscrit l'amant et condamné

(1) *Tancrède.*

Digitized by Google

——— à mort la maîtresse, des fureurs mêlées de l'excès
1760. de l'amour, mais embrasser son amant qui meurt pour elle, mais repousser son père et lui demander pardon, et tomber dans les convulsions du désespoir, si cela n'est pas fait pour le jeu de Mlle. *Clairon*, j'ai tort.

Je crois qu'en tout le rogaton de la *Chevalerie* est moins mauvais que le rogaton de *Médime;* mais c'est à ceux qui me gouvernent à régler les rangs et l'ordre des sifflets. Je n'ai point fait les *Quand* (1); mais il me prend envie de les avoir faits. Il n'y a qu'à rire de tout ce qui se passe; les philosophes sur-tout doivent rire, s'ils sont sages. On m'envoie de Paris les pauvretés ci-jointes; on les dit de *Robé;* en ce cas *Robé* est un sage, car il rit. La guerre des auteurs est celle des rats et des grenouilles; cela ne fait de mal à personne. Jansénistes, molinistes, convulsionnaires; *Jean-Jacques* voulant qu'on mange du gland; *Palissot*, monté sur *Jean-Jacques*, allant à quatre pattes; maître *Joli* de *Fleury* braillant des absurdités, les chambres assemblées; tout cela empêche qu'on ne soit trop occupé des désastres de nos armées, et de nos flottes et de nos finances. Il faut vivre en riant et mourir en riant: voilà mon avis et la façon dont j'en use. Les Délices rient et vous embrassent.

N. B. On me reproche d'être comte de Ferney. Que ces jeanf.....-là viennent donc dans la terre

(1) Facétie contre *Lefranc* de *Pompignan;* elle était réellement de *Voltaire.*

de

Digitized by Google

de Ferney, je les mettrai au pilori. N'allez pas vous aviser de m'écrire à M. le comte, comme fait *Luc* (1); mais écrivez à *Voltaire*, gentilhomme ordinaire du roi, titre dont je fais cas, titre que le roi m'a conservé avec les fonctions; car, pardieu! ce qu'on ne sait pas, c'est que le roi a de la bonté pour moi, c'est que je suis très-bien auprès de Mme. de *Pompadour* et de M. le duc de *Choiseul*, et que je ne crains rien, et que je me f... de.... et de.... et de.... (2), ainsi que de *Chaumeix*, et que je leur donnerai sur les oreilles dans l'occasion. Pourtant brûlez ma lettre, et gardez le secret à qui vous aime. 1760.

LETTRE CLXXXVI.

A M. THIRIOT.

A Tournay, et non à Tornet, 26 mai.

Je n'ai pas un moment: la poste part. Je reçois la bêtise qu'on a jouée à Paris: j'en lis deux pages, je m'ennuie et je vous écris.

Vous m'envoyez, mon ancien ami, d'autres bêtises qui ne sont pas de *Resseguier*, mais de *Lefranc* et de *Fréron*, et moi je vous envoie des *Que* qui m'ont paru plaisans. J'avais déjà retiré ma guenille tragique (3) quand *Clairon* est

(1) *Frédéric.*

(2) Il y a ici deux noms d'effacés.

(3) *Médime*,

—— tombée malade : j'ai déclaré que je ne voulais rien
1760. donner à un théâtre où l'on a joué la raison et mes amis (1).

Il m'est d'ailleurs très-égal qu'on joue des pièces de moi ou qu'on n'en joue pas : je n'attends nulle gloire de ces *performances* (2). L'intérêt n'y a point de part, puisque je donne le profit aux comédiens : MM. d'*Argental* font ce qu'ils veulent pour s'amuser. D'ailleurs, je me.... de tout bon ou mauvais succès, et de toutes les sottises de Paris, et des réquisitoires, et de maître Abraham *Chaumeix*, et des *Frérons*, et des *Lefrancs*, et de *tutti quanti*. Il faut ne songer qu'à vivre gaiement : c'est à quoi j'ai visé et réussi.

Excepto quod non simul essem, cætera lætus (3).

Envoyez-moi donc les *Quand*, les *Si*, les *Pourquoi* (4), qu'on dit imprimés en couleur de rose, les *Oui* et les *Non*.

(1) La comédie des *Philosophes*.

(2) Ouvrages.

(3) « Heureux en tout le reste, ma seule peine est de n'être pas » avec vous ». *Horace*, épître X, livre 1er.

(4) Facéties de *Voltaire* contre *Pompignan*.

Digitized by Google

LETTRE CLXXVII. 1760.

A M. LE KAIN.

Mon cher et grand acteur, quand vous pourrez venir introduire un peu de bon goût à Lyon et à Dijon, vous me ferez un extrême plaisir de ne pas oublier les Délices et le château de Tournay, où vous trouverez un théâtre grand comme la main, mais où l'on admirera vos talens tout aussi-bien que sur un plus grand. Vous avez, dit-on, envie de jouer la *Mort de César* et celle de *Socrate* (1). *Socrate* ne passera point, et *César*, sans femmes, ne peut être joué que chez des Jésuites. Cependant, si on le veut absolument, il faudra s'y prêter, à condition que l'auteur de *Socrate* le rende plus susceptible du théâtre de Paris.

Il vaudrait beaucoup mieux jouer *Rome sauvée;* cela formerait un beau spectacle sur un théâtre purgé de petits maîtres. Il arriverait peut-être à *Rome sauvée* la même chose qu'à *Sémiramis;* elle n'a réussi que quand la scène a été libre.

Je fais bien peu de cas de *Médime* (2); le pré-

(1) *Socrate*, drame en prose de *Voltaire*, qui n'a jamais été joué.

(2) *Médime* ou *Fanime*, titre d'une tragédie de *Voltaire* qu'il n'a fait jouer qu'aux Délices, et qui n'est point dans la collection de ses œuvres. On voit par ses lettres qu'il y trouvait trop de défauts pour oser la faire représenter à Paris. Il se montra moins sévère pour lui même par la suite.

Digitized by Google

sent est médiocre; mais je fais un cas infini de
1760. vous.

LETTRE CLXXVIII.

A M. D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 juin.

Mon divin ange, la paix sera aussi difficile à établir parmi les gens de lettres qu'entre la France et l'Angleterre.

Palissot m'envoie sa pièce et m'écrit. Jugez de sa lettre par ma réponse. Je prends la liberté de vous l'adresser (1), et en même temps je vous conjure de me dire s'il est vrai que *Diderot* ait fait deux libelles contre mesdames de *Robecq* et de la *Marck*. Cela peut être vrai, mais cela n'est pas possible.

Vous pourriez bien, avant d'envoyer ma réponse à *Palissot*, la faire transcrire *ne varietur;* car je dois craindre qu'on ne me reproche d'être complice de la comédie des *Philosophes*. Dieu soit loué qu'on ne joue point *Médime;* elle viendrait mal-à-propos; elle serait sifflée : il est très-heureux, très-décent qu'on ne me joue pas après les *Philosophes*.

D'ailleurs, mon cher ange, je suis à vos ordres. Décidez pour *Socrate*, pour l'*Ecossaise;* je ferai

(1) Cette réponse a été publiée par M. *Palissot* lui-même: on la trouve dans le recueil de ses œuvres, t. VI, page 249 de l'édition *in*-12 : c'est pourquoi nous ne l'insérons point ici.

Digitized by Google

tout ce qu'il faudra. Je suis en train d'aimer le tripot et de rire. 1760.

N'abandonnons point le droit de cuissage (1); il me semble qu'on en peut faire quelque chose de très-intéressant. Le 4 et le 5 étaient à la glace; mais en quinze jours on ne peut avoir un feu égal dans son fourneau.

Cela ne ressemblera point à *Nanine*. Pourquoi ne feriez-vous point jouer *Rome sauvée ?* Mais avez-vous des acteurs ? Si vous n'en avez point pour *Catilina*, vous n'en aurez pas pour la *Mort de César ; et vice versâ*.

Mon cher ange, comment se porte madame *Scaliger* (2) ?

Il me prend quelquefois des fureurs de venir vous voir; mais il faut se contenir; il faut marcher toujours sur la même ligne.

> Paris, que veux-tu de moi?
> Mon cœur n'est pas fait pour toi.

Il est fait pour vous, mon cher ange.

(1) Le *Droit du Seigneur*.

(2) Nom que *Voltaire* donnait quelquefois à madame d'*Argental*.

1760.

LETTRE CLXXIX.

A M. D'ARGENTAL.

19 juin.

Mon divin ange, je peux encore quelquefois penser avec ma tête; mais je ne peux pas toujours écrire avec ma main : ainsi pardonnez-moi, si je vous dis par la main d'un autre que je suis excédé par les travaux de la campagne et par les sottises du Parnasse. Je suis très-fort de votre avis : voilà assez de plaisanteries. Je vais revoir dès demain *Médime* et *Tancrède*. Il y a grande apparence que la copie de *Tancrède* est entre les mains d'un ami de M. le duc de *Choiseul* ou de Mme. la duchesse, que par conséquent cet ami sera fidèle. Tout ce que je puis faire est d'être docile à vos ordres, et de travailler tant que ma pauvre tête le permettra. Si je fais quelque chose dont je sois content, je vous l'enverrai; si j'en suis mécontent, je le jeterai au feu. Bonne volonté et imagination sont deux choses fort différentes : la terre devient stérile à force d'avoir porté; si le terrain de *Tancrède* et de *Médime* est devenu ingrat, je vous supplie de pardonner au pauvre laboureur.

Il serait pourtant plaisant de présenter la requête aux Parisiens la veille de l'*Ecossaise*. Il me paraît qu'un homme qui prétend que la pièce n'est pas anglaise, parce que le bruit a couru qu'il

Digitized by Google

avait été aux galères, est une des bonnes choses, des plus comiques qu'on connaisse. 1760.

Mon cher ange, vous êtes le maître du tout, et du tragique, et du comique, et sur-tout de moi, qui suis tantôt l'un, tantôt l'autre fort à votre service. Mais je pense que vous vous moquez un peu de moi quand vous me dites de proposer à M. le duc de *Choiseul* l'entrée de M. *Diderot* à notre académie : c'est bien à vous, s'il vous plaît, à rompre cette glace. Qui donc est plus à portée que vous de faire sentir à M. le duc de *Choiseul* que tous les gens de lettres le béniront ? Qui est plus en droit de lui dire qu'il est important pour lui de faire sentir au public qu'il n'a point persécuté les philosophes ? Je n'ai aucuns droits sur M. le duc de *Choiseul*, et vous les avez tous, ceux de l'amitié, de la persuasion, de la bienfesance, de l'à-propos. On pourrait engager *Diderot* à désavouer les petits ouvrages qui pourraient lui fermer les portes de l'Académie. Nous avons besoin dans cette place d'un homme de lettres : tout parle en sa faveur ; et quand même il ne réussirait pas, ce serait toujours un grand point de gagné d'avoir été sur les rangs dans les circonstances présentes. Enfin vous aimez *Diderot* et la bonne cause : c'est à vous à les protéger.

J'ai une autre grâce à vous demander. Je vous conjure de ne vous jamais servir de votre éloquence auprès de M. le duc de *Choiseul* en faveur d'un homme qui lui a manqué personnellement et indignement. Quoi ! on renoncerait à ses engagemens dans la seule idée de soutenir..... Ici

Digitized by Google

——— l'auteur s'embarrasse, et ne peut dicter. Il faut,
1760. tout malingre qu'il est, qu'il écrive..... Oui, de soutenir un homme qui, dans quatre ans, peut se joindre contre nous avec l'Autriche, si on lui offre quatre lieues de pays de plus vers le duché de Clèves! Songez, je vous prie, à ce qui arriverait de nous, si *Luc* (1) avait joint cent cinquante mille hommes à l'armée de la reine de Hongrie il y a dix ans.

Vous ne pouvez à présent manquer à vos engagemens sans vous déshonorer, et vous ne gagneriez rien à votre honte. Les Russes et les Autrichiens doivent écraser *Luc* cette année, à moins d'un miracle : alors l'électeur de Hanovre, toute la maison de Brunswick tremble pour elle-même. Alors *George*, ou son petit-fils, est obligé de vous laisser votre morue pour être protégé dans son électorat. Ayez seulement de bonnes troupes, de bons généraux, et vous n'avez rien à craindre. Je soutiens que si *Luc* est perdu, vous devenez l'arbitre de l'Empire, et que tous ses princes sont à vos pieds. Je n'ai point de réponse; je n'ai point d'emplâtre pour l'énorme sottise qu'on a faite de se brouiller avec l'Angleterre avant d'avoir cent vaisseaux; mais il ne tient qu'à vous d'être formidables sur terre. L'avantage que M. le duc de *Broglie* vient de remporter, présage les plus grands succès. Tout peut finir dans une campagne : les Anglais ne vous respecteront que quand vous serez dans Hanovre. Tâchez, mon divin ange, d'être de ce sentiment. Je vous en prie, dites à M. le duc de

(1) Le roi de Prusse.

Digitized by Google

Choiseul qu'il ne doit faire la paix qu'après une campagne triomphante. 1760.

Je vous en prie, mille tendres respects à madame d'*Argental :* remarquez qu'elle se porte toujours mieux en été.

LETTRE CLXXX.

A M. THIRIOT.

20 août.

Mon cher correspondant, je vous rends mille grâces de votre exactitude, de votre zèle pour la bonne cause, et de tous vos envois.

Le discours imprimé à Athènes est savant, adroit, ingénieux, à propos, et peut faire beaucoup de bien. Nommez l'auteur, afin que je le bénisse. On peut tirer parti de l'histoire d'*Elie Catherin* (1), né à Quimpercorentin. Il est bon de faire connaître les scélerats. La philosophie ne peut que gagner à toute cette guerre. Le public voit d'un côté *Palissot*, *Fréron* et *Pompignan* à la tête de la religion, et de l'autre les hommes les plus éclairés qui respectent cette religion encore plus que les *Frérons* ne la déshonorent.

Je pense que vous êtes trop difficile de blâmer mes réponses à *Palissot*. Songez qu'il a passé plusieurs jours chez moi, qu'il m'a été recommandé

(1) *Fréron*, dont les noms de baptême étaient Elie-Catherine.

Digitized by Google

—— par ce qu'on appelle les puissances, et que je lui
1760. ai mandé : *Vous avez tort, et vous devez avoir des remords.*

Monnet et *Corbie* persistent donc toujours dans l'idée de m'imprimer ? Mais comment se tireront-ils d'affaire pour l'*Histoire générale* à laquelle j'ai ajouté dix chapitres, en ayant corrigé cinquante ?

Continuez à combattre en faveur du bon goût et du sens commun. Exhortez sans cesse tous les philosophes à marcher les rangs serrés contre l'ennemi ; ils seront les maîtres de la nation, s'ils s'entendent.

Le roi *Stanislas* m'a envoyé son livre, moitié de lui, moitié du jésuite *Menou*. Voici ma réponse : voyez si elle est honnête, et si *Protagoras* (1) en sera content.

Et vale.

(1) Nom que *Voltaire* donnait à d'*Alembert*.

Digitized by Google

LETTRE CLXXXI. 1760.

A M. DE BORDES, *à Lyon.*

5 septembre, aux Délices.

Jérôme Carré est très-flatté, Monsieur, de tout le bien que vous lui dites de M. *Friport* et de l'*Ecossaise* (1). Si vous voulez faire un petit pélerinage vers le 18 septembre, vous trouverez à Tournay, sur un théâtre de marionnettes, deux ou trois acteurs qui valent bien ceux de Lyon, et sur-tout une actrice qui ne cède, je crois, à aucune de Paris. Vous verrez si le népotisme m'aveugle. Je ne suis pas si bon père que bon oncle: j'abandonne mes enfans, mais je soutiens que ma nièce joue la comédie on ne peut pas mieux.

Il faut que vous me fassiez un petit plaisir. Un libraire, nommé *Rigolet*, a imprimé à Lyon une petite brochure dans laquelle l'auteur se moque également des prêtres de *Juda* et des prêtres de *Baal;* c'est toujours bien fait; plus on rend tous ces gens-là ridicules, plus on mérite du genre humain; mais l'ouvrage est médiocre et j'en suis fâché. Ce n'est pas assez de compiler, compiler, et d'écrire, d'écrire en faveur des philosophes: tous ces ragoûts qu'on présente au public se gâtent en deux jours, s'ils ne sont pas salés. Ce qu'il y a d'assez désagréable, c'est que *Rigolet*

(1) L'*Ecossaise* a été imprimée sous le nom de *Jérôme Carré.*

Digitized by Google

1760. ——s'est avisé d'intituler sa feuille *Dialogues chrétiens*, par M. *V*...., imprimé à Genève.

Le second dialogue désigne un prêtre de Genève nommé *Vernet*, auquel on reproche une demi-douzaine de friponneries. Vous me rendriez un vrai service, si vous pouviez savoir de *Rigolet* d'où il tient ces dialogues si chrétiens; j'ai un très-grand intérêt de le savoir; si *Rigolet* vous confie son secret, soyez sûr que je ne vous compromettrai pas. S'il ne veut point vous le dire, il le dira peut-être au lieutenant de police, qui est votre ami. Je vous demande en grâce d'employer tout votre savoir faire, tout votre esprit, toute votre amitié pour contenter ma louable curiosité. Je vous embrasse de tout mon cœur; Mme *Denis* vous en fait autant.

LETTRE CLXXXII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

8 octobre.

On ne peut certainement entendre qu'un homme fasse mieux une chose que ceux qui ne la font pas. On ne peut entendre qu'une pièce soit mieux représentée par ceux qui y jouent que par ceux qui n'y jouent pas. On doit encore moins entendre que des personnes du monde qui jouent la comédie pour leur plaisir aient des talens supérieurs à ceux des plus grands acteurs de Paris.

Digitized by Google

Ce qu'il faut encore moins entendre, c'est qu'on ait prétendu comparer personne à Mlle. *Clairon*. 1760.

Ce qu'il faut sur-tout entendre, et ce qui est d'une vérité incontestable, c'est qu'on a pour Mlle. *Clairon* tous les sentimens qu'elle mérite et qu'on ne démentira jamais : le pauvre vieillard lui sera toujours attaché avec des sentimens aussi vifs que s'il était jeune; il admirera ses talens, et il admirera encore la force qu'elle eut d'en priver un public ingrat; il aimera sa personne jusqu'au dernier moment de sa vie (1).

LETTRE CLXXXIII.

A M. THIRIOT.

19 octobre.

Voici, mon ami, une lettre-de-change de quatre *Pierre* (2) sur *Robin-Mouton*. Je vous prie de donner un exemplaire de ma part au ferme et aimable *Protagoras*, et quand il aura lu mon *Pierre*, vous le lui ferez relier bien proprement. Faites des trois autres exemplaires ce qu'il vous plaira, et tâchez qu'aucun ne vous ennuie. Quand vous voudrez venir dans ma chaumière, nous vous voiturerons, puis vous hébergerons, chaufferons, blanchirons, raserons et égayerons.

(1) Il paraît qu'on avait dit à Mlle. *Clairon* que *Voltaire* mettait les acteurs de son théâtre de Ferney au-dessus des meilleurs acteurs de Paris, et que Mlle. *Clairon* lui avait écrit pour s'en plaindre.

(2) Quatre exemplaires du *Corneille* commenté.

Digitized by Google

1760. L'intendant de Bourgogne vint dans mon trou ces jours passés avec le fils de l'avocat général, qui en a usé si cordialement avec nous : il avait un cortége de proconsul. Le duc de *Villars* était chez moi : nous allions jouer *Fanime* ou *Médime* (le nom n'y fait rien : *Fanime* est plus sonore à cause de l'alpha). Nous n'en mîmes pas plus grand pot au feu : nous étions cinquante-deux à table. L'intendant alla coucher à Ferney, sa troupe à Tournay, la mienne aux Délices. Je reçus fort noblement, fort dignement le fils de l'avocat général. Son oncle me dit que, dans quelques années, il succéderait à son père. Souvenez-vous alors, lui dis-je, que vous devez être l'avocat de la nation. Le jeune homme m'attendrit; il pleura à *Fanime*.

Je ne le punis point des fautes de son père; il faut que *Pompignan* m'envoie son fils. J'ai lu deux brochures; l'une est de *Lanoue; ærugo mera;* l'autre d'une bonne âme; mais cette âme se trompe sur le second acte de *Tancrède*. Il est vrai que les comédiens l'ont induit en erreur. *Tancrède* est tout autre chose que ce que vous avez vu au théâtre. J'espère qu'à la reprise ils joueront ma pièce et non pas la leur : ils me doivent cette petite condescendance, puisque je leur ai donné le produit des représentations et de l'impression. Mon cher ami, il serait plus doux pour moi de faire pour l'amitié ce que j'ai fait pour les talens. Ce que vous me mandez de la *Poplinière* passe mes conceptions. Quelle disparate! les fermiers généraux sont cependant les seuls qui aient de

Digitized by Google

l'argent à Paris. Adieu : vous intéressez-vous beaucoup au Canada? *Quid novi?* 1760.

LETTRE CLXXXIV.

A M. PALISSOT.

Octobre.

(1) J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 13. Je dois me plaindre d'abord à vous de ce que vous avez publié mes lettres sans me demander mon consentement : ce procédé n'est ni de la philosophie ni du monde. Je vous réponds cependant, en vous priant, par tous les devoirs de la société, de ne point publier ce que je ne vous écris que pour vous seul.

Je dois vous remercier de la part que vous voulez bien prendre au succès de *Tancrède*, et vous dire que vous avez très-grande raison de ne vouloir d'appareil et d'action au théâtre qu'autant que l'un et l'autre sont liés à l'intérêt de la pièce. Vous écrivez trop bien pour ne pas vouloir que le poëte l'emporte sur les décorateurs.

Je dois aussi vous dire que la guerre n'est pas de mon goût, mais qu'on est quelquefois forcé à

(1) Cette lettre est aussi imprimée dans le recueil des œuvres de M. *Palissot*, malgré la prière que *Voltaire* lui avait faite de ne point la publier. Nous la donnons ici, parce que la copie que nous en avons, écrite de la main du secrétaire de *Voltaire*, diffère beaucoup de la lettre que M. *Palissot* a imprimée. Ce n'était donc pas pour rien que *Voltaire* fesait faire de sa correspondance avec cet homme de lettres, des copies *ne varietur*.

Digitized by Google

——— la faire. Les agresseurs en tout genre ont tort de-
1760. vant Dieu et devant les hommes. Je n'ai jamais attaqué personne. *Fréron* m'a insulté des années entières sans que je l'aie su : on m'a dit que ce serpent avait mordu ma lime avec des dents aussi envenimées que faibles. *Lefranc* a prononcé devant l'Académie un discours insolent dont il doit se repentir toute sa vie, parce que le public a oublié ce discours, et se souvient seulement des ridicules qu'il lui a valu.

Pour votre pièce des *Philosophes*, je vous répéterai toujours que cet ouvrage m'a sensiblement affligé. J'aurais souhaité que vous eussiez employé l'art du dialogue et celui des vers que vous entendez si bien, à traiter un sujet qui ne dût pas une partie de son succès à la malignité des hommes, et que vous n'eussiez point écrit pour flétrir des gens d'un très-grand mérite, dont quelques-uns sont mes amis, et parmi lesquels il y en a eu de malheureux et de persécutés. Le public finit par prendre leur parti : on ne veut pas que l'on immole sur le théâtre ceux que la cour a opprimés; ils ont pour eux tous les gens qui pensent, tous les esprits qui ne veulent point être tyrannisés, tous ceux qui détestent le fanatisme; et vous qui pensez comme eux, pourquoi vous êtes-vous brouillé avec eux? Il faudrait ne se brouiller qu'avec les sots.

On m'a envoyé un recueil de la plupart des pièces concernant cette querelle. Un des intéressés a fait des notes bien fortes sur les accusations que vous avez malheureusement intentées aux philosophes,

philosophes, et sur les méprises où vous êtes tombé dans ces imputations cruelles. Il n'est pas permis, vous le savez, à un accusateur de se tromper. C'est encore un grand désagrément pour moi que notre commerce de lettres ait été empoisonné par les reproches sanglans qu'on vous fait dans ce recueil, et par ceux qu'on m'a faits à moi d'entretenir commerce avec celui qui se déclare contre mes amis. 1760.

J'avais été gai avec *Lefranc*, avec *Trublet* et même avec *Fréron;* j'avais été touché de la visite que vous me fîtes aux Délices; j'ai regretté vivement votre ami M. *Patu*, et mes sentimens, partagés entre vous et lui, se réunissaient pour vous; j'avais pris un intérêt extrême au succès de vos talens; vous m'avez fait jouer un triste personnage quand je me suis trouvé entre vous et mes amis que vous avez déchirés. Je vous avais ouvert une voie pour tout concilier; mais au lieu de la prendre, vous avez redoublé vos attaques. C'est aux Jésuites et aux Jansénistes à se détruire, et nous aurions dû les manger tranquillement au lieu de nous dévorer les uns les autres.

Digitized by Google

1760. LETTRE CLXXXV.

A M. LE KAIN.

16 décembre.

Je n'ai voulu vous répondre, mon cher *Roscius*, que quand j'aurais vu enfin toute cette confusion dans les rôles de *Trancrède* un peu débrouillée, quand vous seriez débarrassés de la *Belle Pénitente* (1), et quand vous seriez prêts à reprendre *Tancrède*.

Grâce aux bontés de M. et de Mme. d'*Argental*, tout est en ordre, et si la pièce reste au théâtre, ce sera uniquement à leur bon goût et à leurs attentions infatigables qu'on en aura l'obligation. Je vous prie de vouloir bien vous conformer entièrement, dans la représentation, à l'édition de *Prault*. Rien n'est plus ridicule que de voir jouer d'une façon ce qui est imprimé d'une autre. Il ne faut jamais sacrifier l'élocution et le style à l'appareil et aux attitudes : l'intérêt doit être dans les choses qu'on dit, et non pas dans de vaines décorations; l'appareil, la pompe, la position des acteurs, le jeu muet sont nécessaires, mais c'est quand il en résulte quelque beauté, c'est quand toutes ces choses ensemble redoublent le nœud et l'intérêt. Un tombeau, une chambre tendue de noir, une potence, une échelle, des personnages qui

(1) *Caliste*, tragédie de *Colardeau*, imitée de la *Belle Pénitente*, tragédie anglaise de *Rowe*.

Digitized by Google

se battent sur la scène, des corps morts qu'on enlève, tout cela est fort bon à montrer sur le Pont-Neuf, avec la rareté, la curiosité; mais quand ces sublimes marionnettes ne sont pas essentiellement liées au sujet, quand on les fait venir hors de propos et uniquement pour divertir les garçons perruquiers qui sont dans le parterre, on court un peu de risque d'avilir la scène française et de ne ressembler aux barbares Anglais que par leur mauvais côté. Ces farces monstrueuses amuseront pendant quelque temps, et ne feront d'autre effet que de dégoûter le public de ces nouveaux spectacles et des anciens. 1760.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, à ne souffrir d'appareil au théâtre que celui qui est noble, décent, nécessaire.

Pour ce qui est de *Tancrède*, je crois que d'abord vos camarades doivent conformer leurs rôles à l'imprimé, qu'ensuite ils doivent en faire une répétition, parce qu'il y a environ deux cents vers différens de ceux qu'on a récités aux premières représentations; je crois même qu'il y en a beaucoup plus de deux cents. Je crois encore que vous devez donner deux représentations avant que *Prault* mette son édition en vente: si la pièce réussit, il la vendra beaucoup mieux quand ces deux représentations l'auront fait valoir et lui auront donné un nouveau prix.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous prie de me donner de vos nouvelles et des miennes.

Digitized by Google

1761. **LETTRE CLXXXVI.**

A M. MARMONTEL.

Ferney, 21 mars.

Consolons-nous, mon cher ami, vous avec l'espérance, moi avec ma charrue. L'abbé *Cotin* était de l'Académie; mais des hommes de mérite en furent aussi, et vous en serez.

Interea facit indignatio versum (1).

Je vous envoie mes motifs de consolation. Courage, mon cher élève; le public vous nomme, et il siffle l'abbé *Trublet* (2). Vous avez pour vous Mme. de *Pompadour* et vos talens. Puissiez-vous revenir aux Délices, et ne jamais souper avec M. et Mme. de *Volmar* (3).

Je vous embrasse de tout mon cœur.

(1) Vers de *Juvénal*. « L'indignation dicte des vers ».

(2) L'abbé *Trublet* venait d'avoir à l'Académie la place de M. de *Belle-Isle*, à laquelle *Marmontel* prétendait.

(3) La *Nouvelle Héloïse* avait paru quelque temps auparavant.

Digitized by Google

LETTRE CLXXXVII. 1761.

A M. DE VARENNES.

A Ferney, 22 avril.

Vous ne pouvez douter, Monsieur, que je ne reçoive avec bien du plaisir la mainlevée de l'anathême prononcé contre mes troupes. Il est bien difficile d'excommunier les soldats sans que les éclaboussures des foudres sacrés ne frappent un peu les officiers. La contradiction ridicule d'être payé par le roi et de n'être pas enterré par son curé, est d'ailleurs une de ces impertinences les plus dignes de nos lois et de nos mœurs (1). Si l'on parvient à nous défaire de cette barbarie, on rendra service à la nation. J'attends le livre avec impatience; mais je doute fort qu'il produise un autre effet que celui de nous convaincre de notre sottise. Rien de plus commun que de nous prouver que nous avons tort, et rien de plus rare que de nous corriger.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime que vous m'avez inspirée, etc.

(1) Il était question de faire rendre aux comédiens l'état de citoyen.

Digitized by Google

1761. LETTRE CLXXXVIII.

A M. . . . . .

Au château de Ferney, en Bourgogne, par Genève, 30 juillet.

Dans une petite transmigration, Monsieur, d'une maison à une autre, la lettre dont vous m'honorâtes en date du 1er. juin s'était égarée. Mme. *Duperron* m'ayant appris à qui je devais cette lettre, j'ai été fort honteux; j'ai cherché longtemps, et j'ai enfin trouvé; mais ce que je ne trouverai pas, c'est la solution de votre problême. Quand on demanda à *Panurge* lequel il aimoit le mieux d'avoir le nez aussi long que la vue, ou la vue aussi longue que le nez, il répondit qu'il aimoit mieux boire.

Vous me demandez lequel est le plus plaisant, de savoir tout ce qui s'est fait ou tout ce qui se fera; c'est une question à faire aux prophètes: ces messieurs, qui connaissaient l'avenir si parfaitement, étaient sans doute instruits également du passé. Il faut être inspiré de Dieu pour savoir bien parfaitement son prétérit, son futur, et même son présent. Notre espèce est fort curieuse et fort ignorante. Celui qui saurait l'avenir, saurait probablement de fort sottes et de fort tristes choses, et entre autres l'heure de sa mort; ce qui n'est pas extrêmement plaisant à contempler. J'aime mieux au fond de la boëte de *Pan-*

dore l'espérance que la science, et je suis de l'avis d'*Horace :* 1761.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus (1).

Ce que je sais le mieux, c'est que j'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois,

Monsieur,

Votre, etc.

LETTRE CLXXXIX.

A M. MARMONTEL.

9 septembre.

DIEU soit loué, mon cher ami! Il eût été fort triste pour les *Rose-Croix* que la petite drôlerie d'un des adeptes eût été sifflée. Les *Frérons*, les *Pompignans*, le *Journal de Trévoux* auraient dit que non-seulement nous sommes tous des athées, mais encore de mauvais poëtes.

Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous savez, et sur-tout ce que vous croyez que je doive corriger. Je ne peux voir par mes yeux, et j'aime bien à voir par les vôtres. Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de Mlle. *Clairon*. Je lui écrirai; mais je n'ai pas un moment à moi.

(1) *Horace*, ode 29, livre 3. « La Divinité prévoyante tient l'avenir » caché dans une épaisse nuit ».

Digitized by Google

1761. Le roi *Stanislas* m'a écrit une lettre pleine de la plus grande bonté : *quod notandum*. Je crois que c'était la meilleure façon de servir les philosophes.

Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE CXC.

A M. LE PRÉSIDENT DE BROSSES (1).

Du 20 octobre.

Vous n'êtes donc venu chez moi, Monsieur, vous ne m'avez offert votre amitié, que pour empoisonner par des procès la fin de ma vie. Votre agent, le sieur *Girod*, dit, il y a quelque temps, à ma nièce, que si je n'achetais pas cinquante mille écus, pour toujours, la terre que vous m'avez vendue à vie, vous la ruineriez après ma mort; et il n'est que trop évident que vous vous préparez à accabler du poids de votre crédit une femme que vous croyez sans appui, puisque vous avez déjà commencé des procédures que vous comptez de faire valoir quand je ne serai plus.

J'achetai votre petite terre de Tournay à vie, à l'âge de soixante et six ans, sur le pied que vous voulûtes. Je m'en remis à votre honneur, à

(1) Charles de *Brosses*, premier président du parlement de Bourgogne, auteur de plusieurs ouvrages d'érudition, entre autres du *Traité de la formation mécanique des Langues* et d'une *Histoire de la République romaine dans le septième siècle*, faite d'après *Salluste*. Né en 1709, mort en 1777.

Digitized by Google

votre probité. Vous dictâtes le contrat; je signai aveuglément. J'ignorais que ce chétif domaine ne vaut pas douze cents livres (1) dans les meilleures années; j'ignorais que le sieur *Chouet*, votre fermier, qui vous en rendait trois mille livres, y en avait perdu vingt-deux mille. Vous exigeâtes de moi trente-cinq mille livres; je les payai comptant; vous voulûtes que je fisse, les trois premières années, pour douze mille francs de réparations; j'en ai fait pour dix-huit mille en trois mois, et j'en ai les quittances. 1761.

J'ai rendu très-logeable une masure inhabitable. J'ai tout amélioré et tout embelli, comme si j'avais travaillé pour mon fils, et la province en est témoin; elle est témoin aussi que votre prétendue forêt, que vous me donnâtes dans vos mémoires pour cent arpens, n'en contient pas quarante. Je ne me plains pas de tant de lésions, parce qu'il est au-dessous de moi de me plaindre.

Mais je ne peux souffrir, et je vous l'ai mandé, Monsieur, que vous me fassiez un procès pour deux cents francs, après avoir reçu de moi plus d'argent que votre terre ne vaut. Est-il possible que, dans la place où vous êtes, vous vouliez nous dégrader l'un et l'autre au point de voir les tribunaux retentir de votre nom et du mien pour un objet si méprisable?

Mais vous m'attaquez; il faut me défendre; j'y suis forcé. Vous me dîtes, en me vendant votre

(1) Je viens de l'affermer douze cents livres, trois quarterons de paille et un char de foin.

Note de Voltaire.

——— terre au mois de décembre 1758, que vous vou-
1761. liez que je laissasse sortir des bois de ce que vous appelez la forêt; que ces bois étaient vendus à un gros marchand de Genève qui ne voulait pas rompre son marché. Je vous crus sur votre parole; je vous demandai seulement quelques moules de bois de chauffage, et vous me les donnâtes en présence de ma famille.

Je n'en ai jamais pris que six; et c'est pour six voies de bois que vous me faites un procès! vous faites monter ces six voies à douze, comme si l'objet devenait moins vil!

Mais il se trouve, Monsieur, que ces moules de bois m'appartiennent, et non-seulement ces moules, mais tous les bois que vous avez enlevés de ma forêt depuis le jour que j'eus le malheur de signer avec vous.

Vous me faites un procès dont les suites ne peuvent tomber que sur vous, quand même vous le gagneriez. Vous me faites assigner au nom d'un paysan de cette terre, à qui vous dites à présent avoir vendu ces bois en question. Voilà donc ce gros marchand de Genève avec qui vous aviez contracté! Il est de notoriété publique que jamais vous n'aviez vendu vos bois à ce paysan, que vous les avez fait exploiter et vendre par lui à Genève pour votre compte : tout Genève le sait : vous lui donniez deux pièces de vingt et un sous par jour pour faire l'exploitation, avec un droit sur chaque moule de bois, dont il vous rendait compte; il a toujours compté avec vous de clerc à maître. Je crus le sieur *Girod* votre

Digitized by Google

agent, quand il me dit que vous aviez fait une vente réelle. Il n'y en a point, Monsieur : le sieur *Girod* a fait vendre en détail, pour votre compte, mes propres bois dont vous me redemandez aujourd'hui douze moules. 1761.

Si vous avez fait une vente réelle à votre paysan qui ne sait ni lire ni écrire, montrez-moi l'acte par lequel vous avez vendu, et je suis prêt à payer.

Quoi ! vous me faites assigner par un paysan au bas de l'exploit même que vous lui envoyez, et vous dites, dans votre exploit, que vous fîtes *avec lui une convention verbale !* Cela est-il permis, Monsieur ? les conventions verbales ne sont-elles pas défendues par l'ordonnance de 1667 pour tout ce qui passe la valeur de cent livres ?

Quoi ! vous auriez voulu, en me vendant si chèrement votre terre, me dépouiller du peu de bois qui peut y être ! Vous en aviez vendu un tiers il y a quelques années ; votre paysan a abattu l'autre tiers pour votre compte. Votre exploit porte qu'il *me vend le moule douze francs* et qu'il vous en rend *douze francs* (en déduisant sans doute sa rétribution) : n'est-ce pas là une preuve convaincante qu'il vous rend compte de la recette et de la dépense, que votre vente prétendue n'a jamais existé, et que je dois répéter tous les bois que vous fîtes enlever de ma terre ? Vous en avez fait débiter pour deux cents louis, et ces deux cents louis m'appartiennent. C'est en vain que vous fîtes mettre dans notre contrat que vous me vendiez à vie le petit bois

Digitized by Google

——— nommé forêt, excepté *les bois vendus.* Oui,
1761. Monsieur, si vous les aviez vendus en effet, je ne disputerais pas; mais, encore une fois, il est faux qu'ils fussent vendus, et si votre agent (votre agent, c'est-à-dire vous) s'est trompé, c'est à vous à rectifier cette erreur.

J'ai supplié M. le premier président, M. le procureur général, M. le conseiller *le Bault* de vouloir bien être nos arbitres. Vous n'avez pas voulu de leur arbitrage; vous avez dit que votre vente au paysan était réelle : vous avez cru m'accabler au bailliage de Gex; mais, Monsieur, quoique M. votre frère soit bailli du pays, et quelque autorité que vous puissiez avoir, vous n'aurez pas celle de changer les faits : il sera toujours constant qu'il n'y a point eu de vente véritable.

Vous dites, dans votre exploit signifié à ce paysan, que vous lui vendîtes une certaine quantité de bois. Quelle quantité, s'il vous plaît? Vous dites que vous les fîtes marquer. Par qui? Avez-vous un garde-marteau? Aviez-vous la permission du grand-maître des eaux et forêts? En un mot, Monsieur, la justice de Gex est obligée de juger contre vous, si vous avez tort; elle jugerait contre le roi, si un particulier plaidait avec raison contre le domaine du roi. Le sieur *Girod* prétend qu'il fait trembler en votre nom les juges de Gex : il se trompe encore sur cet article comme sur les autres.

S'il faut que M. le chancelier, et les ministres, et tout Paris, soient instruits de votre procédé, ils le seront; et, s'il se trouve dans votre com-

Digitized by Google

pagnie respectable une personne qui vous approuve, je me condamne. 1761.

Vous m'avez réduit, Monsieur, à n'être qu'avec douleur

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LETTRE CXCI.

A M. . . . . .

A Ferney, 18 novembre.

Monsieur, si M. le président de *Brosses* est roi de France ou au moins de la Bourgogne cisjurane, je suis prêt à lui prêter serment de fidélité. Il n'a voulu recevoir ni d'un huissier, ni de personne, l'arrêt du conseil à lui envoyé, par lequel il devait présenter au conseil du roi les raisons qu'il prétend avoir pour s'emparer de la justice de la Perrière, qui appartient à sa majesté.

Il me persécute d'ailleurs pour cette bagatelle (1), comme s'il s'agissoit d'une province. Vous en jugerez, Monsieur, par la lettre cijointe que j'ai été forcé de lui écrire, et dont j'ai envoyé copie à Dijon à tous ses confrères, qui lèvent les épaules.

Au reste, Monsieur, je ferai tout ce que vous voudrez bien me prescrire, et je vous obéirais

(1) C'est-à-dire, à cause de cette bagatelle, en haine de mon bon droit en cette bagatelle.

Note de Voltaire.

Digitized by Google

——avec plaisir quand même je serais roi de la Bour-
1761. gogne cis-jurane, ainsi que M. le président de *Brosses*. J'ose imaginer, Monsieur, que le roi peut à toute force conserver la justice de la Perrière, malgré la déclaration de guerre de M. le président.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

LETTRE CXCII.

A M. DE THIBOUVILLE.

23 novembre.

Vous êtes donc du comité, Monsieur; vous êtes un des anges; vous avez vu l'œuvre des six jours. Je ne m'en suis pas repenti : je ne veux pas le noyer, comme on le dit d'un grand auteur; mais je veux le corriger sans me mettre en colère comme lui.

Je vous dirai d'abord ce que j'ai déjà dit au comité, que votre idée de *Clairon Olympie* vous a trompé. Ce rôle n'est point du tout dans son caractère. *Olympie* est une fille de quinze ans, simple, tendre, effrayée, qui prend à la fin un parti affreux, parce que son ingénuité a causé la mort de sa mère, et qui n'élève la voix qu'au dernier vers quand elle se jette dans le bûcher. Ce n'est pourtant point *Zaïre;* et il serait très-

Digitized by Google

insipide de la faire parler d'amour avant le moment de son mariage, qui est un coup de théâtre très-neuf, dont tous ces froids préliminaires feroient perdre le mérite. 1761.

Ce n'est point *Chimène*, car elle révolterait au lieu d'attendrir, si elle avouait d'abord sa passion pour l'empoisonneur de son père et pour l'assassin de sa mère. *Chimène* peut avec bienséance aimer encore celui qui vient de se battre honorablement contre son brutal de père; mais si *Olympie*, en voulant ridiculement imiter *Chimène*, disait qu'elle veut adorer et poursuivre un empoisonneur et un assassin, on lui jeterait des pierres.

Il est beau, il est neuf qu'*Olympie* n'ait de confidente que sa mère; elle doit attendrir, quand elle avoue enfin à cette mère qu'elle aime à la vérité celui qu'elle regarde comme son mari, mais qu'elle renonce à lui. On doit la plaindre; mais on plaint encore plus *Statira*, et c'est cette *Statira* qui est le grand rôle.

Vieillissez Mlle. *Clairon*, rajeunissez mademoiselle *Gaussin*, et la pièce sera bien jouée. D'ailleurs, que de choses à changer, à fortifier, à embellir! Donnez-moi du temps, sept ou huit jours, par exemple.

Je suis absolument de l'avis des anges sur un morceau de *Cassandre;* je crois, comme eux, qu'il priait trop son rival après avoir tant prié les dieux. C'est trop prier, et quand on s'abaisse à implorer le même homme qu'on a voulu tuer le moment d'auparavant, il faut un excès d'éga-

Digitized by Google

——rement et de douleur qui excuse cette dispa-
1761. rate et qui en fasse même une beauté. Ce n'est pas assez de dire, *tu vois combien je suis égarée*, il faut ne le pas dire et l'être. J'envoie une petite esquisse de ce que *Cassandre* pourrait dire en cette occasion. L'objet le plus essentiel est qu'un empoisonneur et un assassin puisse intéresser en sa faveur. Si on réussit dans cette entreprise délicate, tout est sauvé; les autres rôles vont d'eux-mêmes.

Mais, encore une fois, ne nous trompons point sur *Olympie*. Vouloir fortifier ce rôle, c'est le gâter. Le mérite de ce rôle consiste dans la réticence; elle ne doit dire son secret qu'au dernier vers. Si vous changez quelque chose à cet édifice, vous le détruirez : c'est dans cet esprit que j'ai fait la pièce, et je ne peux pas la refaire dans un autre.

Pardon, Monsieur, de tant de paroles oiseuses. Mme. *Denis* vous écrira moins et mieux.

LETTRE CXCIII.

Digitized by Google

LETTRE CXCIII. 1761.

A M. LE SUIRE.

Je vous plains beaucoup, Monsieur, car vous avez un grand talent, du goût, de la facilité, de l'abondance, de l'imagination. Vous serez probablement l'ornement du siècle que je vais bientôt quitter : il y a là de quoi être très-malheureux. Vous perdrez le chemin de la fortune, et vous trouverez l'envie, la calomnie, l'hypocrisie sur le chemin de fleurs où vous marchez. Si vous aviez choisi un sujet plus digne de vous, vos vers seraient encore meilleurs. Vous avez le don de penser et de vous exprimer : ce don est très-rare. Permettez-moi de vous dire seulement que plus les sentimens que vous m'exprimez me sont favorables, plus vous devez leur donner des bornes. Le public ne pardonne jamais les longs éloges, et le moins de vers qu'on peut est toujours le meilleur. Votre belle épître mérite d'être perfectionnée. Vous paraissez écrire si facilement, que je suis sûr qu'il vous en coûtera peu pour donner la dernière main à votre ouvrage. Rendez-le court et correct, il sera charmant. Si je n'étais pas accablé de soins et de maladies, je vous répondrais autrement qu'en prose, et si je pouvais vous être utile, je serais charmé de vous marquer avec combien de reconnaissance j'ai l'honneur d'être, etc.

Digitized by Google

1761.

LETTRE CXCIV.

A MADAME DE CHAMBONIN.

De Ferney.

Gros chat, je vous ai toujours répondu, et si vous vous plaignez, ce doit être de mon mauvais style, et non de mon oubli. Il faut que je vous aie écrit dans le goût de *Labeaumelle* ou de quelque auteur de cette espèce, pour que vous soyez mécontente de moi. J'aimerai toujours gros chat. On croirait, à votre lettre, que Mme. la marquise de*** est rentrée dans sa terre au nom de ses enfans, et que le comte de*** en est chassé. Elle est donc de ces meûnières qui ont vendu leur son plus cher que leur farine. Mon cher gros chat, je ne me console point de notre séparation et de notre éloignement : je vous amuserais, si vous étiez ma voisine; j'ai un des jolis théâtres qui soient en France; nous y jouons quelquefois des pièces nouvelles; il nous vient de temps en temps très-bonne compagnie de Paris; et dans mon château bâti à l'italienne, dans ma terre libre, vivant plus libre que personne, je me moque à mon aise de frère *N.* et de toutes les sottises de ce monde. Je ne me tiens pas tout-à-fait heureux, parce que je ne partage pas mon bonheur avec vous. Je ne peux que vous exhorter à tirer de la vie le meilleur parti que vous pourrez. Je voudrais pouvoir vous envoyer des livres : on

Digitized by Google

ne sait comment faire; la poste ne veut pas s'en charger. Les formalités sont le poison de la société : il faut passer par cent mains avant d'arriver à sa destination, et puis on n'y arrive point. Il semble que, d'une province à une autre, on soit en pays ennemi. Cela serre le cœur. Voyez-vous quelquefois M. le marquis du *Châtelet?* M. son fils m'a écrit de Vienne : il s'est donné de bonne heure une très-grande considération ; cela doit prolonger les jours de M. son père. Si vous le voyez, ne m'oubliez pas auprès de lui. Adieu, mon cher gros chat. Mes complimens à vos compagnes dont vous faites le bonheur et qui contribuent au vôtre. Je vous embrasse tendrement. 1762.

LETTRE CXCV.

A M. D'ARGENTAL.

4 janvier.

Mes divins anges, songez donc que je ne peux pas faire copier toutes les semaines un *Cassandre*. Ne serait-il pas amusant que je vous renvoyasse l'ouvrage cartonné, que vous me le renvoyassiez apostillé, et que toutes les semaines vous vissiez les changemens en bien ou en mal? Rien ne serait plus aisé. Si vous pensez avoir la pièce telle qu'elle est, vous êtes loin de votre compte. Dépêchez-moi un exemplaire, et sitôt qu'il sera arrivé, vite des cartons et mes raisons en marge; et le lendemain le paquet repart, et la poste est

Digitized by Google

—— toujours chargée de rimes. Cela est juste puisque
1762. j'ai fait *Cassandre* en poste.

Mme. *Fontaine* n'aime pas *Cassandre;* madame *Denis* l'aime beaucoup; Mlle. *Corneille* n'y comprend pas grand'chose : ce qui est sûr, c'est que cet ouvrage nous amusera.

Mme. *Denis* m'a fait entendre qu'elle avait écrit à mes anges des choses que je désavoue formellement. Je ne suis pas si pressé d'imprimer. Il est vrai que je ne pourrai guère me dispenser de donner *Cassandre* dans quelques mois, parce qu'il y a une personne au bout du monde qui a la rage d'avoir une dédicace, et qu'il est bon d'avoir des amis par-tout; mais je ne me presserai point.

Crébillon me fait lever les épaules : c'est un vieux fou à qui il faut pardonner.

L'alliance, le pacte de famille, le plaisir de me voir tout d'un coup Catalan, Napolitain, Sicilien, Parmesan, m'a d'abord transporté; mais si l'Espagne n'attaque pas les Anglais avec cinquante vaisseaux de ligne, je regarde le traité comme des complimens du jour de l'an. Je veux qu'on batte les Anglais et *Luc*, et qu'on ne sifle ni *Zulime* ni *Cassandre*.

Mes anges, je baise le bout de vos ailes.

LETTRE CXCVI. 1762.

A M. D'ARGENTAL.

8 janvier.

Eh! mon Dieu! il y a cinq ou six jours que *Cassandre* clôt votre quatrième acte, et que ce quatre est tout changé. Il faut que l'idée soit bien naturelle, puisqu'elle est venue à l'auteur et à l'acteur. Mes divins anges, envoyez-moi donc mon brouillon que je vous le rebrouillonne. Je vous jure que vous n'aurez plus d'autels souterrains; mais vous aurez des autels que je vous dresserai.

Il y a toujours des gens qui, comme dit *Cicéron*, cherchent midi à quatorze heures à une pièce nouvelle; il est aisé de dire qu'un sabre est trop grand; il n'y a qu'à le raccourcir. Madame *Denis* avait une bonne pique : on ne trouva point du tout mauvais que la forcenée, dans sa rage d'amour, allât se battre contre le premier venu. Elle rencontre son père et jette ses armes; cela fesoit chez nous un beau coup de théâtre. Nous avons beaucoup d'esprit et de jugement, et votre Paris n'a pas le sens d'une oie. Quand vous faites des opérations de finance, nous vous redressons; je parle de Genève, car pour moi je suis modeste. Faites comme vous l'entendez; mais, à votre place, je laisserais crier les critiques.

Duchêne, *Gui Duchêne* m'écrit qu'il veut im-

——— primer *Zulime*. Pourquoi l'imprimer? quelle
1762. nécessité? Mon avis est qu'elle reste dans le dépôt du tripot: qu'en pensent mes anges?

Je soutiens toujours que deux scènes de *Statira* valent mieux que tout *Zulime* et que toute l'eau rose possible. Mais vous croyez connaître *Cassandre* (car c'est *Cassandre*): non, vous ne le connaissez pas. Quatrième acte nouveau et presque tout entier nouveau, et beaucoup de mailles reprises. Je vous dis que ma nièce *Fontaine* est folle; elle ne sait ce qu'elle dit. Mon Dieu, que j'aime *Cassandre* et le *Droit du Seigneur!*

Clairon Statira! c'était ma première pensée. Mes premières idées sont excellentes.

Monsieur le comte de *Choiseul*, quand vous n'aurez rien à faire, daignez donc vous informer si le roi mon maître a été proposé jadis à *Elisabeth* l'autocratrice.

Le roi de Prusse a une descente: les flatteurs disent que c'est la descente de *Mars;* mais elle n'est que de boyaux, et il ne peut plus monter à cheval. Il est comme nous; il n'a plus de *Colbert*, à ce que disent les mauvais plaisans (1).

Mais, monsieur le comte de *Choiseul*, dites donc à l'Espagne qu'elle envoie cinquante vaisseaux à notre secours. Que voulez-vous que nous fassions avec des complimens?

Gardez-vous d'avoir jamais affaire aux Russes.

(1) Allusion à la ville de Colberg, dans la Poméranie ultérieure, prise en 1761 par les Russes sur le roi de Prusse.

Digitized by Google

Je n'ai point entendu parler de *le Kain;* mais son affaire est faite. 1762.

Je baise bien tendrement le bout de vos ailes.

LETTRE CXCVII.

A M. DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 26 janvier.

Je vous jure, mon cher marquis, que le *Droit du Seigneur*, qu'on intitule sottement l'*Ecueil du Sage*, est une pièce bien meilleure sur le papier qu'au théâtre de Paris; car, à ce théâtre, on a retranché et mutilé les meilleures plaisanteries. Votre nation est légère et gaie, je l'avoue; mais pour plaisante, elle ne l'est point du tout. Vous n'avez pas, depuis le *Grondeur* (1), un seul auteur qui ait su seulement faire parler un valet de comédie. Je conviens que l'intérêt et le pathétique ne gâtent rien; mais sans comique point de salut. Une comédie où il n'y a rien de plaisant n'est qu'un sot monstre. J'aime cent fois mieux un opéra comique que toutes vos fades pièces de *Lachaussée*. J'étranglerais Mlle. *Dufréne* pour avoir introduit ce misérable goût de tragédies bourgeoises, qui est le recours des auteurs sans génie. C'est à ce pitoyable goût qu'on doit le retranchement des plaisanteries du *Droit du Seigneur*. Je m'intéresse fort à cette pièce; je sai

(1) De *Brueys* et de *Palaprat*.

qu'on me l'attribue; mais je vous jure qu'elle est
1762. d'un académicien de Dijon. Regardez-moi comme un malhonnête homme, si je vous mens (1). Je vous prie, vous et vos amis, de le dire à tout le monde: nous jouerons incessamment cette pièce sur un théâtre charmant, que vous devriez bien venir embellir de vos talens admirables.

On dit que Mlle. *Dubois* n'a pas joué *Atide* en fille d'esprit, et que *Brisard* est à la glace: ce n'est pas ainsi que nous jouons la comédie chez nous. Comptez qu'à tout prendre, notre tripot vaut bien le vôtre. Mlle. *Corneille* joue *Colette* comme si elle était l'élève de mademoiselle *Dangeville:* c'est une laidron très-jolie et très-bonne enfant; j'ai fait en elle la meilleure acquisition du monde. M. son oncle me fatigue un peu; il est bien bavard, bien rhéteur, bien entortillé, et vous présente toujours sa pensée comme une tarte des quatre façons: cependant il faut le commenter; vous êtes sans doute sur la liste; ce sont les *Cramer* qui sont chargés des détails. Pour moi, je ne me mêle que d'être un très-pesant commentateur, beaucoup moins pour le service de l'oncle que pour celui de la nièce. Entre nous, vive *Racine*, malgré sa faiblesse.

(1) *Voltaire* ne mentait pas; il était de l'académie de Dijon.

Digitized by Google

LETTRE CXCVIII. 1762.

A M. DE THIBOUVILLE.

25 février.

Non, cela n'est pas vrai, avec le respect que je vous dois : vous n'avez point lu *Cassandre ;* vous avez lu, monsieur le marquis, une esquisse de *Cassandre*, à laquelle il manque cent coups de pinceau, et dont quelques figures sont estropiées. Dieu seul peut créer le monde en huit jours; mais moi je n'ai pu créer que le chaos. Ce n'est pas sans peine que je crois enfin l'avoir débrouillé. *Cassandre* et *Olympie* n'intéressaient pas assez, et toutes les critiques qu'on peut faire n'approchent pas de celle-là. C'est l'intérêt de ces deux amans qui doit être le pivot de la pièce, sans préjudice de vingt autres détails. La première chose qu'il faut faire est donc que M. d'*Argental* ait la bonté de me renvoyer l'original sur lequel on recollera proprement une soixantaine de vers absolument nécessaires; ensuite Mlle. *Clairon* verra peut-être que le rôle d'*Olympie* est plus intéressant que celui d'*Electre*, qu'elle a joué quand Mlle. *Duménil* a joué *Clitemnestre*.

Au reste, j'ai très-peu d'empressement pour donner cette pièce au théâtre : nous allons la jouer à Ferney ; il est juste que je travaille un peu pour

Digitized by Google

—— mon plaisir et pour celui de Mme. *Denis*. Si je
1762. livrais cette pièce aux comédiens, je ne voudrais pas leur abandonner la part d'auteur, comme j'ai fait dans les pièces précédentes. Je voudrais que cette part fût pour mademoiselle *Clairon*, Mlle. *Duménil* et *le Kain*. Mais nous n'en sommes pas là. Il faudrait que je fusse à Paris pour diriger cette pièce, qui est toute d'appareil et de spectacle, et qui d'ailleurs n'est guère du ton ordinaire. Le ridicule est fort à craindre dans tout ce qui est hasardé. Mais il est impossible que j'aille à Paris : ni mon goût, ni mon âge, ni ma santé, ni *Corneille* ne le permettent. Je me vois avec douleur privé de la consolation de vous revoir; car vous ne quitterez point le théâtre de Paris pour celui de Ferney. Conservez-moi vos bontés, et soyez sûr que j'en sens tout le prix.

Digitized by Google

LETTRE CXCIX. 1762.

A M. DE THIBOUVILLE.

Ferney, 14 mars.

Mon cher *Catilina*, vous êtes trop bon et moi trop vif : cela est honteux à mon âge. De quoi me suis-je avisé d'envoyer une esquisse où les couleurs et les attitudes manquaient entièrement ? Mais je voulais consulter; je voulais voir si de cette esquisse on pouvait faire un tableau. L'ouvrage enfin est près d'être terminé : le rôle d'*Olympie* est sans contredit le plus beau, et son amour nous paraît si touchant, que nous craignons que *Statira* ne révolte, et qu'on ne la regarde comme une mauvaise religieuse, comme une dévote implacable qui meurt de rage de ce que sa fille aime un très-bon mari très-repentant de ses fautes de jeunesse. Nous répétons la pièce; nous la jouons incessamment sur le théâtre le mieux décoré, le mieux éclairé, avec les plus beaux habits, les plus jolies prêtresses, la plus grande illusion; la pompe, la décence, la magnificence, rien ne nous manquera qu'une bonne tragédie. Les anges, ni vous, ni moi, ne connaissaient la pièce il y a quinze jours. Je ne réponds de rien : si elle ne fait pas d'effet telle qu'elle est à présent, elle n'en fera jamais. On a bien de l'esprit dans notre voisinage, et on a l'esprit de se laisser aller à l'impression que les choses doivent faire. Si on n'est

Digitized by Google

——pas ému, je tiens la pièce perdue sans ressource,
1762. et je la condamne au porte-feuille.

Voilà, mon cher marquis, à quel point nous en sommes.

Je ne vois pas pourquoi je ne donnerais pas le profit à des acteurs choisis, puisque M. *Picardin*, de l'académie de Dijon, a donné le revenant-bon du *Droit du Seigneur* à *Thiriot*. Il me semble que les deux cas sont absolument semblables; mais c'est à mes amis à me conduire dans tous les cas. Mme. *Denis* vous fait les plus tendres complimens; elle joue *Statira* supérieurement: nous avons une assez bonne *Olympie*, un bon *Cassandre*, un bon *Hiérophante*, un bon *Antigone*; Mlle. *Corneille* dit des vers comme son oncle les fesait; mais, par une singularité malheureuse, elle n'aime guère les vers de *Pierre*; elle dit qu'elle n'entend point le raisonner, et qu'elle ne peut jouer que le sentiment; elle est née actrice comique, tragique; c'est un naturel étonnant. Dieu nous la devait: elle a joué *Colette* dans le *Droit du Seigneur* à faire mourir de rire. Je suis trop heureux sur mes vieux jours; mais il me manque le bonheur de vous revoir.

Digitized by Google

LETTRE CC. 1762.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 mars.

Je viens de la lire (1) : la voilà donc ; il en sera ce qu'il pourra ; mais c'est à cette seule condition qu'on la jouera comme je l'ai faite, et non point comme je ne l'ai pas faite, parce que c'est mon ouvrage que je donne et non pas celui d'un autre. J'aime encore mieux un sifflet qu'un changement fait malgré moi. S'il y a la moindre difficulté, je supplie mes anges de supprimer tout.

Le rôle d'*Olympie* demande de la naïveté, de la tendresse, et, au cinquième acte, une douleur renfermée en elle-même : cela n'exige pas des talens bien supérieurs ; pour peu que l'actrice ait une voix et une figure intéressante, le rôle doit être touchant.

Il s'agirait d'avoir un *Cassandre* qui eût de la voix, de la figure et de la chaleur ; sans quoi le risque est assez grand. Enfin voilà de quoi amuser mes anges pendant le saint temps de Pâques.

Ils n'ont pas daigné me dire s'il est vrai qu'on ait mis à la Bastille un réviseur théâtral, nommé *Marin*, pour quatre vers d'un *Théagène* dont on a fait, dit-on, l'application la plus maligne et la plus injuste au roi : il me paraît qu'au contraire ce *Marin* est très-louable de n'avoir pas seulement

(1) *Olympie.*

Digitized by Google

——— soupçonné que ces vers pussent regarder sa ma-
1762. jesté. Je ne crois pas qu'il y ait de pièce qui pût rester au théâtre, si on y cherchait des allusions. Cela est du plus mauvais exemple du monde.

On dit que Jean-Jacques *Rousseau* a écrit une lettre à l'archevêque de Paris, dont le titre est : *Jean-Jacques à Christophe*. La lettre, dit-on, est fort salée : on peut écrire comme on veut à des archevêques quand on est à Neufchâtel, dans le pays du roi de Prusse.

Mme. *Denis* remercie bien mes anges; elle est fort languissante : mes yeux vont en dépérissant, comme de raison. Lisez le bonhomme *Salomon :* vous verrez que quand celles qui se mettaient à la fenêtre ne s'y mettent plus, quand celles qui allaient au moulin n'y vont plus, quand la corde est cassée sur le bord du puits, il faut faire une honnête retraite.

Mille tendres respects pour moi et ma pupille.

Digitized by Google

LETTRE CCI. 1762.

A M. DE THIBOUVILLE.

28 mars.

Vous mandez, mon cher marquis, à ma nièce que ma lettre était bien extraordinaire; mais comme dans ce temps-là il se passait des choses beaucoup plus extraordinaires dans votre infâme ville de Paris, ma lettre était très-sage. Certain discours prononcé contre les encyclopédistes, certaines cabales, certaines persécutions, sont des orages auxquels un homme de mon âge ne doit pas s'exposer. La personne dont vous parlez dans votre lettre à Mme. *Denis* ne peut pas, ou du moins ne doit pas dire qu'elle a vu ce qu'elle n'a jamais vu. Ce serait une très-grande infidélité et un crime dans la société d'accuser un homme dont on doit être très-content, et de l'accuser après avoir eu sa confiance. Mais ce serait dans ce cas-ci un mensonge affreux. Ce que je vous dis est très-exact, très-vrai, et la personne en question n'a ni rien vu ni rien pu voir.

Au reste, les modes changent en France : c'était autrefois la mode de faire des campagnes glorieuses, d'être le modèle des autres nations, d'exceller dans les beaux-arts; aujourd'hui on ne connaît plus que des querelles pour un hôpital, des cabriolets, des fêtes de catins sur les remparts, et des persécutions contre des hommes

Digitized by Google

—— sages et retirés. Si je ne suis pas sage, je suis au
1762. moins très-retiré, et je ne veux pas donner lieu à des pédans de troubler ma retraite. Croyez que je suis instruit de bien des choses, et que j'ai dû écrire de façon à dérouter les curieux qui se trouvent sur les chemins; mais croyez sur-tout que je vous aimerai toujours. Mme. *Denis* vous en dira davantage; mais elle ne vous est pas plus attachée que moi.

LETTRE CCII.

A M. SAURIN (1).

A Ferney, 17 avril.

J'AI cru, Monsieur, que vous ne seriez pas fâché d'apprendre que Mlle. *Corneille* vient de jouer votre rôle de *Julie* (2) avec un applaudissement unanime. Vous n'aurez jamais d'actrice d'un si beau nom. Je ne peux lui donner une meilleure éducation qu'en lui fesant connoître le monde comme vous l'avez peint.

Votre pièce, d'ailleurs, a été très-bien jouée, et *le Kain*, qui était au nombre des spectateurs, en a été extrêmement content.

(1) Auteur de *Spartacus*, de *Blanche* et *Guiscard*, de *Béverley*, du *Mariage de Julie* et des *Mœurs du Temps*. Il était fils du *Saurin* avec qui *J. B. Rousseau* fut en procès pour les fameux couplets. Né en 1706, mort en 1781.

(2) Dans le *Mariage de Julie*, ou plutôt dans les *Mœurs du Temps*.

Je

Digitized by Google

Je vous prie de dire à M. *Duclos* que j'ai cessé l'envoi des *Commentaires* sur *Corneille*, parce que je me suis remis à l'Espagnol. J'ai voulu donner une traduction de l'*Héraclius* de *Calderon;* elle est d'un bizarre, d'un sauvage, d'un comique, et, en certains endroits, d'un sublime qui méritent d'être connus : c'est la nature pure; rien ne ressemble plus à *Shakespeare.* 1762.

Si vous écrivez à frère *Helvétius*, je vous supplie de ne lui pas laisser ignorer ma tendre amitié pour lui. Je n'écris guère, parce que je n'en ai pas le temps, et si je ne vous écris pas de ma main, c'est que j'ai la fièvre. Adieu, mon très-cher confrère.

LETTRE CCIII.

A M. D'ARGENTAL.

6 septembre.

Mes divins anges, je prends donc la liberté de faire mon compliment à M. le comte de *Choiseul.* Ce compliment est court; mais il part du cœur, et malheur aux complimens, quand ils sont longs. D'ailleurs ma fluxion ne me permet pas une éloquence bien prolixe. Je joins à mon paquet un *Canning-Calas* qui me reste (1): on

(1) *Voltaire* donne ce nom de *Canning-Calas* à son écrit intitulé : *Histoire d'Elisabeth Canning et des Calas.* Sur la déposition fausse d'Elisabeth *Canning*, on avait été sur le point en Angleterre de pendre neuf personnes innocentes. Voyez le 30e. vol. des œuvres de *Voltaire*, édition de Kelh, *in*-8°.

Digitized by Google

1762. peut toujours le placer. J'attends avec bien de l'impatience le mémoire instructif de *Mariette* et la *Philippique* d'*Elie*. J'espère que cette *Philippique* fera un très-grand effet, et qu'elle sera signée d'un grand nombre d'avocats. C'est un point important. Ces témoignages réunis tiennent lieu d'un arrêt, et dirigent celui des juges. Ah! mes anges, que vos louanges seront chantées quand vous aurez consommé votre bonne action!

Je vous prie de faire mes complimens à frère *Berthier* (quand vous le verrez) sur sa résurrection et sur sa place de sous-précepteur (1). Il faut espérer qu'il sera un jour un petit cardinal de *Fleury*.

Eh bien! cet *Henri IV* dont j'espérais tant, n'a pas même réussi à Bagnolet (2). *Le Kain* m'en avait dit merveille; il m'a dit aussi miracle d'*Eponine* (3). Je n'ai pas grande foi au goût de *le Kain*.

Les Délices sont aux pieds de mes anges.

(1) Jésuite, qui travaillait au *Journal de Trévoux*.

(2) La *Partie de Chasse de Henri IV*, de *Collé*.

(3) Tragédie de *Chabanon*.

Digitized by Google

LETTRE CCIV. 1762.

A M. D'ARGENTAL.

16 décembre.

O mes anges! vous avez entrepris d'affubler Mlle. *Corneille* du sacrement de mariage, seul sacrement que vous devez aimer. Mon demi-philosophe que vous m'avez dépêché n'est pas demi-pauvre (1); il l'est complettement. Son père n'est pas demi-dur; c'est une barre de fer. Il veut bien donner à son fils mille livres de pension; mais en récompense, il demande que je fasse de très-grands avantages; de sorte que je ne suis pas demi-embarrassé. Je n'ai presque à donner à Mlle. *Corneille* que les vingt mille francs que j'ai prêtés à M. de *la Marche*, qui devraient être hypothéqués sur sa terre de la Marche, et sur lesquels M. de *la Marche* devrait s'être mis en règle depuis un an, au lieu que je n'ai pas même de lui un billet qui soit valable. Cela s'est fait amicalement, et les affaires doivent se traiter régulièrement.

Ces vingt mille francs donc, quatorze cents livres de rente déjà assurées, environ quarante mille livres de souscriptions, le marié et la mariée nourris, chauffés, désaltérés, portés pendant notre vie, c'est-là une raison qui n'est pas

(1) M. de *Vaugrenant*. Il n'épousa point Mlle. *Corneille*. Ce fut M. *Dupuits*, cornette dans la Colonelle générale.

Digitized by Google

——la raison sans dot; et si un père qui ne donne
1762. rien à son fils le philosophe trouve que je ne donne pas assez, vous sentez, mes anges, que ce père n'est pas un homme accommodant.

Cependant il faut tâcher de faire réussir une affaire que vous m'avez rendue chère en me la proposant.

Notre futur fait noblement son métier de meurtrier, tout comme un autre : puis il me paraît trop philosophe pour aimer beaucoup l'emploi de tuer du monde pour de l'argent et pour une croix de saint *Louis*. Je le crois très-propre aux importantes négociations que nous avons avec la petitissime et très-pédantissime république de Genève. Voici un temps favorable pour employer ailleurs M. de *Montpéroux*, résident à Genève. Il y a bien des places dont M. le duc de *Praslin* dispose. Il me semble que si vous vouliez placer à Genève notre futur, vous obtiendriez aisément cette grâce de M. le duc de *Praslin :* rien ne serait plus convenable pour les Genevois et pour moi, et sur-tout pour Mme. *Denis*, qui commence à trouver les hivers rudes à la campagne au milieu des neiges. Mlle. *Corneille* vous devrait son établissement, Mme. *Denis* et moi nous vous devrions la santé, M. de *Vaugrenant* vous devrait tout. Voyez, anges bienfesans, si vous pouvez faire tant de bien, si M. le duc de *Praslin* veut s'y prêter. Vous pouvez faire quatre heureux, et c'est la seule manière de célébrer ce beau sacrement de mariage sous vos auspices; sans cela, l'inflexible père ne donnera

Digitized by Google

point son consentement, et voici comment il raisonne : l'argent des souscriptions est peut-être peu de chose, et l'on ne saura que dans dix-huit mois à quoi s'en tenir. On ne veut guères articuler dans un contrat de mariage l'espérance d'un produit de souscription pour un livre imprimé par des Genevois. Les quatorze cents livres de rente qui appartiendront à Mlle. *Corneille* ne sont que viagères; elle n'aura donc que mille livres de rente à stipuler réellement. 1762.

Il pourra même pousser plus loin ses scrupules, s'il sait que le premier président actuel de Dijon dispute à son père jusqu'à la propriété de la terre de la Marche. Notre sacrement est donc hérissé de difficultés, et toutes seraient applanies par l'arrangement que j'imagine. Le sort de Mlle. *Corneille* est donc entre les mains de mes anges.

Je baise le bout de leurs ailes avec plus de ferveur que jamais : il est vrai que je ne leur envoie point de tragédie pour les séduire. Je suis occupé à présent à faire un parc d'une lieue de circuit qui a pour point de vue, en vingt endroits, dix, quinze, vingt, trente lieues de paysage. Si je peux trouver d'aussi belles situations au théâtre, vous aurez des drames; mais laissons passer les plus pressés, et fesons-nous un peu désirer. Je sais bien que M. de *Marigny* (1) ne m'élevera point de mausolée; mais mes anges

(1) Frère de Mme. de *Pompadour*, surintendant des bâtimens du roi.

Digitized by Google

—— diront : il avait quelque talent ; il nous ai-
1762. mait.

Au reste, je n'ai confié à personne qu'à vous mes propositions politiques. Tâchez de faire notre affaire : si vous voulez que M. de *Vaugrenant* et Mlle. *Corneille* fassent des philosophes et des feseurs de tragédies, donnez-nous la résidence de Genève. Mes anges, faites comme vous voudrez, comme vous pourrez; pour moi, je suis à vos ordres, à vos pieds, à vos aîles jusqu'au dernier moment de ma vie.

N. B. Mme. *Denis* et Mlle. *Corneille* ne sont pas si contentes que moi du demi-philosophe; elles le trouvent sombre, duriuscule, peu poli, peu complaisant, marchandant, et marchandant mal. Mais si la résidence genevoise était attachée à ce mariage, nos dames pourraient être plus contentes. Enfin ordonnez.

Digitized by Google

LETTRE CCV. 1762.

A M. D'ARGENTAL.

18 décembre.

AUTRES considérations présentées à mes anges au sujet du futur. Nos dames sont aujourd'hui beaucoup plus contentes : je l'avais bien prévu. Il avait fait un traité sur le mariage, que Mme. *Denis* prétendait ressembler au catéchisme d'*Arnolphe* dans l'*École des Femmes*. Il s'est bien donné de garde de me lire ce rabachage. Mais s'il épouse notre petite, nous lui ferons abjurer son catéchisme par une clause expresse du contrat, et il le brûlera en notre présence. Je crois que de notre demi-philosophe on pourra faire un philosophe complet, en rabotant un peu.

Je persiste à croire qu'on peut en toute sûreté l'employer aux grandes négociations avec la république de Genève. Mes anges, mon idée est divine ! Mes anges, il plaira beaucoup aux Genevois, car il est sérieux et il raisonne. Figurez-vous, encore une fois, combien cette place nous ajusterait. Allons, monsieur le duc de *Praslin*, faites quelque chose en faveur de *Cinna*, et des belles scènes d'*Horace* et de *Pompée*. Mes anges, regardez cette affaire comme la plus digne de vos soins angéliques.

Vous y réussirez, n'est-il pas vrai ? Mon Dieu, quel plaisir !

Digitized by Google

1763.

LETTRE CCVI.

A M. D'ARGENTAL.

12 janvier.

Frère *Damilaville* dit que c'est ainsi qu'il faut distribuer les rôles. Mes anges en sont-ils d'accord ?

Qu'est-ce que c'est que le vieux *Dupuis* (1) ? On dit que la pièce est de *Collé :* si cela est, elle doit être extrêmement gaie, comme toute honnête comédie doit être ; car pour les comédies où il n'y a pas le mot pour rire, c'est une infamie que je ne pardonnerai jamais à cette folle de *Quinaut,* qui mit à la mode ce monstre si opposé à son caractère.

Respect et tendresse.

(1) *Dupuis et Desronais*, de *Collé*. *Voltaire* se trompait ; la pièce n'est pas gaie.

LETTRE CCVII. 1763.

A M. LE KAIN.

A Ferney, 27 janvier.

En attendant, mon grand acteur, que j'érige un monument à *Corneille*, *Racine* et *Molière*, je fais une œuvre plus plaisante : je marie la nièce de *Corneille;* et, ce qu'il y a de bon, c'est que tandis qu'on joue *Dupuis* à la comédie, je la marie à un *Dupuits*. Ce n'est pas le vieux *Dupuis*, c'est un jeune gentilhomme, officier de dragons, dont les terres touchent précisément les miennes. Je garde chez moi futur et future; et quand vous viendrez nous voir, nous jouerons tous la comédie. Je ferai l'aveugle à merveille; car je le suis; mais je ne dirai pas :

Dieu qui fait tout pour le mieux,
M'a fait une grande grâce
De m'avoir crevé les yeux
Et réduit à la besace.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Digitized by Google

1763. **LETTRE CCVIII.**

A M. LE KAIN.

A Ferney, 20 février.

Mon grand acteur, je proteste contre *Adélaïde* pour bien des raisons. Une des plus fortes, c'est qu'il n'est pas permis d'imputer à un prince du sang un crime qu'il n'a pas fait. Cette fiction révolta le public, et m'obligea de changer la pièce (1). L'aventure sur laquelle cette tragédie est fondée, arriva en effet à un duc de Bretagne, mais non à un prince du sang de France. Les gens sensés qui savent l'histoire, seront révoltés à la cour, je vous en avertis, et je présente requête par cette lettre à M. le duc de *Duras*; je le supplie très-instamment de faire jouer le *Duc de Foix*, que je crois incomparablement moins mauvais qu'*Adélaïde*.

Mlle. *Corneille*, devenue Mme. *Dupuits*, vous fera de petits *Corneilles* qui vous donneront de bonnes tragédies dont vous avez besoin. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

J'ajoute à ma lettre qu'il y a encore dans cette *Adélaïde* un héros blessé dans le combat; que cette blessure étant absolument inutile au dénouement, n'est qu'une puérilité; que cela seul suffirait pour gâter une pièce. Il faut m'en croire,

(1) D'*Adélaïde du Gueselin*, *Voltaire* fit le *Duc de Foix*. C'est *Adélaïde* qui est restée au théâtre.

quand je me condamne moi-même. Je vous de- 1763.
mande en grâce de montrer cette lettre à M. le duc de *Duras*. Bonsoir : je suis fort occupé avec Pierre *Corneille ;* il me fait trouver *Racine* admirable.

LETTRE CCIX.

A M. MARMONTEL.

Avril.

Vous m'écrivez, mon cher ami, le dimanche des Rameaux, et moi je vous écris le dimanche de Pâques. Laissez-moi faire : je me charge de faire entendre raison aux personnes dont vous parlez. Vous moquez-vous du monde de m'envoyer votre *Poétique* par les frères *Cramer?* Je ne l'aurai que dans un mois. Je suis sûr qu'il y a des choses excellentes ; je veux la citer dans le *Commentaire* de notre père *Pierre ;* cela ne sera peut-être pas inutile pour nos desseins académiques. On imprime notre père à force : il n'y a pas un moment à perdre. Envoyez-moi, je vous prie, votre *Poétique* par la poste, contresignée le généreux *Bouret*. Je suis bien aise que notre ami *Pompignan* inspire la joie à sa famille. Mes respects, je vous prie, à sa belle-sœur, qui ne rit point par oubli. Où demeurez-vous? Que faites-vous. Aimez-moi toujours.

Je suis toujours un peu Quinze-Vingt.

Digitized by Google

1763.

LETTRE CCX.

A M. LACOMBE, *Avocat*,

Sur les Lettres de Christine, reine de Suède, publiées à Paris.

Au château de Ferney, le 13 juin.

Je reçus avant-hier, Monsieur, par Mme. la duchesse d'*Enville*, les *Lettres secrètes* de la reine *Christine*, dont vous avez bien voulu m'honorer. Je ne suis pas étonné de voir combien l'assassinat de *Monaldeschi* vous révolte. Vous faites bien de l'honneur aux autres Etats de dire qu'on aurait puni *Christine* par-tout ailleurs qu'en France. Elle l'eût été sans doute dans les pays où les lois règnent; mais ces pays sont en petit nombre, et *Christine* eût été impunie à Rome, à Madrid, à Vienne. Je vous serais très-obligé, Monsieur, de vouloir bien me donner quelques éclaircissemens sur l'authenticité de ces lettres (1). J'ai donné quelques lettres de *Henri IV*, très-curieuses, dans la nouvelle édition de l'*Essai sur l'Histoire générale*. Je les tiens de M. le chevalier de *la Motte*, qui les a copiées à Andoin sur l'original (2). J'ignore si ces *Lettres secrètes* de *Chris-*

(1) Ces lettres étaient de M. *la Combe* lui-même.

(2) *Henri IV* eut pour maîtresse Corisandre d'*Andoin*, veuve de *Philibert*, comte de Grammont. C'est à elle qu'il écrivait les lettres dont il s'agit.

Digitized by Google

tine sont écrites en italien et traduites en français. Je vois avec peine dans ces lettres les termes de *Pompons* et de *Calotins*, mots que j'ai vu naître dans notre langue. Au reste, si ces lettres sont de *Christine*, elles font peu d'honneur à son jugement. Quand on a abdiqué un trône, il faut être sage; mais, supposé qu'elle ait eu le malheur d'écrire avec un orgueil si imprudent, ce livre est toujours un monument précieux. Je vous en remercie, et je vous supplie d'éclaircir mes doutes. 1763.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que je vous dois,

Monsieur,

Votre, etc.

LETTRE CCXI.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, par Genève, 7 juillet.

Voila le froid *Bougainville* mort (1), mon cher ami. Il faut que vous réchauffiez l'Académie. Je vais écrire à tous mes amis. Ce n'est pas que vous en ayez besoin; c'est uniquement pour me faire honneur. J'ose croire même que vous n'aurez point de concurrent : votre excellent ouvrage vous ouvre toutes les portes. Il n'y a pas longtemps qu'étant las de faire des commentaires sur

(1) Jean-Pierre de *Bougainville*, né le 1er. décembre 1722, mort le 12 juin 1763. Il a traduit l'*Anti-Lucrèce*.

Digitized by Google

1763. *Corneille*, j'ai renvoyé le lecteur à votre *Poétique*, en lui disant qu'il n'y en a point de meilleure.

Figurez-vous que je vous avais envoyé, par M. *Bouret*, une jolie édition de la *Pucelle*, avec quelques remarques sur la poésie hébraïque, que j'ai trouvée toujours d'une extravagance très-insipide.

Adieu, mon cher confrère, je vous embrasse avec la plus tendre amitié.

LETTRE CCXII.

A M. D'ARGENTAL.

3 août.

Je dois cette lettre à *le Kaïn*, et je supplie mes anges de vouloir bien la lui faire donner quand ils iront à la comédie.

Si mes anges m'avaient renvoyé ma drogue, je la leur aurais dépêchée sur-le-champ, corrigée autant qu'on corrige pour la première fournée, et cela aurait été encore un amusement pour mes anges.

On dit que le président *Hénault* est fort malade. Il me semble qu'il retombe bien souvent: cela fait peine. Je voudrais bien savoir s'il joint à sa maladie celle de la dévotion. Serait-il bête à ce point-là avec l'esprit qu'il a? Mais les gens faibles, quelque esprit qu'ils aient, sont capables de croire que deux et deux font cinq. J'ai une

Digitized by Google

autre maladie; c'est d'être sensiblement affligé de voir tant de faiblesse dans des hommes de mérite. 1763.
On me console beaucoup, en me disant que le président n'a pas infiniment de compagnons de sa maladie d'esprit. Le nombre des sages augmente, dit-on, à vue d'œil. Dieu soit loué! c'est tout ce qu'on veut dans Alep.

LETTRE CCXIII.

A M. LE Mis. D'ARGENCE DE DIRAC.

30 août.

J'AI trop tardé, mon cher Monsieur, à vous remercier de la justice que vous avez bien voulu rendre aux *Calas*, et de la générosité avec laquelle vous avez daigné confondre les calomnies de ce malheureux *Fréron*. On m'a dit qu'on avait été indigné de sa feuille; mais quelque horreur qu'il inspire, on le tolère, et il se fait un revenu du mépris qu'il inspire. J'aurais voulu vous envoyer une petite lettre de remerciement qu'on doit imprimer à la suite de la vôtre; mais je n'ai pu en avoir encore un exemplaire.

Mlle. *Clairon* m'a fait oublier les maladies qui persécutent ma vieillesse. Elle a joué dans *Tancrède* et dans *Oreste* sur mon petit théâtre que vous connaissez. J'ai vu la perfection en un genre pour la première fois de ma vie.

Elle est actuellement en Provence, vous auprès d'Angoulême; ainsi je passe ma vie dans les regrets.

Digitized by Google

1763.

LETTRE CCXIV.

A M. D'ARGENTAL.

7 septembre.

Mes divins anges, à peine ai-je reçu votre paquet, que j'ai fait à-peu-près tout ce que vous desirez. Vous ne m'avez point renvoyé le premier acte : je vous prie de me le dépêcher, afin que je raccorde le tout. Vous aurez probablement la pièce entière dès que vous m'aurez fait tenir ce premier acte qui me manque (1). Il restera quelques vers raboteux : cela ne fait pas mal au théâtre, et nous sommes convenus qu'il en fallait pour dépayser le monde. J'avoue que c'est une grande vanité à moi d'en convenir; mais enfin j'ai passé dans mon temps, je ne sais comment, pour faire des vers assez coulans.

Vous avez bien raison; M. de *Thibouville* a le visage trop rond pour un conspirateur. Vous savez que *César* croyoit que les visages longs et maigres étoient de vraies faces de conjurés.

Ah ! mes anges, est-il possible que vous n'aimiez pas

A deux voluptueux a livré l'univers :

c'est bien là pourtant le caractère d'*Antoine* et du jeune *Octave*. Vous me forcerez à mettre des re-

(1) Cette pièce était le *Triumvirat*.

marques;

Digitized by Google

marques; et les lettres de ces débauchés, que —— 1763.
Suétone nous a conservées, y paraîtront avec les gros mots. Que je suis fâché contre vous d'avoir osé condamner ce vers qui dit tant de choses! Vous y reviendrez, vous l'aimerez; car vous êtes justes.

Mme. *Denis* et moi nous baisons le bout de vos aîles, sous lesquelles vous mettez notre procès sacerdotal.

Je n'entends plus parler de la *Gazette littéraire;* je ne sais si elle paraît. J'ai fait venir des livres d'Angleterre et de Hollande; ils doivent être chez M. le duc de *Praslin :* s'il y a des doubles, je le supplie de me les envoyer; je les prendrai pour mon compte.

Mes anges, le diable est à Genève, mais il est aussi en France, et j'ai grand peur que toutes ces belles remontrances n'aboutissent à donner une paralysie à la main de nos payeurs de rentes. Vous ne me parlez jamais de ces petites drôleries; vous ne songez qu'au tripot : cependant ces affaires-là sont un peu plus intéressantes.

Permettez, je vous en supplie, que je vous adresse ce paquet pour frère *Damilaville*, qui doit le rendre à M. *Mariette.* Il est bon de faire des tragédies : mais il faut aussi songer au solide.

Respect et tendresse.

Digitized by Google

1763.

LETTRE CCXV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 22 novembre.

Bénies soient vos excellences qui aiment notre tripot, et qui l'aiment au point de vouloir bien payer un port exorbitant pour une pièce médiocre (1). Le titre en est beau, je l'avoue; mais je tiens avec vous, monsieur l'ambassadeur, qu'il vaut mieux être possesseur de Mme. de *Chauvelin*, que d'avoir le droit des prémices de toutes les filles de village.

Quand vous serez bien las de cette comédie, ne pourriez-vous pas l'envoyer à M. d'*Argental*, sous l'enveloppe de M. le duc de *Praslin?* Il pourra, en qualité d'amateur du tripot, se donner l'amusement de la faire passer pour divertir les Anglais qui sont à Paris.

Vous êtes un vrai ministre; vous avez vîte envoyé à M. d'*Argental* un certain quatrième acte tragique sans m'en rien dire; mais je m'en suis bien douté, et je vous jure que je vous ai pardonné ce tour de tout mon cœur. Je sens bien qu'il serait bon que ce quatrième acte fût aussi plein de fracas que les autres : je veux laisser reposer quelque temps la pièce et moi : les choses ont souvent besoin d'être quittées pour être senties. Vous avez un goût infini; je suis aussi charmé

(1) Le *Droit du Seigneur*.

Digitized by Google

de vos judicieuses réflexions que de vos bontés. Si j'avais autant de génie que vous avez de lumières, je vous assure qu'on verrait beau jeu; mais avouez que le rôle d'*Olympie* ferait un merveilleux effet dans la bouche de Mme. l'ambassadrice à Ferney. Vous m'avez promis de revenir à la paix; la voilà faite. Quand ferons-nous venir les violons pour l'orchestre? Passerez-vous votre vie à Turin? Vos amis de Paris n'auront point de repos s'ils ne vous revoient. La société de ce pays-là a besoin de vous; vous en faites le charme, et il faut sur-tout que vous aidiez au bon goût à se maintenir. On dit qu'il va un peu en décadence. Vous me réchaufferez en passant. Je crois que je suis à présent le seul vieillard qui fasse des tragédies et qui plante. Je vous donne rendez-vous au printemps, moi, mes arbres et mon théâtre. S'il me vient quelque idée bien tragique cet hiver, je vous consulterai sur-le-champ; mais à présent c'est le quartier de l'histoire. Je m'amuse à peindre les sottises des hommes, et je vais jusqu'à l'année présente : la matière est abondante. Adieu, Monsieur : conservez-moi des bontés qui font la consolation de ma vieillesse, de ma retraite et de mes travaux. Je me mets aux pieds de madame l'ambassadrice. 1763.

Digitized by Google

1763.

LETTRE CCXVI.

A M. D'ARGENTAL.

4 décembre.

J'AVAIS déjà écrit à *Marmontel* avant que Mme. *Denis* eût reçu la lettre du 25 novembre, et voici ce qui m'est arrivé.

Marmontel m'ayant mandé que M. *Thomas* s'était désisté en sa faveur, je ne doutai pas qu'il n'eût l'obligation de ce désistement aux bontés de M. le duc de *Praslin* et aux vôtres (1). Il m'avait juré les larmes aux yeux, dans son voyage aux Délices, qu'il n'avait aucune part aux traits insolens répandus dans cette misérable parodie (2). Je vous écrivis pour lors. S'il avait depuis manqué le moins du monde ou à vous, ou à M. le duc de *Praslin*, il serait trop coupable et trop indigne de la place qu'il a obtenue. Je ne lui ai écrit qu'une lettre de félicitation fort simple, dans laquelle je lui paraissais persuadé de sa reconnaissance pour ses bienfaiteurs.

Vous devez avoir reçu, mes divins anges, des corrections que je crois nécessaires aux roués : je ne sais si elles leur paraissent aussi importantes qu'à moi.

Respect et tendresse.

(1) Il n'en était rien. Ce fut une belle action de *Thomas*, qui perdit la faveur de M. de *Praslin* et la place qu'il tenait de lui.

(2) Voir, au sujet de cette parodie, les *Mémoires* de *Marmontel*, imprimés chez *Xhrouet*, 4 volumes *in*-12 et *in*-8°.

Digitized by Google

LETTRE CCXVII. 1763.

A M. MARMONTEL.

4 décembre.

Je vous ai écrit, mon cher confrère, par M. *Damilaville*, et vous avez dû recevoir un petit paquet. Je vous prie de ne point parler de tout cela: vous devez être assez occupé de votre réception. Mais puisque M. *Thomas* s'est abstenu de concourir avec vous, je vous recommande et je vous supplie très-instamment de dire très-hautement que vous en avez l'obligation à M. le duc de *Praslin*, et de lui faire présenter vos remerciemens, soit par M. *Thomas*, soit par quelque autre personne qui l'approche : vous pourriez même lui demander la permission de venir le remercier. Je ne vous parle pas ainsi sans de fortes raisons.

J'ajoute encore que vous ne feriez pas mal de faire dire un mot à M. et à Mme. d'*Argental*, soit par M. de *Mairan*, soit par quelque autre personne de leur société. Pardonnez mon importunité au zèle et à la tendre amitié qui m'attachent à vous pour le reste de ma vie. Je remercie Mme. *Geoffrin* de vous avoir servi comme vous méritez de l'être. Mme. *Denis*, qui s'intéresse à vous autant que moi, me charge encore de vous faire part de sa joie.

Digitized by Google

1764. LETTRE CCXVIII.

A M. MARMONTEL.

4 janvier.

Mon cher confrère, il y a un endroit de votre beau discours qui m'a bien fait rougir. Tout le reste m'a paru très-digne de vous, et la fin m'a attendri. Vous donnez un bel exemple aux gens de lettres en rendant les lettres respectables. Je ne désespère point de voir tous les vrais philosophes unis pour se défendre mutuellement, pour combattre le fanatisme, et pour rendre les persécuteurs exécrables au genre humain. Apprenez-leur, mon cher ami, à bien sentir leurs forces. Ils peuvent aisément diriger à la longue tous ceux qui sont nés avec un esprit juste. Ils répandent insensiblement la lumière, et le siècle sera bientôt étonné de se voir éclairé.

Quoi ! des fanatiques auraient été unis, et des philosophes ne le seraient pas ! Votre discours aussi sage que noble, et qui en fait entendre plus que vous n'en dites, me persuade que les principaux gens de lettres de Paris se regardent comme des frères. La raison est leur héritage. Ils combattront sagement pour leur bien de famille. J'en connais qui ont un très-grand zèle, et qui ont fait beaucoup de bien sans éclat.

Vous ne me dites rien sur M. le duc de *Praslin* et sur M. d'*Argental*. Croyez-moi ; faites-moi

Digitized by Google

l'amitié de m'écrire quelques mots que je puisse —— leur envoyer, afin qu'ils puissent connaître vos 1764.
sentimens qui ne se sont jamais démentis.

Si j'avais l'honneur d'être le moins du monde en relation avec M. le prince de *Rohan*, je prendrais la liberté de lui écrire pour le remercier des obligations que vous lui avez; c'est-à-dire, que je lui ai. Je vous supplie de lui présenter ma respectueuse reconnaissance.

Que tout ceci soit entre nous : les profanes ne sont pas faits pour les secrets des adeptes.

LETTRE CCXIX.

A M. DUCLOS.

6 janvier.

Quelque répugnance que j'aie toujours eu, Monsieur, à mettre mon nom à la tête de mes ouvrages, et quoiqu'aucune de mes dédicaces n'ait été accompagnée de la formule ordinaire d'une lettre; quoique cette formule m'ait paru toujours très-peu convenable et que j'en sois l'ennemi déclaré; cependant, puisque l'Académie veut cette pauvre formule, inconnue à tous les anciens, puisqu'elle veut mon nom, elle sera obéie (1).

Je suppose que M. *Cramer* vous a envoyé sous enveloppe à l'adresse de M. *Janel* le livre que vous demandez. Je sais que plusieurs personnes

(1) *Voltaire* a en effet dédié son *Commentaire de Corneille* à l'Académie française.

Digitized by Google

—— considérables, dont quelques-unes sont connues
1764. de vous, en ont été assez contentes. Mais je doute que cette requête (1), présentée par l'humanité à la puissance, obtienne l'effet qu'on s'est proposé; car je ne doute pas que les ennemis de la raison ne crient très-haut contre cet ouvrage. L'auteur, quel qu'il soit, fera plus de cas de votre suffrage qu'il ne craindra leurs clameurs. Quel homme est plus en droit que vous, Monsieur, d'opposer sa voix aux cris des fléaux du genre humain?

LETTRE CCXX.

A M. D'ARGENTAL.

17 février.

J'ENVOIE à mes anges de petits extraits (2) où il y a des choses assez curieuses, qui pourront les amuser un moment, après quoi ils pourront envoyer ce chiffon à Messieurs *Arnauld* et compagnie, qui mettront mes matériaux en ordre. S'ils n'ont pas reçu un paquet des *Trois manières*, il y a certainement quelqu'un qui a une quatrième manière sûre de voler les paquets à la poste; et c'est sur quoi M. le duc de *Praslin* pourrait interposer doucement son autorité et ses bons offices.

(1) Le *Traité sur la Tolérance*.

(2) Pour la *Gazette littéraire*, que rédigeaient l'abbé *Arnauld* et M. *Suard*.

Digitized by Google

Le déposant affirme de plus avoir adressé à M. *Janel* (remarquez bien cela), à M. *Janel* lui-même, deux exemplaires d'*Olympie*, dont plusieurs pages griffonnées à la main. 1764.

Plus, un mémoire justificatif contre les cruels qui veulent faire mourir *Statira* au cinquième acte.

Plus, un petit conte; mais je ne suis pas sûr que ce conte ait été mis dans les paquets. Ce n'est qu'une opinion probable. Ce qui est démontré, c'est que je suis à mes anges, avec respect et tendresse.

LETTRE CCXXI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 17 avril.

VOILA *les Trois manières*. La discrétion, et la crainte d'envoyer de gros paquets qui ne valent pas le port, m'empêchent d'envoyer à votre excellence d'autres rogatons; et d'ailleurs je crois que les *Trois manières* sont la moins mauvaise rapsodie du recueil.

Quant au poisson d'avril, vous ne l'aurez probablement qu'à la fin de mai, attendu que la sauce de ce poisson est trop difficile à faire, et qu'à mon âge je suis un assez mauvais cuisinier. Je me flatte que Mme. l'ambassadrice jouit actuellement d'une parfaite santé. Quand on est faite comme elle, comment peut-on être malade? Je

Digitized by Google

——lui ai vu l'air d'*Hébé* et d'*Hygiée* (1); mais l'air
1764. des Alpes est toujours dangereux à quiconque n'y est pas né.

On dit que Mme. de *Pompadour* est retombée, et que la rechute dans ces maladies-là est toujours dangereuse (2).

Adieu, Monsieur, conservez vos bontés à ce vieux solitaire qui vous sera toujours attaché avec la tendresse la plus respectueuse.

LETTRE CCXXII.

A M. D'ARGENTAL.

Je croyais avoir envoyé *Thélème* à mes anges, mais puisque je l'ai oublié, je répare ma faute. Il se peut faire qu'aucun de mes anges ne sache le grec; mais comme ils ont le nez fin, ils verront bientôt que *Thélème* signifie *la volonté*, *le désir*, et que *Macare* signifie *le bonheur*; et puis ils ont *Macare* chez eux, ils feront avec lui le commentaire.

Il me semble encore que mes anges m'avaient ordonné de donner *Olympie* à Mlle. *Dubois*. L'ai-je fait? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que j'adore toujours mes anges du culte d'hyperdulie.

Permettez-vous que je fourre ici l'incluse?

(1) *Hébé*, déesse de la jeunesse, et *Hygiée*, déesse de la santé.

(2) Ceci fait peut-être allusion à un moment de disgrâce que madame de *Pompadour* venait d'éprouver.

Digitized by Google

LETTRE CCXXIII. 1764.

A M. DE LA SAUVAGERE,

Chevalier de Saint-Louis, qui lui avait envoyé un Mémoire sur la végétation spontanée des coquilles fossiles de l'étang du château des Places.

Aux Délices, 11 juin

Je vous remercie, Monsieur, de la bonté que vous avez eue de me faire part de vos découvertes et de vos observations. Je m'applaudis de penser comme vous. J'ai toujours cru que la nature a de grandes ressources. Je suis dans un pays tout plein de ces productions terrestres que les savans s'obstinent à faire venir de la mer des Indes. Nous avons des cornes d'*Ammon*, de cent livres et de deux grains. Je n'ai jamais imaginé que de petites pierres plates et dentelées fussent des langues de chien marin, ni que tous ces chiens de mer soient venus déposer quatre ou cinq mille langues sur les Alpes. Il y a long-temps que je suis obligé de renoncer à toutes ces observations qui demandent de bons yeux. Les miens sont dans un triste état et ne me permettent pas même de vous assurer de ma main, avec quels sentimens d'une estime respectueuse, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc.

Digitized by Google

1764. **LETTRE CCXXIV.**

A M. FORMEY.

Aux Délices, le 17 juin.

Il est vrai, Monsieur, que nous ne sommes pas, vous et moi, de la première jeunesse. On dit dans le monde que la vie est courte, et qu'elle se passe en malheurs ou en niaiseries. J'ai pris ce dernier parti, et il paraît que vous en faites autant : ce n'est pourtant pas une niaiserie que d'avoir de jolies filles qui jouent la comédie; et je vous fais mon compliment de tout mon cœur sur les agrémens que vous goûtez dans votre famille. Réjouissez-vous dans vos œuvres, car c'est-là votre portion; une de vos vocations, à ce que je vois, est de faire des journaux. Il y a long-temps que vous passez en revue les sottises des hommes, et quelquefois les miennes. Si vous y trouvez *utile dulci*, continuez.

C'est un Livonien très-aimable qui vous rendra ma réponse. Il m'a trouvé constant dans mes goûts; j'habite depuis six ans les Délices sans m'en lasser: il est vrai qu'on ne joue point la comédie dans le sacré territoire de Genève, et c'est ce qui fait que je ne dis plus:

Je ne décide point entre Genève et Rome.

Je décide pour Rome sans difficulté; mais j'ai fait

Digitized by Google

bâtir en France, à une lieue de Genève, un fort —— joli théâtre : envoyez-moi toutes vos filles, je leur 1764. donnerai des rôles.

Voulez-vous me faire un plaisir, quoique nous ne soyons pas de la même religion ? c'est de faire donner ce petit billet au libraire de Berlin qui a imprimé *Timée de Locres* et *Ocellus Lucanus*. Je me doute que ce sont des radoteurs, et c'est pour cela même que je les veux lire ; j'en ai lu tant d'autres.

Je suis affligé de la perte d'*Algarotti ;* c'était le plus aimable *Infarinato* d'Italie. Vous aurez le plaisir de le louer, en attendant celui de me juger. Je perds la vue comme *Tirésie*, sans avoir su comme lui les secrets du ciel : c'est ce qui fait que je ne mets pas ici de ma main la belle et solide formule de votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Digitized by Google

1764.

LETTRE CCXXV.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Aux Délices, 20 juin.

Vous m'avez envoyé, mon illustre et cher confrère, le portrait (1) d'un des premiers hommes de France, et mon cœur vous répète ce que l'exergue vous a dit. Riez d'une caricature qui me ressemble assez : c'est l'ouvrage d'un jeune homme de quinze ans, qui, en me voyant par la fenêtre, m'a croqué en deux minutes et m'a gravé en quatre. Ce siècle est le siècle des graveurs; sans vous, il ne serait pas celui des grands hommes.

(1) Celui du président *Hénault* lui-même, au bas duquel est gravé ce vers de M. de *Voltaire* :

Qu'il vive autant que son ouvrage !

Charles-Jean-François *Hénault*, de l'Académie française, auteur de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France* et de quelques ouvrages dramatiques qui n'ont jamais été joués. Né en 1685, mort en 1770.

Digitized by Google

LETTRE CCXXVI. 1764.

A M. ALBERGATI.

Aux Délices, 20 juin.

PAR ma foi, Monsieur, je crois que j'irai bientôt retrouver Francesco *Algarotti*. Sa conversation était fort agréable : je m'entretiendrai de vous avec lui ; ce sera ma consolation ; mais je ne me ferai point dresser de monument de marbre, quoiqu'il y ait en Suisse d'assez beau marbre et un assez bon sculpteur. Je trouve que les mausolées ne doivent être érigés que par les héritiers. Je suis affligé de sa perte ; il avait du mérite, et c'était un des meilleurs *Infarinati* que nous eussions. Notre *Goldoni* ne passera pas sitôt par notre petit hermitage ; il me paraît qu'il restera long-temps à Paris.

Je vois, Monsieur, par votre lettre, que vous donnez les plus belles fêtes d'Italie. On peut faire ailleurs des courses de chevaux ; mais vous courez sur le cheval *Pégase ;* vous donnez des plaisirs à l'esprit, tandis que d'autres en donnent aux yeux. Mes yeux ne sont plus guère capables d'avoir du plaisir : mon âme a un plaisir bien sensible à être aimée de la vôtre. Agréez, Monsieur, les assurances de mon respectueux attachement.

Digitized by Google

1764. LETTRE CCXXVII.

A M. D'AQUIN DE CHATEAU-LYON.

Aux Délices, 22 juin.

S'il vous était permis, Monsieur, de rendre votre *Avant-Coureur* (1) aussi agréable que vos lettres, il ferait une grande fortune. Je vous supplie de continuer. J'aurai le plaisir d'avoir de vous ce que vous faites de mieux. Vous me contez très-plaisamment des anecdotes fort plaisantes. Ne vous lassez pas, je vous prie : songez que je suis malade. Vous êtes médecin, autant qu'il m'en souvient. Vos lettres sont pour moi une excellente recette.

Je n'ai point lu cette lettre de *Jean-Jacques* dont vous me parlez. Moi persécuteur ! moi violent persécuteur ! C'est *Jeannot Lapin* à qui on fait accroire qu'il est un foudre de guerre. Il y a deux ans que *Jean-Jacques*, auteur de quelques comédies, s'avisa d'écrire contre la comédie. Je ne sais pas trop bien quelle était sa raison; mais cela n'était guère raisonnable.

Jean-Jacques ajouta à cette saillie celle de m'écrire que je corrompais sa patrie en fesant jouer la comédie chez moi en France, à deux lieues de Genève. Je ne lui fis point de réponse. Il s'imagina que j'étais fort piqué contre lui, quoi-

(1) L'*Avant-Coureur*, journal qui avait succédé à la *Feuille-Nécessaire*.

qu'il

qu'il dût savoir que les choses absurdes ne peuvent fâcher personne. Croyant donc m'avoir offensé, il s'est allé mettre dans la tête que je m'étais vengé, et que j'avais engagé les magistrats de Genève à condamner sa personne et son livre. Cette idée, comme vous le voyez, est encore plus absurde que sa lettre. Que voulez-vous? il faut avoir pitié des infortunés à qui la tête tourne; il est trop à plaindre pour qu'on puisse se fâcher contre lui. 1764.

Permettez-moi de souscrire pour votre *Avant-Coureur*. Si jamais, d'ailleurs, j'obtiens quelque crédit dans le sanhédrin de la comédie, je vous ferai recevoir spectateur, et vous pourrez siffler à votre aise.

Sans cérémonie V.

1764. ## LETTRE CCXXVIII.

A M. GOLDONI (1).

A Ferney, 30 juin.

Mon cher favori de la nature, je suis toujours réduit à dicter. Je suis bien vieux; je perds la santé et la vue. Ne soyez point étonné d'avoir si rarement de mes nouvelles. Je vous ai présenté un *Corneille*, parce que celui qui fait honneur à l'Italie doit avoir les ouvrages de l'auteur qui fait honneur à la France. C'est précisément par cette raison-là que je ne vous ai pas envoyé mes ouvrages. Une autre raison encore, c'est qu'il n'y en a à Paris que de détestables éditions. Si jamais vous venez à Ferney ou aux Délices, j'espère vous en présenter une moins incorrecte. J'attends les ouvrages dont vous voulez bien me flatter; ils me consoleront des miens.

Vivez gaiement à Paris, mon cher ami; ayez autant de plaisir que vous en donnez, et aimez toujours un peu un vieux solitaire qui vous est tendrement attaché jusqu'au dernier moment de sa vie.

(1) Le premier auteur comique des Italiens. Il a fait en français le *Bourru bienfesant*, qu'on joue souvent sur notre théâtre.

Digitized by Google

LETTRE CCXXIX. 1764.

A MADAME LA BARONNE DE VERNA,

A Grenoble.

Au château de Ferney, 3 juillet.

La conformité de votre état au mien est une nouvelle raison qui devait m'engager à répondre plutôt à la lettre dont vous m'avez honoré; et c'est précisément ce qui m'en a empêché. Une fluxion sur les yeux qui se joint à tous mes maux, m'ôte la liberté d'écrire; mais votre lettre est bien capable de me faire penser. Je vois que vous adoucissez vos souffrances par la lecture. C'est en effet une grande ressource; mais ce n'en est une que pour les bons esprits qui sont en très-petit nombre. Bien peu de dames cherchent à s'instruire; c'est un grand avantage que vous avez sur elles. Mes ouvrages ne sont pas dignes assurément de l'honneur que vous leur faites; mais vous y suppléez en pensant de vous-même les choses que je n'ai pas dites. Je ne fais que mettre sur la voie; je présente des esquisses, et vous achevez dans votre esprit ce que je n'ai fait qu'ébaucher.

Il y a des vérités qu'on ose à peine faire entrevoir au public, mais que des personnes comme vous saisissent tout d'un coup et qu'elles développent. Je souhaite, Madame, que ces vérités

Digitized by Google

——qui ne sont faites que pour les philosophes, vous
1764. soient de quelque consolation. La philosophie est le plus grand des remèdes; c'est la santé de l'âme; et il paraît que si votre corps souffre, votre âme se porte très-bien. Vous ne trouverez point, Madame, que ma philosophie soit rebutante; elle est même quelquefois un peu trop gaie. Dans ce dernier cas, j'ai besoin de votre indulgence.

Vous me faites bien regretter, Madame, d'avoir si peu profité du temps que vous êtes venue passer à Genève. Vous aviez malheureusement alors plus besoin de M. *Tronchin* que de moi. Si jamais vous croyez en avoir besoin encore, daignez, Madame, ne prendre d'autre maison que la mienne.

J'ai l'honneur d'être, avec bien du respect, etc.

Fin du premier tome du Suppl. au Recueil des Lettres de M. de Voltaire.

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ALBERGATI. (M.) Page 383

ANONYMES.

LETTRE I. 326

LETTRE II. 333

AQUIN DE CHATEAU-LYON. (M. d') 384

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d') 367

ARGENS. (M. le marquis d')

LETTRE I. 142

LETTRE II. 144

ARGENSON. (M. le marquis d')

LETTRE I. 194

LETTRE II. 200

ARGÈNTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 115

LETTRE II. 195

Digitized by Google

LETTRE III. 243
LETTRE IV. 245
LETTRE V. 247
LETTRE VI. 250
LETTRE VII. 252
LETTRE VIII. 254
LETTRE IX. 268
LETTRE X. 286
LETTRE XI. 308
LETTRE XII. 310
LETTRE XIII. 339
LETTRE XIV. 341
LETTRE XV. 349
LETTRE XVI. 353
LETTRE XVII. 355
LETTRE XVIII. 359
LETTRE XIX. 360
LETTRE XX. 366
LETTRE XXI. 368
LETTRE XXII. 372
LETTRE XXIII. 376
LETTRE XXIV. 378

B.

BERGER, (M. de) *Secrétaire de M. le prince de Carignan.*

LETTRE I. 79
LETTRE II. 96
LETTRE III. 108
LETTRE IV. 118

Digitized by Google

LETTRE V. 120
LETTRE VI. 123
LETTRE VII. 129
LETTRE VIII. 132
LETTRE IX. 133
LETTRE X. 140
LETTRE XI. 162

BERNIERES. (Madame la présidente de)
LETTRE I. 17
LETTRE II. 19
LETTRE III. 20
LETTRE IV. 22
LETTRE V. 30
LETTRE VI. 31
LETTRE VII. 34
LETTRE VIII. 35
LETTRE IX. 37
LETTRE X. 38
LETTRE XI. 40
LETTRE XII. 46

BESSIERES. (Mademoiselle) 47

BORDES. (M. de) 315

BROSSES. (M. le président de) 328

C.

CHAMBONIN. (Madame de)
LETTRE I. 105

Digitized by Google

LETTRE II. 139
LETTRE III. 180
LETTRE IV. 181
LETTRE V. 183
LETTRE VI. 184
LETTRE VII. 186
LETTRE VIII. 187
LETTRE IX. 193
LETTRE X. 198
LETTRE XI. 338

CHAUVELIN. (M. le marquis de)

LETTRE I. 370
LETTRE II. 377

CIDEVILLE, (M. de) *conseiller au parlement de Rouen.*

LETTRE I. 33
LETTRE II. 58
LETTRE III. 61
LETTRE IV. 63
LETTRE V. 65
LETTRE VI. 68
LETTRE VII. 70
LETTRE VIII. 73
LETTRE IX. 75
LETTRE X. 77
LETTRE XI. 81
LETTRE XII. 84
LETTRE XIII. 85
LETTRE XIV. 87
LETTRE XV. 89

Digitized by Google

LETTRE XVI. 91
LETTRE XVII. 92
LETTRE XVIII. 93
LETTRE XIX. 99
LETTRE XX. 103
LETTRE XXI. 112
LETTRE XXII. 114
LETTRE XXIII. 160

CLAIRON. (Mademoiselle) 316

COMBE, (M. la) *avocat.* 364

D.

DUCLOS. (M.) 375

F.

FONTAINE. (Madame de) 266

FORMEY. (M.)

LETTRE I. 215
LETTRE II. 219
LETTRE III. 220
LETTRE IV. 222
LETTRE V. 228
LETTRE VI. 231
LETTRE VII. 232
LETTRE VIII. 234
LETTRE IX. 236

Digitized by Google

LETTRE X. 237
LETTRE XI. 239
LETTRE XII. 240
LETTRE XIII. 292
LETTRE XIV. 380

G.

GOLDONI. (M.) 386

GUISE (Madame la princesse de) 67

H.

HELVÉTIUS. (M.) 299

HÉNAULT. (M. le président) 382

K.

KAIN. (M. le)
LETTRE I. 307
LETTRE II. 322
LETTRE III. 361
LETTRE IV. 362

M.

MAIRAN. (M. de)
LETTRE I. 98
LETTRE II. 197

Digitized by Google

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I. 263
LETTRE II. 324
LETTRE III. 327
LETTRE IV. 363
LETTRE V. 365
LETTRE VI. 373
LETTRE VII. 374

MAUPERTUIS. (M. de) 97

MONCRIF. (M. de)

LETTRE I. 76
LETTRE II. 86
LETTRE III. 100

MONTREVAL, (Madame de) *sœur de madame du Châtelet.* 201

N.

NEUVILLE. (Madame la comtesse de la)

LETTRE I. 106
LETTRE II. 107
LETTRE III. 110
LETTRE IV. 111

P.

PALISSOT. (M.) 319

POLOGNE, (Roi de) *duc de Lorraine.* 199

Digitized by Google

PRUSSE. (Roi de)

LETTRE I. 164
LETTRE II. 167
LETTRE III. 170
LETTRE IV. 173
LETTRE V. 178
LETTRE VI. 203

R.

RICHELIEU. (M. de)

LETTRE I. 189
LETTRE II. 191
LETTRE III. 274
LETTRE IV. 280
LETTRE V. 282

S.

SADE. (M. l'abbé de) 101

SAURIN. (M.) 352

SAUVAGÈRE, (M. de la) *chevalier de Saint-Louis.* 379

SCHOUVALOW. (M. le comte de) 295

SUIRE. (M. le) 337

Digitized by Google

T.

THIBOUVILLE. (M. le marquis de)

LETTRE I. 206
LETTRE II. 208
LETTRE III. 209
LETTRE IV. 211
LETTRE V. 212
LETTRE VI. 216
LETTRE VII. 224
LETTRE VIII. 229
LETTRE IX. 241
LETTRE X. 242
LETTRE XI. 249
LETTRE XII. 257
LETTRE XIII. 264
LETTRE XIV. 271
LETTRE XV. 272
LETTRE XVI. 275
LETTRE XVII. 284
LETTRE XVIII. 285
LETTRE XIX. 290
LETTRE XX. 291
LETTRE XXI. 303
LETTRE XXII. 334
LETTRE XXIII. 343
LETTRE XXIV. 345
LETTRE XXV. 347
LETTRE XXVI. 351

THIRIOT. (M.)

LETTRE I. 1

Digitized by Google

LETTRE II. 2
LETTRE III. 7
LETTRE IV. 8
LETTRE V. 10
LETTRE VI. 12
LETTRE VII. 14
LETTRE VIII. 15
LETTRE IX. 18
LETTRE X. 23
LETTRE XI. 25
LETTRE XII. 26
LETTRE XIII. 28
LETTRE XIV. 43
LETTRE XV. 49
LETTRE XVI. 52
LETTRE XVII. 53
LETTRE XVIII. 55
LETTRE XIX. 56
LETTRE XX. 57
LETTRE XXI. 117
LETTRE XXII. 122
LETTRE XXIII. 126
LETTRE XXIV. 127
LETTRE XXV. 131
LETTRE XXVI. 135
LETTRE XXVII. 137
LETTRE XXVIII. 146
LETTRE XXIX. 147
LETTRE XXX. 151
LETTRE XXXI. 152
LETTRE XXXII. 154
LETTRE XXXIII. 155

Digitized by Google

LETTRE XXXIV. 157
LETTRE XXXV. 277
LETTRE XXXVI. 278
LETTRE XXXVII. 297
LETTRE XXXVIII. 301
LETTRE XXXIX. 305
LETTRE XL. 313
LETTRE XLI. 317

V.

VARENNES (M. de) 325

VERNA, (Madame la baronne de) *à Grenoble.* 387

VERNES, (M.) *pasteur de l'Eglise à Genève.* 276

X.

XIMENÈS. (M. de)
LETTRE I. 260
LETTRE II. 262

Fin de la Table du Tome premier.

MAG- 2003190

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google